

1968

Erckmann-chatrian, Ecrivains Du Peuple

Armand Roth

Follow this and additional works at: <https://ir.lib.uwo.ca/digitizedtheses>

Recommended Citation

Roth, Armand, "Erckmann-chatrian, Ecrivains Du Peuple" (1968). *Digitized Theses*. 325.
<https://ir.lib.uwo.ca/digitizedtheses/325>

This Dissertation is brought to you for free and open access by the Digitized Special Collections at Scholarship@Western. It has been accepted for inclusion in Digitized Theses by an authorized administrator of Scholarship@Western. For more information, please contact tadam@uwo.ca, wlsadmin@uwo.ca.

The author of this thesis has granted The University of Western Ontario a non-exclusive license to reproduce and distribute copies of this thesis to users of Western Libraries. Copyright remains with the author.

Electronic theses and dissertations available in The University of Western Ontario's institutional repository (Scholarship@Western) are solely for the purpose of private study and research. They may not be copied or reproduced, except as permitted by copyright laws, without written authority of the copyright owner. Any commercial use or publication is strictly prohibited.

The original copyright license attesting to these terms and signed by the author of this thesis may be found in the original print version of the thesis, held by Western Libraries.

The thesis approval page signed by the examining committee may also be found in the original print version of the thesis held in Western Libraries.

Please contact Western Libraries for further information:

E-mail: libadmin@uwo.ca

Telephone: (519) 661-2111 Ext. 84796

Web site: <http://www.lib.uwo.ca/>



CANADA

**NATIONAL LIBRARY
OF CANADA**

**CANADIAN THESES
ON MICROFILM**

**BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE
DU CANADA**

**THÈSES CANADIENNES
SUR MICROFILM**

No 2095

ERCKMANN-CHATRIAN, ECRIVAINS DU PEUPLE

by

Armand Roth

Department of French

Submitted in partial fulfillment
of the requirements for the degree of
Doctor of Philosophy

Faculty of Graduate Studies
The University of Western Ontario
London, Canada.

July 1968

ABSTRACT

The reedition, in 1962, of Erckmann-Chatrian's Contes et romans nationaux et populaires has stirred up renewed interest in two French writers who enjoyed immense popularity in the second half of the nineteenth century. Erckmann-Chatrian had then achieved international fame as the bards of their native Alsace-Lorraine, especially after the Franco-Prussian war, and as the critics of the Napoleonic era to which they opposed what they considered to have been the genuine greatness of the Revolution. Following a period of neglect, not so much on the part of the public as on that of academic criticism, their real originality is at last beginning to emerge.

Erckmann-Chatrian now appear to us as two of the most committed and original champions of popular literature in the nineteenth century.

They grew up in close contact with the lower classes of the region of Phalsbourg, Lorraine. Whatever intellectual and moral influences they underwent only helped to strengthen their popular leanings. By the time they were ready to undertake a literary career, in 1848, they had acquired some definite popular ideals and convictions concerning education and culture, social life and republicanism. Also, the idea that they should

write for the lower classes impressed itself upon them towards 1860 as a result of those ideals and the popular appeal of their writings.

What followed were the Contes et romans nationaux et populaires which express these same ideals through three distinct veins: the fantastic, the popular, the national and patriotic, all of which illustrate the daily life or struggle for independence of the common people. Furthermore, their tales and novels were written in a medium or art form best suited to the needs and understanding of this new reading public.

Erckmann-Chatrian thus became writers of the people in the fullest sense of the word.

AVANT-PROPOS

La réédition par Jean-Jacques Pauvert des Contes et romans nationaux et populaires¹ d'Erckmann-Chatrian a réussi à attirer l'attention du public et de la critique sur deux auteurs français du XIXème siècle qu'on avait quelque peu oubliés. Grâce à cette nouvelle édition, la réhabilitation de ces deux romanciers, amorcée par le critique marxiste André Wurmser² dès 1955, est désormais en bonne voie.

Avant cette dernière date, la critique ne s'était guère intéressée à Erckmann-Chatrian auxquels elle n'avait consacré que deux études dignes de ce nom.

La première, publiée à l'occasion du centenaire de la naissance d'Erckmann (1922), est celle d'Emile Hinzelin.³ Il s'agit d'un recueil de conférences dont la plupart paraissent avoir été faites avant le recouvrement des deux provinces d'Alsace et de Lorraine en 1918, car elles sont animées d'un

¹Emile Erckmann - Alexandre Chatrian, Contes et romans nationaux et populaires, 14 volumes (Paris: Pauvert, 1963).

C'est à cette édition qu'on se référera désormais sous le titre abrégé de Contes et romans suivi de l'indication du volume en chiffres romains et, le cas échéant, de la page.

²"Erckmann-Chatrian, écrivain alsacien," dans Analyse de l'Alsace, Collection "Les Essais de la nouvelle critique," 1955.

³Erckmann-Chatrian, étude biographique et littéraire (Paris: Ferenczi, 1922).

grand souffle patriotique et reflètent un peu trop les préoccupations de l'auteur et de l'époque. Elles ne représentent, en somme, qu'une simple variation sur le thème:

On changera plutôt le coeur de place
Que de changer la vieille Alsace.⁴

Ceci, toutefois, ne veut pas dire que cette étude soit sans intérêt. Tout d'abord, elle abonde en détails d'ordre biographique dont certains, extrêmement pittoresques, nous font connaître Emile Erckmann dans l'intimité. Ensuite, Hinzelin a pu recueillir de nombreuses confidences de la bouche de l'auteur, notamment sur ses intentions artistiques dans les Contes et romans. La même étude est suivie de fac-similés d'une dizaine de lettres d'Erckmann et de Chatrian, et de l'appel qu'Emile Hinzelin, alors secrétaire du comité du monument Erckmann-Chatrion, lança à tous les Français en vue de recueillir des fonds destinés à l'érection d'un monument consacré à la mémoire des deux auteurs à Phalsbourg. Même le texte de cet appel est précieux dans la mesure où son auteur essaie d'y résumer, à l'intention du public, ce qu'il considère comme les aspects saillants de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion: la simplicité du langage, l'image fidèle qu'elle donne du peuple de France, son caractère éminemment moral, l'éloge qu'elle fait

⁴ Derniers vers de la troisième et dernière strophe du chant alsacien, "Dis Moi! quel est ton pays," Contes et romans, XIII, 331, dans lequel Erckmann-Chatrion protestent contre l'annexion et la germanisation de l'Alsace-Lorraine.

du travail et de la famille et, bien entendu, de la patrie.

Le deuxième ouvrage est la thèse que Louis Schoumacker,⁵ alors censeur au lycée de Metz, consacra aux deux auteurs en 1933. C'est l'étude la plus complète parue à ce jour, et à laquelle il faudra souvent se référer. En effet, Schoumacker a eu accès à de nombreux documents inédits des familles Erckmann et Chatrian, ainsi qu'à la correspondance des auteurs. Cette étude, cependant, n'a été faite dans aucune optique particulière. Schoumacker nous y donne les renseignements les plus variés sur la vie et l'oeuvre des deux conteurs, mais sans essayer de dégager leur caractère véritable. Riche en détails concernant l'aspect populaire des Contes et romans, elle disperse ces données et prétend ne découvrir chez les deux hommes qu'une simple "... évolution du fantastique au rationalisme."⁶

Nous aurons encore l'occasion, au cours de la présente étude, de nous référer aux pages, soit élogieuses, soit critiques, que, de leur temps, Lamartine, Zola et quelques autres encore, consacrèrent à Erckmann-Chatrian.

Une troisième oeuvre importante s'inscrit déjà dans ce mouvement de réhabilitation, de date encore récente, auquel nous avons fait allusion. C'est l'étude biographique de Georges Benoit-Guyod,⁷ qui termine, avec Témoignages et documents,⁸

⁵Erckmann-Chatrian, étude biographique et critique d'après des documents inédits (Paris: Les Belles lettres, 1933).

⁶Ibid., p. 369.

⁷La Vie et l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian, Contes et romans, XIV, pp. 13-268.

⁸Contes et romans, XIV, pp. 271-369.

la réédition de Pauvert. Cette biographie extrêmement vivante reprend, tout en la complétant sur certains points, la première partie de la thèse de Schoumacker.

Les détails touchant le caractère populaire de la vie et de l'oeuvre de nos auteurs y occupent une place tout aussi importante que dans cette dernière. On peut toutefois reprocher à ce travail d'incorporer directement dans le texte, sans guillemets ou indication d'origine, des paragraphes entiers tirés des ouvrages les plus nettement autobiographiques des Contes et romans.

Mais, c'est grâce aux études⁹ d'André Wurmser¹⁰ qu'on reçoit une conception nouvelle du rôle et de la grandeur véritable des deux hommes. Le critique marxiste y souligne en particulier le caractère populaire et "engagé" d'Erckmann-Chatrian. Nous sommes d'accord sur l'essentiel avec André Wurmser, mais déplorons qu'il se serve trop souvent de ces données nouvelles qu'il introduit dans ses articles pour donner libre cours à son esprit de polémique qui le mène quelquefois aux pires exagérations et simplifications. Par contre, ce que le même critique trouve à dire sur l'art d'Erckmann-Chatrian,

⁹ Il s'agit à proprement parler d'articles et d'introductions à des éditions de certaines oeuvres d'Erckmann-Chatrian.

¹⁰ Voir ci-dessus note 2, ensuite: "Introduction" à Madame Thérèse (Paris: Editions du Club des amis du livre progressiste, 1959); "Introduction" à Maître Gaspard Fix (Paris: Editions sociales, 1963), et "Lettre à Antoine Fischer sur la sérénité, la polémique et Erckmann-Chatrian," dans Saisons d'Alsace No 6 (1963), p. 191, ainsi que dans Contes et romans XIV, 359.

sur la simplicité de leur style, qu'il attribue à leur souci de rester accessible au peuple, nous paraît particulièrement révélateur.

Mentionnons également ici le numéro spécial que la revue Saisons d'Alsace¹¹ consacra à la "Redécouverte d'Erckmann-Chatrian," à la suite de l'entreprise de Jean-Jacques Pauvert. Ce numéro groupe toute une série d'articles signés de critiques, pour la plupart réputés, qui tous traitent un aspect particulier des Contes et romans, faisant ainsi ressortir la diversité de forme et d'inspiration de cette oeuvre. Parmi ces articles, signalons plus particulièrement celui de Jean-Jacques Pauvert¹² lui-même qui s'attache à convaincre le lecteur moderne de l'intérêt des deux auteurs en nous présentant les Contes et romans comme "... une incomparable restitution du temps passé ..." et plus spécialement de la vie quotidienne au XIXème siècle.

Un dernier article, d'Henri Hatzfeld,¹³ paru en pleine réédition des Contes et romans, pose une série de questions fort pertinentes sur les rapports de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian et de la culture populaire. Ainsi, Hatzfeld se demande "... pourquoi nos auteurs n'ont pas forcé le seuil de la "grande" littérature," et suggère que, "... c'est de propos délibéré

¹¹ Saisons d'Alsace No 6 (Strasbourg: Istra, printemps 1963).

¹² "Pourquoi je réédite Erckmann-Chatrian," dans Saisons d'Alsace No 6, p. 137, ainsi que dans Contes et romans, XIV, 5, et Ecrivains lorrains, Collection Erckmann-Chatrian (Verdun: Marchal, 1964), p. 31.

¹³ "Erckmann-Chatrian et la culture populaire," Esprit no 320, septembre 1963.

qu'Erckmann-Chatrion se sont cartonnés dans leur univers et dans leur genre."¹⁴ Cette hypothèse nous a semblé particulièrement fructueuse. Nous sommes cependant moins convaincu par l'auteur de l'article lorsqu'il reproche aux auteurs des Contes et romans d'avoir négligé une certaine réalité sociale, à savoir l'avènement de la société industrielle et la naissance du prolétariat urbain.

Ce sont les articles d'André Wurmser, de Jean-Jacques Pauvert et d'Henri Hatzfeld qui nous ont suggéré la perspective dans laquelle, à notre sens, il convient de placer une étude honnête de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion.

Ainsi, contrairement à ceux qui croient devoir limiter le rôle des deux auteurs à celui de chantres de l'Alsace-Lorraine à l'époque de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, nous pensons que l'intérêt véritable de cette oeuvre, surtout pour le lecteur moderne, tient au fait qu'elle est avant tout l'oeuvre d'écrivains du peuple, au double sens du mot: écrivant sur le peuple et pour le peuple. Il en résulte qu'Erckmann-Chatrion sont des écrivains "engagés" dont l'importance transcende considérablement le cadre régional et acquiert une véritable dimension nationale.

Après avoir discuté le cas Erckmann-Chatrion, nous voudrions montrer plus particulièrement que les deux écrivains ont tout d'abord reçu une formation populaire que les influences

¹⁴Ibid., p. 330.

politiques, intellectuelles et morales n'ont fait que renforcer; qu'ensuite ils se sont progressivement faits les tenants d'un idéal populaire qui s'exprimera dans trois veines différentes dans leurs Contes et romans au moyen d'un art qui, mieux que certaines tentatives de leurs contemporains, répond aux exigences d'une authentique culture populaire en satisfaisant les aspirations et les goûts du peuple.

Ayant ainsi précisé les limites et la portée de cette étude, signalons encore brièvement quelques problèmes qu'il convient de résoudre ici.

Le premier porte sur les éléments d'ordre biographique et idéologique auxquels on sera amené à faire appel dans ce travail. Hinzelin, Schoumacker et Georges Benoit-Guyod seront nos sources les plus fréquentes. Ensuite, nous nous adresserons aux Contes et romans dont la valeur autobiographique et documentaire a été reconnue par Erckmann lui-même:

Tous mes romans se composent de souvenirs personnels et de souvenirs recueillis de la bouche de mon père, de parents, d'amis, de connaissances. J'ai bien un peu idéalisé les choses, mais je n'ai rien inventé... Ma biographie est répandue dans tous mes livres.¹⁵

Ce témoignage vivant de leurs romans est d'ailleurs recoupé par un article posthume d'Erckmann, Souvenirs d'Emile Erckmann, qui parut dans la Revue de Paris pour le centenaire

¹⁵ Lettre d'Erckmann à Alfred du 22 juillet 1887, citée par Schoumacker, op. cit., p. 383.

de l'auteur.¹⁶

Enfin, en ce qui concerne les indications d'ordre topographique, on fera appel à notre connaissance intime et vieille de presque trente ans de Phalsbourg, ville natale d'Emile Erckmann, et de ses environs si pittoresques.

Un deuxième problème est celui de la collaboration entre les deux auteurs dont le cas est absolument unique dans les annales des lettres françaises, en ce sens qu'ils ont été longtemps pris pour un seul et même homme. La part de chacun des deux hommes dans l'oeuvre commune ayant été établie par Hinzelin et Schoumacker,¹⁷ nous savons désormais que c'est surtout Emile Erckmann qui écrivait, alors qu'Alexandre Chatrian corrigait et courait les éditeurs. C'est forts de cette connaissance qu'Hinzelin, Jean-Jacques Pauvert et André Wurmser se permettent sans doute d'employer le nom au singulier. Nous pensons que c'est là faire la part trop belle à Erckmann, car même Hinzelin¹⁸ est obligé de reconnaître que la critique verbale de Chatrian n'a pas été sans influence sur la destinée littéraire des Contes et romans. Dans cette étude, nous préférons employer le pluriel, et ne dissociations les deux noms que lorsqu'il s'agit de considérer un seul des auteurs dans son activité

¹⁶ Revue de Paris, 29ème année, no 5, 15 mai 1922.

¹⁷ Op. cit., pp. 19-21 (Hinzelin).
Schoumacker, op. cit., pp. 114-124, ainsi que son édition d'un manuscrit d'Erckmann: Un inédit d'Emile Erckmann, Erckmann-Chatrian, par Erckmann seul, Réponse d'Erckmann à l'article du Figaro du 19 août 1889 (Metz, 1932).

¹⁸ Op. cit., p. 20.

individuelle, c'est-à-dire, avant leur rencontre en 1847, aux premiers temps de leur association, et après la brouille de 1887.

Il est évidemment surprenant qu'on ait pu négliger à ce point deux auteurs dont les études et articles cités s'accordent à reconnaître l'intérêt et la vitalité, et dont l'importance au XIX^{ème} siècle est indiscutable. Schoumacker, par exemple, nous rappelle que "parmi les prosateurs français qui ont écrit de 1860 à 1880, Erckmann-Chatrion sont peut-être, après Zola, ceux qui connurent les plus forts tirages en librairie."¹⁹ Le retentissement de cette oeuvre, on le verra, a d'ailleurs été tout aussi grand à l'étranger: en Grande-Bretagne, en Amérique du Nord, en Allemagne, et jusqu'en Russie. Ainsi, après avoir comparé l'influence des deux auteurs à celle de Rudyard Kipling, Jean-Jacques Pauvert n'hésite pas à dire qu'Erckmann-Chatrion "... a appris à lire à des générations d'étrangers."²⁰ Hinzelin avait eu la confirmation d'une telle popularité grâce aux propos du Président Théodore Roosevelt qui lui disait qu'Erckmann-Chatrion étaient aussi connus aux Etats-Unis que Napoléon.²¹

C'est René Dumesnil qui résume encore le mieux la question lorsqu'il écrit:

¹⁹Op. cit., p. 5.

²⁰"Avant-propos" de l'éditeur, Contes et romans, I, vii.

²¹Op. cit., p. 53.

Le cas d'Erckmann et Chatrian est étrange, sous quelque aspect qu'on l'examine. Leur longue collaboration, puis leur brouille, et puis encore le sort de leurs ouvrages qui eurent un immense succès, furent non seulement oubliés mais en quelque sorte discrédités, rabaissés au rang de feuilletons, et enfin réhabilités, exaltés même par quelques uns, tout cela fait du "cas" Erckmann-Chatrian une singularité littéraire.²²

Encore que nous ne sachions trop à quelle réhabilitation précédente René Dumesnil fait allusion, il a au moins le mérite de soulever le cas Erckmann-Chatrian que nous voudrions maintenant examiner en détail.

²²Voir J. Calvet, Histoire de la littérature française: René Dumesnil, Le Réalisme (Paris: J. De Gigord, 1936), p. 197.

TABLE DES MATIERES

Visa des membres du jury	ii
RESUME	iii
AVANT-PROPOS	v
 PREMIERE PARTIE	
ERCKMANN-CHATRIAN, ECRIVAINS POPULAIRES	1
CHAPITRE I	
Le Cas Erckmann-Chatrian	1
CHAPITRE II	
Origines et formation populaires	25
CHAPITRE III	
La formation intellectuelle et morale ...	59
 DEUXIEME PARTIE	
ERCKMANN-CHATRIAN, ECRIVAINS ENGAGES	114
CHAPITRE IV	
L'Idéal de culture populaire	116
CHAPITRE V	
L'Idéal humain	169
CHAPITRE VI	
L'Idéal républicain	205
 TROISIEME PARTIE	
L'ART POPULAIRE D'ERCKMANN-CHATRIAN	247
CHAPITRE VII	
La Veine fantastique	250
CHAPITRE VIII	
La Veine populaire	294
CHAPITRE IX	
La Veine historique et patriotique	329
CHAPITRE X	
La Manière d'Erckmann-Chatrian	379
 CONCLUSION	425
BIBLIOGRAPHIE	434

PREMIERE PARTIE
ERCKMANN-CHATRIAN, ECRIVAINS POPULAIRES

CHAPITRE I

Le Cas Erckmann-Chatrian

En dehors du caractère populaire des Contes et romans dont nous nous attacherons à préciser les divers aspects et à dégager l'importance dans les chapitres qui suivent, il est d'autres raisons pour lesquelles Erckmann-Chatrian devraient connaître à l'heure actuelle un regain d'intérêt.

Lorsqu'en 1963 Jean-Jacques Pauvert lance sa réédition, il considère son entreprise comme suffisamment révolutionnaire et financièrement audacieuse pour se croire obligé de la justifier dans la lettre déjà citée.¹ Pourtant la conjoncture est alors éminemment favorable.

En effet, cette réédition intervient à un moment où l'effort de décentralisation administrative, économique et culturelle, poursuivi par les gouvernements successifs de la 14ème et 15ème République, et destiné à "revaloriser" la province, semble enfin devoir porter quelques fruits.² L'oeuvre

¹Voir notre Avant-propos, note 12.

²Voir, par exemple: Robert Laffont, La Révolution régionaliste (Paris: Gallimard, 1967).

d'Erckmann-Chatrion évoque précisément l'histoire et les mœurs des deux provinces d'Alsace et de Lorraine qui, depuis près d'un siècle, sont particulièrement proches du coeur des Français. Il est vrai que cette histoire et ces mœurs sont celles du siècle passé, mais dans la mesure où le folklore alsacien-lorrain est riche en traditions souvent plusieurs fois centenaires, la valeur des Contes et romans reste entière. Il faut dire encore que personne n'a jamais parlé avec la même ferveur et aussi exclusivement de l'Alsace-Lorraine qu'Erckmann-Chatrion.³

Mais ce serait considérablement réduire la stature des deux hommes que de limiter leur rôle à celui d'écrivains régionalistes.⁴ Zola avait déjà reproché à Erckmann-Chatrion de ne décrire que "... les habitants naïfs d'une province perdue; ..." ⁵ "Mais si cette "province perdue" représentait la plus grande partie de la France?" répond fort justement Madeleine Chapsal.⁶

Plus important ici est de savoir si l'effort de

³ Nous n'oublierons pas pour autant Barrès, Bazin, Daudet et quelques autres encore.

C'est surtout la première des deux provinces que le public, tant français qu'étranger, associe le plus volontiers avec le nom et l'oeuvre des deux auteurs. Ceux-ci n'en seraient nullement fâchés, car nous avons pu vérifier que sur tout Lorrain natif des régions limitrophes de l'Alsace, cette dernière ne cesse d'exercer une attirance peut-être plus grande encore que celle de sa province natale.

⁴ Nous reviendrons sur cette question au chapitre X, 3ème partie.

⁵ Mes Haines (Paris: Fasquelle, 1907), p. 192 .

⁶ "Les Frères siamois," L'Express no 602 du 27 novembre 1962.

décentralisation dont nous avons parlé et qui tend à revaloriser la province sur le plan économique et social, et à éveiller un nouvel intérêt dans ses manifestations littéraires et artistiques, n'a pas également pour conséquence d'éloigner celle-ci toujours un peu plus de son passé en y bouleversant la cadre et les conditions de la vie quotidienne. Citons à ce propos les mots de Françoise et Jean Fourastié, tirés de leur introduction à un recueil de textes intitulé Les Ecrivains témoins du peuple:

... nous constatons avec inquiétude la rapidité de cette évolution générale, la transformation des villes et du paysage, de l'habitat, des modes, des coutumes, des moeurs, des relations entre les hommes et entre les générations. Cette mutation de presque tous les facteurs de la condition humaine nous rend conscients de notre devenir.

Voir si vite disparaître ou se défigurer bien des décors de notre jeunesse nous rend désireux d'en fixer durablement au moins une partie.

Or, nous pensons que les Contes et romans représentent une des meilleures illustrations de ce passé; d'où leur valeur documentaire que les critiques s'accordent unanimement à reconnaître. Erckmann lui-même disait: "Mes histoires, selon l'expression à la mode, ne sont pas documentées, mais ce sont des documents."⁸

⁷Collection "J'ai lu" (Paris: Ditis, 1964), p. 5.

⁸Cité par Schoumacker, p. 287.

Comme Schoumacker, nous pensons que ces mots font allusion à "... l'exactitude des innombrables détails dont ses ouvrages sont émaillés."⁹ et qui font de ces derniers des documents extrêmement riches et précieux sur la vie en province au XIXème siècle.

Mais ce n'est pas seulement ce passé physique que l'homme moderne craint de perdre irrémédiablement et que les Contes et romans font revivre pour son plaisir, c'est encore un passé spirituel ou simplement humain qui risque de disparaître. Citons encore F. et J. Fourastié, spécialistes de la question:

Quand il s'agit d'êtres humains, notre curiosité est plus vive encore. Nous savons que vont disparaître les conditions de vie, les sentiments, les manières d'être, d'agir et de sentir, les conceptions du monde et de la société, qui ont été pendant des siècles ceux de nos pères: c'est de notre enfance même que nous risquons d'être coupés, de sa vitalité, de son courage, de son charme.

Notre interrogation ne porte pas seulement sur les héros de l'histoire; c'est l'homme moyen qui est en question: le paysan, l'ouvrier, l'ancêtre inconnu du lecteur d'aujourd'hui.¹⁰

Et l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian s'attache là aussi à décrire cet "ancêtre inconnu," homme du peuple, paysan, ouvrier, qui, au XIXème siècle, avait fini par déplacer le héros traditionnel, privilégié social ou intellectuel dans le roman, et qui est lui-même en passe d'être remplacé par un homme nouveau, produit uniforme d'une civilisation urbaine et technologique. Alors que la machine souveraine tend à imposer

⁹Ibid.

¹⁰Op. cit., p. 6.

une uniformité croissante dans les méthodes de production agricole et industrielle, qui, bientôt, pourra encore distinguer un cultivateur d'un fermier moderne, ou un artisan d'un ouvrier d'usine? Heureusement que nous avons Erckmann-Chatrrian et quelques autres pour nous le rappeler sinon pour nous l'apprendre.

Enfin, la réédition des Contes et romans intervient à un moment où un nombre grandissant de spécialistes des sciences politiques¹¹ invitent les Français à réfléchir à la signification profonde de la démocratie et à repenser les structures républicaines traditionnelles. C'est dans ce contexte qu'Erckmann-Chatrrian, qui ont fait plus que quiconque pour répandre l'idéologie républicaine dans les milieux ruraux,¹² nous paraissent de nouveau étrangement actuels. On ne saurait négliger certains faits qui prouvent que l'influence des deux hommes sur l'opinion publique est loin d'avoir été négligeable, et que leurs prises de position républicaines ont pesé sur les événements et la destinée politique du pays. Mentionnons, tout d'abord, l'autorisation qu'ils accordent à tous les journaux de reproduire gratuitement deux

¹¹ Citons notamment: Pierre Mendès-France, La République moderne, Coll. "Idées" (Paris: Gallimard, 1962); Raymond Lindon, Le Livre du citoyen, Initiation aux problèmes politiques et électoraux, Coll. "Education civique" (Paris: Flammarion, 1966); Joseph Rovin, Une Idée neuve: la démocratie (Paris: Le Seuil, 1961).

¹² Lettre d'Erckmann à Chatrrian du 28 novembre 1875, citée par Schoumacker, p. 332.

lettres¹³ rédigées spécialement en vue des élections partielles de 1872, et des premières législatives et sénatoriales de 1876. La deuxième influera plus particulièrement sur les résultats du scrutin, car certains comités républicains la répandent sous forme de brochure à un sou, qui connaît un très grand succès. Rappelons ensuite le déchaînement de la presse conservatrice lorsque la Comédie Française reçoit L'Ami Fritz;¹⁴ enfin, l'autorisation que les deux hommes donnent en 1877, au moment où s'engage une lutte à mort entre Mac Mahon et la chambre républicaine, aux journaux de reproduire gratuitement Maître Gaspard Fix (X),¹⁵ un de leurs ouvrages les plus engagés politiquement. Ces documents illustrent donc clairement leur rôle de maîtres à penser républicains. Nous nous étendrons plus loin sur l'idéal républicain des deux hommes, composante de leur idéal populaire.¹⁶ Signalons toutefois que contrairement au langage politique actuel, si souvent technique, obscur et confus,

¹³ Lettre d'un électeur à son député, Contes et romans, X, et L'Intérêt des paysans. Lettre d'un cultivateur aux paysans de France, par Erckmann-Chatrian, cultivateur à L'Ermitage, près de Saint-Dié-des-Vosges (Paris: Impr. Y. Debons, 1876). Voir Schoumacker, pp. 154 et 165.

¹⁴ Voir Le Figaro du 19 août, 9 et 11 septembre 1876, et Le Gaulois des 6, 8, 13, 14 et 19 septembre 1876.

¹⁵ Voir lettre autographe (inédite) autorisant cette publication, dans René Schamber "Souvenirs de jeunesse à l'ombre d'Erckmann-Chatrian," dans Ecrivains lorrains, p. 57.

¹⁶ Voir au chapitre VI, 2ème partie.

celui d'Erckmann-Chatrian explique avec une clarté et une simplicité rafraîchissantes le sens des institutions républicaines et invite les électeurs à se prononcer massivement en faveur de la République. Ces quelques considérations sur le rôle militant d'Erckmann-Chatrian dans la vie politique de la deuxième moitié de XIXème siècle font pressentir chez eux un certain rôle d'historiens de cette époque. Il est certain que leur idéal républicain ouvre la perspective sur un intérêt historique. Ainsi, tout en se voulant des écrivains du peuple, Erckmann-Chatrian seront aussi des historiens du peuple.¹⁷

* *

L'oeuvre d'Erckmann-Chatrian semble donc devoir s'imposer de nouveau par son actualité, et nous assistons aujourd'hui à une vraie redécouverte de ces jumeaux littéraires comme le prouvent les travaux dont nous avons signalé les plus importants et qui continuent de paraître à intervalle régulier depuis la réédition de Pauvert qui, en l'occurrence, semble avoir fait fonction de catalyseur.

Si, comme on l'a dit, ces auteurs étaient quelque peu tombés dans l'oubli, cela ne signifie nullement que leur oeuvre ait disparu avec le souvenir de leur nom. En effet, une partie de cette oeuvre constitue traditionnellement le "fond" de nombreuses bibliothèques municipales et se diffuse

¹⁷Voir au chapitre IX, 3ème partie.

encore régulièrement sous forme de livres de prix aux distributions de fin d'année scolaire. Il s'agit cependant, comme on l'a déjà dit, presque toujours des mêmes titres, fait attesté par les rééditions courantes.¹⁸ Il est difficile de voir dans ce phénomène l'effet d'un simple hasard. En effet, la réédition de ces seuls titres semble devoir réduire l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian à ses dimensions uniquement folklorique et patriotique, donc présenter celle-ci sous son jour le plus inoffensif.

C'est pourtant ce double aspect des Contes et romans qui devait retenir l'attention du public étranger, surtout après les défaites subies par la France en 1870-71. L'opinion étrangère, informée du sort des deux provinces annexées par le nouvel Empire germanique, s'intéressa tout naturellement à la partie de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian qui raconte le drame de cette annexion.¹⁹ Et c'est dans des ouvrages tels que l'Histoire du plébiscite (XI), Le Brigadier Frédéric (XII) et sa suite Le Banni (XIII),²⁰ traduits en anglais presque

¹⁸ Depuis la dernière guerre on ne compte pas moins de cinq éditions différentes du roman L'Ami Fritz ou de la comédie tirée de ce roman. La seule réimpression qui étonne est celle de Maître Gaspard Fix, surtout dans la "Bibliothèque verte" de chez Hachette en 1936, car cette oeuvre n'a rien du ton "bon enfant" qu'on associe si souvent avec les auteurs.

¹⁹ Contre laquelle les Alsaciens et Lorrains avaient déjà protesté aux élections du 8 février 1871 en envoyant à l'Assemblée de Bordeaux des députés qui s'étaient donné pour tâche de conserver les deux provinces à la France.

²⁰ Un chiffre romain après le titre d'une oeuvre d'Erckmann-Chatrian renvoie au volume des Contes et romans.

immédiatement après leur parution en France,²¹ que les lecteurs étrangers, compatissant au sort des populations de l'Est, cherchèrent une explication au drame alsacien-lorrain et des motifs d'espérer. La partie de l'oeuvre qui était antérieure à 1870 et déjà fort remarquée, y connut après cette date de nombreuses rééditions et traductions.²² Il est assez rare de ne pas trouver quelques-unes de ces éditions et traductions dans les bibliothèques municipales, même des villes de moyenne importance, d'Amérique du Nord.²³

Aussi paradoxal que cela puisse paraître quand on se rappelle leur hostilité à l'égard de l'Allemagne après 1870, Erckmann-Chatrian ont connu un vrai succès auprès des lecteurs d'outre-Rhin. Il est vrai qu'à leurs débuts, dans leurs contes fantastiques, ces auteurs semblent à première vue perpétuer une tradition inspirée d'Hoffmann et du romantisme allemand. On y reviendra au moment où on parlera de la veine fantastique d'Erckmann-Chatrian. Les chiffres nous manquent pour rendre exactement compte de cette réputation en Allemagne; mais

²¹ En Angleterre, Le Brigadier Frédéric (1874) paraît en traduction à Londres chez Smith, Elder and Co. en 1875, et le Plébiscite (1872) la même année qu'en France.

²² Le Catalogue of books represented by Library of Congress cards, vol. 45, 1943, signale pour Madame Thérèse, 9 éditions ou rééditions dont 5 traductions de 1866 à 1910, et pour l'Histoire d'un Conscrit, encore 9 éditions ou rééditions dont 5 traductions de 1867 à 1909; tandis que le British Museum general catalogue of printed books, vol. 68, 1960, signale pour l'Histoire d'un paysan, 9 éditions ou rééditions dont 5 traductions de 1871 à 1897, et pour Waterloo, 9 éditions ou rééditions dont 4 traductions de 1865 à 1908.

²³ Par exemple, le catalogue de la bibliothèque municipale de London, Ontario, Canada, possède des fiches pour le Blocus, L'Invasion, L'Histoire du plébiscite, et des extraits de L'Ami Fritz et de Waterloo. Deux de ces éditions datent de 1900 et une de 1874.

une preuve de l'intérêt du public allemand se trouve dans la visite que le publiciste hessois, Ernst Eckstein, fit tout d'abord à Chatrian, puis à Erckmann dans l'espoir de pouvoir expliquer à ses compatriotes le mystère Erckmann-Chatrian. Voici comment Georges Benoit-Guyod rapporte cette démarche:

Eckstein, semblable à tant d'autres Rhénans, suivait avec intérêt la carrière d'Erckmann-Chatrian, qu'il n'était pas loin de considérer comme des Allemands authentiques, malgré l'ardent patriotisme français dont témoignaient leurs oeuvres. Il savait que leur signature composée désignait deux écrivains, et cela précisément posait à ses yeux une énigme: comment pouvait-il se faire qu'en lisant ces auteurs on n'avait jamais l'impression d'une oeuvre composite, que jamais la moindre dissonance de style ne venait déceler dans leurs ouvrages communs, un double apport pourtant réel.²⁴

Une autre preuve de l'intérêt que l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian éveilla chez les Allemands, cette fois-ci dans le monde universitaire, est une thèse consacrée à la langue de nos auteurs.²⁵ Quelle que soit la valeur de cette tentative, elle montre du moins que pour une oreille germanique le français d'Erckmann-Chatrian semblait moderne et idiomatique. Un Français n'acceptera pas nécessairement cette façon de voir, mais ce qui nous intéresse ici, est la répercussion de l'oeuvre de nos auteurs à l'étranger et non dans leur propre pays.

²⁴Op. cit., p. 145.

Le Dr Eckstein rapporta cette entrevue dans un article du journal allemand Daheim, le 30 octobre 1869, sous le titre "Une Visite chez Erckmann-Chatrian." Bibliothèque Nationale, Manuscrits, Nouvelles acquisitions françaises, Papiers Chatrian, 23855.

²⁵K. Wimmer, Spracheigentümlichkeiten des modernsten Französisch, erwiesen an Erckmann-Chatrian (Diss. de Heidelberg, 1900).

Même la Russie tsariste lisait Erckmann-Chatrian.

Bien sûr, l'intelligentsia russe de l'époque parlait français et pouvait donc lire les Contes et romans dans le texte. Par contre, ce qui nous semble beaucoup plus intéressant et significatif est l'influence des Contes et romans sur le mouvement populiste russe. Quelques mots sur ce groupe nous aideront à mieux saisir la portée de cette influence:

Le populisme se présenta en 1870 sous deux aspects différents. Le premier était pacifique, il s'agissait "d'aller au peuple": vers 1873-1874, des centaines, voire des milliers de jeunes gens, hommes et femmes, se rendirent dans les villages pour porter la bonne parole aux paysans et tenter de résoudre le problème de base que posait l'action révolutionnaire en Russie: entrer en contact avec les éléments inorganisés des forces de désagrégation, les masses paysannes.²⁶

Et c'est en 1873 que le groupe populiste "Chaikovtsy" commanda une traduction très libre du français en russe de l'Histoire d'un paysan. Cette traduction, imprimée à l'étranger, sans doute en Suisse, est l'oeuvre d'un auteur anonyme, peut-être l'écrivain populiste P. V. Zasodimski. Une chose est pour le moins sûre; c'est que Zasodimski avait ouvert une école de village et monté une bibliothèque populaire qui comprenait les deux volumes de l'Histoire d'un paysan qui ne cessaient de circuler parmi les paysans.²⁷

²⁶ Ronald Hingley, Les Ecrivains russes et la société (1825-1904), traduction française de Jean Cathelin (Paris: Hachette, 1966), p. 240.

²⁷ Voir l'article "Erckmann-Chatrian" dans la Bolshaja Sovetskaja Entsiklopedija, ainsi que deux autres articles de revue parus dans Russkaja Literatura, No. 2, 1964 et No. 1, 1965, respectivement signés de V. Zakharina et N. Iakushkin.

Cet intérêt du groupe populiste russe ne peut s'expliquer que par le fait qu'il voyait dans l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion une tentative intéressante de culture populaire,²⁸ et dans l'Histoire d'un paysan le modèle d'une révolution essentiellement paysanne. Il est en effet intéressant de noter que lorsque le mouvement populiste russe connut, en 1879, une scission entre la tendance réformiste et la tendance terroriste, les membres de la première prirent le nom de "Partage noir," car leur programme visait essentiellement à la redistribution des terres, tout comme celui d'Erckmann-Chatrion dans leur idéal républicain.²⁹

En France même, Erckmann-Chatrion n'auront pas eu besoin de la défaite de 1870 pour se faire connaître du public. En fait, les Contes et romans, commencés pendant les dernières années de la Monarchie de Juillet, connurent leur plus grand succès sous le Second Empire. La série de romans qu'Hetzel, leur éditeur, appellera "nationaux," paraît en avril 1865. Lorsque cette publication prend fin au mois d'août de l'année suivante, Hetzel procède à un inventaire: plus d'un million et demi de livraisons ont été vendues. Il faut toutefois préciser que cette édition fut mise en vente en fascicules à dix centimes paraissant chaque semaine. Quelques chiffres tirés du Catalogue général des livres imprimés de la

²⁸Dont on verra les différents aspects au chapitre IV, 2ème partie.

²⁹Voir Ronald Hingley, p. 240, et pour l'idéal républicain: chapitre VI, 2ème partie de cette étude.

Bibliothèque nationale, auteurs, tome XLVII, 1911, et qui comprennent l'édition mentionnée ci-dessus, rendront mieux compte que n'importe quel autre témoignage de l'ampleur de ce succès:

Le Fou Yégoff (1862), 3 réimpressions et 10 éditions de 1862 à 1865.
Madame Thérèse (1863), 9 réimpressions et 17 éditions de 1863 à 1870.
L'Histoire d'un conscrit (1864), 17 réimpressions et 25 éditions de 1864 à 1869.
Waterloo (1865), 18 réimpressions et 21 éditions de 1865 à 1870.
L'Histoire d'un homme du peuple (1865), 4 réimpressions et 5 éditions en 1865.
Le Blocus (1867), 10 réimpressions et 11 éditions de 1867 à 1870.
L'Histoire d'un paysan I (1868), 11 réimpressions et 14 éditions de 1868 à 1869.
L'Histoire d'un paysan II (1869), 3 réimpressions et 4 éditions en 1869.
L'Histoire d'un paysan III (1869), 4 réimpressions et 5 éditions en 1869.
L'Histoire d'un paysan IV (1870), 5 éditions en 1870.

Ce que nous aimerions encore souligner c'est le caractère populaire de cette vogue de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian. Déjà, lorsque l'Histoire d'un paysan ne paraît encore qu'en feuilleton dans Le Siècle, Chatrian pourra écrire:

Cet ouvrage obtient un grand succès dans le peuple et dans la petite bourgeoisie. Les ouvriers retiennent le journal chez le marchand de vins et s'inscrivent d'avance pour ne pas perdre leur tour; d'autres le lisent à haute voix dans les ateliers. Enfin ça marche.³⁰

³⁰ Lettre de Chatrian à ses frères du 1er septembre 1868, citée par Schoumacker, pp. 142-143.

Chatrian rendait ainsi compte de la situation dans la capitale. Mais qu'en était-il de la province que les Contes et romans devaient intéresser encore bien davantage? De Toul, M. Grébus, principal du collège, et ancien professeur d'Emile Erckmann à Phalsbourg, lui écrit:

Je viens de fonder une bibliothèque populaire où j'ai déjà mis tous vos ouvrages en double exemplaire; mais cette bibliothèque ne dessert pas seulement la ville de Toul; elle donne aussi de la lecture à tous les villages environnants et l'on s'arrache là vos romans avec tant de fureur qu'il n'en reste jamais un volume sur nos pauvres rayons... La bibliothèque de La Ligue de l'Enseignement à Metz a tous vos romans en cinq exemplaires; elle n'en a jamais un volume de rentré; on se pousse pour les avoir tour à tour.³¹

On objectera qu'à Toul et surtout à Metz, Erckmann-Chatrian étaient en quelque sorte chez eux, en Lorraine, et que le patriotisme local a pu jouer en leur faveur. Pourtant, quelques vingt années plus tard, dans une lettre à son neveu Alfred,³² Erckmann dira son étonnement devant le succès des Contes et romans auprès du peuple de Bretagne et d'autres régions de France encore.

Force nous est cependant de reconnaître que la perte des deux provinces d'Alsace et de Lorraine n'a pas peu contribué à répandre leurs ouvrages les plus récents, tout comme

³¹Lettre de M. Grébus à Erckmann du 4 avril 1869, citée par Schoumacker, p. 395.

³²Lettre d'Erckmann à Alfred du 25 juin 1887, citée par Schoumacker, p. 395.

ceux d'un Barrès et d'un Daudet; ou encore comme Le Tour de France par deux enfants de Mme Bruno,³³ femme du philosophe Alfred Fouillée, ouvrage des plus populaires de l'époque, et dans lequel tant de petits Français apprirent à lire en cultivant le souvenir des deux provinces perdues. Est-ce un hasard si l'itinéraire des deux héros de ce livre commence à Phalsbourg?³⁴ La réputation qu'Erckmann-Chatrion avaient faite à la vaillante petite cité lorraine était certainement pour quelque chose dans le succès de cet ouvrage.

Mentionnons enfin l'accueil enthousiaste que le public parisien réserva aux pièces adaptées des Contes et romans par les soins de Chatrion aidé le plus souvent par des collaborateurs dont quelques-uns sont anonymes. Ces représentations étaient autant d'occasions de manifestations patriotiques de la part du public de la capitale et des Alsaciens et Lorrains qui y étaient établis.³⁵ Ces pièces

³³Paris: Belin, 1877.

³⁴"Par un épais brouillard de septembre, deux enfants, deux frères, sortaient de la ville de Phalsbourg, en Lorraine. Ils venaient de franchir la grande porte fortifiée qu'on appelle Porte de France."
(I. Le Départ d'André et de Julien).

³⁵La première de L'Ami Fritz (1876) s'annonce dans une atmosphère tendue; voir ci-dessus note 14 ainsi que la lettre de Chatrion à Erckmann du 29 août 1876 citée par Schoumacker, p. 166; tandis que la représentation d'Alsace (1880) est interdite par un ministre républicain mais soucieux de ne pas indisposer l'Allemagne; voir lettre de Chatrion à Erckmann du 12 mars 1880, citée par Schoumacker, p. 171.

ne serviront pas toutes à notre propos, aussi nous contentons-nous de les faire figurer dans la bibliographie.

Devant le succès que cette oeuvre rencontre déjà avant 1870, on comprend aisément que l'Empire ait essayé de s'attacher les deux auteurs. Qu'est-ce qui le prouve? Le fait que malgré les critiques rétrospectives dirigées contre le despotisme de Napoléon Ier dans Le Conscriit et Waterloo et qui visent en fait le césarisme de Napoléon III, la censure impériale ne mettait nul obstacle à la diffusion de leur oeuvre. Le Ministre de l'Intérieur, qui était intervenu pour supprimer des oeuvres beaucoup moins hostiles au régime, se montrait singulièrement tolérant, "... autorisations, estampilles, permissions pour le colportage et les bibliothèques des gares, sont accordées sans difficultés."³⁶ Georges Benoit-Guyod nous apprend de son côté que

Napoléon III lui-même admirait Emile Erckmann comme écrivain et l'estimait comme homme privé. Il prenait un véritable intérêt à sa correspondance, décachetée par l'indiscret cabinet noir. Ce potentat nonchalant et sans rancune était même disposé³⁷ à le décorer pour peu qu'il en eût manifesté l'intention.

Après tout Erckmann-Chatrion ne raniment-ils pas l'époque glorieuse de la famille avec le Conscriit?

³⁶Schoumacker, p. 130.

³⁷Op. cit., pp. 138-139.

C'est peut-être pour dissiper le malentendu que cette tolérance risque de créer chez leurs lecteurs qu'Erckmann-Chatrian écrivent l'Histoire d'un homme du peuple (IX). La censure la plus stupide, le public le plus aveugle ne peuvent plus se méprendre sur le sens de ce roman qui, tout en racontant la Révolution de 1848, contient de nombreuses attaques contre le gouvernement personnel, et des allusions au coup d'Etat du 2 décembre. Le Ministre de l'Intérieur envoie un avertissement au journal qui a eu le courage d'insérer le roman et refuse aux auteurs l'estampille nécessaire pour le colportage. A partir de ce moment les relations entre les deux hommes et le régime vont en se détériorant. "... A la veille de la guerre, Erckmann-Chatrian est un auteur à la veille de l'interdiction totale."³⁸

* * *

Républicains de la première heure, ayant efficacement contribué, on l'a vu, au triomphe et à la consolidation de la IIIème République, nos auteurs connaissent naturellement un grand succès aux premiers temps du nouveau régime. Impressions de leurs oeuvres nouvelles et réimpressions de leurs succès passés se succèdent, mais déjà se manifeste une certaine incompréhension à leur égard qui expliquera, peut-être, pourquoi Erckmann-Chatrian aient dû séjourner par la suite dans ce qu'il est convenu d'appeler le "purgatoire littéraire."

³⁸Pauvert, "Pourquoi je réédite ..." p. 138.

En effet, on aimerait savoir pourquoi des auteurs qui nous paraissent de nouveau si étrangement modernes et qui, en l'espace de vingt-cinq ans, ont connu une des plus belles ventes du siècle, en soient venus à être négligés, peut-être pas tant par le grand public que par les critiques et, naturellement, par les manuels d'histoire de la littérature.

L'explication semble se trouver dans la nature même de leur succès. Pauvert nous dit que

Il fut un temps où la moitié des bibliothèques familiales françaises comptaient une collection complète des Romans nationaux et populaires. Pour l'autre moitié, Erckmann-Chatrian était un auteur subversif, ce qui ne manquera pas d'étonner ceux qui conservent encore le souvenir de l'aimable conteur de L'Ami Fritz.³⁹

Cette surprise est évidemment à mettre au compte de l'ignorance dans laquelle se trouve la plus grande partie du public concernant la personne et l'oeuvre des deux hommes. Qu'ils aient été populaires, c'est-à-dire jouissant d'une popularité réelle auprès de certaines couches de la population, les chiffres cités le prouvent éloquemment, et la première partie de l'affirmation de Pauvert n'est pas aussi extravagante qu'on veut bien le penser. Qu'on les ait considérés comme des éléments subversifs, ce que nous avons dit de l'attitude de la censure impériale à leur égard ne le montre qu'en partie; ce n'est que celle d'un régime qui se sent

³⁹"Avant-propos" de l'éditeur.

menacé et qui, depuis 1860, se libéralise, essaie tour à tour le sourire et la menace dans l'espoir de trouver des assises permanentes. Une opposition autrement dangeureuse et insidieuse est celle d'une partie du public et aussi de la critique. Alors que le premier reproche à Erckmann-Chatrion d'être engagés du mauvais côté, la deuxième leur en veut d'être tout simplement engagés.

La première opposition, on le devine, est celle d'un public bourgeois, conservateur et bien-pensant. Nous verrons, au moment d'examiner la formation intellectuelle et morale des deux hommes, que dès leur jeune âge ils se sont instinctivement rangés, non seulement dans le camp républicain, mais encore dans celui du socialisme, de l'anticléricalisme et de la laïcité.⁴⁰ L'Eglise et la bourgeoisie qui, sous le Second Empire comme sous la Monarchie de Juillet, avaient parti lié, ne peuvent donc que suspecter les intentions de deux auteurs qui se font les apologues de la vente des biens nationaux, de la Convention, de l'école laïque. Leur opposition est si forte qu'elle "parvient à faire écarter Madame Thérèse du catalogue des bibliothèques communales."⁴¹ André Wurmser et Jean-Jacques Pauvert⁴² ont sur cette question de

⁴⁰ Voir au chapitre III.

⁴¹ Schoumacker, p. 131.

⁴² "Introduction" à Maître Gaspard Fix, pp. 14-15.

"Pourquoi je réédite..." p. 138.

l'opposition idéologique de la bourgeoisie française à Erckmann-Chatrian des pages qui font preuve d'une grande clairvoyance. Cette opposition aurait embrassé jusqu'à certains critiques dont Sainte-Beuve, le plus écouté,⁴³ qui était bonapartiste et militariste.

Ce dont nous sommes moins sûr, c'est de l'hostilité de cette bourgeoisie à nos auteurs parce qu'ils étaient également populaires dans l'autre acception de terme, c'est-à-dire mettant en scène le peuple et écrivant pour lui. Comme l'exprime si bien Wurmser:

Un auteur populaire, un auteur que les gens simples, les hommes et les femmes du peuple aiment, lisent et relisent, est tenu par la vaniteuse bourgeoisie et ses prétentieux porte-flambeaux pour un mauvais écrivain. ...

Du moment que le peuple aime "ça," c'est que "ça" ne vaut rien.⁴⁴

Mais alors que ce dédain bourgeois semble assez naturel, on peut s'étonner de l'opposition que les deux auteurs rencontrent sur le plan artistique. Là, il s'agit de faire

⁴³ Sainte-Beuve aurait un jour dit à Chatrian: "J'ai lu vos livres. Je vous aurais bien consacré un de mes lundis. Mais en somme, vos romans, c'est l'Iliade de la frousse." Le mot aurait eu un succès fou aux dîners Goncourt. Pauvert, "Pourquoi je réédite ..." p. 138.

Selon Schoumacker, p. 397, et l'article consacré aux Contes et romans par le Dictionnaire des oeuvres, c'est le sculpteur Préault qui, chez Théophile Gautier, aurait lancé la formule.

⁴⁴ "Introduction" à Maître Gaspard Fix, pp. 12-13.

la part de la jalousie habituelle de certains critiques qui n'aiment pas les auteurs à grand tirage, et de l'hostilité des autres pour des raisons purement esthétiques. Le cas Erckmann-Chatrrian soulève en effet toute la question de la littérature dite populaire et de son droit à l'existence. Il est au coeur des débats qui opposent les partisans d'une culture populaire authentique et ceux qui s'en tiennent à la notion traditionnelle des belles-lettres. Nos auteurs avaient d'ailleurs sur cette question des idées particulièrement intéressantes que nous verrons en détail au chapitre consacré à l'idéal de culture populaire.⁴⁵ A notre époque où le peuple est un peu partout "rentré dans ses droits," on peut s'étonner de l'acharnement de la critique conservatrice et académique⁴⁶ qui, dans le domaine public, est bien obligé de reconnaître les droits du peuple souverain, mais qui dans celui de la littérature, lui dénie le droit d'appeler art tout ce qui n'est pas sanctionné par la tradition.

A l'époque d'Erckmann-Chatrrian cette opposition vient des partisans de "l'art pour l'art" qui ne peuvent accepter aucune forme d'engagement politique et qui s'opposent à la littérature populaire non pas pour des raisons sociales

⁴⁵Voir plus loin au chapitre IV, 2ème partie.

⁴⁶Si celle-ci daigne mentionner Erckmann-Chatrrian, c'est souvent pour mieux les accabler. Voir, par exemple, Des Granges: Histoire de la littérature française (Paris: Hatier, 1946).

mais pour des raisons dites artistiques. C'est la critique pour qui Balzac écrit mal, qui dédaigne George Sand, qui trouve Les Misérables et Quatre-Vingt-Treize de Victor Hugo tellement inférieurs au reste de son oeuvre. Mais cette attitude n'est pas représentée par une école précise, sauf en poésie où elle est adoptée par le Parnasse. Elle est plutôt illustrée par certains noms dont ceux de Baudelaire et de Flaubert. Encore l'attitude de Baudelaire n'était-elle pas aussi simple et tranchée puisqu'il aimait Pierre Dupont (1821-1870) avec qui "... la muse populaire conquiert la poésie au moment même où elle conquiert le roman avec George Sand."⁴⁷ Quant à Flaubert, dans le jugement qu'il porte sur l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion il est difficile de séparer convictions esthétiques et préjugés sociaux. Dans une de ses lettres à George Sand, il dit à propos de L'Illustre Dr Matheus (III): "Est-ce assez pignouf! voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne."⁴⁸ Flaubert oubliait-il qu'il s'adressait à l'auteur de François le champi et de La Mare au diable?

Ce qui surprend davantage c'est l'attitude du Réalisme et du Naturalisme qui n'arrivent pas encore à se départir

⁴⁷ J. Calvet, Histoire de la littérature française: Pierre Moreau, Le Romantisme (Paris: J. De Gigord, 1932), p. 482.

⁴⁸ Lettre à George Sand du 4 décembre 1872. Voir Gustave Flaubert, Oeuvres complètes, Correspondance, nouvelle édition augmentée, sixième série (1869-1872) (Paris: Conard, 1926), vol. VI, p. 457.

à l'égard de la littérature populaire d'un certain sentiment de supériorité. Ainsi il n'est pas jusqu'à Zola qui ne critique Erckmann-Chatrion pour leur art qui révèle leurs convictions populaires.⁴⁹ Schoumacker dit d'ailleurs que "si sous l'Empire on les a parfois étiquetés "réalistes" c'est plutôt pour des raisons politiques, le réalisme passant, à tort ou à raison, pour républicain."⁵⁰

C'est influencés par l'attitude de ces personnalités du monde des lettres et surtout par le climat esthétique de l'époque dont Sartre s'est fait le critique,⁵¹ qu'un public lettré en est venu à négliger Erckmann-Chatrion et que les manuels d'histoire littéraire se croient autorisés à passer sous silence jusqu'à leur existence. Emile Hinzelin, André Wurmser ont feuilleté en vain la plupart des manuels en quête de quelques mots d'appréciation critique sur nos deux auteurs.⁵²

Au fond, la principale difficulté que rencontrent les critiques, de quelque école qu'ils soient, est de ne pouvoir classer ces auteurs si différents, et à qui il est difficile d'appliquer l'étalon traditionnel du mérite littéraire. Ils sont décidément trop à part.

⁴⁹ Mes Haines, p. 187 et Les Romanciers naturalistes (Paris: Fasquelle, 1923), pp. 354-56.

⁵⁰ Op. cit., p. 396.

⁵¹ Qu'est-ce que la littérature? Coll. "Idées" (Paris: Gallimard, 1948).

⁵² Erckmann-Chatrion, p. 12.
"Introduction" à Madame Thérèse, p. xii.

L'intention de nos auteurs, à partir de 1864, d'écrire sur le peuple et surtout pour le peuple, de s'engager aussi à ses côtés, a pu d'autre part suffire à détourner d'eux des gens qui ne pouvaient honnêtement réconcilier ce public et une esthétique valable. C'est pourtant, on le verra en détail, ce qu'Erckmann-Chatrion ont fait. Tout en s'adressant au peuple, ils ont voulu être des artistes. A l'aide d'une technique narrative qui se rattache à la tradition populaire, au moyen d'une langue qu'ils voulaient simple, précise, afin de rester accessible au peuple, et pourtant pittoresque, dans un cadre fait pour intéresser, et avec des personnages à la psychologie encore une fois simple mais non simpliste, Erckmann-Chatrion ont essayé de satisfaire aux exigences d'un véritable art populaire.

Nous savons désormais pourquoi il y a un cas Erckmann-Chatrion. Henri Hatzfeld reconnaît que "l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion pose avec la force que lui confèrent ses dimensions, son contenu, ses qualités et ses limites, son énorme audience enfin, le problème de l'art et de la culture populaire en France."⁵⁴ Nous aimerions montrer que cette oeuvre ne fait pas seulement que poser le problème, mais encore qu'elle lui apporte une réponse qui, sans être la seule possible, est cependant extrêmement valable.

⁵⁴Op. cit., "Erckmann-Chatrion et la culture populaire."
 "The subject is one of real moment in the literary history of the 19th century." Commentaire sur l'article ci-dessus dans The Year's Work in modern language studies,

CHAPITRE II

Origines et formation populaires

Les origines et la formation de nos deux auteurs soulèvent d'emblée la question du sens qu'il convient de donner aux mots peuple et populaire. En précisant les limites et la portée de ces vocables en tant qu'ils se rapportent à l'ascendance familiale et sociale et à l'éducation d'Erckmann-Chatrian, nous espérons, du même coup, circonscrire le sens qu'ils seront appelés à prendre aux chapitres suivants de cette étude.

Depuis la fin du XIXème siècle, sous l'empire de l'industrialisation et l'influence du socialisme, les mots "peuple" et "populaire," dans leur acception sociale, sont de plus en plus réservés à l'ouvrier et, dans une moindre mesure, au paysan.

Au XIXème siècle, cependant, de la Restauration aux débuts de la IIIème République, le sens social des mots peuple et populaire, s'il faut en croire le dictionnaire, est beaucoup plus large. La sixième édition du Dictionnaire de l'Académie Française (1835), définit le peuple comme "la partie la moins notable des habitants d'une même ville, d'un

même pays, considérée sous le rapport de l'instruction et de la fortune." Pour le Grand dictionnaire universel du XIXème siècle de Pierre Larousse, tome XII, 1874, le peuple est la "partie la plus nombreuse, mais la moins riche ou la moins privilégiée de la population d'un Etat; partie de la société qui en forme la masse." Le Littre de l'année 1878 donne une définition analogue: "la partie de la nation, considérée par opposition aux classes où il y a soit plus d'aisance, soit plus d'instruction," tandis que l'adjectif populaire y signifie: "1) qui est du peuple, qui concerne le peuple, qui appartient au peuple 2) qui est usité, répandu parmi le peuple 3) vulgaire, bon pour le peuple, qui ne s'élève pas au-dessus de la portée du peuple 4) qui recherche, qui se concilie l'affection du peuple."

Les définitions du substantif qui, on le voit, n'ont guère varié de 1835 à 1878, s'appliquent assez bien à cette partie de la société dans laquelle Erckmann-Chatrion naissent et grandissent sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, par laquelle ils sont formés moralement et, en grande partie, intellectuellement, enfin, qu'ils représentent dans leurs Contes et romans, et à laquelle ils finissent par s'adresser presque exclusivement.

Cette société est comme une classe sociale élargie. Elle comprend essentiellement de modestes artisans, de petits commerçants, des militaires actifs ou à la retraite, des employés aux maigres revenus, des paysans devenus libres après la nuit du 4 août 1789, au cours de laquelle la noblesse

renonça à ses privilèges, et propriétaires grâce à la vente des biens nationaux; enfin, quelques déshérités sociaux et, à l'autre extrémité de l'éventail social, aussi quelques notables. Si l'on y trouve peu d'ouvriers, c'est parce que la révolution industrielle n'a pas encore passé par là ou eu le temps de laisser son empreinte. Comme on le verra, c'est la grande région phalsbourgeoise, pays natal de nos auteurs, qui sera au coeur des Contes et romans; cette région se trouve assez éloignée, compte tenu des moyens de transport et de communications de l'époque, des grands centres industriels en cours de formation: Metz-Thionville, en Moselle, pour la métallurgie, Mulhouse, dans le Haut-Rhin, pour le textile. Quelle est d'ailleurs, compte tenu de la situation démographique française dans son ensemble, l'importance de la classe ouvrière par rapport au reste de la population? D'après Georges Duveau, le tableau démographique pour l'année 1848, au cours de laquelle paraissent les premiers écrits littéraires d'Erckmann-Chatrion, est le suivant:

La France de 1848 est une nation rurale: 75% - en Angleterre 50% - de ses habitants, soit 26 à 27 millions, vivent à la campagne. Ce chiffre de 26 à 27 millions ne se modifie pas de 1848 à 1871, mais la population rurale dans la nation s'amenuise, passe de 75 à 69%. Ceci dit sous toutes réserves: les statistiques de l'époque sont souvent contradictoires et sujettes à caution. La paysannerie française s'était déjà beaucoup développée pendant la crise révolutionnaire de Quatre-Vingt-Neuf et pendant le règne de Napoléon I^{er}: libérée de ses servitudes féodales, se jugeant maître du destin, elle proliférait gaiement.

¹Histoire du peuple français de 1848 à nos jours, publiée sous la direction de L.-H. Parias (Paris: Nouvelle librairie française, Ed. Sant'Andréa, 1961), p. 39.

Ayant constaté la stabilité relative de la population agricole de 1848 à 1871, années, rappelons-le, où Erckmann-Chatrion écrivent l'essentiel de leur oeuvre, Georges Duveau précise qu'il en est de même de la population ouvrière qui compte environ six millions de personnes,² chiffre qui comprend du reste les artisans.

On ne peut donc pas trop reprocher aux auteurs des Contes et romans de ne pas beaucoup parler de l'ouvrier, et lorsque Zola, en 1866, leur reproche de ne pas connaître la "société moderne,"³ c'est-à-dire, le monde urbain et industriel, ne voit-il pas la situation d'un point de vue trop exclusivement parisien? Et si à cette date le tableau sociologique dressé par Erckmann-Chatrion commence à accuser de sérieuses lacunes, celui de Zola n'en est pas moins déséquilibré en anticipant un peu trop sur les grands changements économiques et sociaux qu'on pouvait raisonnablement prévoir.

Un reproche plus sérieux qu'on pourrait adresser à l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion, est d'étendre, par moments, les mots peuple et populaire un peu trop à des classes économiquement favorisées, de façon à englober tous les éléments de la population qui en 1789 firent la Révolution.

Schoumacker souligne qu'Erckmann-Chatrion hésitent entre différentes interprétations:

²Ibid., p. 72.

³Mes Haines p. 200.

Qu'est-ce donc que le peuple pour Erckmann-Chatrian? Leur conception oscille entre celle d'Odilon Barrot: "Les étudiants, les ouvriers, les bourgeois, enfin tous les braves gens" ou "les gagne-petits," et celle de la Révolution russe de 1917, "soldats, ouvriers, paysans." En somme ils le considèrent comme un quatrième état, en-dessous de la noblesse, du clergé et du tiers.

Cependant, cette hésitation ne se manifeste qu'à de rares occasions, et c'est la première définition qui, en règle générale, a leur préférence. Pour Erckmann-Chatrian, les mots peuple et populaire embrassent la petite bourgeoisie dont eux-mêmes sont issus. C'est à cette formule que nous nous rallions. Evidemment, elle a l'inconvénient de présenter le peuple comme une entité politique et historique plutôt que comme une entité simplement économique et sociale.

Il est vrai que André Wurmser fait remarquer que lorsque Chatrian écrit à ses frères que l'Histoire d'un paysan "obtient un grand succès dans le peuple et dans la petite bourgeoisie,"⁵ il n'entend pas par "peuple" toutes les classes mêlés.⁶ Cela n'empêche que lorsque Erckmann-Chatrian parlent des notables de la petite bourgeoisie, ils les présentent comme issus du peuple dont ils sont les représentants les plus dignes et les plus éclairés.⁷

⁴Op. cit., p. 349.

⁵Lettre de Chatrian à ses frères du 1er septembre 1868, citée par Schoumacker, p. 143.

⁶"Introduction" à Maître Gaspard Fix, p. 13.

⁷On ne citera pour exemple que l'oncle Jean de l'Histoire d'un paysan et le Dr Jacob Wagner de Madame Thérèse.

Cette conception du peuple était d'ailleurs celle de Michelet dont on verra plus loin qu'il a été un des maîtres d'Emile Erckmann. Dans Le Peuple, le "peuple" reste précisément celui qui a fait la Révolution de 1789 et que Michelet adjure de surmonter ses divisions pour tout sacrifier à un idéal supérieur, la patrie.⁸

Si nous nous proposons de traiter ici de l'ascendance et de l'éducation populaires d'Erckmann-Chatrian, ce n'est nullement avec le dessein de montrer qu'influencés par un milieu social précis, les deux hommes devaient nécessairement s'en faire les représentants idéologiques et artistiques. Il est en effet d'autres facteurs qui influent sur la formation d'un talent ou l'éclosion d'une vocation, et nombreux sont les écrivains qui ont complètement échappé à l'emprise de leur milieu pour les raisons les plus diverses ou réagi contre celui-ci en se cantonnant dans l'hostilité ou en s'abritant dans le silence. Nous espérons simplement montrer que pour être nés et avoir été élevés dans un milieu populaire dont ils conserveront toujours un souvenir ému - cela est particulièrement vrai d'Erckmann - et qui leur a légué mainte façon de voir, nos deux auteurs se sont trouvés particulièrement bien placés pour parler du peuple le jour où ils ont décidé de faire de celui-ci le centre de leurs préoccupations politiques, littéraires et artistiques.

⁸Jules Michelet, Le Peuple (Paris: Hachette-Paulin, 1848).

*
* *
*

Emile Erckmann, né le 20 mai 1822, appartenait à une famille de petite bourgeoisie de Phalsbourg en Lorraine. Son père, Jean-Philippe, y exerçait, depuis 1802, la profession de papetier-libraire-relieur (S., p. 9).⁹ Il était fils d'un instituteur (S., p. 9) d'ascendance suisse installé à Lixheim, petite agglomération au Nord-Ouest de Phalsbourg, où il instruisait les enfants de la communauté protestante tout en pratiquant le métier de relieur. Lixheim, située aux confins du royaume et à proximité du comté de Nassau-Saarwerden, enclave germanique en territoire français,¹⁰ était un centre de réfugiés huguenots (B.-G., p. 15) qui y jouissaient d'une sécurité et liberté relatives. L'instituteur Jean-Jacques Erckmann y avait épousé une descendante de réfugiés protestants de La Rochelle.

Du côté maternel Emile descendait des Weiss, famille de commerçants et cultivateurs (S., p. 9-10) de la Petite-Pierre, agglomération des plus pittoresques au Nord de Phalsbourg. De son grand-père Weiss, Emile Erckmann écrit:

⁹La documentation pour la partie biographique de cette étude étant surtout tirée de trois sources: L. Schoumacker, Erckmann-Chatrion, Georges Benoit-Guyod, La Vie et l'oeuvre, et "Souvenirs d'Emile Erckmann," on indiquera celles-ci, sauf après une citation plus longue, sous leur forme abrégée suivie de la page: (S., p. 0), (B.-G., p. 0) et (Souvenirs, p. 0).

¹⁰Il s'agit d'une de ces nombreuses possessions étrangères que les armées de la République occupèrent en 1793 et qui ne furent officiellement attribuées à la France qu'au traité de Lunéville.

Fort respecté de sa bourgade, il en avait été maire quarante-trois ans, et ne donna sa démission qu'à quatre-vingts ans. A son état de boucher, il joignait l'agriculture et le commerce du bétail.¹¹

C'est Juliana Weiss, mère d'Emile, plus pratique que son mari, qui ajouta à la librairie-papeterie-reliure le commerce des étoffes, articles de mercerie et produits d'épicerie (S., p. 11).

Les origines familiales et sociales de Gratien Chatrian ne sont guère différentes. Il est né le 18 décembre 1826 à Soldatenthal ou Grand Soldat,¹² près d'Abreschviller, village de la vallée de la Sarre-Rouge. Il était le troisième fils de Jean-Baptiste Christian, principal concessionnaire de la petite verrerie (S., p. 39) de l'endroit. Celui-ci était lui-même fils d'un ouvrier-verrier dont le père, originaire du Val d'Aoste, était venu s'installer dans cette région de Lorraine au début du XVIIIème siècle. Quant à la mère de Chatrian, elle était d'origine auvergnate. La fabrication du verre et du cristal dans cette région revêtait la forme artisanale et relevait d'un système qu'on pourrait qualifier de coopératif. La concurrence était acharnée et le père de Chatrian en fut la victime. Il essaya de sauver son commerce en se livrant à la contrebande, mais fut découvert

¹¹"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 255.

¹²Ce double nom allemand et français montre que le hameau natal de Chatrian se situait sur la frontière linguistique de l'allemand et du français.

et condamné (S., p. 40). Les deux fils aînés durent s'établir en Belgique et travailler pour la verrerie du Val Saint Lambert près de Liège (S., p. 40). Le cadet, Gratien, les y rejoignit plus tard.

Les parents et grands-parents de nos auteurs étaient donc des artisans, petits commerçants et cultivateurs; seul l'arrière grand-père d'Emile Erckmann faisait exception. Ce sont précisément ces catégories professionnelles que nos auteurs connaissent le mieux. C'est d'elles qu'ils parleront avec le plus de bonheur.

Mais plus que l'ascendance familiale et l'origine sociale d'Erckmann-Chatrian, c'est l'atmosphère dans laquelle ils ont été élevés qui laisse sur eux une empreinte populaire.

*
* *

La maison natale d'Emile Erckmann à Phalsbourg, actuellement le no 20 de la rue Lobau, en plus du magasin où Juliana vendait ses produits d'épicerie et articles de mercerie, comportait une arrière-boutique qui servait de cabinet de lecture, de bureau et de salle à manger pour la famille. Jean-Philippe y avait installé une bibliothèque de prêt de livres français (B.-G., p. 18). L'habitation

et condamné (S., p. 40). Les deux fils aînés durent s'établir en Belgique et travailler pour la verrerie du Val Saint Lambert près de Liège (S., p. 40). Le cadet, Gratien, les y rejoignit plus tard.

Les parents et grands-parents de nos auteurs étaient donc des artisans, petits commerçants et cultivateurs; seul l'arrière grand-père d'Emile Erckmann faisait exception. Ce sont précisément ces catégories professionnelles que nos auteurs connaissent le mieux. C'est d'elles qu'ils parleront avec le plus de bonheur.

Mais plus que l'ascendance familiale et l'origine sociale d'Erckmann-Chatrion, c'est l'atmosphère dans laquelle ils ont été élevés qui laisse sur eux une empreinte populaire.

*
* *

La maison natale d'Emile Erckmann à Phalsbourg, actuellement le no 20 de la rue Lobau, en plus du magasin où Juliana vendait ses produits d'épicerie et articles de mercerie, comportait une arrière-boutique qui servait de cabinet de lecture, de bureau et de salle à manger pour la famille. Jean-Philippe y avait installé une bibliothèque de prêt de livres français (B.-G., p. 18). L'habitation

proprement dite se trouvait à l'étage. C'est dans le magasin et l'arrière-boutique que le futur écrivain devait observer et écouter les petits bourgeois et les militaires de la ville, les paysans et les petits gens de la région environnante. Cet apprentissage de la vie et de la société dans la maison paternelle est si importante que Schoumacker n'hésite pas à dire:

C'est ... la boutique paternelle, plus que la personnalité de ses parents, qui dans ces premières années de sa vie, exercera sur lui l'influence prédominante¹³

Quant à la ville, il est facile, encore aujourd'hui, d'imaginer ce qu'elle devait être à l'époque où y naquit l'auteur. Les précisions qui suivent expliqueront pourquoi il est difficile d'en dissocier le caractère strictement populaire et civil du caractère militaire.

La situation géographique de Phalsbourg au débouché du col de Saverne était avantageuse, certes, et pour cette raison, la petite cité lorraine avait été fortifiée par ses anciens maîtres, les ducs de Lorraine.¹⁴ Mais c'est après le traité de Vincennes, conclu en 1661 entre la Lorraine et la France, que la place acquit toute son importance. Par ce traité la Lorraine cédait à la France une bande de

¹³Op. cit., p. 13.

¹⁴Erckmann-Chatrian racontent les origines de Phalsbourg de la façon la plus pittoresque dans l'Histoire d'un paysan, Contes et romans, I, 5-14.

territoire large d'une demi-lieue pour lui permettre de relier les terres françaises les plus proches, l'évêché de Metz, à l'Alsace. En effet, Phalsbourg se trouvait sur le tracé de la nouvelle route qui, passant également par Sarrebourg, devait relier plus tard Paris et Strasbourg (B.-G., p. 19). Comme tant de places fortes de l'époque, c'est à Vauban qu'elle doit ses remparts. Deux bataillons d'infanterie et deux escadrons de cavalerie y tinrent tout d'abord garnison. Plus tard vinrent s'y ajouter des détachements des armes savantes, de sorte que la garnison doublait quelquefois le nombre de ses habitants d'environ deux mille âmes.

En dehors de sa qualité de place forte, la localité ne tirait quelque importance que de son titre de chef-lieu de canton avec ses organes administratifs et fonctionnaires (B.-G., p. 19), et de son rôle de centre d'activité rurale avec marché hebdomadaire, foires trimestrielles et commerce de détail qui attiraient de nombreux paysans des environs (B.-G., p. 19). Mais alors que la ville aurait pu rester dans un état d'isolement relatif, tel Bitche, autre place forte avec citadelle, et chef-lieu de canton, à quelques quarante kilomètres plus au Nord, Phalsbourg doit à sa situation sur l'actuelle Nationale 4, d'être restée ouverte aux grandes influences politiques, économiques et culturelles de la capitale (B.-G., p. 23). Ce facteur aidera à comprendre pourquoi l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian, malgré ses données

essentiellement régionales, transcende ces limites pour vibrer à l'unisson de la vie nationale.

Lorsque Emile naît sous la Restauration, l'importance de Phalsbourg comme place forte a beaucoup décliné. La vaillante petite cité avait soutenu deux sièges en 1814 et 1815, mais en 1822 on ne craint plus aucun ennemi de l'Est. Les traditions militaires toutefois ne s'étaient pas perdues. Voici comment Erckmann, au soir de sa vie, rappelle à Emile Hinzelin ce que fut Phalsbourg dans sa jeunesse:

A Phalsbourg, dès que l'enfant arrivait à la vie, l'armée lui entraît par tous les pores. Il se réveillait et s'endormait aux accents du clairon. Le premier spectacle qui l'enchantait, c'était une revue. Autour de lui, on racontait les hauts faits de son père ou de ses oncles. A la relève des sentinelles, le mot d'ordre échangé à voix basse lui causait sa première émotion. Un officier à qui l'on portait les armes, laissait en lui une image qui décidait de sa vocation. Combien de ces petits Phalsbourgeois, qui suivaient la retraite en faisant sonner le pas sont revenus colonels ou généraux? Demandez-en le nombre exact à Brissé!¹⁵

Emile lui-même ne sera jamais soldat, mais son oeuvre campera mainte noble figure de guerrier qui, de façon caractéristique, sera toujours celle d'un homme du peuple.

En ce qui concerne Chatrian, sa famille et Soldatenthal, les détails biographiques que nous possédons sont à la fois moins abondants que pour Erckmann et Phalsbourg et moins importants pour une compréhension de l'attitude générale d'Erckmann-Chatrian à l'égard du peuple. L'atmosphère familiale chez les Chatrian était en quelque sorte plus populaire que chez les Erckmann (B.-G., p. 57).

¹⁵Emile Hinzelin, p. 37.

Soldatenthal, isolé au fond d'une gorge des Vosges, entouré de bois, et qui, comme on le sait, avait perdu sa verrerie, était un hameau habité par une population de gagne-petits. C'est une agglomération qui, aujourd'hui, et par contraste avec tant de régions de la Lorraine qu'enlaidit l'industrialisation croissante, peut sembler d'un rare pittoresque, mais qui du temps de Chatrian devait donner une impression de pauvreté et d'isolement. Voici comment Erckmann raconte sa première visite à la famille Chatrian et au hameau de Soldatenthal:

Aux vacances de 1847, nous partîmes, Chatrian et moi, de grand matin, pour descendre d'abord à Lutzelbourg, puis remonter la côte de Saint-Quirin, de Saint-Léon, d'Abreschwiller, toujours sous bois. J'avais le pied montagnard, heureusement, car il nous fallut sept fois monter et descendre des ravins escarpés avant de découvrir à nos pieds les toits moussus d'une dizaine de baraques et d'une vieille scierie à l'ombre des forêts. C'était Soldatenthal, où, par parenthèse, on ne trouve pas un seul soldat, bien que certains géographes en aient fait une colonie militaire: on ne rencontre là que des bûcherons, des marchands de bois et d'anciens ouvriers verriers. Nous descendîmes la côte à travers les bruyères, et la première baraque que nous vîmes comme entaillée dans la montagne, juste en face du torrent et à deux cents pas de la vieille scierie, c'était celle du père Chatrian. Pour entrer dans la salle, il fallait traverser la cuisine, formée d'une large pierre plate où brûlaient deux bûches de bois sous le ventre d'une grosse marmite suspendue à sa crémaillère, et d'un rayon supportant cinq ou six assiettes et une soupière enluminée de vives couleurs selon la mode du pays. Au fond de cette cuisine, l'escalier de bois en zig-zag et, à gauche, la porte de la salle meublée de tables et de chaises en bois et prenant jour sur les tas de planches entassées au bord du torrent. Voilà ce que je vis avec satisfaction, car j'ai toujours aimé la vie rustique. Le père Chatrian était un homme solide, trapu, large d'épaules, les yeux à fleur de tête, le nez fortement busqué, la tête petite et chauve, les oreilles larges et poilues; il avait une voix de stentor et un excellent appétit. La mère, petite, sèche, édentée, le menton en galoche et les

joues scintillantes, empourprées comme une feuille de vigne, paraissait gouverner son homme de façon absolue. Il obéissait au doigt et à l'oeil, malgré sa grosse voix et son ton de maître; je le compris aussitôt.¹⁶

Cet intérieur et ses occupants, au caractère "populaire," serviront souvent de modèle aux futurs auteurs. Mais on comprend aussi pourquoi Soldatenthal a beaucoup moins servi de cadre à l'action des Contes et romans que Phalsbourg. Le hameau ne pouvait soutenir la comparaison avec la ville de garnison. Ensuite, ne l'oublions pas, c'est Emile qui écrivait en parlant de préférence de ce qu'il connaissait le mieux, c'est-à-dire Phalsbourg.

*
* *

A côté de l'influence diffuse exercée sur les deux auteurs par l'atmosphère familiale, il convient de rappeler celle, plus précise, de certains personnages, types du petit bourgeois, militaire, notable de village, petit peuple, qui ne cesseront de hanter leur imagination.

En premier lieu il faudra citer Erckmann père, "le meilleur des hommes"¹⁷ et dont l'impression profonde et durable sur le caractère de son fils perce dans de nombreuses pages des Contes et romans. Schoumacker nous apprend que

¹⁶"Souvenirs d'Emile Erckmann," pp. 261-262.

¹⁷Lettre d'Erckmann à Alfred du 25 novembre 1889 citée par Schoumacker, p. 11.

"l'expérience des faits et des hommes, au cours de ces années agitées, lui avait enseigné le scepticisme, l'indulgence et, pour tout dire, la bonté; il savait que "les grands sentiments valent bien les grands principes."¹⁸

Jamais un pauvre ne frappait en vain à sa porte et il usait parfois d'une délicatesse émouvante pour secourir ceux qui étaient dans le besoin.¹⁹ Plein de bonhomie et, surtout, de coeur et de condition proche du peuple, Philippe Erckmann laissera sur son dernier fils²⁰ une empreinte d'ordre moral et intellectuel.²¹

Autre personnage que son grade semble à première vue placer relativement haut dans la hiérarchie sociale et dont l'influence "populaire" sur la destinée d'Erckmann peut sembler douteuse: le capitaine Fleurentin. Parmi les officiers retraités de la Grande Armée, il était l'un des derniers installés à Phalsbourg. Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est qu'il avait tout d'abord été simple soldat du régiment d'Alsace (B.-G., p. 25), était parvenu ensuite au grade de bas-officier, encore sous l'Ancien Régime, enfin à celui de lieutenant sous la Révolution et de capitaine sous l'Empire (B.-G., p. 25). Marié à une

¹⁸ Lettre d'Erckmann à Alfred du 11 février 1890, citée par Schoumacker, p. 11.

¹⁹ Schoumacker, p. 11.

²⁰ Les enfants de Philippe Erckmann étaient Jules (1809), Philippine (1813), Julie (1815), Charles (1816) et Emile (1822).

²¹ Voir au chapitre III.

Phalsbourgeoise, il était venu s'installer dans le voisinage des Erckmann. Comme le couple n'avait pas d'enfants, il avait obtenu que les fils Erckmann lui fussent confiés pendant la journée (S., p. 13). C'est ainsi qu'Emile, à l'exemple de ses frères aînés Jules et Charles, prit l'habitude d'aller chez les Fleurentin, le matin, à l'heure du café, pour ne revenir qu'au crépuscule. Il accompagnait le vieux capitaine dans ses promenades quotidiennes à travers la petite ville, participait à ses travaux de jardinage dans un potager qu'il possédait en dehors des remparts de la Porte de France.²² Le dimanche, l'enfant assistait à l'office catholique avec Mme Fleurentin, et à la revue des troupes (S., p. 13), qui suivait la célébration de la grand-messe, avec le capitaine.

Enfin, comme tant d'autres villes de la région, Phalsbourg avait une population à majorité catholique, avec une minorité protestante et, finalement, une petite communauté israélite, peu importante, dont le rabbin Meyer Heymann, marchand de fer et de bois, était la figure centrale. Il était propriétaire de la maison des Erckmann et leur voisin de palier (S., p. 13). Meyer Heymann, avec qui les Erckmann entretenaient d'excellentes relations, était le type même du rabbin de petite ville aux moeurs simples et patriarcales. De par sa profession séculière tout autant que par son

²²Phalsbourg possède encore aujourd'hui ses deux portes: la Porte de France et la Porte d'Allemagne. Seule cette dernière est ouverte à la circulation.

ministère il était très près du peuple (B.-G., p. 22).

Schoumacker nous dit entre autres: "C'est de lui qu'Erckmann tiendra sa sympathie pour les Israélites et sa connaissance plus que moyenne de leur histoire et de leurs cérémonies, de leur caractère et de leurs moeurs."²³

En résumé, Henri Weiss²⁴ pourra dire: "Ces trois hommes nous donnent la clé de l'éducation première d'Emile."²⁵

Ces types si humains qui joueront un rôle de premier plan dans la destinée et l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion sont assez représentatifs de cette société phalsbourgeoise composée de petits bourgeois et de militaires dont Erckmann est issu. D'autres sont plus nettement "populaires" dans la mesure où ils n'habitent déjà plus la ville mais les environs. Ceux-là, le jeune Erckmann les a rencontrés au cours de ses visites régulières à la Petite-Pierre, en compagnie de sa mère, en ses nombreuses randonnées, le plus souvent à pied, à travers le massif montagneux des Vosges du Nord.

A la Petite-Pierre, Emile allait voir son grand-père maternel et ses trois oncles qui laisseront une forte impression sur l'imagination du petit garçon. Voici comment Erckmann évoque le souvenir de ces visites et des personnages

²³Op. cit., p. 13.

²⁴Le professeur Henri Weiss est un descendant de la famille Erckmann.

²⁵Henri Weiss, "Emile Erckmann et Alexandre Chatrian," Saisons d'Alsace, p. 152.

qu'elles lui donnaient l'occasion de rencontrer:

A cette époque, le grand-père Jacques Weiss vivait encore. Dans sa jeunesse il avait fait la guerre en Corse, comme artilleur, et il se plaisait à parler de ce pays de Paoli, de Laetitia, de la famille Bonaparte, de Marbeuf, gouverneur de l'île. C'était un homme à peu près de ma taille, mais plus carré, plus solide: il lançait une boule de quilles par-dessus l'église du fort sans la toucher ni à droite ni à gauche, ce que je n'ai jamais pu faire. Du reste gai, plein de bon sens et d'éloquence naturelle. Il portait le costume d'autrefois, la culotte de velours brun, les bas de laine gris, les souliers à boucle d'argent, le bonnet de coton sur son crâne chauve ... Ses trois fils, Jacques, Salomon et Georges habitaient le même village, et se détestaient cordialement.²⁶

Le grand-père Weiss et ses fils servirent souvent de modèles à Erckmann-Chatrian, en particulier dans le roman Les Deux frères.

Ce qui nous paraît particulièrement intéressant dans le souvenir de ces visites qu'Erckmann évoquera devant Emile Hinzelin et dans l'article que nous venons de citer, c'est qu'il y associe un coin de pays et ces types de villageois et hommes du peuple dont nous venons de parler:

Mais revenons à ce voyage de la Petite-Pierre, où j'ai fait la découverte de la nature. J'aperçus tout à coup les grands sapins et les grands hêtres jaillissant vers le ciel, les grands chênes tapissés de mousse ou drapés de lierre, les ruisseaux, les torrents, la Zinzel, les rochers, les vallées, les bandes de geais allant d'une vallée à l'autre. Je ne savais ni les noms ni l'histoire de ces choses. Mais ces choses entraient dans mon âme et s'y gravaient en empreintes de tendresse. J'ai revu ces choses mille fois, en promeneur, en pêcheur, en chasseur. L'impression qu'elles m'ont laissée au premier regard, n'a jamais changé. Presque toutes mes descriptions de paysage sont inspirées de ce coin de terre vraiment sacré pour moi. C'est de là qu'est

²⁶"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 255.

sorti l'Ami Fritz.²⁷ Les figures de mon grand-père Jacques Weiss et de mes trois oncles, Jacques, Salomon, Georges, demeurent pour moi toujours vivants dans ce décor.²⁸

Pourtant, à cette occasion, Emile fut beaucoup plus pénétré par le sentiment d'un rapport mystérieux entre lui et ce cadre que par celui d'une communion avec la nature.

"Regarde bien ces hauteurs, ces rochers, ces sentiers! Tes anciens les ont vus bien des siècles avant toi, et maintenant ils les regardent encore par tes yeux et les admirent par ton âme..."²⁹

Cette croyance, il l'exploitera plus particulièrement dans ses récits fantastiques. Ce qui nous intéresse pour le moment, c'est de voir à quel point Erckmann associe son pays natal qui est aussi celui de ses proches ancêtres, et le petit peuple qui l'anime de son travail. Le paysage, les petites villes, les villages et hameaux, leurs habitants, du maire le plus cossu au dernier charbonnier ou braconnier, ne font qu'un. Lorsqu'il parle de la bonne vieille race, c'est à tous les types populaires de Phalsbourg et des environs qui ont peuplé son enfance et qui y ont laissé leur empreinte qu'il fait allusion.

Parmi ces types on n'oubliera même pas les plus déshérités, les bohémiens qui ont toujours été nombreux dans la

²⁷ Il dira même: "Les trois quarts de mes romans sont inspirés de ce milieu." "Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 256.

²⁸ Emile Hinzelin, p. 226.

²⁹ "Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 256.

région et qui, sous le couvert de petits métiers ambulants, comme ceux de musicien, rétameur, vannier, etc..., commettaient de nombreux larcins. Il semble que ce soit la veille de Noël 1841 qu'Emile ramena chez son père un de ces malheureux qui était venu jouer du violon au café Hoffmann-Forty et qui avait failli s'y faire cueillir par le gendarme de service. Le tzigane, nommé Jôsef Almâni, réveillonna chez les Erckmann et y trouva un abri pour la nuit. Laissons Erckmann raconter lui-même la suite:

Mais l'année suivante, au printemps, un matin, je fus éveillé par une musique admirable. Almâni, accompagné d'une basse, d'une contre-basse, d'un cor, d'un hautbois, venait me remercier à sa manière.³⁰

Cette histoire qui ne manque pas de pittoresque et d'humour illustre ces contacts que l'auteur ne cesse d'avoir avec le petit peuple de Phalsbourg et de la région. Elle montre encore à quel point les différentes catégories sociales et les divers types humains étaient mêlés au pays natal d'Erckmann-Chatrian.

*
* *

Une dernière influence dont on ne soulignera jamais assez l'importance pour la formation populaire d'Erckmann-

³⁰ Lettre d'Erckmann à Alfred du 11 février 1890, citée par Schoumacker, p. 26.

Chatrian et, comme on le verra, pour leur art de conteurs, est celle des contes et légendes qui se racontaient au cours des longues veillées d'hiver des Vosges et de Lorraine. A notre connaissance l'habitude de la veillée autour de la cheminée ou derrière le poêle de faïence alsacien ne s'était pas encore perdue dans ces régions quand survint la deuxième guerre mondiale. Il serait pour le moins surprenant qu'Emile Erckmann, à Phalsbourg, et surtout, Gratien Chatrian, à Soldatenthal, n'aient pas connu cette bonne tradition. On verra la place importante qu'occupent les récits militaires des "vieux de la vieille" ou le souvenir d'un événement comme la résistance des partisans des Vosges à l'avance des Alliés en 1814, dans cette même tradition. Par contre, on connaît beaucoup moins bien le rôle qu'ont joué les nombreux contes et légendes qui entourent les châteaux en ruines, les rochers sauvages et forêts obscures de ce pays d'Erckmann-Chatrian, et que jalonnent aujourd'hui les repères du Club Vosgien, pour le grand plaisir du touriste.

Tout d'abord, il faudrait pouvoir distinguer la tradition écrite de la tradition orale. Nous connaissons, bien sûr, quelques titres d'ouvrages qu'Erckmann a lus.

Selon Schoumacker:

Pour le Moyen-âge, Erckmann a connu la Chronique alsacienne de Bernard Herzog, dont le nom revient dans quelques-uns de ses récits, et l'Histoire d'Alsace du Père Laguille, qui figure parmi les livres de sa bibliothèque.³¹

³¹Op. cit., p. 280.

Etant donnée toutefois la fréquence des allusions souvent vagues que contiennent les Contes et romans au Moyen-âge et encore davantage au Prémoyen-âge, on peut se demander si Erckmann avait toujours un accès direct aux sources écrites: chroniques et recueils de légendes. Schoumacker dit encore à ce propos:

Il est possible, du reste, qu'il n'ait pas eu connaissance directe de ces sources, et les ait simplement trouvées reproduites dans des almanachs ou même entendu raconter. Les récits de cette sorte étaient courants dans la région vers 1840. On les racontait aux veillées et le romantisme florissant en faisait la mode du jour; les livres de colportage, les almanachs de l'époque en sont pleins.³²

Dans l'histoire des contes et légendes il y a d'ailleurs action de la tradition écrite sur la tradition orale, et vice versa. Bref, l'influence de ces contes et légendes, qui relèvent de l'art et de la littérature populaires, sur l'imagination d'Erckmann-Chatrion est indéniable.³³ D'autres avant eux ont puisé aux mêmes sources. Au Nideck, ce château qui jouera un si grand rôle dans les Contes et romans, ne voit-on pas au-dessus de la porte du donjon, une plaque consacrée au souvenir du poète allemand Chamisso, auteur de La Fille du géant de Nideck?³⁴

Pourtant, à côté de cette tradition souvent fondée

³² Ibid.; Schoumacker cite en particulier Le Messenger boiteux, almanach qui paraît encore à Strasbourg et qu'Erckmann-Chatrion citent à plusieurs reprises dans leurs récits.

³³ Voir plus loin au chapitre VII, 3ème partie.

³⁴ Mieux connue sous son titre allemand: Das Riesenspielzeug. Voir Adelbert von Chamisso, Gesammelte Werke, (Gütersloh: Siebert Mohn Verlag, 1964), pp.80-81.

sur de vieilles chroniques ou sur des événements historiques précis, on soupçonne l'existence d'une autre tradition qui remonte à la nuit des temps, qui fait partie en quelque sorte de l'inconscient populaire, et qui sera d'un apport tout aussi précieux à la formation des deux auteurs. Elle s'appuie essentiellement sur des croyances superstitieuses et sur ce sens du merveilleux qui caractérisent encore maintenant les vieilles générations du pays natal de nos auteurs. Elle est surtout difficile à distinguer de l'influence d'Hoffmann qu'Erckmann-Chatrion prétendaient imiter à leurs débuts.³⁵ Mais l'importance du conteur berlinois pour le choix des thèmes et des sujets des contes populaires et fantastiques de nos auteurs a sans doute été exagérée. On reviendra sur cette question. En attendant, c'est le caractère foncièrement populaire de cette double tradition, ainsi que le rôle déterminant qu'elle jouera dans l'imagination et l'art des deux auteurs qu'il s'agit de noter ici.³⁶ Plus que tout autre élément formateur de leur jeunesse, c'est elle qui les poussera à faire leurs premiers essais dans la carrière des lettres.

³⁵Voir M. Breuillac, "Hoffmann en France," Revue d'histoire littéraire, 1906-07.

³⁶Schoumacker, p. 280.

*
* *

On se rappelle l'affirmation d'Emile Erckmann selon laquelle ses romans se composeraient de souvenirs personnels et de souvenirs recueillis de la bouche de son père, de parents, d'amis, de connaissances, que sa biographie, en somme, serait répandue dans tous ses livres.³⁷ Nous voudrions, ici, nous pencher brièvement sur quelques passages d'ouvrages plus particulièrement autobiographiques et qui, de ce fait, évoquent, confirment et complètent les influences populaires.

Schoumacker et Georges Benoit-Guyod³⁸ nous apprennent qu'aux environs de 1880, à l'instigation de Chatrian, Erckmann pense écrire une trilogie, un roman en trois parties, dont la première comprendrait sa vie jusqu'à sa rencontre avec Chatrian, la deuxième celle de Chatrian jusqu'à la même époque, et la troisième leur histoire commune. Seule la première partie de ce projet paraît en 1880 sous le titre Les Vieux de la vieille (XIII). Encore est-elle incomplète. Comme l'exprime si bien Georges Benoit-Guyod:

Emile ... ne réussit à conter avec bonheur que la vie à Phalsbourg sous la Restauration et le début du règne de Louis-Philippe, au beau temps où le capitaine Fleurentin recevait l'épaulette à graine d'épinards comme chef de bataillon de la garde nationale.³⁹

³⁷Voir ci-dessus, "Avant-propos."

³⁸Schoumacker, p. 170, et Georges Benoit-Guyod, p. 191.

³⁹Op. cit., p. 191.

Si Les Vieux de la vieille racontent quelques épisodes des dix premières années de la vie de l'auteur, Kaleb et Khora, écrit seul, en 1891, après sa rupture avec Chatrian,⁴⁰ parle surtout de son existence de collégien en classe terminale, et Le Grand-père Lebigre (XII) de ses expériences comme étudiant de droit à Paris. D'une étude comparative de la biographie d'Erckmann et des Contes et romans, il ressort que ce sont là les trois récits les plus nettement autobiographiques de l'auteur. Une impression d'unité se dégage du fait qu'ils décrivent des époques complémentaires de la vie: jeunesse et adolescence du narrateur qui, fait significatif, s'appelle chaque fois Lucien.

Nous avons déjà signalé l'importance de l'atmosphère qui régnait dans la boutique familiale pour la formation populaire d'Emile Erckmann. Or, voici comment Lucien, le narrateur des Vieux de la vieille, évoque cette atmosphère, surtout les jours de marché qu'il passait, bien entendu, sur la grande place:

Mais il m'arrivait aussi quelquefois de m'échapper et de courir à notre boutique, où se pressait le monde comme dans une ruche.

Alors le père, la mère, occupés à vendre, me voyant au milieu de la cohue, me criaient:

- Lucien, prends garde de te faire écraser les pieds; prends garde!

Et je me glissais entre les jupes, entre les jambes à hautes guêtres, pour aller m'asseoir dans l'arrière-boutique, au milieu des hottes appuyées au murs et des paniers,

⁴⁰ Alsaciens et Vosgiens d'autrefois, (Paris: Hetzel, 1895).

heureux d'entendre ces rumeurs, de voir les gilets rouges, les tricornes, les toques à rubans de moire aller, venir; de regarder les choux, les bottes de radis, les perdreaux, les lièvres empilés pêle-mêle sur le plancher et les poulets vivants, les coqs à crête rouge, les oies, les canards, dans leurs cages d'osier attendant l'heure de la vente.
(Contes et romans, XIII, 4)

Si l'on doutait de l'importance de ces impressions pour la formation d'Emile, que l'on relise ces réflexions, quelques lignes plus loin:

Ces choses me reviennent. J'avais alors six ans; c'est l'âge où s'ouvrent les idées, où l'on s'instruit le plus sans le savoir. Les livres que l'on étudie plus tard avec tant de peine, ne vous en disent pas le quart autant qu'une de ces heures contemplatives passées à regarder naïvement dans la rue, à la campagne, sur la place publique, à la maison.
(Contes et romans, XIII, 5)

Emile Erckmann ne dédaigne pas le savoir livresque, extrêmement utile, comme on le verra au chapitre suivant; mais il insiste sur la valeur de l'expérience directe ou de l'observation.

On notera en passant cette faculté d'émerveillement de l'enfance devant les scènes de la vie populaire, qui explique mieux que tout le reste pourquoi Erckmann était destiné à devenir l'écrivain que nous connaissons.

Il faut se rappeler qu'Erckmann décrit ces scènes quelques cinquante ans après les avoir vues. Elles sont donc parées de l'auréole du prestige et du bonheur d'une enfance heureuse. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas le degré de déformation que l'auteur fait subir à la réalité,

mais l'importance que revêtent pour l'auteur, avec un recul de cinquante ans, certains détails de l'atmosphère dans laquelle s'est déroulée son enfance. A en juger par l'insistance qu'il met à les décrire, il est probable que ce sont ces détails qui l'ont marqué et qui ont affecté sa façon de voir et de comprendre les choses, et aussi son art.

Voici, par exemple, comment il rend compte du déclin militaire de Phalsbourg sous la Restauration, déclin d'ailleurs compensé par l'animation populaire des jours de marché:

Les vieux remparts de Phalsbourg tombaient en ruines, et, dans les broussailles qui hérissaient ces décombres, des milliers de verdiers, de merles et de fauvettes s'égosillaient du matin au soir. Les crapauds et les grenouilles chantaient aussi leur litanie mélancolique autour de la place, dans les mares des fossés, aux derniers soupirs de l'Angélus; et devant l'arsenal, les vieux canons de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, l'âme lisse et la conscience tranquille, dormaient à l'ombre de quelques noyers, sur de grandes poutres vermoulues, sous la garde d'un vétéran.

Aussi, sauf les mercredis et vendredis, jours de marché, où la foule des compagnards remplissait les auberges et les cabarets, on passait la vie à se morfondre.

Ces jours-là, le contraste du tumulte avec le silence ordinaire vous étonnait; et vous entendiez le flic-flac des fouets, le roulement des charrettes, le grand murmure des gens marchandant sur la place les oeufs, le beurre, la volaille, et l'on croyait renaître.

Tout cela nous venait de l'Alsace et de la Lorraine. Les dames, en toilette du matin, le petit panier à provision sous le bras, défilaient entre les bancs et les paniers alignés sous les ormes, discutant en patois alsacien, en français avec les villageois, le prix de leurs légumes.

(Contes et romans, XIII, 3-4)

Ce texte rend bien compte de l'atmosphère mi-populaire, mi-militaire qui régnait dans la petite place jusqu'à la

deuxième guerre mondiale. A deux reprises, en relatant ses souvenirs d'enfance, Erckmann nous parle de sa mère à l'occasion de leurs visites au grand-père Weiss de la Petite-Pierre.⁴¹ Mais c'est dans les romans qu'il nous fait le portrait de son père dont nous pouvons ainsi mesurer tout l'ascendant. Schoumacker affirme que Philippe Erckmann est le Dr Jacob Wagner dans Madame Thérèse (VI), aussi et surtout le bon Monsieur Goulden du Conscrit de 1813 (IV), Monsieur Pèlerin des Vieux de la vieille et, enfin, le grand-père Lebigre dans le récit du même nom.⁴² Une certaine manière intime et admirative avec laquelle il fait le portrait de ces personnages, de même que les idées qu'il leur prête et dont nous verrons qu'elles ont été celles du père Erckmann, nous incitent à croire l'auteur. Mais nous savons qu'au moins l'un d'entre eux est la transposition délibérée de la personne et du caractère du père de l'écrivain. En parlant de la façon dont il composa Le Conscrit de 1813, il nous confie: "Je fis de mon père l'horloger Goulden."⁴³ Nous ne croyons pas, bien entendu, que tous les épisodes concernant le père Goulden soient nécessairement vécus, mais nous pensons avec Schoumacker que "la façon dont le père Goulden "achète" la montre des deux officiers en demi-solde, la

⁴¹Dans "Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 254 et devant Hinzelin, Op. cit., p. 226.

⁴²Op. cit., p. 11.

⁴³"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 272.

manière dont M. Pèlerin "prête" au capitaine Florentin l'argent nécessaire à l'achat d'un uniforme, sont des illustrations de son caractère, empruntées à la réalité."⁴⁴

Quant au capitaine et à Madame Fleurentin, voici comment il décrit la façon dont le vieux couple fut amené à s'occuper de lui. Et ce témoignage recoupe presque exactement celui déjà cité par Schoumacker.

Mes parents, qui tenaient une épicerie sur la place des Halles, n'avaient guère le temps de s'occuper de moi; ils me confiaient, pendant la journée, au vieux capitaine; sa femme Françoise, venait me prendre tous les matins; je déjeunais et dînais⁴⁵ avec eux; je me promenais à la main de mon ami Florentin, qui n'avait pas d'enfants et m'aimait beaucoup; le soir on me reconduisit souper et dormir à la maison.

Voilà comment je passais mes premières années dans la société du vieux soldat; son image reste vivante dans ma mémoire comme celle de mon père. (Contes et romans, XIII, 2)

Pour ce qui est du rabbin Meyer-Heymann, il s'agirait du rabbin David Sichel de L'Ami Fritz (V) et du marchand de fer Samuel Moïse du Blocus.⁴⁶ Le paragraphe de L'Ami Fritz dans lequel Erckmann-Chatrion décrivent l'amitié que Fritz Kobus porte au vieux rebbe David nous paraît particulièrement convaincant:

⁴⁴Op. cit., pp. 11-12.

⁴⁵Seule l'orthographe du nom Fleurentin sépare ici la fiction de la réalité.

⁴⁶Schoumacker, p. 13, et Georges Benoit-Guyod, pp. 113 et 135.

Il l'aimait pour l'avoir vu dès son enfance assis du matin au soir chez le juge de paix, son respectable père; pour l'avoir entendu nasiller, discuter et crier autour de son berceau; pour avoir sauté sur ses cuisses maigres, en lui tirant la barbiche; pour avoir appris le yiddish de sa propre bouche; pour s'être amusé dans la cour de la vieille synagogue, et enfin pour avoir dîné, tout petit, dans la tente de feuillage que David Sichel dressait chez lui, comme tous les fils d'Israël, au jour de la fête des Tabernacles.
(Contes et romans, V, 4).

Trois années avant Les Vieux de la vieille Emile Erckmann essaie également de raconter un autre épisode de sa vie: "ses amours avec la petite Charlotte."⁴⁷ Si nous n'avons pas jusqu'ici insisté sur le rôle que cette jeune fille semble avoir joué dans la formation populaire de l'auteur, c'est que celui-ci a entouré cette idylle de la plus grande discrétion, et que les critiques doivent se contenter de conjectures.⁴⁸ En tout cas, l'ouvrage dans lequel Erckmann transpose cet épisode est Le Grand-père Lebigre où l'héroïne s'appelle d'ailleurs Marguerite et non Charlotte, habite Paris et non Phalsbourg. Ces "amours avec la petite Charlotte" sont reprises dans un contexte plus réel dans Kaleb et Khora. S'appuyant sur le témoignage d'une lettre qu'Emile Erckmann adressa à son cousin Georges Weiss,⁴⁹ à l'occasion

⁴⁷ Lettre d'Erckmann à Chatrian du 4 avril 1878, citée par Schoumacker, p. 169.

⁴⁸ Schoumacker, pp. 127-128.
Georges Benoit-Guyod, pp. 39-40.

⁴⁹ Lettre d'Erckmann à Georges Weiss du 21 mai 1890, citée par Schoumacker, p. 127. Georges Weiss fut doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg de 1918 à 1929. C'est le père du professeur Henri Weiss, petit-neveu d'Erckmann, citée plus haut: voir note 24.

du mariage de celui-ci, sur la lettre déjà citée d'Erckmann à Chatrian, et, enfin, sur deux autres lettres encore,⁵⁰ Schoumacker pense que l'événement en question, c'est-à-dire, l'amour du jeune Erckmann pour Charlotte, remonte à 1848.⁵¹

Faisant confiance au caractère autobiographique de Kaleb et Khora, Georges Benoit-Guyod dit que cette jeune personne aurait fasciné Emile à l'époque où il venait d'être reçu bachelier (1841), qu'elle aurait été la fille d'un garde-chasse des environs de Phalsbourg, et qu'elle serait entrée en condition chez les Weissé qui avaient repris l'épicerie-mercerie de Philippe Erckmann.⁵² Mademoiselle Charlotte n'aurait guère eu plus de seize ans. Coiffée d'un bonnet alsacien aux longs rubans noirs en ailes de papillon, elle aurait apporté toute la fraîcheur et toute la spontanéité de la jeune fille du peuple.⁵³ Dans Kaleb et Khora, la chambre de Charlotte donne sur la cour intérieure de la maison paternelle de Lucien, juste en face de celle de l'étudiant qui raconte:

⁵⁰ Lettre d'Erckmann à Chatrian du 5 septembre 1877, citée par Schoumacker, p. 128, et lettre d'Erckmann à Alfred du 11 février 1890, citée par Schoumacker, p. 126.

⁵¹ Schoumacker, p. 128.

⁵² Julie Erckmann, deuxième enfant et fille aînée des Erckmann, avait épousé en 1833 Hippolyte Weissé.

⁵³ Op. cit., pp. 39-40.

Et tous les matins, en me levant, je la voyais là, ses croisées ouvertes, toute gracieuse et pimpante en petit jupon, les bras nus jusqu'au coude, devant une petite glace de St Quirin, grande comme la main, se tournant et se retournant, la taille cambrée, lustrant les tresses de son abondante chevelure brune et les tordant avec goût sur sa nuque.

Elle semblait ne pas me voir et fredonnait un vieil air de son village: "Je ne vous dirai pas, tra la la... Non! vous ne saurez pas le nom de celui que j'aime." Elle pensait sans doute engager avec moi la conversation; mais qu'aurais-je pu dire? Je faisais mine de ne pas l'entendre et je descendais en pensant: "Le père aurait bien pu la placer ailleurs que là devant mon nez; nous avons d'autres chambres dans la maison donnant sur la place des Acacias; mais, ⁵⁴il a tant confiance en ma vertu que c'en est désolant."

Si l'on insiste tant sur l'impression que Charlotte fit sur le jeune Erckmann, c'est que ce nom et type de jeune fille d'origine populaire se retrouvent à mainte occasion sous la plume de l'écrivain, par exemple dans Les Fiancés de Grindelwald (XIII), Messire Tempus (VII), ... Erckmann ne se maria pas. Peut-être était-il trop timide avec les femmes comme le laisse supposer Kaleb et Khora. Ensuite, dans presque tous les contes et romans d'amour qui semblent être une transposition de l'idylle entre Emile Erckmann et Charlotte, nous constatons une différence d'âge et de condition qui fait obstacle à l'union des amoureux. Il y a là une explication que ~~semble~~ confirmer certaines confidences de l'auteur faites à Hinzelin.⁵⁵

⁵⁴Alsaciens et Vosgiens d'autrefois, pp. 217-218.

⁵⁵Op. cit., p. 65.

Pour ce qui est de l'histoire du tzigane Jôsef Almani, Erckmann se contentera de nous la raconter, en l'enjolivant, dans L'Ami Fritz,⁵⁶ où le bohémien deviendra avec le rebbe David Sichel, Frédéric Schoultz et le percepteur Haân, le meilleur ami de Fritz Kobus.

Finalement, concernant l'influence des contes et légendes sur sa formation d'écrivain populaire, il convient de signaler, en nous appuyant sur ses romans, que les lieux favoris de l'auteur dans la grande région phalsbourgeoise sont délimités par d'anciens châteaux-forts. Au musée Erckmann-Chatrian, à Phalsbourg, on lit, au milieu d'estampes représentant ces endroits chers à Erckmann, ces mots tirés d'Une Nuit dans les bois:

Quand on a eu le bonheur ... de naître dans les Vosges, entre le Haut-Bar, le Nideck et le Geierstein, on ne devrait jamais songer aux voyages. Où trouver de plus belles forêts, des hêtres et des sapins plus vieux, des vallées plus riantes, des rochers plus sauvages, un pays plus pittoresque et plus riche en souvenirs mémorables?

(Contes et romans, III, 359)

Et pour le lecteur qui pourrait avoir quelques doutes quant à la nature de ces souvenirs mémorables, l'histoire d'Erckmann-Chatrian précise:

C'est ici que combattirent jadis les hauts et puissants seigneurs de Lutzelstein, du Dagsberg, de Leiningen, de

⁵⁶Contes et romans, V, pp. 10-12.

Fénétrange, ces géants bardés de fer! C'est ici que se sont donnés les grands coups d'épée du moyen-âge, entre les fils aînés de l'Eglise et le Saint-Empire. Qu'est-ce nos guerres auprès de ces terribles batailles où l'on s'attaquait corps à corps, où l'on se martelait avec des haches d'armes, où l'on s'introduisait le poignard dans les yeux du casque? Voilà du courage, voilà des faits héroïques dignes d'être transmis à la postérité!

(Contes et romans, III, 359-360)

Le seul conte d'Erckmann-Chatrian qui soit vraiment romantique, La Fiancée du Nideck,⁵⁷ a d'ailleurs pour théâtre cette région.

Ces passages pris pour la plupart dans les Contes et romans montrent de façon convaincante la valeur documentaire et biographique de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian et illustrent les influences et l'atmosphère populaires que connurent les deux auteurs du temps de leur jeunesse.

⁵⁷ Dans la revue: Curiosités d'Alsace, 1863, pp. 40-43.

CHAPITRE III

La formation intellectuelle et morale

En dehors de l'atmosphère familiale et sociale qu'Erckmann-Chatrion respirèrent comme l'air tonifiant des Vosges, et de l'empreinte du milieu populaire dans lequel ils grandirent, les deux hommes furent sujets à certaines influences, d'ordre intellectuel et moral, qu'exercèrent sur eux des personnes de leur entourage, leurs éducateurs et les événements.

Il peut sembler arbitraire de séparer ces deux genres d'influences. Ceci, cependant, est justifié dans la mesure où les dernières se manifestèrent principalement à partir de leur adolescence et furent, de ce fait, ressenties d'une façon plus consciente. En outre, elles représentent une nouvelle étape ou un prolongement de leur formation populaire en ce sens qu'elles renforcèrent et clarifièrent celle-ci. Citons, à titre d'exemple, la place et le rôle du peuple dans leur jeunesse, puis au temps de leur adolescence. Dans leur jeunesse, le petit peuple meuble avec d'autres éléments, plus privilégiés mais minoritaires, le cadre de leur existence quotidienne. Quelques années plus tard, au cours de leur

adolescence, ils apprendront de la bouche de leurs parents et des anciens des armées de la République et de l'Empire, ainsi que dans les livres, l'histoire de ce même peuple. Après avoir fait la Révolution, s'être vu frustré des droits récemment acquis et s'être battu aux quatre coins de l'Europe, il aspire de nouveau à occuper dans la nation la place où l'appellent le nombre et le droit naturel proclamé par la Déclaration des droits de l'homme.

Ce sont ces influences intellectuelles et morales que l'on étudiera ici. Comme pour les précédentes, elles nous sont beaucoup mieux connues dans le cas d'Emile Erckmann que dans celui de Gratien Chatrian; elles sont également plus importantes du fait que ce sont surtout la biographie et les idées d'Emile que nous retrouverons dans l'oeuvre commune. C'est pour cette raison que toute étude d'ordre biographique ou idéologique des deux auteurs accusera nécessairement un déséquilibre en faveur d'Erckmann, ce qui ne fait d'ailleurs qu'éclairer leur rôle respectif dans l'élaboration des Contes et romans. Par ailleurs, comme pour le chapitre précédent, nous continuerons à juxtaposer la formation des deux amis. En effet, celle-ci ne saurait vraiment se dissocier dans la mesure où elle leur est souvent commune; ensuite, tout ce qui affecta Erckmann affecta aussi son ami.

*
* *
*

Au premier rang de ces influences il faudra citer une fois de plus l'ascendant du père Erckmann. Emile ne parle jamais autant de sa mère qu'il chérissait tendrement, mais qu'il perdit malheureusement très tôt alors qu'il n'avait que dix ans.

L'ascendant de Philippe Erckmann sur son fils était considérable. C'est à son père que ce dernier doit la plupart de ses convictions républicaines et attitudes sociales. Le républicanisme était d'ailleurs devenu une tradition familiale chez les Erckmann. Le grand-père d'Emile, l'instituteur Jean-Jacques de Lixheim, avait déjà participé avec enthousiasme à l'élaboration des cahiers de doléances de sa commune (B.-G., p. 6). A cette occasion on avait désigné les quatre délégués du premier degré qui devaient se rendre à Metz afin d'y élire les députés de la province destinés à représenter celle-ci aux Etats-Généraux convoqués à Versailles. Georges Benoit-Guyod nous apprend que "du consentement général, ce jour présageait l'avènement de la liberté de conscience dans le royaume, et la famille Erckmann le célébra comme une date à jamais mémorable: les tribulations des protestants allaient prendre fin!"¹

¹Op. cit., p. 16.

Il semble, cependant, que ce ne soit pas la seule liberté de conscience qui ait gagné Jean-Jacques Erckmann à la République. "L'instituteur était ami des idées nouvelles" et "... présida à l'éducation de son fils en commentant, dans un sens favorable aux réformes, l'immense leçon de choses qui se dégageait des événements."² D'autre part, Philippe Erckmann grandit dans une atmosphère d'exaltation patriotique (B.-G., p. 17) d'autant plus forte que cette partie de la Lorraine se trouvait à proximité des frontières menacées d'invasion en 1792. Située, de plus, au voisinage des places fortes de Phalsbourg, La Petite-Pierre et Bitche, Lixheim avait vu passer successivement les régiments de l'armée royale, les premiers bataillons de volontaires et les demi-brigades de Carnot. La gloire de Bonaparte, qui symbolisait alors la Révolution triomphante, était naturellement parvenue jusqu'aux coins les plus reculés de la Lorraine.

Lorsqu'en 1799 - Philippe Erckmann avait alors 17 ans et venait d'achever son apprentissage de relieur - les armées de la République subirent de graves revers en Italie et sur le Rhin, il s'engagea dans un régiment d'artillerie de Metz (B.-G., p. 17), de passage à Lixheim et en route pour la Suisse où il allait rejoindre l'armée d'Helvétie organisée

²Ibid.

sous Masséna. A cause de sa jeunesse, Philippe n'avait pu entrer au service de la Révolution à l'époque des grands périls et de la levée en masse. L'occasion lui fut ainsi offerte de se dévouer. D'abord affecté à la musique en qualité de premier cor, il fit la campagne d'Helvétie comme canonnier. Ces détails ont leur importance dans la mesure où ils expliquent l'idéal républicain et patriotique et les souvenirs que Philippe légua à son fils. C'est, rappelons-le, en 1802 (S., p. 9), après la paix d'Amiens, que le jeune volontaire, libéré du service, s'établit à Phalsbourg où il ouvrit une boutique de relieur-papetier avec cabinet de livres français.

Tout comme son père, Philippe Erckmann était resté républicain et jacobin (B.-G., p. 20) et avait la tête remplie des idées de l'Encyclopédie (B.-G., p. 20). Comme tant de révolutionnaires, il avait tout d'abord cru en Bonaparte (B.-G., pp. 20-21). Vite détrompé par le coup d'Etat du 18 Brumaire, encore plus déçu par l'établissement du Consulat à vie, la proclamation de l'Empire et la formation d'une coalition européenne contre la France, Philippe Erckmann ne vit plus en Napoléon qu'un ambitieux, avide du pouvoir personnel, qui devait organiser l'Europe au profit des membres rapaces de la famille impériale (B.-G., p. 21). Respectueux par tradition familiale de la doctrine évangélique, enclin à la tolérance sous l'influence des

Encyclopédistes, croyant sincèrement aux Droits de l'homme et du citoyen, il ne pouvait accepter les guerres de conquête de l'Empire. La seule raison qui lui faisait tolérer le recours aux armes était la défense du territoire contre toute agression venant du dehors (B.-G., p. 21). Se porter volontaire pour la défense de la nation et l'intégrité du territoire devenait dans ces conditions non seulement un droit mais encore un devoir (B.-G., p. 21).

Ces idées, Philippe ne pouvait naturellement pas les crier sur les toits ou les proclamer sur la Place d'Armes de Phalsbourg, encore que l'attitude des autorités locales sous l'Empire, tant civiles que militaires, fût des plus libérales. Il semble qu'Emile ait adopté cet esprit libéral dont presque toute son oeuvre est imprégnée, et qu'il manifestera au moment des grandes crises nationales et internationales dont il sera le témoin.³

On peut relever dans le républicanisme de Philippe des composantes religieuses et philosophiques. Les premières, fondées sur l'Evangile et léguées par la tradition familiale, lui faisait considérer tous les hommes comme ses frères et ses égaux (B.-G., p. 21); les autres, appuyées sur l'Encyclopédie et tout imprégnées de l'esprit voltairien,⁴ lui faisaient accepter ces mêmes hommes avec un mélange de

³Voir plus loin au chapitre VI de la deuxième partie.

⁴Emile, dans une lettre à Alfred datée du 11 février 1890, qualifiera son père de "franc voltairien." Cité par Schoumacker, p. 11.

tolérance et de scepticisme. On comprend dès lors l'attitude de l'ancien volontaire, toujours proche du peuple et respectueux de toutes les croyances à condition que celles-ci fussent également tolérantes (B.-G., p. 31). C'est au nom de cette tolérance, par exemple, qu'il permettait à son cadet d'assister régulièrement à l'office catholique en compagnie de Madame Fleurentin.⁵ Schoumacker montre d'ailleurs comment, "dans la pratique, cette hardiesse de pensée, cette passion politique étaient tempérées par une sentimentalité à la Rousseau."⁶

Mais, pour le libraire-relieur de Phalsbourg la tolérance n'était pas à sens unique. Il se méfiait de l'aile militante du catholicisme, du clergé conservateur qui avait applaudi au retour des Bourbons, et par dessus tout, des Jésuites qu'on avait cru vaincus en 1830, et en qui il voyait une société pseudo-religieuse aux ambitions politiques (B.-G., p. 35). C'est ainsi que Georges Benoit-Guyod nous apprend qu'il "... alla plus loin encore et poussa la haine des Jésuites jusqu'à les imiter dans leurs comportements mystérieux en s'affiliant, pour mieux les combattre, à l'association secrète de la Franc-Maçonnerie."⁷

⁵Voir ci-dessus, chapitre II.

⁶Op. cit., p. 11.

⁷Op. cit., p. 35. Son fils aîné, Jules, également franc-maçon, écrira en 1846 un roman anti-jésuite: Les Disciples d'Escobar; Voir: Marie Joseph Bopp, "Un Romancier inconnu: Jules Erckmann à Strasbourg," dans Saisons d'Alsace, p. 223.

Cette attitude d'Erckmann-père sera particulièrement militante au moment de la querelle de l'Université et de l'Enseignement libre. On se rappelle que, sous la Monarchie de Juillet, une partie importante de l'Eglise s'était mise à protester contre le monopole de l'Université en matière d'éducation. Montalembert et Veuillot d'une part, Michelet, Villemain, Dupin, Quinet et Cousin, d'autre part, se déchâinèrent, qui dans la presse, qui au prétoire, qui à la Sorbonne ou au Collège de France. Les Jésuites, le R. P. Ravignan en tête, se jetèrent dans la bagarre, rallumant des passions politiques, faisant même passer les questions d'enseignement au second plan. L'opinion française fut partagée en deux camps: les amis et les ennemis des Jésuites, et le père Erckmann était de ces derniers (B.-G., p. 35).

Voilà, dans ses grandes lignes, le caractère de celui dont Emile dira plus tard en rappelant sa mort: "... j'allais perdre le seul ami, oui le seul, qui m'aimât autant que je l'aimais,"⁸ et qui devait exercer une influence durable sur les idées et la destinée de son fils et, indirectement, sur les associés Erckmann-Chatrian.

*

* *

Dans la description de la maison natale d'Emile Erckmann, on aura relevé avec intérêt l'existence d'un "cabinet

⁸"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 269.

littéraire."⁹ Philippe Erckmann tenait de son père instituteur un certain goût pour l'éducation. En s'installant à Phalsbourg et en montant sa bibliothèque de prêt qui prolonge utilement et agréablement sa papeterie-librairie-reliure, il satisfait à un double besoin: d'une part, l'implantation du français dans une région qui, malgré 150 années de présence française, parle encore, en grande partie l'alsacien, dialecte alemanique; d'autre part, l'approvisionnement de la population locale en ouvrages à la mode, en "best-sellers" comme on dirait de nos jours.¹⁰

Pour n'être pas instituteur comme son père, descendant d'une longue lignée de pédagogues répandue tout le long du Rhin jusque dans le Palatinat, Philippe Erckmann n'en est pas moins éducateur. Ce qui le prouve déjà, c'est qu'il considérait le choix d'une profession comme extrêmement important. En 1841, lorsque son fils fut reçu au baccalauréat, il lui accorda de rester une année entière à la maison pour lui permettre de réfléchir et de se découvrir une vocation (S. p. 23). Par ailleurs, "Philippe s'efforçait aussi de compléter l'instruction de son fils. Il l'engageait à fréquenter son ami, le docteur Régnier, qui lui donnait quelques leçons d'anatomie, lui prêtant ses livres et ses

⁹Voir ci-dessus, chapitre II.

¹⁰A Phalsbourg même le problème de la francisation ne se posait pas. "On y parlait français aussi couramment qu'à l'intérieur du royaume, et l'afflux constant d'employés de l'Etat avait fini par éliminer à peu près complètement ... tout élément d'apparence germanique," Georges Benoit-Guyod, p. 25.

planches," lui expliquant ce qu'il ne comprenait pas." ¹¹

La boutique du papetier-libraire de la petite place des Acacias de Phalsbourg constitue déjà tout un programme d'éducation populaire et civique. Evidemment, on n'y trouvait pas que des ouvrages sérieux, le but d'un cabinet de lecture étant de divertir autant que d'instruire. L'inventaire de cette bibliothèque de prêt nous renseigne assez clairement sur les lectures qu'Emile a ainsi l'occasion de faire sous le toit paternel à l'époque où il finit ses études secondaires et se prépare à se rendre à Paris pour y faire des études de droit. Schoumacker nous dit à ce propos:

Le séjour préféré d'Erckmann est alors le cabinet de lecture de son père. Il a là, sous la main, tout ce qui s'est lu et se lit encore depuis le milieu du XVII^{ème} siècle. Mais c'est surtout en auteurs du XVIII^{ème} siècle que cette bibliothèque est bien fournie, "depuis le Carême de Masillon, ¹² et les odes de Jean-Baptiste Rousseau jusqu'à Beaumarchais." Avec les livres modernes, la Révolution de Thiers, l'Histoire de France de Michelet, ce sont eux qu'Emile lit de préférence, notamment les Encyclopédistes et Voltaire, ¹³ dont le Dictionnaire philosophique devient son livre de chevet.

Plus tard, dans l'Art et les grands idéalistes, ¹⁴ son ouvrage à caractère philosophique, les références à Rousseau et aux Encyclopédistes se feront particulièrement nombreuses et

¹¹ Schoumacker, p. 25.

¹² Lettre d'Erckmann à Alfred du 27 novembre 1888, citée par Schoumacker.

¹³ Op. cit., p. 25.

¹⁴ Paris: Hetzel, 1885.

précises. Henri Weiss, possède un Contrat Social annoté de la main d'Erckmann.¹⁵ Ces lectures au cabinet littéraire complètent donc utilement les idées qu'Emile entend professer par son père, et elles lui fournissent l'armature idéologique de son idéal populaire.

*
* *

S'il est une influence qui par son importance pour l'élaboration future des Contes et romans puisse se comparer à celle de Philippe Erckmann, c'est bien celle des "vieux de la vieille" dont le capitaine Fleurentin était l'un des plus dignes représentants. Ces anciens officiers, sous-officiers et soldats de l'Empire, régulièrement pensionnés ou demi-soldes, menaient une existence modeste dans une ville de garnison qui leur rappelait leur prestigieux passé. A la chute de l'Empire, ils étaient venus grossir les rangs des anciens volontaires des guerres de la Révolution représentés par Philippe Erckmann et quelques autres.

Tolérés, lorsqu'ils n'étaient pas ouvertement méprisés ou provoqués par les jeunes officiers aristocratiques de la Restauration (S. p. 273), "les vieux de la vieille" hantaient la place d'Armes où, le dimanche, les troupes

¹⁵"Emile Erckmann et Alexandre Chatrian" dans Saisons d'Alsace p. 166.

étaient passées en revue. Ils fréquentaient les cafés et se retrouvaient autour d'une chope ou d'une bouteille de vin d'Alsace, faisaient une partie de cartes et, surtout, passaient des heures entières à se raconter leurs nombreuses campagnes. Quelques-uns encore, comme le capitaine Fleurentin, s'adonnaient au jardinage hors des remparts, au bas des glacis. D'autres enfin, se rencontraient dans l'arrière-boutique du libraire Erckmann. Celui-ci se plaisait à évoquer avec eux de vieux souvenirs. Et si les anciens de l'Empire parlaient volontiers des victoires de l'Empire, l'ancien volontaire aimait rappeler celles des armées et généraux de la République. En cela il était soutenu par l'armurier Bailly, son ancien camarade de l'armée d'Helvétie. "Ces petites scènes me sont restées dans la mémoire," dira Emile.¹⁶

On est surpris par le nombre d'anciens qui s'étaient ainsi fixés à Phalsbourg. "La pépinière des braves"¹⁷ avait vu rentrer, en 1818, le général de division Mouton, comte de Lobau, tout d'abord proscrit mais qui mourra maréchal de France. D'autres noms de retraités sont ceux du commandant de la vieille garde, Micheler, du colonel d'artillerie Metzinger, du commandant Gémeau, devenu général sous Louis-

¹⁶ Lettre d'Emile Erckmann à Alfred du 11 décembre 1895, citée par Schoumacker, p. 25.

¹⁷ Mots attribués à Napoléon Ier de même que l'expression non moins célèbre: "Mon Mouton est un lion" inscrite sur la plaque du monument du Maréchal Mouton de la place d'Armes de Phalsbourg.

Philippe, du gros-major Boyer, baron de l'empire, des capitaines Cabanier, Manfrédy, grand-père maternel d'Hippolyte Weissé, et Vidal-Pagès, oncle paternel d'Hippolyte (B.-G. p. 30). Rien de leur conversation ne devait échapper à Emile (B.-G., pp. 40-41) qui, grâce à ces témoignages, finit par acquérir sur l'histoire militaire de l'époque des connaissances à la fois étendues et précises qui, on le verra, feront l'admiration d'un Lamartine.¹⁸

A Soldathenthal, Gratien Chatrian devait connaître une expérience semblable. Schoumacker souligne que

Les années de sa première enfance s'étaient écoulées comme celles des autres garçons de son âge, partagées entre les vagabondages en forêt et les récits de vieux braves de la République et de l'Empire retirés dans ce coin des Vosges. Comme le capitaine Fleurentin avait guidé les premiers pas d'Emile Erckmann, Chatrian fut bercé sur les genoux du capitaine Bertholin, un de ses oncles par alliance, dont les récits ne devaient pas différer sensiblement de ceux des "Vieux de la Vieille" de Phalsbourg. Il entendait aussi le vieux caporal Labadie, ancien grenadier de Napoléon dont les récits mettaient en fuite, le soir, à la veillée, les hôtes de J.¹⁹B. Chatrian, mais transportaient d'aise le petit Alexandre.

Ce qu'il convient de retenir c'est le caractère populaire²⁰ de ces hommes à qui la Révolution et l'Empire avaient donné l'occasion d'accéder à des grades auxquels un homme issu du peuple n'aurait même osé rêver seulement vingt

¹⁸Voir plus loin au chapitre IX, 3ème partie.

¹⁹Op. cit., p. 40.

²⁰Georges Mouton, comte de Lobau, par exemple, était fils de boulanger.

ans plus tôt. La République et l'Empire avaient ouvert tout grand les rangs au mérite et au courage. Ce qui explique en grande partie la fidélité des "Vieux de la vieille" au souvenir de Napoléon, fidélité qu'exploitera une trentaine d'années plus tard le prince Louis-Napoléon. Emile aura certainement été frappé par la fierté et la dignité de ces hommes partis de rien et qui, au moins une fois dans leur vie, avaient eu l'impression d'être sortis de l'obscurité et d'avoir joué un rôle comparable à celui des plus grands.

*
* *
* *

A côté de cette formation reçue d'Erckmann père, dans le cabinet littéraire de celui-ci, et des anciens de la République et de l'Empire, on ne saurait négliger l'importance de l'éducation primaire et secondaire dans la vie d'Erckmann Chatrian.

Emile fréquenta tout d'abord l'école primaire de M. Vassereau, "... la plus réputée de tout le pays."²¹ Il semble que ce fut une époque assez heureuse pour le petit garçon car elle ne lui laissa pas de souvenirs désagréables. "Le milieu où il vit demeure le même. Il continue à baigner

²¹

Georges Benoit-Guyod, p. 33.

dans la même atmosphère d'enfant heureux. Il gardera cependant de son passage à l'école primaire le souvenir de camarades d'une condition inférieure à la sienne. Ce sera la première de ses observations sociales."²²

A l'âge de douze ans, Gratien, qui fréquenta celle d'Abreschwiller, fut confié, par un oncle maternel, Nicolas Restignat, à l'abbé Thony, vicaire de la paroisse de Dabo, qui y dirigeait une école. L'abbé Thony avait entrepris l'introduction du français dans cette région forestière. Il semble que Chatrian non plus n'eût à se plaindre de ces années passées sur les bancs de l'école primaire car il suivra l'abbé Thony lorsque celui-ci deviendra aumônier et professeur d'enseignement religieux au collège communal de Phalsbourg. (S., pp. 42-43). Plus tard, les deux hommes reconnaîtront l'importance de ces années de formation primaire en se faisant les partisans enthousiastes et décidés de la législation scolaire mise sur pied sous la IIIème République.²³

S'ils furent heureux à l'école primaire, on ne saurait en dire autant de leur passage au collège où se fera leur rencontre en 1847.

C'est à la rentrée scolaire de 1832 qu'Emile fut placé au collège communal de Phalsbourg, non comme externe, même si la maison paternelle n'était qu'à quelques pas, mais comme

²²Schoumacker, p. 17.

²³Voir plus loin au chapitre IV de la 2ème partie.

interne (S., p. 20). Il est difficile de savoir exactement pourquoi, Erckmann ne s'étant jamais clairement prononcé sur la question. Il ne semble pas avoir été un enfant particulièrement difficile, et l'affection de Philippe pour son benjamin ne fait aucun doute. Sa mère était morte l'été précédent et le père demeurait redevable à ses enfants aînés et majeurs de la part de succession dans l'héritage de la mère. "Le père dut subir ce qu'ils voulurent," dira plus tard Erckmann.²⁴ Veut-il faire entendre par là que c'est sur les conseils de son frère Jules et de sa soeur Julie qu'on le mit interne? On se rappelle que Julie, mariée à Hippolyte Weissé, avait repris à son compte l'épicerie-mercerie de sorte que le père s'installa dans l'arrière-boutique pour y continuer son premier état de relieur-libraire qui avait d'ailleurs toujours eu ses préférences. D'autre part, sa soeur aînée, Philippine, restée simple d'esprit, était une bien lourde charge. Dans ces conditions on comprend un peu mieux le sort qui échut au jeune Emile que l'on considérait sans doute comme étant un peu de trop à la maison.

Le collège communal de Phalsbourg, l'actuel Lycée Erckmann-Chatrian, se trouvait installé dans un ancien couvent de capucins, triste quadrilatère entourant une cour intérieure.

²⁴Lettre d'Erckmann à Alfred du 25 novembre 1889, citée par Schoumacker, p. 17.

La monotonie du séjour d'Emile dans la vieille bâtisse était rompue par les promenades du jeudi et les sorties du dimanche. Au cours de ces promenades, il retrouvait avec plaisir la maison natale et surtout son père qui lui racontait les faits divers de la semaine (B.-G., p. 35). Emile appellera cette période de ses études secondaires sa "captivité de Babylone."²⁵ Il se plaint de sa claustration forcée, mais nullement de la discipline. Par contre, en élève intelligent et sensible, il se rend rapidement compte des faiblesses du système d'enseignement alors en honneur, et du favoritisme des professeurs à l'endroit des fils de riches (S., pp. 19-20). Cependant, cette situation devait changer, en ce qui le concerne, l'année où il fit sa rhétorique et eut comme professeur M. Perrot, homme à la tenue négligée et que la nature n'avait pas gâté au physique, mais éducateur remarquable et qui obtenait des résultats. Perrot sera aussi le professeur de philosophie du jeune homme (S., p. 21). C'est pendant son année de philosophie que le collégien se vit également attribuer une chambre particulière, ancienne cellule de capucin, où il pouvait se livrer à du travail sérieux (S., p. 22). Perrot était enthousiaste et se servait d'une méthode qu'on pourrait qualifier de disputatoire. Emile profita grandement de la présence de ce maître qui "... le déclarait le premier de tous ses élèves,

²⁵ Lettre d'Erckmann à Alfred du 19 mai 1892, citée par Schoumacker, p. 18.

présents, passés et futurs."²⁶

En 1841, Perrot devint principal du collège en remplacement de l'abbé Dauphin qui avait été à la tête de l'établissement depuis la Révolution de 1830; et Emile subit les épreuves du baccalauréat à Nancy.²⁷ L'année scolaire 1841-42, Emile la passa, comme on l'a déjà indiqué, sous le toit paternel. Il en profita pour se baigner dans la Zorn, pêcher et chasser en compagnie de Bailly, cet ancien frère d'armes de Philippe Erckmann, courir par monts et par vaux, et, le soir, vider force chopes et fumer de nombreuses pipes au café Hoffmann-Forty²⁸ de la place d'Armes (B.-G., pp. 38-40).

Mais il trouvait le temps de revoir son ancien professeur qui recevait toujours son meilleur élève avec plaisir. Hinzelin, Schoumacker, Benoit-Guyod s'accordent pour reconnaître l'influence décisive de Perrot sur la destinée d'Erckmann, non seulement en guidant ses premiers pas dans la carrière des lettres et en lui faisant rencontrer Chatrian, mais encore en lui faisant apprécier la beauté et la valeur de son petit pays natal et la simplicité rustique de ses habitants (S., p. 30), bref, en renforçant chez lui les tendances populaires qui étaient déjà les siennes.

²⁶ Schoumacker, p. 22.

²⁷ Ce qui s'explique du fait qu'avant 1871 Phalsbourg se trouvait dans la Meurthe avec, comme chef-lieu, Nancy.

²⁸ L'actuel café-restaurant Erckmann-Chatrian.

C'est en 1840 ou 1841 que Perrot s'était adjoint Emile dans un travail destiné à l'Académie de Metz dont le maître était membre correspondant depuis 1840. La question posée à ce concours littéraire était la suivante: "Déterminer la différence qui distingue la littérature française du XVIIIème siècle de celle du XIXème siècle et indiquer les causes des changements qu'elle a subis." Erckmann connaissant bien le siècle philosophique, et Perrot l'époque romantique, ils se partagèrent le travail qui fut expédié à Metz sous le seul nom de Perrot, Erckmann étant encore trop jeune pour concourir. A l'âge de 66 ans ce dernier rappellera encore, non sans une certaine satisfaction et pointe de malice que

Chose curieuse, nous obtînmes une mention honorable, avec la remarque que "si la seconde partie (celle de Perrot) avait été à la hauteur de la première, nous aurions obtenu le premier prix."²⁹

En 1840, Perrot avait déjà soumis à la même académie un mémoire sur le sujet suivant: "Appréciez les avantages et les inconvénients de l'influence de la capitale sur le goût, les moeurs et le caractère de la Nation." Ce sont les conclusions de ce travail qui semblent avoir marqué les idées qu'Erckmann se fera de la capitale et de la province. En voici l'essentiel:

²⁹Lettre d'Erckmann à Alfred du 27 novembre 1888, citée par Schoumacker, p. 28.

Quand on voit tant d'âmes énergiques aller vainement à Paris, puis, après de longues années d'épreuves, revenir humiliées, déçues, annihilées, elles qui s'étaient tant promis, qui avaient tant promis à leur siècle, de tels exemples ne sont-ils point propres à refroidir cet enthousiasme juvénile? Dans le coin de la France où vous êtes né, vous étiez la capacité, l'illustration, que sais-je? Ici, je ne retrouve plus en vous qu'une molécule de la masse, un atome. Vous êtes peuple, vous êtes vulgaire. Au lieu de noyer votre gloire provinciale dans les flots de l'immense cité, il eût été plus sage de garder la place que vous occupiez au soleil.³⁰

Perrot ne pouvait exprimer plus clairement des sentiments qu'Emile, après son séjour à Paris, ne cessera d'exprimer lui aussi tant dans sa correspondance que dans ses histoires à caractère autobiographique.

Quant à Chatrian, il arriva au collège un an après le départ d'Erckmann (S., p. 43). Comme nous l'avons brièvement signalé, Perrot avait fait venir dans son établissement l'abbé Thony comme professeur d'enseignement religieux; le nouvel aumônier y avait amené quelques-uns de ses élèves les plus doués, dont Chatrian, pour leur faire suivre les cours de la classe industrielle. Cet enseignement n'était en somme qu'une prolongation du primaire avec l'accent sur le français, l'allemand, la comptabilité et la tenue des livres, l'arpentage, la géométrie et le dessin linéaire (S., p. 43). Chatrian y resta deux ans, ce qui suffit pour faire reconnaître par le principal ses qualités intellectuelles et son caractère énergique (B.-G., p. 45). Ce programme éminemment pratique n'était pas sans défauts; pourtant il servira de base au

³⁰ Mémoire de Perrot à l'Académie de Metz (1840), p. 19 du manuscrit, cité par Schoumacker, p. 30.

programme d'éducation populaire dont Erckmann-Chatrian se feront les avocats, et que nous examinerons plus loin. Il était surtout destiné aux élèves de condition modeste qui ne pouvaient espérer poursuivre de longues études, mais il n'était pas nécessairement réservé aux moins doués des élèves du collège comme le prouve d'ailleurs amplement le cas de Chatrian.

Celui-ci, sur les conseils de l'oncle Restignat, alla rejoindre ses frères à Val Saint Lambert. L'oncle l'avait jugé capable de gagner sa propre vie. Contremaître-comptable à la verrerie, sérieux mais sévère, il s'était emporté jusqu'à frapper un ouvrier. Dans ces conditions il dut quitter l'usine et accepter un poste de maître d'étude dans son ancien collège, situation que Perrot lui avait offerte sur sa demande (B.-G., p. 45). Chatrian nous apparaît d'emblée comme beaucoup plus actif et énergique (B.-G., p. 45) qu'Erckmann qui était plutôt du genre rêveur (B.-G., p. 55). Cependant, ce dernier était tout aussi capable d'enthousiasme que son futur ami dont il devait faire la connaissance peu après.

*

* . *

Si Emile Erckmann avait été élevé par son père dans l'admiration de la Révolution et le respect de l'idéal républicain, il devait faire lui-même l'expérience d'une

révolution populaire à un âge où, enthousiaste et généreux, on est toujours profondément marqué par les événements. Ensuite, il n'oublia jamais la Révolution de 1830 qui eut lieu alors qu'il avait tout juste huit ans. Cela est d'ailleurs conforme à cette idée qu'il a toujours professée et selon laquelle les expériences de notre enfance s'impriment de façon indélébile dans notre mémoire.³¹ Il conservera en particulier le souvenir de l'excitation générale et de la vague d'espérance suscitée un peu partout par les Trois Glorieuses et du fait qu'il "... tressaillit pour la première fois aux accents de la Marseillaise ..."³² Dix-huit ans plus tard Emile Erckmann sera donc mêlé comme étudiant en droit aux journées de février 1848. La raison pour laquelle il sera tellement impressionné par ce dernier événement tient moins au fait qu'il avait près de vingt-six ans qu'à la conscience politique et sociale qu'il avait acquise depuis son arrivée à Paris en 1842 au contact de ses maîtres et camarades de la Sorbonne et de la population de la capitale (S., pp. 31-35).

En effet, c'est à la rentrée universitaire de cette année qu'Emile avait pris la diligence pour Paris. Contrairement à un grand nombre d'étudiants de la province, venus dans la capitale pour y faire une cure d'indépendance et gaspiller les deniers paternels, Emile travailla beaucoup, même si ce

³¹Voir ci-dessus, chapitre II.

³²Schoumacker, p. 16.

ne fut pas toujours le programme de droit (S., p. 34). Sa nature indépendante jointe à certains goûts personnels lui firent quelque peu négliger son droit au profit d'autres cours de culture générale (S., p. 34), de sorte que s'il fut reçu en 1843 et 1844 à ses examens de 1ère et 2ème année, il échoua à ceux de l'année suivante (S., p. 34).

L'évolution de sa conscience civique et sociale se mesure déjà à deux événements qui précéderent ceux, beaucoup plus importants, de 1848: la publication en 1844, sous son nom d'une brochure intitulée Du Recrutement militaire,³³ et son soutien apporté aux manifestations libérales et républicaines.

En tant qu'habitant d'une ville de garnison, le jeune homme était familiarisé avec le système de recrutement et surtout de remplacement de l'époque qui donnait lieu à de nombreux abus et favorisait les riches. Le système préconisé par l'étudiant Erckmann aurait eu pour effet d'augmenter fortement les primes versées aux remplaçants qui étaient invariablement de condition modeste. M. Rossi, son professeur d'économie politique, l'avait commenté favorablement du haut de la chaire. Et c'est en l'honneur de ce dernier, connu pour ses opinions libérales et qu'on venait de nommer doyen de la Faculté de droit (1843),³⁴ qu'Emile

³³ Saint Nicolas de Port, Imprimerie P. Trenel, 1844.

³⁴ Guizot l'envoya en 1845 à Rome négocier la question de la suppression des Jésuites en France. Il fut assassiné en 1848.

eut l'occasion d'échanger des coups de poings en plein amphithéâtre de la Sorbonne avec des manifestants venus troubler le cours (B.-G., p. 49).

Sur les activités d'Emile au Quartier Latin, nous ne sommes guère renseignés. Pour cette partie de son existence il se contente de renvoyer son propre neveu Alfred à son Histoire d'un homme du peuple.³⁵ Schoumacker nous apprend cependant que

Ses seules distractions étaient des flâneries dans Paris dont il visitait consciencieusement les jardins publics, les monuments, les musées; le Louvre surtout l'attirait; et ses visites allaient de préférence aux peintres de genre, Flamands ou Hollandais, à leurs tableaux de la vie plantureuse des Pays-Bas, qui auront plus tard une forte influence sur certaines de ses oeuvres, et aux peintres français du XVIIIème siècle.³⁶ les peintres des Salons de Diderot, Greuze en particulier.

Le même critique maintient d'autre part que "bien entendu, il était un auditeur assidu des cours de Michelet et de Quinet ..."³⁷ dont nous avons déjà parlé à propos de la campagne antijésuite. Erckmann confirme en partie cette affirmation dans une lettre où il se décrit "... allant du cours du père Duranton à celui de M. Ducouray, de Rossi à Quinet, de Quinet à Michel Chevalier."³⁸ Schoumacker pense, par conséquent, que c'est à cette dispersion plutôt qu'à

³⁵"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 257.

³⁶Op. cit., p. 32.

³⁷Ibid., p. 33.

³⁸Lettre d'Erckmann à Alfred du 30 novembre 1888, citée par Schoumacker, p. 34.

des divertissements d'étudiant qu'il faut attribuer son échec à l'examen de juillet 1845.³⁹ Rappelons, à ce propos, que 1845 est l'année où furent supprimés les cours de Quinet et de Mickiewicz (S., p. 34), le proscrit polonais, au Collège de France, suppression suivie d'une grande effervescence au Quartier Latin, et où eut lieu l'affaire Pritchard qui entraîna de nombreuses manifestations (S., p. 34). Il serait étonnant qu'Erckmann n'y ait pas participé.

Pour en revenir à Michelet, nous n'avons aucune preuve d'une influence directe de celui-ci sur l'étudiant Erckmann en dehors de l'enthousiasme que le célèbre historien arrivait d'ailleurs à soulever dans le milieu étudiantin en général. Cependant, il y a tout lieu de penser que l'Histoire de la Révolution dont Erckmann-Chatrian se servirent pour l'élaboration de leurs romans est celle de Michelet qui parut de 1847 à 1853. Finalement, il existe une similitude de pensée frappante entre Michelet et Erckmann dans des domaines précis que nous nous contenterons de résumer. Tous deux attachent une importance primordiale au cadre géographique dans lequel l'homme est appelé à s'épanouir. Tous deux aussi ont une conception analogue du régime politique et social idéal, la république paysanne.

Rappelons tout d'abord le principe directeur qui inspire Michelet au moment de la rédaction de son Tableau de la France

³⁹Op. cit., p. 33.

de 1833:

Sans une base géographique le peuple, l'acteur principal, semble marcher en l'air comme dans les peintures chinoises où le sol manque. Et notez que ce sol n'est pas seulement le théâtre de l'action. Par la nourriture, le climat, etc... il y influe de cent manières.⁴⁰ Tel le nid, tel l'oiseau. Telle la patrie, tel l'homme.

Ce principe directeur du Tableau de la France, pourrait servir d'exergue à toute la partie d'inspiration agreste de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian.

Mentionnons encore le livre publié dans les premiers jours de l'année 1846 dans lequel Michelet exalte le paysan et prêche l'union du petit peuple et de la bourgeoisie au nom d'un idéal supérieur, Le Peuple; idéal que chante aussi le refrain de Pierre Dupont:

Ah! Quand viendra la Belle?
Voilà des mille et des cent ans
Que Jean Guêtré t'appelle,
République des paysans?⁴¹

Retourné à Paris en automne 1845 pour y refaire sa troisième année de droit, Emile avait dû l'interrompre au printemps suivant à la suite d'une sérieuse attaque de la fièvre typhoïde. Il avait regagné Phalsbourg. En convalescence prolongée, il n'avait pu reprendre ses études à la rentrée de 1846 (B.-G., p. 50). Il retomba dans ses occupations

⁴⁰Cité dans Lagarde et Michard, XIXème siècle (Paris: Bordas, 1961), p. 367.

⁴¹Cité par Georges Duveau, Histoire du peuple français, p. 146.

de jeune provincial désœuvré (S., p. 36) qui avaient été les siennes en 1841-42. Il convient de mentionner à cette occasion les longues heures de méditation qu'il passa en face de son ancien collège, dans un réduit du premier étage d'un vieux bâtiment qui appartenait à son père et où celui-ci avait l'habitude d'entasser tout ce qui risquait d'encombrer l'épicerie de la place des Acacias. Emile dira simplement dans ses "Souvenirs":

C'est alors aussi que, sur le conseil de M. Perrot, je résolus de tenter la carrière littéraire et me retirai dans ma baraque dans la rue des Capucins.⁴²

C'est encore vers la fin de l'année scolaire 1847, donc au printemps, que date la rencontre avec Chatrian (S., pp. 37-38 et 44). Depuis longtemps Emile s'essayait à écrire et soumettait le résultat de ses tentatives à l'appréciation du principal avec qui, on l'a vu, il avait déjà collaboré. Chatrian, semble-t-il, en faisait autant de son côté. Perrot revendiquera plus tard le mérite d'avoir provoqué la rencontre des deux jeunes gens. Schoumacker a pu recueillir là-dessus le témoignage oral d'un ancien élève du collège qui aurait entendu Perrot déclarer:

Quand Chatrian écrivait quelque chose, il venait me demander mon avis. En même temps, il y avait ici⁴³ un autre jeune homme qui venait me consulter: c'était Emile Erckmann.

⁴²"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 259.

⁴³En ville, certainement, puisque Chatrian était arrivé au collège au moment même où Erckmann partait à Paris faire son droit.

J'ai vu ce qui manquait à l'un et à l'autre; je leur⁴⁴ ai conseillé de s'associer. C'est ce qu'ils ont fait.

Telles ont pu être effectivement les intentions du principal, et il a certainement favorisé la rencontre des jeunes gens. Mais, selon les dires d'Erckmann, celle-ci se serait faite comme suit:

... un beau matin, je reçus une lettre en vers alexandrins, non signés, dont l'auteur se comparait à un cerf poursuivi par une meute acharnée. Les vers ne valaient pas grand'chose, mais la situation de l'auteur me parut touchante. Je les montrai à M. Perrot, qui s'écria: "Mais c'est l'écriture de Chatrian!" Et tout de suite j'allai voir dans sa cellule mon futur collaborateur.⁴⁵

L'affirmation de Perrot signifie-t-elle qu'il ait reconnu d'emblée le rôle complémentaire du caractère et de la personnalité des jeunes gens? Quoi qu'il en soit, Emile Erckmann et Grätien Chatrian ne se ressemblaient ni au physique ni au moral. Le premier était maigre et élancé, et avait, depuis sa maladie, perdu presque tous ses cheveux. Assez négligent de sa toilette, rêveur, timide, peu pratique, passant son temps à se promener, à lire, à écrire et à se lancer, au café, dans de longues élucubrations philosophiques, il passait dans sa ville natale pour un original alors qu'il ne demandait qu'à se confier et à être compris (S., pp. 46-47). Le deuxième était court et trapu et portait une chevelure abondante. Soucieux de sa tenue, décidé mais sombre, rompu à la lutte pour l'existence, il avait le sens des réalités

⁴⁴Op. cit., p. 45.

⁴⁵"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 260.

et du bon sens tout court (S., pp. 47-48). Au collège, il voisinait sans titre et formation classique avec les professeurs et s'y sentait aussi isolé qu'Emile Erckmann dans sa chambre de la rue des Capucins. Schoumacker pense précisément que "ce qui les a faits s'unir et s'aimer c'est leur isolement, leur jeunesse et certains autres éléments qui les rapprochaient,"⁴⁶ dont un passé assez semblable, un idéal commun, le républicanisme, et l'amour de la nature et de la littérature.

En automne 1847, Emile reprit le chemin de Paris pour y poursuivre son droit en troisième année. Arrivé dans la capitale, son attention fut complètement accaparée par les événements politiques qui se préparaient (S., p. 52). Tout le monde parlait alors de la réforme électorale par l'abaissement du cens et l'adjonction des capacités. Et l'on essayait d'y parvenir en organisant des banquets politiques.⁴⁷ C'est le banquet du XII^{ème} arrondissement, commandé pour le 22 février, qui mit le feu aux poudres.

Pour ce qui est des journées révolutionnaires de février, il est certain qu'Emile a participé, le 22, aux manifestations des bourgeois, ouvriers et étudiants du Quartier Latin (S., p. 53). Ceux-ci, formés en colonnes, étaient descendus sur le Palais Bourbon aux cris de "Vive la Réforme!" et "A bas

⁴⁶Op. cit., p. 48.

⁴⁷Voir Georges Duveau, 1848, "Coll. Idées" (Paris:Gallimard, 1965), pp. 13-15.

Guizot!" Le 23, Emile fit partie de la foule stationnant au Quai de l'Horloge, près du Pont au Change, et qui fut chargée par les "cipaux" (S., p. 53). On ne sait s'il fit le coup de feu, encore qu'il fût dans la rue et parcourût différents quartiers où s'étaient édifiées des barricades et où s'étaient retranchés les insurgés. Il déclara plus tard: "Mais alors survinrent les événements de 1848, auxquels je pris part comme combattant."⁴⁸ Après la proclamation de la République il deviendra secrétaire du Club de la Sorbonne et son républicanisme se fera plus militant (S., p. 53). Mais les cours restant suspendus et la lecture des journaux relatant les événements de la capitale ayant fait une forte impression sur Erckmann père, celui-ci demanda à son fils de regagner Phalsbourg au plus tôt. Emile, qui depuis quelques années se sentait une vocation d'écrivain, abandonna une fois de plus l'étude du droit et, cette fois, l'idée même d'une carrière juridique. Déjà en 1841 Perrot l'avait encouragé à embrasser la carrière des lettres. Plus tard Emile dira:

Plein d'enthousiasme, il me poussait à suivre la carrière des lettres, me prédisant de hautes destinées. Mais le père n'était pas de son avis et disait que non seulement les poètes, mais encore les quatre-vingt-dix neuf centièmes des écrivains meurent à l'hôpital. En conséquence, il fut décidé que je ferais mon droit à Paris.⁴⁹

En 1847, au moment de sa convalescence, il est sérieusement tenté par le métier d'écrivain.⁵⁰ Et, lorsque, peu après,

⁴⁸ "Souvenirs d'Emile Erckmann," pp. 262-263.

⁴⁹ Ibid., p. 257.

⁵⁰ Voir ci-dessus, note 42.

il rencontre Chatrian, il semble que sa décision soit prise car il dira dans le mémoire destiné à son avocat:

Dès lors j'avais résolu de me lancer dans la carrière des lettres et de m'associer Chatrian.⁵¹

Du reste s'il reprend le chemin de la Faculté de Droit, cette année là, c'est en grande partie pour faire plaisir à son père et aussi parce que le bon sens l'y incite, car il avoue dans ses "Souvenirs":

... malgré ma résolution de me consacrer aux Lettres, je sentais qu'il me fallait un moyen d'existence assuré en cas d'échec.⁵²

En 1848, à ce désir de se faire écrivain, Emile joint celui de répandre les idées républicaines au moyen de la propagande politique (S., p. 54). Les exemples illustres d'un Lamartine, d'un Hugo, qui allient à leur vocation d'écrivain celle d'homme politique, persuadent Emile de se lancer à corps perdu dans la carrière des lettres et des affaires publiques. Avec Chatrian, qui lui est devenu tout dévoué, il fonde un club républicain à Phalsbourg (S., p. 54). Il semble, malheureusement, que le bon peuple phalsbourgeois ne partagea pas l'enthousiasme de l'étudiant Erckmann et du maître d'étude Chatrian. Chatrian, dont nous possédons de

⁵¹"Erckmann-Chatrian par Erckmann seul," p. 4 du manuscrit cité par Schoumacker, p. 57.

⁵²"Souvenirs d'Erckmann-Chatrian," p. 262.

nombreuses lettres pour cette période, nous apprend que les deux hommes ne se laissent toutefois pas décourager:

Nous allons travailler ces bourgeois aristocrates; toute la république est là. Nous nous sommes déjà partagé la besogne: Erckmann, qui parle admirablement, attaquera les candidats proposés; je l'appuierai de toutes mes forces et nous sommes sûrs d'entraîner le peuple.⁵³

Retenons au passage deux idées qui reviendront inlassablement dans les propos des deux amis: la bourgeoisie s'est laissée aristocratiser; il faut lui rendre la conscience de sa vraie mission qui est d'être à la tête du peuple;⁵⁴ ensuite, on peut faire confiance au peuple qui sait où se trouvent ses vrais intérêts une fois qu'il est éclairé.⁵⁵

Ainsi, en 1848, Erckmann-Chatrion nous apparaissent déjà comme "engagés" sur le plan de l'action avant de le devenir en littérature. S'agit-il, dans leur cas, d'une conversion subite à la faveur du grand mouvement révolutionnaire qui, partant de France pour la troisième fois, va déferler sur l'Europe? En nous appuyant sur ce que nous venons de dire aux chapitres précédents, nous préférons penser que cette conscience républicaine, qu'ils expriment ainsi par la parole et l'action, existait déjà chez eux à l'état latent et n'attendait qu'une occasion favorable pour se manifester.

⁵³ Lettre de Chatrion à ses frères du 3 mars 1848, citée par Schoumacker, p. 54.

⁵⁴ Voir plus loin au chapitre VI, 2ème partie.

⁵⁵ Voir plus loin au chapitre IV de la deuxième partie.

*
* *
*

Cette conscience républicaine et sociale, même socialiste - car en 1848 les deux vont de pair⁵⁶ - trouvera un début d'expression "littéraire" la même année dans le journal Le Républicain Alsacien, nouvellement fondé, à Strasbourg, par Jules Erckmann, frère aîné d'Emile. Jules n'avait jamais eu trop bonne opinion de son cadet. Par contre, Emile avait une certaine admiration pour son aîné qui avait déjà fait paraître un Essai sur le remplacement militaire (1844)⁵⁷ et le roman déjà mentionné sur les Jésuites, Les Disciples d'Escobar (1846). Jules Erckmann avait dû revenir sur son impression première concernant les talents de son frère; assez du moins pour lui confier la direction de son journal.

Etabli à Strasbourg, Jules s'était associé avec son autre frère, Charles, pour la fabrication et la vente des pipes. Républicain convaincu comme son père, il était également très ouvert aux aspirations sociales de la classe ouvrière⁵⁸ assez bien représentée à Strasbourg. Comme leur père à Phalsbourg, Jules et Charles étaient aussi des membres actifs de la loge maçonnique. Dans la capitale alsacienne celle-ci s'occupait beaucoup de questions sociales et de mesures

⁵⁶ Sur la question voir: Georges Duveau, 1848, p. 13, et D.O. Evans, Social Romanticism in France (Oxford: The Clarendon Press, 1951).

⁵⁷ L'ouvrage d'Emile sur la même question parut avant celui de son frère à qui il reprocha de l'avoir plagié.

⁵⁸ Voir Marie-Joseph Bopp, dans Saisons d'Alsace.

pratiques visant à l'amélioration du sort de la classe ouvrière. La loge comprenait de nombreux membres républicains de l'opposition originaires de la bourgeoisie protestante.⁵⁹ Il faut donc que Jules ait reconnu chez son cadet un grand enthousiasme républicain et social pour le croire capable d'animer un organe dont le titre précis était: Le Republicain Alsacien, journal des intérêts politiques, matériels et moraux du peuple - Der Elssässer Republikaner. Ce journal était bilingue et devait paraître six fois par semaine. Emile expliqua dans le premier numéro du 19 mars que les principes du journal seraient les mêmes que ceux de la Révolution française. Il en confirma également le sous-titre en le proclamant "... spécialement consacré à l'amélioration du sort du peuple et à son éducation, sous le triple rapport politique, matériel et moral."⁶⁰ Encore que ses responsabilités dans l'édition du journal puissent être considérées comme une initiation à son futur métier d'écrivain, Emile y vit surtout l'occasion de traduire par l'écrit les convictions politiques et sociales qu'il n'avait pas eu l'occasion de propager par la parole, la création du club républicain à Phalsbourg s'étant soldée par un demi-échec.⁶¹ Plus encore que ses premiers drames, comédies et contes écrits à Phalsbourg et jamais publiés, ces articles et éditoriaux

⁵⁹Ibid.

⁶⁰Le Republicain Alsacien no 1 du 19 mars 1848, cité par Schoumacker, p. 56.

⁶¹C'est le Dr Léman, un des premiers membres, qui lui donna une nouvelle impulsion. Il servira de modèle au Dr Laurent de Maître Gaspard Fix.

de journal représentent déjà les prémisses de l'abondante production populaire qui devait suivre. Le journal avait été surtout fondé pour favoriser l'élection de Jules (S., p. 56) à l'Assemblée Constituante. Le 23 avril 1848, celui-ci n'obtint qu'un millier de voix, et le journal disparut le dernier jour du mois d'août. Dès le 23 mars Emile avait d'ailleurs cessé de le signer comme rédacteur responsable. Il avait cependant continué à l'animer de sa plume, car, environ un mois après les événements de juin, il écrira dans Le Républicain: "On ne fait pas d'ordre avec l'arbitraire; on ne fait vraiment de l'ordre qu'avec le droit."⁶²

Pour deux raisons l'activité journalistique d'Emile après cette période mérite d'être relevée. Tout d'abord il eut l'occasion de publier en feuilleton des contes sous la signature d'Emile Erckmann-Chatrian (S., p. 59) et, sans doute, de comprendre toute l'influence que le genre pouvait exercer sur le public. Il serait étonnant que quelques années plus tôt il n'ait pas mesuré l'ampleur du succès des romans-feuilletons d'Eugène Sue auprès du grand public.⁶³ Ensuite, le journal qu'il approvisionnait en feuilletons était, une fois de plus, un organe républicain.

⁶² Numéro du 15 juillet 1848, cité par Schoumacker, p. 57.

⁶³ Les Mystères de Paris parurent dans le Journal des Débats en 1842 et 1843 et Le Juif Errant dans le Constitutionnel en 1844 et 1845. Sur la question voir: Georges Jarbinet, Les Mystères de Paris d'Eugène Sue (Paris: Société Française d'éditions littéraires et techniques, 1932).

Le Démocrate du Rhin, fondé par le Dr Kuss de la Faculté de Médecine de Strasbourg, auquel s'était associé Jules Erckmann, avait pris la relève du défunt Républicain Alsacien et avait commencé à paraître le 30 décembre. Le Dr Kuss avait surtout fondé son quotidien parce qu'il s'inquiétait de la survie des institutions républicaines (S., p. 61) à la suite de l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte. A Strasbourg, on n'avait pas oublié le coup d'Etat manqué du 5 octobre 1836 suivi par celui de Boulogne en 1840. La liste Kuss enregistra d'ailleurs un grand succès aux élections législatives du 13 mai 1849. On parlera plus tard des contes qu'Emile eut l'occasion d'insérer dans le journal du Dr Kuss. En attendant il importe de souligner l'activité politique de l'équipe de rédaction du Démocrate du Rhin et de montrer à quels hommes Emile se trouvait associé (S., p. 62). Lorsque, le 13 juin suivant, Ledru-Rollin essaya de soulever la population parisienne contre le gouvernement qui s'apprêtait à faire marcher des troupes françaises sur Rome pour y rétablir l'autorité du pape Pie IX, Kuss mobilisa la garde nationale, Jules Erckmann se saisit du télégraphe, et la préfecture fut occupée. Après que l'ordre eut été rétabli à Paris, Kuss, Dannbach, qui imprimait le journal, Jules Erckmann, Toulgoët, le rédacteur, furent arrêtés, puis acquittés après avoir été traduits devant la cour d'assises de la Meurthe (S., p. 62).

Emile aurait sans doute participé au mouvement de Strasbourg s'il n'avait pas été prendre part au soulèvement manqué de Paris. Il semble que ce soit à son retour qu'il renonça à toute activité politique directe.⁶⁴ Le 15 juillet, il cessa sa collaboration avec Le Démocrate du Rhin. Plus tard, il attribuera son retrait du comité de rédaction à un différend qu'il aurait eu avec le rédacteur en chef du journal, Toulgoët.⁶⁵ Malgré cette rupture, au lendemain du coup d'Etat du 2 décembre 1851, le père Erckmann apprit par le gendarme Bader, habitué de son cabinet de lecture, que son fils cadet figurait sur la liste des suspects avec le no 16 (S., p. 83). La police du Prince-Président devait avoir bonne mémoire et se rappeler son association avec Kuss. Ce dernier avait une nouvelle fois triomphé contre le gouvernement le 10 mars 1850 lorsqu'on procéda au remplacement des députés condamnés à la suite des événements de juin de l'année précédente. Après le 2 décembre, Jules avait dû prendre la fuite et se réfugier en Suisse, alors que Charles, l'autre frère, avait été arrêté (S., p. 83). Ensuite, si, en 1849, Erckmann avait abandonné toute activité politique, il n'en écrivait pas moins des pièces politiquement "engagées". Ainsi, en 1850 il avait fait représenter à Strasbourg un drame intitulé L'Alsace en 1814 (B.-G., p. 67). Et lors de

⁶⁴Schoumacker, p. 63.

⁶⁵"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 263.

la première, l'enthousiasme avait été général et de jeunes exaltés avaient applaudi au cri de "Vivent les Rouges!"⁶⁶ Toute nouvelle représentation avait été interdite par le préfet. Le drame fut cependant imprimé et vendu sous forme de brochure.⁶⁷

Cette pièce, ainsi qu'une autre intitulée Georges ou le chasseur des ruines,⁶⁸ qu'Emile avait essayé de faire représenter en 1848 à L'Ambigu-Comique, représentent avec les contes parus en feuilleton dans Le Démocrate du Rhin les premiers fruits de la collaboration entre les deux hommes (S., pp. 57 et 65). Elles s'inspirent d'une autre oeuvre qui n'existe qu'à l'état de manuscrit: Les Montagnards des Vosges.⁶⁹ Cette dernière n'est intéressante que dans la mesure où elle nourrit l'imagination d'Erckmann-Chatrian jusqu'à la date de leur premier roman national Le Fou Yégoff (1861).

Nous ne connaissons aucune des trois pièces, mais le résumé qu'en donne Schoumacker nous les présente comme des oeuvres mélodramatiques et antithétiques à souhait (S., pp. 58-59 et 65). Si Georges oppose un bâtard généreux à un comte

⁶⁶ La liste Kuss présentée aux législatives du 13 mai 1849 était très proche du parti de la Montagne appelé aussi "Les Rouges."

⁶⁷ Emile Erckmann-Chatrian, L'Alsace en 1814 (Strasbourg: Imprimerie de G. Silbermann, 1850).

⁶⁸ Emile Erckmann et Pierre (sic) Chatrian, Georges; drame en cinq actes et deux tableaux (Saint Nicolas du Port, Imprimerie de P. Trenel, juillet 1848).

⁶⁹ Les Montagnards des Vosges; drame en quatre actes en prose, (Phalsbourg, 8 mars 1848), cité par Schoumacker, p. 57.

corrompu qui lui a ravi sa fiancée, L'Alsace en 1814 opposera un vieux soldat de la République à un noble également corrompu et corrupteur. Quel que soit leur mérite littéraire et artistique qui nous intéresse très peu ici, ces deux pièces furent certainement considérées par leurs auteurs et le public comme des pièces "engagées." On a vu la réception que la deuxième reçut au théâtre de Strasbourg; pour la première, dédiée à Félix Pyat,⁷⁰ le directeur de L'Ambigu-Comique avait cru bon de demander à Erckmann d'y apporter des retouches. Le prince Louis-Napoléon venait d'être élu président et le brave directeur avait cru voir dans la pièce des allusions politiques. Schoumacker dira de cette oeuvre:

C'est donc une pièce qui vise à l'actualité et le public est invité à y découvrir, sous la fiction dramatique, la leçon que tirent les auteurs des derniers événements qui avaient épouvanté la bourgeoisie parisienne.⁷¹

Et lorsque Erckmann est obligé de retirer la pièce parce qu'il a refusé d'y apporter les retouches exigées par le directeur de L'Ambigu, Chatrian s'indigne contre les bien-pensants et timides dans une lettre à ses frères, où on lit entre autres:

⁷⁰ Félix Pyat, dramaturge et député montagnard, avait par la première de ses Deux Serruriers, le 25 mai 1841, décidé de la vocation populaire d'Eugène Sue. En quête de l'approbation du député montagnard de 1848, nos auteurs indiquent clairement dans quelle tradition ils comptent se placer. Voir Georges Jarbinet, pp. 14-15.

⁷¹ Schoumacker, p. 58.

Hors d'ici, misérables, vous puez la fange, hors d'ici, brocanteurs de consciences, que vous donnez au plus offrant, hors d'ici, car votre génération est morte et voici que nous venons inonder vos écuries de l'eau pure de socialisme.⁷²

Le mot socialisme sous la plume de Chatrian mérite un mot d'explication. Nous avons déjà indiqué que républicanisme et socialisme vont de pair en 1848.⁷³ Seulement, si de nombreux "quarante-huitards" adhèrent à une idéologie socialiste précise - le Saint-Simonisme et le Fourierisme sont parmi les plus connues - pour la grande majorité le contenu du terme socialiste reste assez vague. Peut se proclamer de bonne foi socialiste quiconque exige du nouveau régime républicain des réformes aussi bien sociales que politiques. Le socialisme est donc un état d'esprit avant d'être un système. Cet état de chose trouve son origine dans une certaine forme de romantisme précisément appelé social. Et qu'est-ce que ce romantisme social?

On y trouve d'abord la sensibilité romantique, héritage du siècle de Jean-Jacques Rousseau, qui, pénétrant les âmes, ne pouvait que prédisposer à la compassion ... Sur cette sensibilité est venu se greffer l'esprit de la Révolution: démocratique, égalitaire, pleine de sollicitude pour les classes populaires, préoccupé uniquement de leur bonheur ici-bas ... Très souvent on y voit s'ajouter un troisième élément: l'esprit évangélique qui, par son puissant spiritualisme, sa tendresse, son infinie douceur, vient tempérer ce que le second peut avoir de trop d'outrancier et en reçoit lui-même un stimulant.⁷⁴

⁷²Lettre de Chatrian à ses frères, fin 1848, citée par Schoumacker, p. 60.

⁷³Voir ci-dessus note 56.

⁷⁴Georges Jarbinet, pp. 38-39.

Le socialisme est très souvent une excroissance de cet état d'esprit courant aux environs de 1830. C'est ainsi qu'il faut comprendre la socialisme d'un Victor Hugo aussi bien que d'un Pierre Leroux pour qui "république et socialisme c'est un."⁷⁵ Et c'est ainsi qu'il faut également entendre le socialisme d'Erckmann-Chatrion sur lequel nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir.⁷⁶ La querelle d'Emile Erckmann avec Toulgoët, fouriériste et rédacteur en chef du Démocrate du Rhin, trouve son explication dans l'hostilité de notre auteur à cette forme de socialisme utopique car, "... toutes les théories fouriéristes et phalanstériennes du citoyen Toulgoët n'entrent guère dans la façon de voir de nos compatriotes."⁷⁷ Erckmann n'avait pas entièrement tort en soulignant le manque d'enthousiasme de la masse des travailleurs pour les idées de Fourier. Georges Duveau qui a beaucoup étudié les idéologies du XIXème siècle évoque le témoignage de Sébastien Commissaire, représentant du peuple sous la Deuxième République, qui écrit: "Le phalanstère n'a guère trouvé de partisans dans la classe ouvrière."⁷⁸

L'année de la représentation de L'Alsace en 1814, Chatrion dut abandonner son poste de maître d'étude après être tombé en disgrâce auprès de Perrot (S., pp. 67-68).

⁷⁵D. C. Evans, p. 38.

⁷⁶Voir plus loin au chapitre VI de la deuxième partie.

⁷⁷"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 263.

⁷⁸1848, p. 241.

Celui-ci, devenu bonapartiste, ne pouvait tolérer plus longtemps la présence dans son établissement d'un jeune républicain dont les familles phalsbourgeoises pouvaient redouter l'influence sur leurs enfants. Malgré les conseils du principal, Chatrian ne put se résoudre à démissionner car, tout enthousiaste qu'il fût, il ne savait pas encore si sa récente collaboration avec Erckmann avait quelque chance de déboucher sur une carrière sûre. Chatrian aurait eu à se procurer un autre emploi⁷⁹ et peut-être abandonner la collaboration avec Emile si ce dernier ne lui avait proposé l'arrangement qui est à la base de l'association Erckmann-Chatrian: Emile écrirait à Phalsbourg et enverrait ses manuscrits à Chatrian qui, installé à Paris, y opérerait les retouches nécessaires et se chargerait de les placer auprès des différents éditeurs (S., p. 69). En plus, Emile, qui entretemps avait reçu comme ses frères et soeurs sa part de l'héritage maternel, s'engageait à pourvoir à la subsistance de son ami (S., p. 69).

Bien que cet épisode de la vie d'Erckmann-Chatrian soit des plus importants, ce qui nous intéresse plus particulièrement, est que les deux hommes sont déjà suffisamment formés par leur passé et par diverses influences pour pouvoir s'engager dans une voie qui fera d'eux peu à peu des écrivains du peuple.

⁷⁹Perrot avait décidé de réduire son traitement de moitié pour 1850-51.

Sur la formation intellectuelle et morale de nos deux auteurs nous sommes encore renseignés grâce à la partie autobiographique de leur oeuvre. Nous avons montré que Les Vieux de la vieille, Kaleb et Khora et Le Grand-père Lebigre en constituent l'essentiel. A ces romans il convient d'associer encore pour la partie de la vie d'Erckmann qui nous intéresse ici Les Années de collège de Maître Nablou (IX) et l'Histoire d'un homme du peuple (IX). Le premier ouvrage raconte, comme l'indique le titre, son passage au collège communal. Dans ses "Souvenirs" il dira d'ailleurs:

Moi, on me mit interne dans l'ancienne capucinière de Phalsbourg, transformée en collège communal sous la direction de M. l'abbé Dauphin. J'ai raconté cette période de mon existence dans Les Années de collège de Maître Nablou: prends⁸⁰ ce livre et tu verras que je n'ai rien omis d'essentiel.⁸¹

Le deuxième ouvrage est celui auquel il renvoie son neveu pour la partie parisienne de son existence qui comprend naturellement les journées de février 1848: "J'ai raconté ces événements dans l'Histoire d'un homme du peuple." ⁸² Quant à l'histoire de Philippe Erckmann au temps de la campagne d'Helvétie, elle se trouve dans La Première Campagne du grand-père Jacques⁸³ "... entièrement consacrée à l'affabulation de la vie militaire de Philippe."⁸⁴ Le titre de ce récit

⁸⁰ Rappelons que ces "Souvenirs" sont destinés à son neveu Alfred.

⁸¹ Page 257.

⁸² Ibid., p. 263.

⁸³ Dans Alsaciens et Vosgiens d'autrefois.

⁸⁴ Georges Benoit-Guyod, p. 249.

peut prêter à confusion. Mais ces souvenirs sont bien ceux du père Jean-Philippe Erckmann et non du grand-père Jean-Jacques trop âgé en 1799 pour servir dans les armées de la Révolution.

C'est par Philippe Erckmann qu'il convient de commencer. On se souvient qu'il était parti comme engagé volontaire en 1799 alors que les armées de la République essuyaient revers sur revers le long du Rhin et en Italie. Voici comment le grand-père Jean-Jacques raconte l'enthousiasme des foules alsaciennes au passage des volontaires car, pour elles, la restauration de la monarchie était devenu un danger réel:

Partout on nous saluait avec enthousiasme; vieillards, femmes, enfants, tous criaient: "Vive la nation! Vive la République!" C'est que tous ces braves gens avaient des fils, des frères à l'armée et savaient que, si nous étions vaincus, il faudrait rendre aux émigrés les biens nationaux; ils se souvenaient surtout des corvées et de la dîme, de la gabelle, etc..., et ils voulaient rester libres.⁸⁵

Extrêmement patriote et républicain convaincu, le volontaire Philippe Erckmann reparait sous les traits de l'épicier Pélerin des Vieux de la vieille, puis du grand-père Lebigre dans l'histoire du même nom. Dans le premier récit, c'est un homme tolérant qui voit toutes les religions du même oeil et qui élève son fils dans le même esprit de tolérance:

... mes parents, quoique luthériens, estimaient que toutes les religions sont bonnes, à la condition de ne pas

⁸⁵ La Première campagne du grand-père Jacques, Alsaciens et Vosgiens d'autrefois, p. 16.

gêner celles des autres. Mon père n'avait qu'une sainte à son calendrier, c'était Sainte Tolérance, comme il le disait quelquefois en riant. Ma mère, ayant une très belle voix, se plaisait à chanter les louanges du Seigneur au temple, parmi les autres fidèles, lorsqu'elle en avait le temps les dimanches, et que notre boutique n'était pas trop pleine de monde.

On me laissait donc aller à la grand-messe, et la mère me donnait même un sous pour aller à l'offrande; rien ne me charmait plus que de sentir le petit plat d'or de M. le curé me passer sur le joue. (Contes et romans, XIII, 9)

Dans le deuxième récit, c'est un sceptique qui en veut aux Jésuites à qui il reproche de vouloir instaurer en France une théocratie politique et dont il soupçonne notamment les ambitions pédagogiques (Contes et romans, XII, 33). Les Jésuites, pense-t-il, comptent s'infiltrer dans l'instruction publique, contrôler l'Université et, après avoir formé deux générations selon leur principes, gouverner le pays. Lucien, reçu bachelier et installé chez son grand-père, rapporte une conversation qu'il a avec lui concernant l'ordre des Jésuites:

- Mais, lui disais-je, crois-tu donc, grand-père, que cette compagnie de Jésus soit aussi dangereuse qu'on le prétend?

- Si je le crois! s'écriait-il, c'est la plus dangereuse société secrète qui soit au monde; c'est une association bien moins religieuse que politique, organisée sur le même plan que celle des anciens Templiers.

Les Templiers voulaient établir en France leur théocratie militaire; les Jésuites veulent y fonder leur théocratie politique. On leur reproche avec justice la même ambition et les mêmes crimes. (Contes et romans, XII, 32)

Par contre, comme le peuple des petites agglomérations de la région, le grand-père Lebigre a le plus grand respect

pour le curé de village ou de petite ville lorsque celui-ci est proche de ses ouailles, partageant avec elles les joies et les peines de la vie en petite communauté rurale. Et c'est ainsi que le digne homme dira:

Pour moi Lucien, je ne reconnais, comme dignes de respect, que nos simples curés, nos bons prêtres réguliers, qui remplissent leurs devoirs sans bruit, sans ostentation, ne se mêlant pas de politique... Ceux-là sont les vrais disciples du Christ qui disait "Mon royaume n'est pas de ce monde ..."
(Contes et romans, XII, 38)

Quant à l'attitude du père Erckmann envers Napoléon, elle se fait surtout jour dans Le Conscrit de 1813 en la personne du père Goulden. Et le père Goulden, digne horloger de Phalsbourg, exprime à différentes reprises toute sa méfiance à l'endroit des grands desseins de l'Empereur. Voyant des régiments entiers passer sous sa fenêtre en direction de l'Est, il demande à son apprenti, Joseph Bertha, qui est le narrateur du récit, combien, à son avis, il en a ainsi vu partir et combien revenir. Et n'obtenant pas de réponse satisfaisante il dit:

-Ceux que tu n'as pas vu revenir sont morts, comme des centaines et des centaines de mille autres mourront, si le bon Dieu n'a pas pitié de nous, car l'Empereur n'aime que la guerre! Il a déjà versé plus de sang pour donner des couronnes à ses frères, que notre Grande Révolution pour gagner les Droits de l'Homme.
(Contes et romans, IV, 4)

Rien ne traduit mieux ce que devait être la pensée profonde de Philippe Erckmann du temps des guerres de l'Empire que ces remarques empreintes d'ironie du bon horloger Goulden

tout au long de L'Histoire d'un conscrit. Rien n'expliquera mieux non plus l'attitude qui sera celle de son fils à l'égard de Napoléon 1er, attitude que tempérera cependant le témoignage des "vieux de la vieille."

Revenons au Grand-père Lebigre dans lequel Erckmann nous renseigne avec plus de détails que Schoumacker sur l'inventaire du cabinet littéraire et nous rend ainsi compte de la fortune des feuilletons d'Eugène Sue qui ont dû être pour quelque chose dans les propres tentatives d'Erckmann-Chatrian. Écoutons Lucien, le narrateur du Grand-père Lebigre, donner une description du célèbre cabinet:

C'était dans l'arrière-boutique, qui prenait jour par une seule fenêtre sur la rue du Collège, que se trouvait le cabinet littéraire: - quatre à cinq mille volumes, dont les uns dataient d'avant la Révolution, les autres de la République, d'autres de la Restauration: - Voltaire, Rousseau, Montesquieu en haut, contre le plafond; Walter Scott, Cooper, Dinaucourt; les Oeuvres de Mmes Cottin, de Genlis, de Saint-Venant, du vicomte d'Arlincourt, etc., au dessous; Figault-Lebrun, Rabou, Lamotte-Langon, Paul de Kock, en bas, sous la main, usés, presque en lambeaux, quoique le grand-père fût toujours à les réparer, à les relier, à renouveler leurs couvertures.

Toute la ville défilait par ce cabinet littéraire, depuis le colonel jusqu'au caporal, depuis la dame de M. le maire jusqu'à celle des droits réunis.

Chacun y trouvait ce qui lui convenait; tous les temps, tous les régimes ayant laissé là un spécimen de leur esprit et de leur goût.

Et, en conclusion, cette note sarcastique:

L'Empire seul y brillait par son absence, car sous le grand homme on n'écrivait rien, attendu qu'il s'était réservé le monopole de l'esprit public. (Contes et romans, XII, 6-7)

Il ne fait aucun doute que le Dictionnaire philosophique de Voltaire, a été la "... pièce principale de la bibliothèque paternelle."⁸⁶ En effet, dans Le Grand-père Lebigre, ce dictionnaire est au centre de la controverse qui oppose Lebigre à M. de Pierreville, le nouveau curé, qui usera de son influence sur Clarisse, la soeur de Lebigre, pour lui faire jeter au feu le célèbre ouvrage (Contes et romans, XIII, 109-117).

Mentionnons encore, à propos de cette bibliothèque, l'opinion du grand-père Lebigre sur les tenants catholiques du romantisme social et défenseurs de la liberté de l'enseignement: Lamennais, de Montalembert et Lacordaire. Des trois il préfère le premier pour avoir montré du caractère, mais il lui reproche son opportunisme:

- Sans doute, Lucien, c'est toujours très beau de se redresser sous le joug qui nous accable. Je l'estime bien plus que ses collaborateurs Montalembert et Lacordaire, heurtant de leurs fronts le parvis de Saint-Pierre de Rome; il a montré du caractère, mais si Charles X n'était pas tombé, Lamennais aurait poursuivi sa guerre contre la liberté, la raison et le bon sens, comme il l'avait si bien commencée; il aurait continué d'exalter le pouvoir despotique soumis seulement à l'autorité du Saint-Siège; le pape l'aurait béni, peut-être serait-il devenu cardinal; il l'aurait bien mérité.

La victoire du peuple seule l'a fait changer d'opinion, le fait matériel et non le sentiment du droit. Si les Suisses avaient triomphé, Montalembert, Lacordaire et Lamennais auraient triomphé avec eux. (Contes et romans, XII, 37)

Ces opinions sont-elles celles de Philippe Erckmann? Il faut reconnaître qu'elles s'inscrivent assez bien dans la logique du libraire de Phalsbourg.

⁸⁶ Georges Duveau, Histoire du peuple français, p. 208.

Dans le même récit nous entendons également parler de la réputation des romans-feuilletons d'Eugène Sue à Phalsbourg au temps où Emile Erckmann était étudiant à Paris mais revenait régulièrement passer ses vacances dans sa petite ville natale. Cette influence d'ordre littéraire et social a été entièrement négligée par les précédentes études sur Erckmann-Chatrian. Le fait que les deux auteurs en parlent tant encore vingt-trois ans après la mort de Sue (1857) et quelques trente-cinq ans après les années de popularité du romancier prouve au moins l'impression que son oeuvre a dû faire sur eux.

Voici, en tout cas, comment Lucien décrit les répercussions du phénomène que constitua la publication des romans d'Eugène Sue en volume:

La débâcle commença vers la fin de 1843,⁸⁷ lorsque parurent les Mystères de Paris, d'Eugène Sue.

Non seulement toute la population, mais tout le collège se mit à lire cet ouvrage.

Ce fut une véritable fureur; on n'avait jamais connu à Sainte-Suzanne les magnificences du monde, les horreurs de la capitale, toutes ces choses d'amour, de joies secrètes, de terreur, qui vous donnent la chair de poule et qui vous bercent en même temps, - selon l'expression de M. Petit-Didier, notre professeur de quatrième, - qui vous bercent d'ineffables voluptés.

C'était du nouveau; le cabinet littéraire de mon grand-père Etienne, sur la place des Acacias, se vit tout à coup envahi par l'élite de la société.

Le grand-père louait les Mystères de Paris cinq sous le volume; on se les arrachait; les jeunes dames et les messieurs ne parlaient plus que du Chourineur, du Maître d'école, de la Chouette, de Tortillard... et puis du vicomte de Saint-Rémy... que sais-je? (Contes et romans, XII, 2-3)

⁸⁷ Le premier feuilleton des Mystères paraît dans le Journal des Débats, le 19 juin 1842, et la publication se prolongera jusqu'en 1843 où ils parurent en volume.

Le 25 juin 1844, c'est au Juif Errant de commencer son tour de France. Dans Le Grand-père Lebigre, Lucien, installé à l'impériale de la diligence Strasbourg-Paris, entendra le conducteur vanter les mérites de ce roman qui ramasse et condense toutes les haines antireligieuses de l'époque. Le Juif errant apparaît, en effet, au beau milieu de la controverse qui oppose l'université et l'enseignement libre.

Pour Emile Erckmann, Eugène Sue représente à cette époque presque certainement deux choses: l'écrivain célèbre qui, au moyen du feuilleton, réussit à toucher toutes les classes sociales (il ignore que le directeur du Constitutionnel avait payé à Sue la somme, formidable pour l'époque, de 100.000 francs pour le Juif errant); l'auteur populaire et socialiste (encore que de tendance fouriériste) qui se penche sur la détresse du peuple et dont les personnages principaux sont presque toujours de grands redresseurs de torts. Quatre ans plus tard, en 1848, Erckmann produira lui aussi des feuilletons; sa première pièce, Georges, mettra en scène un héros à la Eugène Sue et sera, on l'a vu, dédié à Félix Pyat qui fut directement responsable de la vocation de Sue.⁸⁸

Aux "vieux de la vieille," Erckmann-Chatrion ont consacré en quelque sorte un livre entier dont le personnage

⁸⁸Voir ci-dessus note 70.

principal n'est nul autre que le capitaine Florentin. Voici comment nos auteurs se prononcent sur ces braves vieux:

Quelles bonnes gens que ces vieux soldats du premier Empire!

La ville en fourmillait. Ils avaient presque tous épousé des demoiselles de Phalsbourg restées en friche depuis l'an XIII de la république: de fines mouches, alertes, souriantes, bonnes ménagères, touchant la pension et la croix de leurs maris, qui ne s'occupaient de rien.

Quelle chance pour elles de se trouver si bien loties, après avoir risqué de coiffer Sainte Catherine!

Sans la bataille de Waterloo, que serait-il arrivé? Personne n'y songeait alors, et tous ces vieux n'aspiraient qu'à voir couronner le duc de Reichstadt, pour recommencer la danse. (Contes et romans, XIII, 3)

Et s'il arrive à Erckmann-Chatrion d'admirer Napoléon comme malgré eux, c'est à ces vieux braves qu'il le devront.

Pour ce qui est de l'éducation primaire d'Emile, c'est dans L'Histoire d'un homme du peuple qu'ils nous décrivent l'école de M. Vassereau qui leur servira de modèle pour toutes les autres écoles primaires de leurs romans:

... les rangées de tables toutes jaunes et tachées d'encre autour, les bancs où des quantités d'enfants en sabots, en souliers, et même pieds nus, s'usaient les culottes depuis des années; les exemples pendus à des ficelles le long des fenêtres; le grand fourneau de fonte à droite, derrière la porte, le tableau noir contre le mur, au fond du même côté; et la chaire à gauche, entre deux fenêtres, où M. Vassereau, son bonnet de soie tiré sur la nuque, était assis, le grand martinet replié sur le pupitre. (Contes et romans, IX, 26)

Mais ce qui nous intéresse bien davantage encore est son expérience de sept longues années de collège qu'ils nous font revivre dans Les Années de collège de Maître Nablot. Nous avons mentionné le favoritisme des professeurs et de

principal n'est nul autre que le capitaine Florentin. Voici comment nos auteurs se prononcent sur ces braves vieux:

Quelles bonnes gens que ces vieux soldats du premier Empire!

La ville en fourmillait. Ils avaient presque tous épousé des demoiselles de Phalsbourg restées en friche depuis l'an XIII de la république: de fines mouches, alertes, souriantes, bonnes ménagères, touchant la pension et la croix de leurs maris, qui ne s'occupaient de rien.

Quelle chance pour elles de se trouver si bien loties, après avoir risqué de coiffer Sainte Catherine!

Sans la bataille de Waterloo, que serait-il arrivé? Personne n'y songeait alors, et tous ces vieux n'aspiraient qu'à voir couronner le duc de Reichstadt, pour recommencer la danse. (Contes et romans, XIII, 3)

Et s'il arrive à Erckmann-Chatrian d'admirer Napoléon comme malgré eux, c'est à ces vieux braves qu'il le devront.

Pour ce qui est de l'éducation primaire d'Emile, c'est dans L'Histoire d'un homme du peuple qu'ils nous décrivent l'école de M. Vassereau qui leur servira de modèle pour toutes les autres écoles primaires de leurs romans:

... les rangées de tables toutes jaunes et tachées d'encre autour, les bancs où des quantités d'enfants en sabots, en souliers, et même pieds nus, s'usaient les culottes depuis des années; les exemples pendus à des ficelles le long des fenêtres; le grand fourneau de fonte à droite, derrière la porte, le tableau noir contre le mur, au fond du même côté; et la chaire à gauche, entre deux fenêtres, où M. Vassereau, son bonnet de soie tiré sur la nuque, était assis, le grand martinet replié sur le pupitre. (Contes et romans, IX, 26)

Mais ce qui nous intéresse bien davantage encore est son expérience de sept longues années de collège qu'ils nous font revivre dans Les Années de collège de Maître Nablou. Nous avons mentionné le favoritisme des professeurs et de

l'administration à l'égard des fils de riches dont Erckmann eut à se plaindre, ainsi que du caractère routinier de la pédagogie en vigueur. Dans ce récit, ils nous font mieux comprendre le caractère révoltant et exaspérant de ces deux aspects de l'enseignement collégial. Voici, à titre d'exemple, comment Jean-Paul Nablou raconte la distribution de pain qui se faisait au petit-déjeuner:

Au bout de deux heures de cet ennui mortel,⁸⁹ voilà que la cloche recommence; les pupitres se referment avec vacarme, on court au réfectoire, où Canard et Mistou⁹⁰ vous distribuent de gros morceaux de pain pour déjeuner. Ceux qui sont de bonne famille, que M. Canard connaît, ont tous les croûtons; les autres, pauvres diables dont les parents n'ont glissé qu'une petite pièce de quarante sous à M. Canard, auront la mie toute l'année. Et les fils de famille recevront en outre, de la maison, des jambons, des cervelas, des pots de confiture et de compote, dont ils n'offriront jamais rien à leurs camarades. (Contes et romans, IX, 461)

Où encore son dégoût devant des méthodes qui manifestement ne répondent pas aux exigences d'un enseignement quelque peu adapté à un monde qui est en train de passer de l'ère artisanale à l'ère industrielle:

... du rudiment, du rudiment, du rudiment; des temps primitifs et des temps primitifs; de la grammaire et de la grammaire; des règles et des règles; le tout sans explications! Et puis de la physique sans instruments, de la chimie sans laboratoire, de l'histoire naturelle sans collections, de l'histoire sans critique; enfin, des mots et des mots, toujours des mots! (Contes et romans, IX, 486)

⁸⁹ Il s'agit du temps passé en étude.

⁹⁰ Domestiques du collège.

Heureusement que pour le jeune homme cet état de chose ne se prolongera pas, car, en lère, il reçoit comme professeur quelqu'un qui diffère entièrement de ses autres maîtres; il s'agit de Perrot:

... j'appris à connaître un professeur digne de ce nom, car tous les autres, dans notre collège, n'étaient, à proprement parler, que des routiniers faisant leur métier d'instruire la jeunesse, comme on fabrique des chaussures, toujours sur les mêmes formes, ce qui ne demande pas beaucoup de réflexion.
(Contes et romans, IX, 504)

Sur le séjour d'Emile à Paris et les événements de 1848, nous sommes renseignés, on l'a vu, grâce au Grand-père Lebigre et à l'Histoire d'un homme du peuple. Ce dont le petit-fils de Lebigre se souvient le plus volontiers, c'est de tout ce monde qui animait le Quartier Latin de son activité et dont la majorité appartenait au petit peuple parisien. Et le narrateur de regretter la disparition de tout ce petit monde intime et pittoresque. Pourtant, dira-t-il:

Je sais bien que ces regrets sont absurdes; je sais que, de siècle en siècle, la peste ou le choléra venait se promener dans ces boyaux, accrochant à droite et à gauche tout ce qui leur tombait sous la griffe; je sais que la misère aussi venait s'y embusquer les jours d'émeute, hâve, minable, l'antique mousquet au poing et la chemise débraillée, fusillant de carrefour en carrefour la ligne et la garde nationale qui voulaient y pénétrer, et que maintenant, grâce à ces larges trouées, on peut balayer toutes les embuscades, de la gare de l'Est au fond de la barrière Saint-Jacques.
(Contes et romans, XII, 61)

Dans le même récit Lucien explique aussi pourquoi, en dehors de ses cours de droit, il fréquente les cours des maîtres à penser incontestés de la jeunesse estudiantine des années 40:

Les cours de Michelet et de Quinet au Collège de France m'avaient vivement intéressé; ils étaient remplis d'allusions aux faits contemporains; mais à peine ces professeurs ouvraient-ils la bouche, que les applaudissements éclataient comme des tempêtes; il fallait quelquefois dix minutes pour obtenir un peu de silence et leur permettre de recommencer.

A la fin de la leçon, vous n'aviez pas entendu quatre phrases intelligibles... C'était désolant!

(Contes et romans, XII, 83)

Ce qui semble avoir particulièrement frappé Erckmann à l'époque précédant immédiatement la Révolution de février, c'est le vaste mouvement de fraternisation entre les ouvriers, artisans, petits bourgeois et journalistes du Quartier Latin (S., p. 52). Le fait que les journées de février soient vues à travers les yeux d'Emmanuel Dolomieu, l'étudiant en droit, et ceux de Jean-Pierre Clavel, l'ouvrier-menuisier, nous permet de penser qu'Erckmann s'identifie partiellement avec eux. En effet, tout comme Emmanuel Dolomieu, Erckmann s'est initié par l'étude et la fréquentation du caboulot aux grands problèmes politiques et sociaux de l'heure. Quant à Jean-Pierre Clavel, c'est encore Erckmann attribuant à un représentant de la classe ouvrière ses propres idéaux de justice politique et sociale. C'est d'ailleurs à lui que les auteurs

attribuent une pensée qui pouvait bien être la leur en février 1848:

Ce que je dis, bien des gens auront de la peine à le croire, et c'est pourtant la simple vérité. On veut toujours que les révolutions soient terribles! Eh bien! j'ai vu qu'elles marchent en quelque sorte toutes seules, quand l'heure de la justice est venue. (Contes et romans, IX, 234)

Ces extraits variés, tirés des ouvrages les plus clairement autobiographiques de nos auteurs, confirment ce que les deux biographes et critiques les mieux renseignés sur cette partie de la vie d'Erckmann-Chatrian nous ont déjà appris. Ils ont surtout le mérite de souligner cette formation intellectuelle et morale qui, s'ajoutant au passé populaire des deux hommes, fera d'eux des écrivains "engagés" avant la lettre.

DEUXIEME PARTIE
ERCKMANN-CHATRIAN, ECRIVAINS ENGAGES

Dans la première partie de ce travail nous nous sommes surtout attaché à montrer que les auteurs des Contes et romans ont reçu, au cours de leur jeunesse, une formation populaire. Cette formation les a prédisposés à faire du peuple le centre de leurs préoccupations littéraires et artistiques; elle a, en outre, trouvé un prolongement naturel dans leur éducation intellectuelle et morale qui les poussera à s'engager aux côtés du peuple.

Cet engagement a revêtu une forme active à laquelle on a fait allusion au chapitre III de la première partie, mais c'est sous sa forme littéraire, de loin la plus importante, qu'elle nous intéresse ici. Dans Qu'est-ce que la littérature?,¹ Sartre a amplement démontré que pour l'écrivain engagé, écrire c'est agir. Et cela est déjà vrai d'Erckmann-Chatrian, non pas toujours à leurs débuts, lorsqu'ils cherchent encore leur voie, mais après 1860 lorsqu'ils ont trouvé leur vrai public, le peuple.

Dans cette deuxième partie, nous présenterons donc Erckmann-Chatrian comme des écrivains dont l'engagement se

¹Page 30.

traduit essentiellement par la propagation, au moyen du récit et du roman, d'un idéal qui revêt, en gros, trois formes: l'idéal de culture populaire, l'idéal humain, et l'idéal républicain. Ce triple aspect s'exprimant dans leur oeuvre plutôt que dans leur correspondance ou en d'autres documents que nous possédons, il convient de donner aux Contes et romans la première place, quitte à en confirmer les idées par des documents et par l'histoire de l'époque. Que cette oeuvre expose leurs idées mieux que tout autre écrit, qu'elle se veut avant tout didactique, quelques extraits de lettres d'Erckmann à trois correspondants différents le prouvent suffisamment.

A M. le procureur général Sarrut² Emile Erckmann déclare:

J'ai toujours voulu contribuer dans la mesure de mes forces au développement du bien-être, de l'intelligence et de la moralité de mes semblables.³

Au moment où il travaille au Grand-père Lebigre, Erckmann écrit à Chatrian:

Il faut que ce livre, comme les autres, produise du bien, qu'il rende service au peuple, qu'il éclaire les questions embarrassantes.

²Après de la Cour d'appel qui, le 11 août 1890, confirma le jugement rendu le 26 mars 1890 dans la neuvième chambre correctionnelle de la Seine dans l'affaire du Figaro. Voir au chapitre IX, 3ème partie.

³Lettre d'Erckmann à M. le procureur Sarrut, fin 1890, citée par Schoumacker, p. 363.

⁴Lettre d'Erckmann à Chatrian du 1er mai 1878, citée par Schoumacker, p. 363.

Enfin, à son neveu, il réitère ses intentions:

Tu sais que je n'ai jamais eu qu'un but, répandre mes idées dans le peuple et faire⁵ une oeuvre sincère, complète et belle autant que possible.

Encore, au cours d'un voyage entrepris au Proche-Orient en 1873, il écrit à Chatrian qu'il songe à la tâche qui l'attend, aux livres qu'il faudra écrire "pour rendre service au pays... L'instruction, l'instruction du peuple, voilà notre mot d'ordre."⁶

CHAPITRE IV

L'Idéal de culture populaire

Par idéal de culture populaire nous entendons aussi bien le système d'éducation que les moyens de culture proprement dits que nos auteurs veulent mettre à la disposition des masses. Disons tout de suite que si la première partie de ce programme semble être presque entièrement réalisée aujourd'hui, la deuxième reste plus que jamais à l'ordre du jour. La première, en effet, est assurée par l'école primaire gratuite, obligatoire et laïque dont les auteurs se sont faits les plus ardents défenseurs. On comprend que ce

⁵Lettre d'Erckmann à Alfred du 2 janvier 1887, citée par Schoumacker, p. 363.

⁶Lettre d'Erckmann à Chatrian du 5 mars 1873, citée par Schoumacker, p. 160.

rôle les ait amenés à s'occuper de la célèbre question scolaire qui anima toute la vie politique, sociale et religieuse de la France du XIXème siècle et dont ils sont, en quelque sorte, les historiens. La deuxième recouvre une authentique culture populaire, ce qui expliquera en partie l'actualité d'Erckmann-Chatrian.

Deux autres constatations s'imposent ici. Parmi les auteurs et réformateurs sociaux du XIXème siècle: Lamartine, Hugo, Cabet, etc. il en est peu qui poursuivent cet objectif avec la logique et la persévérance de nos auteurs. Mais ce n'est qu'après Sadowa (1866) et Sedan (1870), qui apparaissent à l'époque comme des victoires du maître d'école prussien,⁷ que leurs idées sur l'éducation se précisent; au lieu de rester éparpillées à travers les différents récits elles forment désormais le contenu de romans entiers tels l'Histoire d'un sous-maître (X), Les Années de collège de Maître Nablot, ou d'une courte histoire comme Les Orateurs de mon village (XI); ou encore, elles occupent une place primordiale comme dans Maître Gaspard Fix, Les Deux frères (XI) et Annette et Jean-Claude (XII). C'est de ces livres que sera tiré l'essentiel de notre propos.

Par ailleurs, parmi les champions de la culture populaire: Lamartine, Hugo et George Sand, Erckmann-Chatrian

⁷Schoumacker, p. 357.

occupent une place à part en ce sens que, tout en professant un idéal semblable, c'est leur façon d'en envisager l'application qui nous semble de loin la plus pratique, question que nous verrons en fin de chapitre.

*
* *
.

Nous savons déjà que les préoccupations d'ordre scolaire des deux hommes leur avaient été léguées par le père Erckmann, descendant d'une longue lignée d'instituteurs, et propriétaire d'un cabinet littéraire. Il avait aussi été un héritier du siècle des lumières qui voyait dans l'éducation le moyen de combattre l'absolutisme politique, le fanatisme religieux, les superstitions et l'obscurantisme, et, d'une façon générale, tout ce qui freinait le progrès humain.⁸ Enfin, le père Erckmann s'était intéressé aux questions d'instruction scolaire en tant que Jacobin pour qui l'instruction publique, gratuite et obligatoire, était une des grandes conquêtes de la Révolution et l'un des piliers du régime républicain, garantie de liberté, d'égalité, de fraternité et d'exercice rationnel du suffrage universel. C'est ce dernier aspect qui a surtout retenu l'attention de son fils et dont celui-ci parle le plus souvent dans son oeuvre. L'expérience de

⁸Voir ci-dessus, chapitre III, 1ère partie.

Chatrian qui, à Dabo, auprès de l'abbé Thony, avait reçu une éducation franchement populaire, complétera les vues d'Emile Erckmann.

Pour Erckmann-Chatrian, la liberté, l'égalité et l'instruction vont donc ensemble, celle-ci étant d'ailleurs la garantie de celles-là. Ils abordent la question pour la première fois dans Madame Thérèse (1863) par le truchement de Koffel. Celui-ci est un brave habitant du petit village d'Anstatt, dans les Vosges allemandes, où viennent de passer les premières armées républicaines qui ont abandonné leur cantinière, Madame Thérèse. Grièvement blessée, elle est recueillie par le Dr Jacob Wagner, grand partisan de l'instruction, qui réussira à la guérir. C'est au cours d'une veillée, en compagnie des amis du docteur, qu'a lieu cet échange d'idées:

Koffel, qui se plaignait toujours de n'avoir pas reçu d'instruction, dit que tous les enfants devraient aller à l'école au frais du pays; que Dieu n'ayant pas donné plus de coeur et d'esprit aux nobles qu'aux autres hommes, chacun avait droit à la rosée et à la lumière du ciel; qu'ainsi l'ivraie n'étoufferait pas le bon grain, et qu'on ne prodiguerait pas inutilement aux chardons la culture qui pouvait faire prospérer des plantes plus utiles.

Mme Thérèse répondit que la Convention nationale avait voté cinquante-quatre millions de francs pour l'instruction publique, - avec le regret de ne pouvoir faire plus, - dans un moment où toute l'Europe se levait contre elle, et où il fallait tenir quatorze armées sur pied.

(Contes et romans, VI, 152-153)

L'idée que la liberté et l'égalité, proclamées par la Révolution, reposent sur l'enseignement est exprimée d'une manière plus explicite encore dans l'Histoire d'un sous-maître

(1872), par M. Régoine, pharmacien éclairé de Lorquin, qui s'intéresse au sort du malheureux sous-maître:

C'est l'ignorance du peuple qui a perdu notre Révolution. Si le peuple avait su lire, écrire et raisonner un peu ses intérêts, jamais il n'aurait accepté la constitution de l'an VIII, par laquelle Bonaparte confisquait à son profit tout ce que la nation avait gagné en 1789. ...

Voilà les résultats de l'ignorance... Voilà ce que rapporte un plébiscite arraché par deux ou trois filous à des millions d'imbéciles qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez! C'est sur l'ignorance des peuples qu'on bâtit les trônes et qu'on fonde le despotisme. Bonaparte le savait: il n'a jamais donné un centime pour l'instruction primaire!
(Contes et romans, X, 251-252)

Ce que ce texte montre d'autre part, c'est que l'enseignement important, aux yeux d'Erckmann-Chatrian, et qui se trouve être la base de toute démocratie, c'est l'enseignement primaire, "... au sens le plus précis et le plus noble du mot, l'école primordiale, ..." ⁹ Et l'on pourrait multiplier à l'envie les textes qui ont trait au même sujet et qui, se répétant avec les variantes nécessaires, prouvent qu'il s'agit bien là des convictions profondes de nos deux auteurs. ¹⁰

L'éducation, selon Erckmann-Chatrian, doit d'ailleurs satisfaire trois exigences qui sont d'ordre pratique, moral et civique.

⁹Schoumacker, p. 367.

¹⁰Histoire d'un paysan, Contes et romans, I et II.
Histoire d'un homme du peuple, Contes et romans, IX.
Maître Gaspard Fix, Contes et romans, X.
Les Deux frères et Les Orateurs de mon village, Contes et romans, XI.

M. Guillaume, instituteur au Chêne-Fendu, petit village de la vallée de la Sarre rouge en Lorraine, et supérieur immédiat du sous-maître, tient le discours suivant aux jeunes gens du village réunis pour le premier cours du soir. C'est le sous-maître, héros et narrateur, qui rapporte les propos :

Maintenant nous allons vous enseigner deux choses; la première, c'est de lire et d'écrire sans fautes. - Chacun dans ce monde est forcé de savoir lire et écrire, à moins de vouloir laisser ses affaires entre les mains des autres; et quand on laisse ses affaires aux autres, ils en profitent pour eux-mêmes; ... Voilà le premier point. - Le second, c'est de savoir calculer et vérifier ses propres affaires. Ceux qui sont forcés de s'en rapporter aux autres pour cela risquent aussi la ruine. (Contes et romans, X, 272-273)

Déjà dans l'Histoire d'un paysan (1868), Michel Bastien, le narrateur, dit en se rappelant l'époque d'avant 1789 où il put fréquenter l'école grâce à la générosité de son parrain :

C'est de ce temps que je commence à vivre. Celui qui ne sait rien, et qui n'a pas le moyen de s'instruire, passe sur la terre comme un pauvre cheval de labour; il travaille pour tous les autres, il enrichit ses maîtres, et, quand il devient faible et vieux, on s'en débarrasse. (Contes et romans, I, 60)

Il est possible de voir dans cette préoccupation un reflet de la conception de "l'homme utile", chère aux disciples de Saint-Simon.¹¹ Nous savons qu'Emile Erckmann a été l'étudiant de Michel Chevalier, l'économiste Saint-Simonien et auteur des traités libre-échangistes de 1860. Il est probable que, tout en se refusant d'adhérer à une doctrine

¹¹Schoumacker, p. 358.

socialiste précise, Erckmann ait cependant retenu, comme on le verra pour son républicanisme,¹² certaines idées professées par des penseurs socialistes de son temps.

Mais, pour Erckmann-Chatrion, l'éducation est encore et surtout une nécessité morale, car sans instruction on ne peut triompher de l'animalité qui est en nous. Dans le livre qui traduit leurs aspirations les plus nettement philosophiques, Quelques mots sur l'esprit humain,¹³ Erckmann-Chatrion insistent plus spécialement sur les efforts millénaires de l'homme pour se dégager de l'animalité, et pour atteindre à un degré toujours plus élevé d'humanité. C'est à cette philosophie qu'il faut rattacher en partie ces préoccupations. L'ignorance est le plus grand obstacle sur la voie du progrès moral car, pour emprunter une formule à Jean-Paul Nablou des Années de collège de Maître Nablou (1874): "... l'ignorance amène la misère, et la misère amène tous les vices."¹⁴ C'est en cela qu'Erckmann-Chatrion se révèlent aussi d'authentiques héritiers du XVIIIème siècle pour qui la raison et l'instruction sont à la base de la moralité individuelle comme de la moralité publique.

Enfin, l'éducation est aussi une nécessité civique. En régime de monarchie absolue, qu'importait au peuple de connaître le fonctionnement d'institutions auquel il n'avait

¹²Voir plus loin au chapitre VI, 2ème partie.

¹³Paris: Hetzel, 1881.

¹⁴Contes et romans, IX, 499.

aucune part et sur lequel il n'avait pas le moindre contrôle?

Mais

Dans un pays de suffrage universel, il faut que le peuple agisse en connaissance de cause. (Contes et romans, X, 348)

Ainsi s'exprime le sous-maître Jean-Baptiste Renaud, fort d'une expérience malheureuse dans un village et un hameau où les habitants croupissent dans l'ignorance. Mais si le sous-maître insiste ensuite sur la nécessité pour le citoyen de connaître ses droits, maître Nablot, lui, rappelle l'obligation de connaître aussi ses devoirs, car nul n'est censé ignorer la loi:

Et je me permets de dire à cette occasion que, du moment qu'on écrit un tel principe dans la loi, parce qu'il est indispensable au gouvernement des peuples, on devrait au moins trouver autre chose que des affiches pour faire connaître les nouvelles lois; les affiches sont bonnes pour ceux qui savent lire! Si l'on tient à ces affiches, on devrait apprendre à lire aux enfants, sans cela ce principe n'est pas seulement une fiction, un moyen détourné de livrer la masse à la rapacité d'une foule d'égoïstes.

(Contes et romans, IX, 499)

Ces lignes suggèrent que nombreux sont ceux qui, loin de considérer l'ignorance et l'analphabétisme du peuple comme une calamité, au contraire, les favorisent.

Cette idée d'une conspiration des milieux dirigeants visant à maintenir le peuple dans l'ignorance ne date pas de l'époque des romans scolaires de nos auteurs. Déjà, dans l'Histoire d'un homme du peuple (1865), Jean-Paul Clavel,

compagnon-menuisier, à qui son contre-maître vient de prêter l'Histoire de la Révolution,¹⁵ qui lui ouvrira l'esprit sur de nombreuses questions, disait:

J'étais indigné de voir qu'on m'avait tenu dans une pareille ignorance. Je me disais: "Il est clair qu'on veut tous nous abrutir ..."
(Contes et romans, IX, 158)

Ce qui dans les premiers romans des auteurs peut encore apparaître comme un soupçon se transforme en conviction dans une oeuvre aussi engagée que Maître Gaspard Fix. Nous y voyons affirmer indirectement que la IIème République ne pouvait être viable puisque le système d'éducation en vigueur sous la Monarchie de Juillet n'avait pas suffisamment éduqué le peuple et, par conséquent, préparé assez de chefs. Dans le même ouvrage nos auteurs nous montrent d'ailleurs l'aristocratie et la haute bourgeoisie toutes réjouies à la perspective de la faillite du gouvernement provisoire obligé de s'appuyer sur des masses ignorantes. Evidemment, Erckmann-Chatrian expriment ces idées et nous montrent ces scènes rétrospectivement, instruits qu'ils étaient des événements de février et juin 1848 et du 2 décembre 1851 car, on l'a vu,¹⁶ jeunes et idéalistes, ils avaient cru à la IIème République.

¹⁵ On ne sait laquelle. Serait-ce celle de Michelet dont les sept volumes parurent de 1847 à 1853? D'autres histoires de la révolution, auxquelles Erckmann-Chatrian ont pu faire allusion, sont celles de François Mignet (1824), Adolphe Thiers (1823-1827) et Louis Blanc (1847-1862).

¹⁶ Voir ci-dessus au chapitre III, 1ère partie.

Dans ce roman, ils font tenir à M. de Muleroy, petit aristocrate arrivé à Tiefenthal, le château du propriétaire d'usine, M. Thomassin, les propos qui suivent. Rappelons que la panique vient de s'emparer des notables locaux et régionaux à la nouvelle de la révolution qui vient de chasser Louis-Philippe :

Parmi les fautes que nous avons commises, on ne peut du moins nous reprocher d'avoir instruit le peuple; grâce à son ignorance, nous sommes toujours les gens nécessaires, indispensables; on n'administre pas, on ne perçoit pas les impôts, on ne juge pas, on ne conduit pas les armées, sans préfets, sans receveurs, sans magistrats, sans députés, sans généraux. Il faut avoir fait des études spéciales pour remplir chacun de ces emplois, et le peuple sait fort heureusement ni A ni B. L'ignorance, la sainte ignorance des masses nous sauve et nous sauvera toujours; le principal est de la maintenir! Or, si nous partions, qui pourrait empêcher les républicains de décréter l'instruction gratuite, obligatoire et surtout laïque? (Contes et romans, X, 76)

Pourquoi les dirigeants aristocratiques et bourgeois redoutent-ils l'enseignement laïque? Le peu d'instruction que recevait le peuple sous la Restauration et la Monarchie de Juillet lui était dispensé par du personnel en majeure partie ecclésiastique ou congréganiste. Et pour les classes dirigeantes, tout système d'éducation qui n'était pas étroitement lié à l'Eglise et qui, par conséquent, ne mettait pas l'accent sur la soumission du peuple à la religion, était contraire à ses intérêts. Dans aucun autre de leurs romans qui ont trait à la question, cette idée n'est exprimée avec plus de franchise brutale que dans Maître Gaspard Fix où ce

même M. de Muleroy, au cours d'une réunion préparatoire aux élections législatives, se fait une fois de plus le porte-parole des classes possédantes et dirigeantes:

... la seule instruction utile au peuple, c'est l'instruction du catéchisme, et celle-là doit lui être donnée dès l'enfance par le prêtre. Il faut que le peuple croie aux récompenses et aux châtements futurs; il le faut absolument, c'est pour nous une question de vie ou de mort; s'il n'y croit plus, il réclamera sa part de bien-être et de pouvoir ici-bas; ... (Contes et romans, X, 32-34)

Cette sortie de M. de Muleroy représente sans doute une position extrême. Cependant, en tenant compte d'autres textes, L'Education d'un féodal (XI), 1876, par exemple, on peut affirmer que pour les auteurs de Maître Gaspard Fix (1875), ce petit aristocrate n'en dit pas moins tout haut ce que de nombreux autres pensent tout bas. Mais ce malthusianisme éducatif et culturel n'est pas toujours réaliste. Les classes dirigeantes ne pouvant revenir sur certains principes de la Révolution, trop profondément ancrés dans l'esprit du peuple - Louis XVIII avait bien été obligé d'accepter la Charte - elles essayent au moins de limiter les dégâts en ouvrant les portes de l'enseignement aussi peu que possible aux fils du peuple. Elles sentent confusément que loin de devenir ses ennemis, ces quelques représentants éclairés du peuple qui ont réussi à forcer les portes pourraient très bien se révéler des alliés, et qu'il s'agit donc de se les concilier. En effet, la tentation pour une minorité éduquée

du peuple d'oublier ses origines sociales et de se confondre avec les classes supérieures est si forte que peu savent y résister. Telles sont les craintes que les deux auteurs expriment dans ce roman où ils font dire à M. de Muleroy qui est convaincu qu'il faut faire une place aux éléments irréductibles que n'impressionne plus la menace de châtiments éternels:

... faisons leur en attendant une place parmi nous; la communauté des intérêts les transformera vite en alliés fidèles!
(Contes et romans, X, 31)

Four Erckmann-Chatrian, c'est malheureusement cette désertion des représentants du peuple, qui pourraient lui servir de cadres, qui profite finalement à la réaction de la noblesse et de la haute bourgeoisie. Nous aurons l'occasion, plus loin,¹⁷ de traiter de cette question. Notons cependant que les auteurs des Contes et romans saisissent parfaitement les répercussions politiques et sociales de l'éducation suivant que celle-ci s'adresse à l'ensemble du peuple ou à une minorité.

Et c'est cette vaste conspiration dont la masse est l'objet et le plus souvent la victime qui leur fait considérer le peuple avec un mélange d'exaspération, de pitié et de tolérance. C'est ainsi que le Dr Laurent¹⁸ qui, avec Maître

¹⁷Voir au chapitre VI, 2ème partie.

¹⁸Dans Maître Gaspard Fix, Contes et romans, X.

Nablot et le sous-maître, semble représenter le porte-parole de nos auteurs en matière d'éducation, pourra dire quelques jours seulement avant de mourir victime des déportations ordonnées par le Prince-Président, au lendemain du coup d'Etat:

N'attribuons donc jamais au peuple le mal que nous voyons en lui. Si l'instruction gratuite, obligatoire et surtout démocratique lui avait été donnée, alors il serait responsable; mais dans l'état présent, toutes ses fautes, toutes ses violences, toutes ses révoltes depuis cinquante ans sont le fait de ceux qui l'ont gouverné. C'est à eux seuls qu'en remonte la responsabilité. Tant qu'ils n'instruiront pas le peuple, tout le mal viendra d'eux; et le bien qu'on verra sera uniquement le propre d'une race généreuse.

(Contes et romans, X, 200)

Nous savons, bien sûr, que le niveau d'éducation général d'une nation ne garantit nullement que ses citoyens se doteront toujours des meilleures institutions et accorderont toujours leur suffrage aux hommes les plus éclairés, qualifiés et honnêtes. Il y a cent ans, alors que les rouages de la vie démocratique semblaient plus simples, Erckmann-Chatrion pouvaient sincèrement croire qu'une connaissance élémentaire de leur fonctionnement, acquise à l'école primaire, assurerait le triomphe et la survie des institutions républicaines. Ce qui surprend le lecteur, ce n'est pas tant le principe énoncé, valable dans l'ensemble, que la simplicité confiante avec laquelle il est proclamé et qui range Erckmann-Chatrion dans le camp des idéalistes du XIXème siècle.

Une dernière raison pour laquelle les deux hommes déplorent l'ignorance du peuple tient à des conditions locales. En effet, en 1871, Bismarck exploitera le fait que de nombreux Alsaciens-Lorrains parlent toujours un dialecte germanique plutôt que le français pour annexer les deux provinces. L'Histoire du Plébiscite (XI), (1872) et Annette et Jean-Claude (1877), écrits après l'événement, feront mainte allusion à cet état de choses que les auteurs condamnent impitoyablement.

L'idéal de culture populaire dans la partie qui a trait à l'enseignement ne se limite pas pour nos auteurs à des principes généraux. Nous savons que parmi les différents degrés d'enseignement, c'est le primaire qui retient tout particulièrement leur attention car le citoyen et l'homme se forment dès les premières années. Il n'est donc nullement surprenant qu'à côté de considérations plutôt générales sur la nécessité d'un enseignement démocratique, libre, obligatoire, gratuit et laïque, ce soit à la petite école communale, à ses maîtres, à leur formation et rémunération, aux conditions de travail, aux méthodes pédagogiques et au contenu des programmes qu'ils s'intéressent. De sorte que les Contes et romans représentent une mine de renseignements ainsi qu'un tableau des plus complets du régime scolaire sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Et les critiques qu'ils formulent à l'endroit de ce régime font déjà prévoir les réformes que nos auteurs souhaiteraient.

L'instituteur y joue un rôle de premier ordre. Et les types de maître d'école qu'Erckmann-Chatrian créent sont, dans l'ensemble, extrêmement sympathiques. Schoumacker souligne que "... Erckmann nous les dépeint généralement bons et sévères et fait ressortir le contraste entre l'humilité de leur condition et leur supériorité morale et intellectuelle sur les paysans au milieu desquels ils vivent."¹⁹ Cette situation matérielle et morale du maître d'école est une question sur laquelle les deux auteurs reviennent en effet assez souvent. Dans l'Histoire d'un sous-maître, le pharmacien Régoine de Lorquin, chez qui le sous-maître est venu chercher des médicaments, s'indigne de ce que ce dernier ne gagne que cinq francs par mois et déclare que :

- C'est une honte pour un pays comme le nôtre, ... de voir un sous-maître capable, de bonne conduite, et remplissant bien ses devoirs, payé comme un hardier de village, à raison de cent sous par mois. L'ignorance du peuple est pourtant ce qu'il y a de pire au monde, et l'on devrait au moins assurer le pain quotidien aux hommes qui la combattent. (Contes et romans, X, 251)

Mais c'est surtout dans le court récit, Les Orateurs de mon village, que les auteurs s'emploient à raconter la misère des enseignants. Le vieux maître d'école Antoine Denier, dont le maigre traitement de sept cents francs par an fait encore des jaloux, s'y trouve en butte à l'incompréhension et à la bêtise des notables du petit village où

¹⁹Op. cit., pp. 359-360.

il exerce. Le brave homme a eu le malheur d'écrire au sous-préfet pour solliciter une indemnité de quarante sous pour chaque fille et garçon qui lui sont confiés pendant la saison d'hiver. On devine l'accueil que réserve à cette requête le conseil municipal, composé en majeure partie de membres ne sachant ni lire ni écrire.

Toutefois, bien plus encore que sur la misère matérielle, c'est sur la misère morale du corps enseignant que les auteurs du Sous-maître s'étendent avec force détails. Les curés étant chargés de surveiller l'enseignement primaire, l'essentiel de la fonction d'un instituteur consiste le plus souvent à préparer les élèves à leur première communion en leur faisant apprendre le catéchisme. La première communion est alors ce que le certificat d'études primaires représentait encore récemment en France, car il faut avoir fait sa première communion pour apprendre un état. C'est pourquoi le sous-maître rapporte ces propos que M. Guillaume, qui l'a pris à son service, ne cesse de lui répéter:

D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit cent fois, le principal aujourd'hui, ce n'est pas l'arithmétique ni même la grammaire, c'est le catéchisme et l'histoire sainte; tenez lisez la circulaire du 15 mars 1816, et vous verrez que j'ai raison.

Alors ce brave homme me relisait cette fameuse circulaire, disant que "MM. les recteurs devaient se regarder comme les serviteurs de MM. les évêques, et que l'instruction primaire avait surtout pour objet de renforcer l'instruction religieuse et d'imprimer dans le coeur des jeunes gens, d'une manière durable, le sentiment de leurs devoirs envers Dieu et le roi", ...
(Contes et romans, X, 258)

Tout le livre n'est qu'une suite de situations, les unes plus surprenantes et révoltantes que les autres pour un lecteur quelque peu habitué au fonctionnement d'un enseignement démocratique et moderne. Jean-Baptiste Renaud a décidé de se faire sous-maître pour échapper au service militaire. Le candidat à une fonction enseignante était alors obligé de s'engager à servir pendant dix-huit ans dans l'enseignement. Lorsqu'il part de Saint-Nicolas-du-Port, près de Nancy, à la recherche d'un poste, il est muni d'une lettre de recommandation de M. le chanoine promoteur de Briqueville. Cette recommandation lui procurera sa situation. Et ce ne sera pas le maître d'école titulaire qui décidera si le candidat lui convient mais le curé de la paroisse à qui la lettre de recommandation a été adressée. Une fois en fonction, le sous-maître est au service du curé, de sorte qu'il pourra dire, plus tard, en racontant ses souvenirs:

Je sonnais les cloches, je balayais l'église, j'assistais M. Guillaume comme chantre aux offices du dimanche, j'aidais M. le curé Bernard à s'habiller et à se déshabiller dans la sacristie, j'étais aussi chargé d'éteindre et d'allumer les cierges, enfin je faisais tout le travail d'un sous-maître.
(Contes et romans, X, 246)

Selon l'ordonnance citée plus haut, il sera de même inspecté par le curé assisté de l'adjoint au maire. Ces deux personnages, on le conçoit aisément, ne s'y connaissent pas nécessairement en pédagogie. A cette occasion il lui faut présenter son certificat de bonne conduite signé par le

curé et le maire de son village d'origine.

Alors je fus reconnu comme sous-maître, en attendant le certificat de capacité, qui ne pouvait m'être délivré que plus tard, lorsque j'aurais passé mon examen de second degré et qui devait m'exempter du service militaire.

(Contes et romans, X, 247)

Le sous-maître obtiendra ce certificat après avoir été interrogé par un jury composé, on le devine, surtout d'ecclésiastiques. Quant aux manuels dont il dispose et qui semblent être sa pâture habituelle, ils sont tous rédigés par des ecclésiastiques. Le jeune homme, après sa première journée de classe, en a fait ainsi la découverte:

Je jetais en attendant un coup d'oeil sur les livres de M. Guillaume, rangés entre deux planchettes, contre le mur. C'étaient le Catéchisme historique de M. l'abbé Fleury, la Doctrine chrétienne de M. l'abbé Fleury, les Moeurs des Israélites et des Chrétiens de M. l'abbé Fleury, l'Histoire de France du vénérable Père Loriquet, le Traité des sons de la langue française de M. l'abbé Bouillotte, le Traité d'arithmétique de M. l'abbé Borne, etc. Depuis, j'ai revu ces livres cent fois, c'est pourquoi je m'en souviens.

(Contes et romans, X, 242)

Et lorsqu'il se laissera prêter des livres tels que l'Emile et Le Contrat social par le pharmacien de Lorquin à qui il a confié son désir de s'instruire, il sera dénoncé au curé M. Bernard, qui lui fait comprendre que l'obtention de son certificat de capacité s'en trouve bien compromise.²⁰

Cependant, bien que le maître d'école nous soit

²⁰ Contes et romans, X, pp. 252-254, 256.

généralement présenté comme sympathique et moralement supérieur aux gens de son milieu,²¹ il n'est pas sans défauts. Il est trop souvent timoré dans ses opinions qu'il n'exprime qu'en privé et devant des personnes qui ont sa confiance; il est aussi légèrement obséquieux à l'endroit des gens en place et respectueux des valeurs matérielles, toutes choses que peuvent excuser sa propre misère matérielle et sa dépendance des autorités spirituelles et temporelles. Mais fait plus grave et infiniment moins excusable, même le meilleur instituteur est quelquefois routinier et jaloux de ses connaissances. Le sous-maître ayant un jour proposé au maître titulaire une méthode destinée à simplifier l'apprentissage de la grammaire, celui-ci a une réaction des plus surprenantes:

Il se fâchait presque de voir attaquer sa routine; mais, comme nos élèves perdaient courage, il me dit de faire ce que je voudrais pour les grands, en me déclarant qu'il se garderait bien d'introduire aucun changement semblable dans l'école des petits, parce que les enfants en sauraient bientôt autant que nous, qu'ils perdraient toute espèce de respect à notre égard, et que d'ailleurs c'était contraire au règlement de M. le recteur. (Contes et romans, X, 276)

Quant aux rapports entre le curé et l'instituteur et à leurs conflits, ils pourraient faire croire que les auteurs

²¹ Schoumacker signale avec raison que lorsque les deux auteurs "... sacrifiaient encore aux dieux du réalisme, ils ont tracé certains portraits de maîtres d'école ridicules, comme Zacharias Mutz des Bohémiens ou Maître Bastian du Joueur de Clarinette. Mais au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de cette école, qu'ils accentuent leur tendance populaire et démocratique, leurs maîtres d'école deviennent des personnages sympathiques et finissent par remplacer dans leurs oeuvres le savant qui a la faveur de l'époque, le médecin." Op. cit., p. 359.

forcent la note par parti-pris anticlérical. Cependant, dans la mesure où leurs romans scolaires se "... situent de préférence à la fin de la Restauration, c'est-à-dire à une époque où l'école publique et l'instituteur laïc sont dans une situation déplorable, sous la dépendance complète du clergé catholique."²² ils témoignent d'une autre intention, celle de décrire une situation historique pour en tirer, bien entendu, les conclusions que nous connaissons. En effet, dans un autre roman, l'Histoire d'un paysan, qui s'étend de l'époque prérévolutionnaire au coup d'Etat du 18 Brumaire, ils nous présentent le curé Christophe comme une espèce d'éducateur-philanthrope qui, sans peut-être toujours employer les meilleures méthodes, poursuit sa mission éducative avec enthousiasme et obtient des résultats. De même, dans Les Deux frères (1873), dont l'action se situe pourtant sous la Restauration, l'entente entre le curé et l'instituteur est parfaite.

Même si l'instituteur joue donc un rôle décisif dans ces romans scolaires, Erckmann-Chatrian ne négligent pas pour autant de nous donner ce qu'on pourrait appeler un tableau de la grande misère des écoles de France. Ainsi ils nous décrivent de façon détaillée l'état lamentable des écoles de village, le manque d'assiduité et la mauvaise volonté des élèves, la discipline de fer imposée à coups de baguette et

²²Schoumacker, p. 360.

qui ne se relâche qu'en faveur des fils de notables, le caractère rudimentaire de l'enseignement dispensé qui se réduit à l'apprentissage de la lecture, de l'écriture et des quatre règles et, surtout, on l'a vu, du catéchisme et de l'histoire sainte.

Cependant, dans ces histoires, tout n'est pas aussi négatif qu'on serait tenté de le croire, à commencer par l'intégrité et le courage dont fait montre, par exemple, le sous-maître à l'égard du curé. Lorsque ce dernier lui demandera d'endoctriner habilement les enfants des anabaptistes, le sous-maître préférera perdre son poste plutôt que de se faire l'instrument d'un système qui vise à la domination des intelligences et non à leur émancipation. Ensuite, à l'annexe des Roches, encouragé par le vieux garde-forestier Jérôme Hutin et des fermiers anabaptistes de la vallée²³ qui lui ont confié l'éducation de leurs enfants, il met au point un système d'enseignement essentiellement pratique et qui répond à la première exigence dont nous avons parlé au début de ce chapitre: donner aux enfants une préparation adéquate à la vie. Nos deux auteurs ne se contentent donc pas de décrire et de faire la critique d'un état de choses; ils font encore des suggestions pratiques qui répondent aux théories générales et aux exigences qu'ils avaient formulées: la nécessité d'un enseignement pratique, civique et moral dispensé avant tout, par l'école primaire, obligatoire, gratuite et laïque pour tous.

²³Contes et romans, X, 315-328.

C'est la raison pour laquelle, au lieu de se contenter de donner un enseignement uniquement fondé sur l'histoire sainte, le catéchisme, un peu de lecture, d'écriture et de calcul, le sous-maître décide d'apprendre à ses élèves l'arpentage, la tenue des livres et le mesurage des bois. De même, au lieu de ne leur faire que la théorie de ces matières, il les emmène sur place étudier des situations concrètes:

Chaque matin, vers huit heures, mes élèves étant réunis, on déposait les sacs, on prenait la chaîne en fil de fer que m'avait faite le père Jérôme, les piquets et les triangles, et puis en route au grand soleil: on allait arpenter, mesurer le champ de Pierre, de Jacques et de Christophe. ...

(Contes et romans, X, 328)

Ainsi, je continuais l'application de ma méthode: la pratique, toujours la pratique! Il faut voir soi-même, observer son terrain, toucher, mesurer et puis calculer; alors seulement on peut dire: "Je sais mon affaire!" Tout ce qu'on a vu dans les livres passe vite; ce qu'on a fait soi-même par l'observation et le raisonnement ne s'oublie jamais.

(Contes et romans, X, 330)

Ce programme d'éducation essentiellement pratique est un des aspects les plus intéressants et les plus révolutionnaires du système d'éducation primaire que préconisent Erckmann-Chatrian par la bouche de leur sous-maître. Il faudrait citer des pages entières pour faire justice à ce programme détaillé qui encore aujourd'hui donne matière à réflexion. Il semble surtout destiné aux enfants de la campagne qui n'auront pas les moyens financiers et intellectuels ou simplement le désir de continuer leurs études.

Cependant, pour essentiel qu'il soit, ce programme d'études est incomplet car chaque paysan, ouvrier et artisan

est aussi un citoyen, et, comme tel, il doit connaître ses droits et ses devoirs. Et ce qui est vrai du contenu pratique de l'enseignement l'est aussi du contenu philosophique. Et le sous-maître de dire:

Imposer à tous les Français l'obligation d'apprendre à lire, écrire et calculer, ouvrir de nouvelles écoles, débarrasser les maîtres de la surveillance des curés, augmenter le nombre des instituteurs, c'est bien, c'est même très bien, et pourtant ce n'est pas tout. Moi, ce qui m'intéresse le plus, c'est de savoir ce qu'enseigneront ces maîtres d'école nombreux et bien payés. Leur enseignement sera-t-il monarchique ou démocratique? Voilà le fond de la question.
(Contes et romans, X, 345)

En conséquence il préconise un enseignement laïque qui sache exalter l'histoire du peuple:

L'histoire sainte et le catéchisme ne regardent pas l'instituteur; que le curé les enseigne dans son église, et le pasteur dans son temple, rien de mieux; c'est leur droit et leur devoir. - Mais c'est aussi notre devoir d'exiger que l'instituteur apprenne à nos enfants l'histoire de la race française et le catéchisme des droits et des devoirs du citoyen français. - Je dis l'histoire de la race française et non l'histoire des rois de France, afin qu'on sache ce qu'était le peuple du temps des Gaulois, sous les Romains, les Mérovingiens, les Carlovingiens, les Capétiens; ce qu'il supportait, ce qu'il souffrait, ce qu'il endurait, enfin ce qu'il était dans la nation.
(Contes et romans, X, 346-348)

Cette idée de mettre l'accent sur l'histoire populaire est plutôt originale pour l'époque. Même aujourd'hui, on peut affirmer que rares sont les manuels qui racontent les souffrances du peuple au cours des différentes périodes de son histoire, et qui soient accessibles à de jeunes élèves. Les différents ouvrages que nous connaissons, dont celui de Georges

Duveau, sont plutôt destinés à l'enseignement supérieur.

Le tout sera suivi d'un programme d'éducation civique très détaillé²⁴ qui montre, si besoin était, combien Erckmann-Chatrrian s'occupent de l'application pratique des grands principes précédemment énoncés. Ils vont jusqu'à suggérer de faire subir un examen aux jeunes gens avant de les inscrire sur les listes électorales. Nous savons qu'ils soulèvent ainsi la question de la formation civique des électeurs qui, dans les démocraties modernes, est loin d'avoir trouvé une solution satisfaisante. A côté de la formation pratique et civique, le sous-maître soulève aussi le problème de la formation humaine et morale car

Il y a instruction et instruction. On peut être très instruit et très bête, cela se voit tous les jours. Est-ce que les Allemands, par exemple, qui savent tous lire et écrire, ne sont pas le peuple le plus sournois et le plus brutal de l'Europe? Est-ce qu'ils n'ont pas rétabli le droit de confiscation et de conquête, pour voler et dépouiller sans scrupules les vaincus? D'où cela vient-il? De la mauvaise instruction qu'on leur donne; au lieu de leur enseigner l'amour de l'humanité, de la liberté, de la justice, on leur fourre dans la tête des idées de vengeance, de rapine et de domination! (Contes et romans, X, 345-346)

Erckmann-Chatrrian exagèrent sans doute le degré d'éducation des Allemands tout autant que leur degré de brutalité. L'Histoire d'un sous-maître date d'après 1870 et l'on comprend leur colère. Cependant, le principe général reste valable: il y a effectivement éducation et éducation. Nos auteurs mettent en cause celle qui, ne satisfaisant qu'une

²⁴Contes et romans, X, 348.

des trois exigences énumérées en début de chapitre, reste nécessairement incomplète; ces exigences, on s'en souvient, étant une éducation d'ordre pratique, civique et moral.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'Erckmann-Chatrian ne s'intéressent qu'à l'enseignement primaire, même si cette question reste "la première de toutes."²⁵ Voici pourquoi:

Les riches n'ont pas besoin que l'on s'occupe d'eux. Les collèges, les lycées, les universités pour instruire leurs enfants n'ont jamais manqué dans notre pays, et l'argent non plus pour payer les professeurs, ... Aussi notre bourgeoisie s'est élevée de plus en plus depuis soixante-dix ans; mais à mesure qu'elle montait, elle s'éloignait du peuple, qui restait en bas dans son ignorance. Le grand malheur de notre nation, ce que les gazettes appellent "l'antagonisme des classes," vient de là. (Contes et romans, X, 344)

Erckmann-Chatrian ne s'opposent donc nullement à l'enseignement secondaire mais regrettent seulement qu'il soit favorisé aux dépens du primaire. Cette politique a pour conséquence de creuser le fossé entre le peuple et ceux que nous appellerions aujourd'hui les cadres. On objectera qu'il y a d'autres raisons à l'antagonisme des classes. Le système d'enseignement tel qu'il est pratiqué à l'époque d'Erckmann-Chatrian ne leur semble pas moins être le principal responsable de cette division qu'il s'agit de surmonter à tout prix. Une fois l'enseignement primaire, obligatoire, gratuit et laïque assuré, on pourra s'occuper du secondaire. Ainsi, le sous-maître dit à son interlocuteur:

²⁵Contes et romans, X, 344.

Ne pense pas néanmoins que je considère l'instruction secondaire comme inutile au peuple, et bonne seulement pour les fils des gens de commerce et des bourgeois. Rien n'est plus loin de mes idées. Je regarde au contraire cette instruction comme indispensable et je voudrais voir établir beaucoup d'écoles supérieures; il n'y en aura jamais trop. Ces écoles existent déjà dans un certain nombre de bourgades, je le sais; mais on les a malheureusement négligées jusqu'à ce jour; elles ne produisent rien ou presque rien. Ce serait pourtant facile d'en faire quelque chose de très bon, et cela sans grande dépense. (Contes et romans, X, 349)

Là-dessus nos auteurs se lancent dans tout un programme détaillé qui nécessiterait la collaboration dans chaque chef-lieu de canton du juge de paix, du pharmacien, des médecins, etc. à qui on demanderait de donner quelques cours pratiques de droit, de botanique et de chimie, d'hygiène et de médecine élémentaire. On peut se demander si avec ce système on ne courait pas le risque d'engager en quantités prodigieuses des Bovary et des Homais. Erckmann-Chatrion avaient tout simplement un peu plus de confiance en l'humanité qu'un Flaubert; et leur idée témoignait de cette foi en l'homme sans laquelle il n'y a pas de démocratie possible.

En tout cas, lorsque nos auteurs parlent des "écoles supérieures," ils ont à l'esprit un type d'école et d'enseignement précis. Schoumacker prétend "qu'ils les conçoivent comme une forme d'enseignement primaire supérieur, à peu près tel qu'il se donne aujourd'hui dans les écoles de ce nom, une des créations les mieux réussies de la troisième République."²⁶ L'étude de Schoumacker date de 1933 et nous n'avons pas vu fonctionner ces écoles mais nous pouvons

²⁶Op. cit., p. 368.

affirmer que la majorité de leurs effectifs se recrutait dans des milieux ruraux et modestes.²⁷ Schoumacker a certainement raison lorsqu'il affirme que "c'est dans ce sens qu'Erckmann veut réformer l'enseignement secondaire, comme il nous l'expose dans Les Années de collège de Maître Nablou."²⁸ Dans ce récit de ses années de collège communal il dit encore en guise de conclusion:

Or, l'instruction du collège nous donne à tous une attitude que je trouve mauvaise; en développant outre mesure notre mémoire, aux dépens de l'intelligence et de la volonté, elle tend à produire des fonctionnaires et non des hommes indépendants; elle ôte toute initiative à l'individu, pour le soumettre à la règle, en un mot elle fait des machines.

C'est la méthode des anciens collèges royaux, perfectionnée autrefois par les jésuites pour s'emparer de notre pays: perdre beaucoup de temps en choses inutiles, laisser ignorer celles qui pourraient émanciper l'homme, en lui fournissant par l'instruction des moyens d'existence assurés.

(Contes et romans, IX, 522-523)

Nos auteurs mettent ainsi le doigt sur deux plaies du système d'enseignement secondaire qu'Erckmann, en particulier, a connu au temps de sa jeunesse, et qui doivent lui sembler encore assez vives quelques quarante ans plus tard pour justifier une refonte du système. Ce sont, d'une part, l'abrutissement intellectuel et l'absence de volonté et, d'autre part, le manque de formation pratique qui, ensemble, résultent en deux choses: l'esprit fonctionnaire, c'est-à-dire l'acceptation de

²⁷ Elles ont été remplacées, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, par les Cours complémentaires, devenus eux-mêmes Collèges d'enseignement général.

²⁸ Op. cit., p. 368.

tous les régimes politiques injustes ou non, ou, pour ceux qui ne trouvent pas d'emploi, faute de formation pratique, l'esprit de révolte. A la suite de ces considérations, Erckmann-Chatrian préconisent une solution dont l'essentiel consistera à mettre également, à ce niveau, l'accent sur la formation pratique:

Au lieu du grec et du latin, si on leur avait appris les langues vivantes, la comptabilité, la chimie, la mécanique, l'économie politique, la géographie et le droit commercial, ces mêmes hommes iraient, comme les Allemands et les Anglais, chercher fortune dans tous les pays du monde ...
(Contes et romans, IX, 523)

Son de cloche assez nouveau, quand on connaît les traditions de l'enseignement secondaire français au XIXème siècle. Les critiques et réserves que formulent les deux hommes, les réformes qu'ils suggèrent se rattachent donc à une ligne de pensée qui ne varie guère d'un livre à l'autre. Mais, pour intéressantes que soient ces idées d'Erckmann-Chatrian, elles nous paraissent finalement moins originales que leurs vues sur la culture populaire qui concerne surtout le monde des adultes et qui embrasse la vie de l'individu dans son ensemble.

*

* *

Dans l'Histoire d'un sous-maître, on voit M. Guillaume, l'instituteur, et Jean-Baptiste Renaud, son sous-maître,

organiser des cours du soir pour les jeunes, garçons et filles du village du Chêne-Fendu, qui éprouvent la nécessité de reprendre des études interrompues trop tôt au moment de leur première communion. Cette initiative s'inscrit encore, bien entendu, dans le cadre de l'éducation que devraient recevoir tous les jeunes d'âge scolaire; mais, dans la mesure où elle satisfait des aspirations permanentes de la personnalité humaine et repose sur le principe du volontariat, elle fait déjà partie du concept plus vaste de la culture populaire.

Et lorsque M. Labadie, prédécesseur et beau-père de M. Florence, l'instituteur du village des Chaumes dans Les Deux frères, déclare que "... toute la science des plantes qui devrait être répandue jusqu'au fond des hameaux, est dans les bibliothèques des grandes villes,"²⁹ il précise un autre aspect de la culture populaire qui est avant tout connaissance et exploitation matérielle et spirituelle du milieu dans lequel l'homme habite.

La culture populaire telle que la conçoivent Erckmann-Chatrion devrait avant tout permettre à tous ceux qui en ont le désir de continuer à s'instruire eux-mêmes³⁰ en mettant à leur disposition les instruments essentiels du savoir, les livres:

²⁹Contes et romans, XI, 288.

³⁰Cet aspect de la pensée d'Erckmann-Chatrion annonce déjà "l'éducation permanente" dont il est beaucoup question depuis quelques années. Voir: Henri Hartung, Pour une éducation permanente, Coll. "Sciences et techniques humaines" (Paris: Fayard, 1966), ou les débats qui eurent lieu à l'occasion du Colloque de Caen en 1966.

Et si avec cela on organisait dans chaque village des bibliothèques sérieuses, où les gens trouveraient de bons livres d'histoire, de morale, de droit, d'agriculture, de sciences pour s'instruire et se perfectionner de plus en plus; si nos écrivains, nos hommes de talent se mettaient à faire des ouvrages et des journaux à bon marché; s'ils comprenaient enfin qu'au lieu de vendre leurs livres à deux ou trois mille exemplaires, ils trouveraient, en écrivant pour le peuple, des centaines de millions d'acheteurs, sans parler du plaisir d'être utile à son pays, de faire des choses nouvelles, de travailler au développement de la civilisation, à quel degré de prospérité n'arriverait pas bientôt notre race!

(Contes et romans, X, 349-350)

Les deux auteurs prévoient donc la vulgarisation du savoir et la dissémination de la culture au moyen du livre à bon marché. Seulement, à de rares exceptions près, nous savons que ces ouvrages, lorsqu'ils existaient, n'étaient pas spécialement écrits pour le peuple mais constituaient une simple réédition d'ouvrages déjà parus dans une édition plus chère. Et c'est sur ce point que les idées d'Erckmann-Chatrian sont originales et ouvrent des perspectives intéressantes sur une étude sincère des problèmes de la culture populaire. Par le truchement du sous-maître ils viennent de parler de livres spécialement écrits pour le peuple par des savants et des érudits qui sont prêts à se placer à son niveau. Car mettre des livres à la portée des bourses les plus humbles n'est rien si les lecteurs y trouvent des idées qui dépassent leur entendement et qui sont exprimées dans une langue qui ne leur est pas familière. Ce problème est encore posé dans l'Histoire d'un sous-maître, roman auquel il faudra toujours se rapporter pour une compréhension des théories éducatives et culturelles des auteurs.

On se rappelle que le sous-maître a ramené de Lorquin des livres que lui a prêtés son ami, M. Régoine, le pharmacien de la localité. Jean-Baptiste Renaud est un fils du peuple. "Mon père était piéton à la poste aux lettres; il avait cinq enfants, - deux garçons et trois filles, - et gagnait 400 francs par an. Tu peux penser si nous mangions tous les jours à notre appétit," nous raconte-t-il au début du roman.³¹ Il a beaucoup travaillé et appris, mais il n'a pas pu pousser ses études très loin faute de moyens financiers. Et voici en quels termes il parle des livres qu'il s'apprête à dévorer:

Moi, j'étais déjà dans ma chambre, en train de lire les livres que j'avais rapportés; mais, à mon grand désespoir, je n'y comprenais rien; c'était de l'hébreu pour moi! et pourtant ces livres - l'Emile et le Contrat Social - ont encore aujourd'hui la réputation d'être parmi les plus beaux et les meilleurs. (Contes et romans, X, 254)

Le père Guillaume, voyant son agitation, lui confie que lui aussi avait essayé de lire ces livres, mais les avait trouvés aussi difficiles que Le Génie du Christianisme, les chefs-d'oeuvre de la chaire de Bossuet, etc... qu'il croit destinés aux rois, princes, grands seigneurs et savants, et non au peuple: ouvriers, paysans, petits bourgeois à qui on ne demande rien sinon qu'ils aillent et remplissent leur métier.

Ces paroles font réfléchir le sous-maître qui finit par en apprécier la justesse. Ses réflexions méritent d'être reproduites en entier car elles représentent le fondement de

³¹Contes et romans, X, 227.

de la pensée d'Erckmann-Chatrian sur la question qu'il n'exprimeront nulle part d'une manière aussi explicite:

- Il existe deux langues en France, la langue du grand monde et celle du peuple. C'est pour le grand monde qu'on fait des chefs-d'oeuvre, et pour le peuple on ne fait rien; aussi nous n'avons pas de littérature populaire, nous n'avons pas même une bonne grammaire. Vois seulement la plus simple de toutes, celle de Lhomond, vois comme elle commence: "La grammaire française est l'art de parler et d'écrire correctement le français." - Qu'est-ce que cela veut dire l'art? Est-ce que les enfants du peuple comprennent cela: l'art de parler? - Et correctement!... Est-ce que nos paysans, nos ouvriers, nous-mêmes nous disons: "travailler correctement, parler correctement?" Sur dix mille enfants, pas un seul ne comprend cette explication; il la répète comme un perroquet, rien de plus. Si Lhomond avait dit: "La grammaire française est un livre de règles pour apprendre à parler et à écrire en français, sans fautes", les plus bornés auraient compris. Malheureusement on ne veut pas cela; plus j'avance dans la vie, plus je vois qu'on veut tenir le peuple dans l'ignorance; devant Dieu qui m'entend, je suis sûr que c'est la pensée de ceux qui nous conduisent. Mais cela ne peut plus durer longtemps; tous les hommes de bon sens reconnaissent que dans une démocratie il faut des livres pour les paysans et les ouvriers. Dans cinquante ans d'ici, tous ces magnifiques chefs-d'oeuvre, que les savants seuls peuvent admirer, seront dans les bibliothèques des châteaux, avec les armures des anciens chevaliers; les livres simples, clairs, utiles, écrits dans la langue que tout le monde comprend, seront seuls entre les mains du peuple. Ainsi se renouvellera et s'agrandira la littérature française: d'aristocratique, elle deviendra populaire. Il faut écrire pour le peuple, ou se résigner à périr sous les plébiscites de l'ignorance. (Contes et romans, X, 255-256)

Dans ce texte les deux auteurs se révèlent tout particulièrement optimistes. Ils y prévoient de grands bouleversements culturels pour les cinquante années à venir. Presque cent ans après la publication du Sous-maître leurs prédictions sont encore loin de se réaliser. Leur mérite, cependant, est d'avoir soulevé le problème et, comme on le verra dans la

partie consacrée à l'art populaire d'Erckmann-Chatrian, d'avoir prêché d'exemple. De sorte que Schoumacker peut affirmer que "lorsqu'ils parlent des écrivains populaires, c'est d'eux-mêmes qu'il s'agit, c'est leur propre exemple qu'ils donnent."³² Cet enthousiasme pour la culture populaire ne se dément à aucun instant. Témoin cet appel à tous les candidats au titre d'écrivains du peuple qui forme la conclusion du récit Le Bon Vieux Temps (X), (1872). Ce texte est d'autant plus significatif qu'Erckmann-Chatrian s'y expriment sans intermédiaire.

A l'oeuvre donc, tous les hommes de bonne volonté. Ecrivons et parlons pour le peuple des campagnes, dans une langue simple, familière et forte, qu'il comprenne. Défions-nous des belles phrases, des grands mots et des finesses d'académiciens. En vérité, je vous le dis: de tous les livres qui se publient dans notre pays de France, il n'y en a guère qu'un paysan puisse comprendre. (Contes et romans, X, 444)

On remarquera en passant que nos auteurs destinent surtout leur production littéraire aux paysans, au peuple des campagnes. Nous avons déjà souligné le caractère rural du peuple chez Erckmann-Chatrian. Une autre raison est que, après 1870, ils considèrent "... les paysans comme les arbitres de la situation politique en France. ..."³³ Ce sont donc les travailleurs de la terre qu'il s'agit d'éduquer.

³²Op. cit., p. 368.

³³Schoumacker, p. 368.

*
* *
* *

Ayant passé en revue l'idéal de culture populaire professé par Erckmann-Chatrion, voyons ces mêmes idées à la lumière de l'histoire de l'époque et de certains documents dont nous disposons, ainsi que de la propre expérience des auteurs.

La première question que ne manquera pas de soulever le lecteur des Contes et romans a trait à l'oeuvre scolaire de la Révolution. L'admiration d'Erckmann-Chatrion pour cette oeuvre, est-elle justifiée et a-t-elle quelque fondement logique?

On a déjà vu qu'Emile Erckmann admirait de confiance tout ce qu'admirait son père. Et celui-ci était favorable à toutes les grandes réformes entreprises par les assemblées successives de la période révolutionnaire. A l'époque de la Restauration, l'idéal d'éducation populaire proclamé par la Révolution est battu en brèche sous l'action conjuguée de la réaction politique et religieuse qui suivent la chute de l'Empire. Pour Philippe Erckmann cet idéal devenait doublement précieux. Restent les faits dont Erckmann-Chatrion ont dû avoir connaissance au moment de leurs études secondaires. Ceux-ci prouvent de façon indubitable que c'est la Révolution qui, la première, a posé quelques grands principes en matière

d'éducation comme dans presque tous les autres domaines.

En effet, une trentaine d'années plus tôt, la Révolution, selon une idée chère aux "philosophes," avait proclamé en principe que l'Etat avait le devoir de veiller à l'instruction des citoyens; et les différentes assemblées révolutionnaires s'étaient occupées de la question; mais l'organisation de l'enseignement avait apporté beaucoup de déceptions aux masses populaires à cause de différentes raisons dont deux primordiales: aussi longtemps que la Révolution avait à se défendre à l'intérieur comme à l'extérieur, tout projet, aussi pratique soit-il, était condamné à rester lettre morte; par ailleurs, les différents projets étaient constamment remis en cause suivant que c'était la droite ou la gauche qui l'emportait au pouvoir.

Un des plans les plus importants parmi ceux qui furent soumis aux assemblées était celui mis au point par un Comité d'instruction publique de l'Assemblée législative, plus pressé d'aboutir en la matière que l'Assemblée constituante.³⁴ Ce projet portant sur l'Organisation générale de l'instruction publique et qui fut lu à la tribune de l'Assemblée les 20 et 21 avril 1792 par Condorcet, se proposait de développer au moyen de l'enseignement toutes les facultés et tous les talents,

³⁴ Celle-ci avait cependant inscrit, parmi "les dispositions fondamentales garanties par la Constitution," le principe d'"une instruction publique commune à tous les citoyens, gratuit à l'égard des parties d'enseignement indispensables pour tous les hommes." Albert Soboul, Histoire de la Révolution Française, II (Paris: Gallimard, 1962), pp. 356-357.

"et par là, d'établir entre les citoyens une égalité de fait."³⁵ Mais l'Assemblée législative n'eut pas le temps de s'occuper de la question. C'est la Convention montagnarde qui inscrivit l'instruction parmi les droits de l'homme. Selon l'article 22 de la Déclaration du 24 juin 1793,

L'instruction est le besoin de tous. La société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la raison publique et mettre l'instruction à la portée de tous les citoyens.³⁶

Ce principe devait inspirer le Plan d'éducation nationale de Lepeletier de Saint-Fargeau dont Robespierre donna lecture à la Convention le 13 juillet 1793 et qui instituait le monopole de l'Etat. Le décret du 29 frimaire an II (19 décembre 1793) instaurait l'enseignement gratuit et obligatoire, libre, mais contrôlé par l'Etat et décentralisé. Ce décret paraît de la première importance à Erckmann-Chatrian qui le publieront dans une édition de l'Histoire d'un sous-maître.³⁷ Autre fait à retenir: les militants populaires avaient réclamé dans les adresses pour l'adoption de la constitution de 1793 un système d'enseignement qui donnait aux enfants une formation civique aussi bien que technique. Erckmann-Chatrian seront sensibles à cette double exigence du peuple sous la Révolution. On sait que, tout à la poursuite

³⁵ Ibid., p. 357.

³⁶ Constitution de 1793 dont le texte est reproduit dans l'Histoire d'un paysan, Contes et romans, I, 515.

³⁷ Paris: Hetzel, 1873.

de la guerre, le gouvernement remit à plus tard l'application du décret cité ci-dessus tout comme il avait renvoyé à la paix l'application de la constitution. Et, de la même façon que cette constitution devait devenir pour les Républicains de la première moitié du XIXème siècle le symbole de la démocratie politique, ce décret sur les premières écoles restera pour Erckmann-Chatrion le symbole d'un système d'éducation vraiment démocratique. Et l'on comprend d'autant mieux la vénération de nos auteurs pour la législation scolaire de cette période que la politique des assemblées suivantes se fit de plus en plus réactionnaire en la matière. Selon Soboul, par exemple:

Le bourgeoisie thermidorienne maintint d'abord l'oeuvre montagnarde; mais peu à peu elle infléchit sa politique dans le sens de ses intérêts de classe, abandonnant la gratuité et l'obligation.³⁸

Et un peu plus loin:

L'enseignement secondaire importait beaucoup plus à la bourgeoisie thermidorienne: il s'agissait³⁹ de former les cadres de la société et de l'Etat nouveaux.

Pour la même raison Erckmann-Chatrion négligent entièrement l'oeuvre scolaire du Premier Consul puis de l'Empereur qui aujourd'hui nous apparaît comme une des grandes réalisations du XIXème siècle. C'est tout de même la loi du 11 floréal an X (1er mai 1802), et surtout le décret du 17 mars

³⁸Op. cit., p. 358.

³⁹Ibid., p. 359.

1808 qui fondèrent solidement l'enseignement public en créant l'Université nouvelle. La division de la France en académies, la hiérarchie des fonctions universitaires, la création des lycées et la constitution de nouvelles facultés datent de cette époque. Napoléon avait de plus donné le monopole de l'enseignement à l'Université.⁴⁰ Seulement, si les établissements d'enseignement secondaire et supérieur passèrent sous la tutelle de l'Etat, le régime napoléonien n'organisa jamais l'enseignement primaire qui resta entre les mains de l'Eglise.⁴¹ Voilà un état de choses que nos auteurs ne pardonnèrent jamais à Napoléon 1er.

Le régime scolaire de la Restauration et, dans une moindre mesure, de la Monarchie de Juillet ne trouvent pas davantage grâce à leurs yeux. C'est que la Restauration, loin de détruire la solide organisation de l'université napoléonienne, s'en servit pour la placer entièrement sous la dépendance de l'Eglise: Mgr Frayssinous fut grand maître de l'université de 1822 à 1824. Le personnel ecclésiastique et congréganiste constitua une grande partie du corps enseignant; les curés furent chargés de surveiller l'enseignement primaire.⁴² On comprend une fois de plus l'hostilité de nos auteurs à cette organisation qui allait à l'encontre de leurs principes les plus chers. Ils ne reconnaîtront pas davantage de mérite aux dispositions de la Charte de 1830 qui proclama la liberté

⁴⁰ Alfred Cobban, A History of modern France, vol. II, 1799-1945 (Penguin Books, 1961), pp. 33-34.

⁴¹ Ibid., p. 34.

⁴² Ibid., p. 82.

de l'enseignement; ni à la loi Guizot de 1833 qui pourtant jeta les principes de l'enseignement: primaire en faisant obligation à toutes les communes d'avoir une école publique, aux chefs-lieux d'arrondissement d'avoir une école primaire supérieure, aux départements d'avoir une école normale d'instituteurs.⁴³ C'est que la loi Guizot donnait tout apaisement au clergé sur le maintien de la liberté dans l'enseignement primaire. Quant à la loi Falloux qui laisse encore à l'Eglise un droit de regard sur l'ensemble de l'enseignement,⁴⁴ et qui accorde un statut légal aux écoles libres, on conçoit qu'ils ne l'aient pas précisément portée dans leur coeur. Wurmser nous fournit à propos de la loi Falloux un renseignement intéressant qui montre qu'elle était extrêmement impopulaire en Alsace où la totalité des députés, moins un, se prononcèrent contre.⁴⁵

Les auteurs de l'Histoire d'un sous-maître devront finalement attendre les réformes scolaires de la IIIème République pour voir réaliser le genre d'éducation qu'ils préconisaient depuis si longtemps. C'est Jules Ferry qui décréta l'instruction primaire obligatoire, neutre et gratuit (lois de 1881 et 1882).⁴⁶ "Le Règlement d'organisation pédagogique, élaboré le 27 juillet 1882, (qui) mettait l'accent sur "les notions essentielles de moralité humaine, communes à toutes les doctrines et nécessaires à tous les hommes

⁴³Ibid., pp. 123-124.

⁴⁴Ibid., p. 152.

⁴⁵"Introduction" à Maître Gaspard Fix, p. 26.

⁴⁶Alfred Cobban, pp. 218-220.

civilisés",⁴⁷ devait également satisfaire leurs aspirations morales. Donc, entre la 1ère et la 3ème République, l'éducation primaire telle que le conçoivent nos auteurs n'aurait pas fait le moindre progrès. Ils n'étaient pas seuls à soutenir une telle opinion. Michelet avait déjà écrit que "le seul gouvernement qui se soit occupé, d'un grand coeur, de l'éducation du peuple, c'est celui de la Révolution."⁴⁸ Michelet ne devait pas voir l'oeuvre scolaire de la IIIème République alors qu'Erckmann-Chatrian eurent l'occasion de participer à la lutte en faveur du fameux Article Sept⁴⁹ aux côtés de Jules Ferry dont Emile Erckmann était devenu l'admirateur et pour ainsi dire l'ami. C'est en 1873 qu'Erckmann avait fait la connaissance de Ferry lors d'un voyage au Proche-Orient. Jules Ferry, enfant de Saint-Dié où Emile avait élu domicile, avait été nommé par Thiers ministre-plénipotentiaire en Grèce. A cette occasion la renommée d'Erckmann-Chatrian avait valu à Emile de la part de Ferry une invitation à dîner.⁵⁰ Erckmann demeura en relation avec Ferry qui venait le voir lors de ses visites à Saint-Dié. Successivement député, ministre de l'enseignement public et président du conseil, Jules Ferry se fit appuyer en 1881 par Erckmann pour faire élire députés son frère Charles Ferry et un homonyme, Albert Ferry, maire de Saint-Dié et conseiller

⁴⁷ Georges Duveau, Histoire du peuple français, p. 393.

⁴⁸ Le Peuple, p. 285.

⁴⁹ L'Article Sept excluait de l'enseignement et de l'administration tout membre d'une congrégation non-autorisée. Alfred Cobban, p. 29.

⁵⁰ Georges Benoit-Guyod, p. 169.

général du canton. Les deux hommes avaient les mêmes vues sur la réforme de l'enseignement et l'indépendance de la magistrature.⁵¹

Compte tenu de leur idéalisme et de leur esprit militant, Erckmann-Chatrian ont donc sincèrement pu croire que c'est la Révolution qui avait énoncé les grands principes d'une vraie éducation nationale et que Jules Ferry les avait finalement appliqués.

Il est cependant légitime de se demander si les deux hommes ne doivent leurs conceptions autant théoriques que pratiques qu'à la seule Révolution. En 1841, lorsque Emile finit ses études secondaires, nombreux sont les réformateurs politiques et sociaux qui remuent des idées sur l'éducation. La même année paraissent les Oeuvres complètes de Fourier.⁵² Nous savons déjà qu'Erckmann-Chatrian n'aiment pas les idées économiques et sociales de Fourier ni celles de tout autre socialiste utopiste. Fourier "souffrait qu'on pût le considérer soit comme un homme moral, soit comme un républicain."⁵³ Cependant, cela ne devait pas empêcher Emile Erckmann d'admirer les idées de Fourier et de quelques autres dans le domaine de l'éducation. Sa conception de l'homme qui doit surmonter son animalité au moyen de l'éducation n'est pas

⁵¹Ibid., p. 197.

⁵²Une réédition préparée par S. Debout Gleszkiewicz vient de voir le jour: Charles Fourier, Oeuvres complètes, 6 vols (Paris: Anthropes, 1967).

⁵³Georges Duveau, 1848, p. 238.

nécessairement empruntée à Fourier. Il existe cependant sur ce point précis une similitude de pensée frappante. Ainsi, Fourier dit que

l'homme sans éducation est inférieur aux brutes... au contraire du lion, l'homme privé des leçons de l'éducation ne devient point l'égal des hommes ses semblables.⁵⁴

Saint-Simon et ses disciples dont nous avons dit qu'ils pouvaient à la rigueur avoir influencé Emile Erckmann s'étaient préoccupés tout autant d'éducation. Une revue d'inspiration saint-simonienne, La Ruche populaire, dira, par exemple, dans un article publié en novembre 1840 et signé du typographe Jean-Baptiste Coutant: "La loi électorale comme nous la demandons, est un moyen: la destruction de la misère et l'instruction distribuée à tous, voilà notre but."⁵⁵ On voit que l'éducation se place au premier rang des préoccupations de tous ceux qui ont à coeur la réforme de la société. Et ces préoccupations des années 1840 trouvent leur origine dans le grand mouvement qui n'a pas été sans influencer Erckmann-Chatrion, le romantisme social.⁵⁶

Qu'en est-il de la personne de l'instituteur sur la situation matérielle et morale duquel Erckmann-Chatrion semblent être particulièrement bien renseignés? Ces renseignements sont-ils dignes de foi?

⁵⁴Cité par S. Debout Gleszkiewicz, "Introduction" à Charles Fourier, op. cit., I, viii.

⁵⁵Georges Duveau, 1848, pp. 12-13.

⁵⁶Voir D.O.Evans.

A lire Georges Duveau, grand spécialiste de l'histoire de la France au XIXème siècle, on est surpris de constater à quel point les romans scolaires d'Erckmann-Chatrian donnent une image fidèle de la situation faite aux enseignants de l'époque.

Parlant du problème de l'enseignement en général, Georges Duveau écrit:

Les salles de rédaction où nous venons de faire halte ne sont pas aussi loin qu'on pourrait le croire des salles d'école. A La Presse, nous rencontrons Charles Sauvestre qui évoque le temps où il était instituteur dans le Blésois. "La Commune me donnait 200 frs, c'était le minimum assuré au maître d'école. Avec la rétribution des élèves payants, avec mes émoluments de chantre et de sacristain, je gagnais à peu près 300 frs dans l'année. Cependant, poursuit Sauvestre, les enterrements me ruinaient, car je ne pouvais prendre sur moi de faire le fossoyeur, et en qualité de sacristain je devais donner 15 sous à l'homme qui me remplaçait pour creuser la fosse."⁵⁷

Georges Duveau cite encore le cas d'un autre maître d'école, Lefrançais:

Il est pauvre comme Sauvestre. Il porte un vieux paletot couleur amadou qui plonge les ruraux dans une stupéfaction hargneuse, un paletot anglais fait de tweed, nous dit son propriétaire, mais spongieux, vite gâté par le vent, la pluie, le soleil. Cependant si cruelle que soit la pauvreté, elle est pour Lefrançais moins lourde à supporter que la misère morale.⁵⁸

Nous savons qu'Erckmann-Chatrian décrivent les deux, et il est surprenant à quel point ils trouvent le ton juste

⁵⁷ Histoire du peuple français, p. 245.

⁵⁸ Ibid., p. 245

et réussissent à nous convaincre que ce sont là des documents fidèles sur l'époque.

Sur la situation scolaire elle-même, Georges Duveau nous apprend assez pour nous convaincre de la validité des descriptions des auteurs de l'Histoire d'un sous-maître:

La pédagogie, tant à l'école congréganiste qu'à l'école laïque, est rudimentaire. Quelques leçons apprises par coeur, selon la tradition. Ni les prêtres ni les maires villageois n'aiment beaucoup les novateurs. D'un autre côté, beaucoup de parents pauvres supplient l'instituteur de ne pas trop pousser l'enfant qui voudrait alors s'instruire sérieusement et qui créerait ainsi de tristes difficultés à la famille. Beaucoup d'ouvriers souhaitent que l'enfant passe au plus vite ses jours sur un métier, gagne un petit salaire d'appoint. Dans les vallées vosgiennes, les tisserands n'acceptent d'envoyer l'enfant à l'instituteur qu'à la condition expresse qu'il ne lui apprenne rien.⁵⁹

Le même chapitre que Georges Duveau consacre ainsi à l'enseignement en France, de la Restauration au Second Empire, confirme encore certaines vues d'Erckmann-Chatrian qui avaient pu sembler étrangement partisans ou dépourvues de fondement réel, tel ce paragraphe qui flétrit le malthusianisme scolaire:

Soit routine, soit égoïsme de classe, le patronat ne cherche guère à doter les hommes qu'il emploie d'une culture qui provoquerait dans les groupes sociaux une plasticité, une fluidité inquiétantes pour ses privilèges.⁶⁰

Ou encore, au sujet des programmes de l'enseignement secondaire:

⁵⁹Ibid., p. 249.

⁶⁰Ibid., p. 250.

La bourgeoisie traditionnelle qui, dans les collèges religieux ou au lycée, a cristallisé ses valeurs d'éducation autour de la culture gréco-latine, tient à monopoliser cette culture et elle est d'autre part incapable d'imaginer d'autres types de culture. Hippolyte Fortoul, le ministre de l'Instruction Publique du cabinet à poigne formé au lendemain du Deux-Décembre, est un ex-Saint-Simonien: il voudrait orienter l'enseignement dans un sens scientifique. Il n'est pas suivi. Duruy, un de ses successeurs - très lié personnellement avec Napoléon III, il reste au ministère de 1863 à 1869, - tente avec plus d'énergie et de méthode que Fortoul⁶¹ des efforts analogues. Il échoue à son tour.

Leur hostilité au Second Empire a sans doute empêché Erckmann-Chatrian de reconnaître ces efforts. Mais ce qui paraît surprenant, c'est l'attitude que Georges Duveau attribue à certains chefs "démoc.-soc." qui redoutent que l'école professionnelle, celle qui a précisément la faveur de nos auteurs, ne fasse des hommes techniquement compétents mais civiquement serviles. Et parmi ces adversaires de l'enseignement, Georges Duveau range même Blanqui. Rappelons qu'Erckmann-Chatrian croient possible de former des hommes à l'esprit pratique et libres. Ces remarques montrent que trop d'historiens, par besoin de justifier leurs sympathies ou leurs théories sociales, taisent les contradictions des différents réformateurs de l'époque. C'est peut-être devant le tableau de ces contradictions qu'Erckmann-Chatrian en sont venus à ne se fier qu'à leur propre expérience. Et c'est sans doute de celle-ci qu'ils tirent le programme de formation pratique qu'ils destinent aux élèves des écoles supérieures. Ce

⁶¹Ibid.

programme est, à quelques différences près, celui de la classe industrielle que Chatrian suivait au collège communal de Phalsbourg et dont Erckmann a dû avoir connaissance. Pour le proposer comme modèle, Chatrian avait dû en vérifier les vertus sur sa propre personne. Rappelons que l'enseignement reçu par Chatrian était entièrement orienté vers les connaissances pratiques: français, allemand, comptabilité, tenue des livres, notions d'arpentage, de géométrie, de dessin linéaire. Ce genre d'enseignement était plutôt exceptionnel à l'époque.

Le programme suggéré par nos auteurs soulèvent une question qu'à notre connaissance personne ne s'est jamais posée à propos d'Erckmann-Chatrian. Il est pour le moins curieux que les deux hommes ne mentionnent jamais l'oeuvre éducative du pasteur et philanthrope alsacien, Jean Frédéric Oberlin.⁶² Né à Strasbourg en 1740, pasteur à partir de 1769 d'une des contrées les plus sauvages des Vosges, le Ban de la Roche, il y introduisit la ferveur religieuse et la civilisation en rénovant notamment l'agriculture. En dehors de notions théoriques il apprit aux petits cultivateurs et éleveurs de la région à soigner les arbres fruitiers, à améliorer leurs cultures, à acheter outils et semences en gros par l'intermédiaire d'une coopérative. Ensuite, chose qui aurait certainement

⁶² Voir E. Hertzog, Jean Frédéric Oberlin (Strasbourg: Oberlin, 1946) et Pasteur J. P. Benoit, J.F. Oberlin (Strasbourg: Oberlin, 1955).

impressionné les auteurs de l'Histoire d'un paysan, pendant la Révolution, il encourageait les clubs révolutionnaires à se réunir au temple.⁶³ Il serait pour le moins surprenant que la réputation de Jean Frédéric Oberlin ne soit pas parvenue jusque dans les milieux luthériens de Phalsbourg. Au hameau des Roches, le sous-maître applique un programme qui ressemble de près à celui que le célèbre pasteur mit en pratique sur le versant opposé des Vosges et à la même époque. Il y a là une filiation possible.

L'exemple de la classe industrielle du collège de Phalsbourg et celui, autrement célèbre, du système pratiqué par le philanthrope alsacien, montrent donc qu'il existait un mouvement favorable à une éducation pratique destinée à la jeunesse des campagnes; ce mouvement qui, malgré les encouragements de nos auteurs, mit assez longtemps avant d'aboutir, représente déjà un vrai effort non seulement d'éducation mais aussi de culture populaire.

Concernant cette dernière, il serait pour le moins présomptueux de vouloir présenter nos auteurs comme des pionniers en la matière. Non seulement trouve-t-on au XIXème siècle des noms autrement prestigieux que ceux d'Erckmann-Chatrian associés au problème de la culture populaire, mais

⁶³ Il mourut à Waldersbach, Ban de la Roche, en 1826, donc quatre années après la naissance d'Erckmann.

Aux environs de 1830, encore quelque peu éclipsé par l'éblouissant feu d'artifice de la poésie, du roman et du drame historiques, on trouve, déjà bien vivace, toute une littérature qui "allait au peuple" et qui visait beaucoup plus l'utile que l'agréable. C'est ce genre de littérature qui finira par s'imposer vers 1840 et qui, durant dix ans, connaîtra un véritable triomphe.⁶⁴

Parmi les noms bien connus on citera avant tout Michelet, Lamartine, George Sand et Hugo qui tous, à un moment donné de leur carrière, se proposent d'écrire pour le peuple, mais dont le premier seul est originaire du peuple. Maurice Ragon affirme que "notre voix"⁶⁵ se faisait entendre pour la première fois par sa bouche dans ses livres Le Peuple et Ma Jeunesse. Nous devons le considérer comme un pionnier."⁶⁶ Cependant, nous ne nous attarderons pas à son cas, parce que, contrairement aux trois autres, il n'a pas élaboré ce qu'on peut appeler une théorie de la culture populaire. Son idéal populaire est avant tout un idéal en action. Quant aux autres, nous n'avons pas l'intention de procéder à une étude comparative de leurs théories pour les opposer à celles d'Erckmann-Chatrian. Un bref résumé suffira à en faire ressortir les traits essentiels et, indirectement, à souligner l'originalité de nos auteurs.

Lamartine expose ses principales idées sur ce que devrait être la culture populaire dans sa préface à Geneviève, Histoire

⁶⁴ Georges Jarbinet, p. 40.

⁶⁵ Celle du peuple.

⁶⁶ Les Ecrivains du peuple, Coll: Germinal (Paris: Vigneau, 1947), p. 13.

d'une servante.⁶⁷ Le poète y reconnaît que les chefs-d'oeuvre traditionnels de la littérature ne sont pas accessibles au peuple. Il est cependant convaincu que "les livres pour le peuple, aussitôt qu'on aura compris que le peuple a besoin de lire, vont être sous toutes les formes, l'emploi utile, honorable et sain de cette multitude de talents qui ont besoin d'écrire."⁶⁸ Ces livres raconteront des histoires simples prises dans la condition même de ceux qui les lisent. Et Lamartine se propose de contribuer lui-même à cette production populaire en présentant quelques vies obscures telles qu'il les a entendu raconter et dans une édition accessible aux plus pauvres. D'une façon caractéristique il ajoute: "La littérature populaire sera ébauchée; elle ne peut commencer et finir que par des ouvrages de sentiment car les classes lettrées de la population sont intelligence; mais les classes illettrées ne sont que coeur!"⁶⁹ C'est malheureusement à cette idée, semble-t-il, qu'il faut attribuer l'échec de la mise en oeuvre du programme défini ci-dessus. En écrivant Geneviève et Le Tailleur de pierres de Saint-Point⁷⁰ il a recours au même vocabulaire poétique, spiritualiste, religieux, donc le plus

⁶⁷Paris: Lévy Frères, 1851.

⁶⁸Ibid., pp. 42-43.

⁶⁹Ibid., p. 57.

⁷⁰Paris: Lecou, Furne, Pagnerre, 1851.

souvent abstrait, qui caractérise une bonne partie de son oeuvre poétique. Un homme du peuple, habitué au concret, peut difficilement comprendre ces envolées lyriques. A ce projet, Lamartine ajoutera encore celui de fonder l'histoire et le journalisme qui, pour les mêmes raisons n'aboutira pas davantage.

George Sand, dans sa préface à François le Champi⁷¹ est autrement réaliste que le poète. Seulement, elle a l'ambition de concilier deux publics opposés, celui des villes ou mieux, de la ville par excellence, Paris, et celui des campagnes. Pour le premier, la langue sera moderne et d'un certain niveau littéraire; pour le second elle sera simple, naïve et riche en expressions du terroir berrichon afin de faire vrai. Nous hésitons à affirmer que ce soit cette recherche d'un point de rencontre entre deux publics diamétralement opposés qui soit responsable de l'échec relatif que souligne Georges Duveau,⁷² relatif en ce sens que cette oeuvre ne sera pas lue par le peuple:

Rappelons encore, avant de quitter la Bonne Dame de Nohant,⁷³ François le Champi. La préface de ce livre, pour tous ceux qui ont le souci d'une littérature adaptée aux besoins et aux rêves des masses, est un document de premier

⁷¹ Bruxelles: Méline, Cans et Cie, 1848.

⁷² Histoire du peuple français, p. 56.

⁷³ Georges Duveau vient d'affirmer que les descriptions que George Sand fait du paysan sont loin d'être aussi artificielles que celles de Zola car elle connaissait par expérience ce qu'était un fromental ou un verger. Ibid., p. 54.

ordre qui a gardé aujourd'hui toute sa valeur. George Sand a posé le problème avec une admirable lucidité. Elle ne l'a pas résolu. George Sand, qui a passionné Dostoevsky, n'a pas été en France un écrivain populaire. Elle a su rapporter les propos du chanvreux. Elle n'a pas été lue par le chanvreux qui lui a préféré Eugène Sue.⁷⁴

Comme Lamartine, George Sand ne s'explique pas sur le genre d'éducation qu'elle aimerait voir donner au peuple pour le mettre à même d'aborder la lecture de cette littérature qui lui est spécialement destinée. Cela est encore plus vrai de Victor Hugo qui, des trois grands écrivains du XIX^{ème} siècle, est peut-être celui qui s'est le plus activement dépensé en faveur du peuple,⁷⁵ mais qui, dans sa conception d'une authentique culture populaire, se cantonne le plus dans le domaine des généralités,⁷⁶ dont l'exemple suivant:

1830 a ouvert un débat, littéraire à la surface, social et humain au fond. Le moment est venu de conclure. Nous concluons à une littérature ayant ce but: Le Peuple. Le Peuple, c'est à dire l'Homme.⁷⁷

⁷⁴Ibid., p. 56.

⁷⁵Rapportons, en particulier, ces propos que, en 1880, le poète aurait tenus devant Alfred Barbon après avoir condamné L'Assommoir de Zola:

"Je le sais, je suis descendu dans toutes ces misères, mais je ne veux pas qu'on les donne en spectacle. Vous n'en avez pas le droit, vous n'avez pas le droit de nudité sur la misère et sur le malheur... J'y ai pénétré en moraliste, en médecin, mais je ne veux pas qu'on s'y introduise en indifférent ou en curieux et nul n'en a le droit."
Voir: Emile Zola, Les Rougon-Macquart, La Pléiade, II (Paris, Gallimard, 1961), p. 1563.

⁷⁶Victor Hugo, Oeuvres complètes, Philosophie II, William Shakespeare, Deuxième partie, Livre V, Les Esprits et les Masses, VII (Paris: Albin Michel, 1937).

⁷⁷Ibid., p. 168.

Et la seule suggestion pratique qu'il fasse nous semble très peu réaliste:

Nous voudrions voir dans⁷⁸ les villages une chaire expliquant Homère aux paysans.

Ce qui distingue donc Erckmann-Chatrion de leurs confrères plus célèbres du XIXème siècle, c'est qu'avant d'écrire des livres pour le peuple ou de vouloir lui expliquer les grands classiques, ils posent comme exigence un programme d'éducation minimum reposant tout d'abord sur l'apprentissage d'un français simple, pouvant être parlé, écrit et compris sur l'ensemble du territoire et qui, contrairement à ce que demande George Sand, transcende les habitudes du parler local. On comprend mieux ces exigences si l'on se rappelle que pour le public auquel Erckmann-Chatrion destinent leur oeuvre le français est très souvent la seconde langue. Et nous ne pensons pas seulement à ceux des Alsaciens-Lorrains qui parlent encore aujourd'hui un dialecte alemanique, mais aux nombreux villageois des autres parties de la France dont la langue la plus courante est souvent un patois local.

Il faut reconnaître, cependant, que le problème de la culture populaire n'est pas aussi simple qu'Erckmann-Chatrion veulent bien nous le faire croire. Ce qu'ils en disent mérite réflexion. André Wurmser, qui éprouve pourtant la plus grande

⁷⁸Ibid., p. 171.

sympathie pour les buts des deux hommes n'est pas convaincu. Il ne croit pas surtout qu'il convienne de distinguer entre chefs-d'oeuvre destinés au seul public bourgeois et ouvrages spécialement destinés au peuple. Il pense, au contraire, que les chefs-d'oeuvre du passé appartiennent aux ouvriers et aux paysans tout autant qu'aux bourgeois, même s'il faut, comme le disait Maïakovski, "organiser la compréhension."⁷⁹ Le problème n'admet pas de solution facile.⁸⁰ Une étude de l'art populaire d'Erckmann-Chatrion nous permettra de pénétrer au coeur du problème et d'y entrevoir au moins une tentative de solution. Retenons pour le moment que, loin de se borner à ne faire que la théorie de l'art populaire, Erckmann-Chatrion essayeront comme Lamartine et George Sand d'en faire la démonstration pratique. Ce seront leurs Contes et romans qui en dehors de l'idéal de culture populaire, illustreront encore leur idéal humain, puis républicain.

⁷⁹"Introduction" à Maître Gaspard Fix, p. 42.

⁸⁰D'après D. O. Evans, le fossé qui sépare la littérature du peuple ne ferait que grandir:
 "Increasingly, the influence of modern literature tends to be an intellectualist factor. Politically and socially it is less significant, in spite of the spread of popular education, than was a hundred years ago the influence of Victor Hugo; at least it is relatively much slower in reaching the masses. That the cultural lag has grown rather than decreased since the nineteenth century is hardly to be denied: though analphabetism has virtually disappeared illiteracy is still prevalent, and the important books of our time are read by only a limited public. Op. cit., p. 92.

CHAPITRE V

L'Idéal humain

Seconde partie du triptyque énoncé plus haut, l'idéal humain d'Erckmann-Chatrian ne saurait se comparer à leur idéal de culture populaire ou encore à leur idéal républicain qui fera l'objet du prochain chapitre. En effet, l'idéal humain est beaucoup moins explicite parce que plus senti que raisonné, plus instinctif en somme. Il est moins une idéologie qu'un phénomène affectif, une réaction spontanée devant un mode de vie qu'Erckmann-Chatrian ont en partie connu. Leurs personnages le vivent plutôt qu'ils ne le proclament. D'autre part, il diffère encore des deux autres en ce qu'il accuse une évolution de l'optimisme vers un certain pessimisme allant de pair avec les événements militaires, politiques et le développement économique et social du XIXème siècle. C'est peut-être cet idéal qui, vers le tournant du siècle, en plus des raisons déjà invoquées,¹ explique une certaine désaffection du public pour les Contes et romans. En effet, l'apologie de la vie simple et provinciale, de l'activité agricole et artisanale, la nostalgie du passé alliée à une certaine méfiance à l'égard du

¹Voir au chapitre I, 1ère partie.

progrès scientifique et de la civilisation urbaine, pouvaient paraître anachroniques au moment même où s'amorçait en France l'exode rural et commençait à triompher le machinisme. L'attitude de Zola envers les Contes et romans ne s'explique pas autrement. Parlant des personnages qu'Erckmann-Chatrion mettent en scène, celui-ci dira déjà en 1866:

Ce petit peuple vit dans un coin de la France, dans le fond de l'Alsace, ayant des moeurs d'une autre époque et vivant une vie qui n'est pas la nôtre. Il est en plein âge d'or.²

Mais en plein XXème siècle où, sans désirer revenir à un passé à tout jamais révolu, nous ne sommes plus assez naïfs pour voir dans la science une panacée universelle, cette oeuvre et l'idéal qu'elle illustre exercent de nouveau un certain attrait sur les esprits. Nostalgie malgré tout du passé ou espoir de pouvoir en tirer une leçon et réaliser, avant qu'il ne soit trop tard, un équilibre entre les bonnes traditions du passé et les exigences du présent et de l'avenir? La deuxième explication est certainement valable pour la vieille Europe, non pas toujours chez les technocrates trop souvent hantés par la nécessité d'effacer le retard technique et économique qui sépare le Vieux Monde du Nouveau, mais chez les humanistes,³ plus soucieux de sauvegarder des valeurs humaines.

² Mes Haines, p. 186. Un peu plus loin Zola sera cependant obligé d'avouer: "Je ne connais pas ce monde alsacien qui emplit l'oeuvre; il se peut qu'il existe ..." pp. 199-200.

³ Jean Fourastié, Raymond Aron, Jean-Marie Domenach et de nombreux autres.

Mais comment savons-nous que les Contes et romans expriment réellement l'idéal humain de nos auteurs puisque, contrairement à ce qui se passe pour les deux autres, ils ne se prononcent que rarement sur son sujet? Il y a tout d'abord les conversations ou les réflexions de leurs personnages sympathiques et que confirment d'ailleurs certains documents dont nous disposons; mais il y a surtout une suite de tableaux et de portraits empreints de qualités qui ne laissent aucun doute sur l'admiration, voire la vénération, qu'ils suscitent chez nos auteurs. Nous reconnaissons volontiers que ces scènes sont trop souvent parées de l'auréole que leur confère une enfance heureuse. Mais, comme le dit Schoumacker:

Il faut bien croire que ce monde a existé. ... le caractère même du talent d'Erckmann-Chatrian, riche en observation et restitution mais presque complètement dépourvu d'invention, nous le confirme.⁴

De quoi donc est fait cet idéal humain d'Erckmann-Chatrian tel qu'il apparaît dans leur oeuvre?

A sa base il y a tout d'abord la province, et, dans celle-ci, une région géographique et naturelle précise: le grand pays phalsbourgeois, à cheval sur le plateau lorrain et les Vosges, au sein duquel nos auteurs sont nés et ont grandi.⁵ Pour nos auteurs ce cadre, ce décor revêtent une importance

⁴Op. cit., p. 291.

⁵Ibid., 2ème partie, chapitre 2: Le Pays et les paysages, pp. 239-264.

primordiale. En ce qui les concerne ils représentent une condition de leur idéal.

Ce que les deux auteurs en aiment, ce n'est pas tant un certain pittoresque sauvage qu'ils se plairont à faire ressortir à l'époque de leurs contes fantastiques et sous l'influence du romantisme,⁶ mais un paysage à la mesure de l'homme et que caractérise surtout la présence de la montagne et de la forêt. Il est vrai qu'Erckmann-Chatrian nous mènent quelquefois en pays de plaine et de haute montagne, mais cela est exceptionnel et n'arrive que lorsqu'ils conduisent leurs héros sur les champs de bataille de l'Europe. Mais en général, leur paysage préféré se compose de montagnes et de forêts qui servent d'abri, de refuge, et qui, détail non moins intéressant, ouvrent sur de larges horizons. Témoin ce début du Banni:

Au-dessus de Saverne, à partir de la colonne qui marquait autrefois la limite du Bas-Rhin et de la Meurthe⁷ se détache du grand chemin de Paris - à droite, en montant la côte - une jolie route forestière vers la Petite-Pierre et Bitche.

En suivant cette direction, vous laissez à votre gauche l'ancienne forteresse de Phalsbourg dont l'église, l'hôtel de ville et les casernes se dessinent sur l'horizon lointain de la Lorraine.

Je ne crois pas qu'il existe en France de route mieux tracée ni plus pittoresque que celle-là; elle forme de grands circuits au penchant de la côte; l'ombre des hêtres et des sapins vous couvre, vos regards se perdent, au-dessous, dans d'immenses trouées sur la plaine d'Alsace, jusqu'aux rives du Rhin.

Vous ne découvrez dans les gorges environnantes que des cimes, des rochers, des genêts dorés, des bruyères lilas: c'est un coup d'oeil splendide. (Contes et romans, XIII, 183)

⁶Voir plus loin, chapitre VII, 3ème partie.

⁷Aujourd'hui la Moselle.

Dans une majorité des Contes et romans se retrouvent des descriptions typiques de ce paysage. On verra, au moment de parler de l'art de nos auteurs, que l'ampleur de ces coups d'oeil ne correspond pas toujours à la réalité et qu'elle est à mettre au compte de l'imagination d'Emile Erckmann. Retenons, cependant, que ce genre de description, mainte fois répété, témoigne bien de la façon dont les deux hommes voyaient leur petit pays: à la fois abrité et refermé sur soi, et, semblable à une fenêtre grand ouverte sur le monde environnant.

Ah! Père Daniel quel est notre bonheur de vivre au milieu des bois, derrière les montagnes! ... Nous sommes ici comme Noé dans l'arche d'alliance, lorsque les tempêtes, semées d'éclairs et de tonnerres, mugissaient autour et que les mers répandaient leurs abîmes dans les cieux!

(Contes et romans, VII, 178)

dira le curé Nicklausse à Daniel Rock. A l'égal de la flore et de la faune, l'homme trouve dans ce cadre un terrain propice à son développement, y enfonce, pour ainsi dire, des racines profondes et s'y épanouit en harmonie avec la nature environnante. Et de même que certains spécimens végétaux se transplantent difficilement d'une terre dans une autre, de même le dépaysement et surtout l'exil réussissent rarement aux héros d'Erckmann-Chatrian. Ainsi dans l'Histoire d'un homme du peuple, Jean-Pierre Clavel, ouvrier-menuisier arrivé à Paris, pour s'y perfectionner dans son état, ne respire vraiment qu'au Jardin des Plantes car,

... au moins là tout n'était pas des pierres, au moins ces plantes vivaient. Ah! c'est quelque chose de voir la vie. Oui, j'en étais content, tellement content, que l'attendrissement me gagnait, et que je m'assis sur un banc à l'intérieur pour regarder, respirer et presque fondre en larmes. Depuis trois mois je n'avais pas vu d'autre verdure que les grandes allées en murailles des Tuileries, je ne savais pas ce qui me manquait, alors je le compris et je me promis bien de revenir. Ah! s'il était tombé seulement un peu de rosée, cela m'aurait fait encore plus de bien; mais il ne tombe pas de rosée à Paris; tout est sec en été, tout est boueux en hiver.

(Contes et romans, IX, 16)

Cependant, pour Jean-Pierre Clavel, cette visite au Jardin des Plantes se termine sur une note déprimante, car les animaux qu'il y voit, prisonniers dans leurs cages et à l'étroit dans leurs fosses, lui rappellent par contraste ceux de son pays, jouissant de toute liberté ou, du moins, vivant en harmonie avec leur milieu:

... tout cela, pour moi c'était de la vieillerie, comme ces carcasses de baleine et d'animaux d'avant le déluge, qui sont enfermées, avec des étiquettes, dans une grande bâtisse bien propre, et qui ressemblent à des poutres vermoulues. Je les regardais bien, mais j'aimais mieux la verdure, et rien qu'un épervier dans la montagne, quand il passe d'une roche à l'autre en jetant son cri sauvage, rien qu'un boeuf qui fume à la charrue, ou un chien de berger qui rassemble le troupeau, me paraissait mille fois plus beau que ces aigles, ces hyènes et ces lions décrépits.

(Contes et romans, IX, 162)

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, Erckmann-Chatrian ne se font ici ni ailleurs les apologues de la vie en pleine nature. Leur héros, Jean-Pierre Clavel, a simplement la nostalgie d'un paysage et d'un mode de vie familiers. Ce qu'on appelle le "mal du pays" n'est pas étranger à l'expression

de ces sentiments. Et, plus loin, il fera preuve de plus de nostalgie encore pour sa petite ville de Saverne que pour les paysages environnants. Erckmann-Chatrion, en effet, n'ont ni goût ni sympathie pour la vie du "bon sauvage." Tout en admettant, comme le prouve le cas de Myrtille (III), que cela est nécessaire aux bohémiens, par exemple, ils sont loin de considérer la vie à l'état naturel comme un mode de vie enviable ou une vertu. Les bohémiens eux-mêmes ne pratiquent-ils pas le vagabondage qui les mène de village en village, plutôt qu'un genre de vie qui les isole en pleine nature et loin de toute civilisation?

L'idéal d'Erckmann-Chatrion est plutôt la vie en petite communauté urbaine ou rurale dont Phalsbourg et Soldatenthal ou encore la Petite-Pierre sont les modèles.

Ainsi, si le pays, au sens géographique du mot, sert de cadre naturel et représente une condition nécessaire à l'idéal des auteurs, la petite ville ou le gros bourg, ou encore le village et hameau, en forment le cadre restreint et pratique. Sans doute, dans aucun de leurs contes ou romans, ils ne se lancent directement ou indirectement dans des considérations théoriques sur les avantages de la vie en petite communauté. Dans tous, cependant, ils nous font un tableau pittoresque et par endroit quasi-idyllique de la petite localité. On verra que, ce faisant, ils placent ces descriptions à une époque précise, celle de la Restauration et de la Monarchie de Juillet.

Dans L'Ami Fritz, par exemple, dont l'action se situe justement en 1832, Fritz Kobus, après avoir passé quelques jours dans sa ferme du Meisenthâl, regagne à pied sa petite ville en se disant:

Partout ailleurs je puis être assez content, mais jamais aussi calme, aussi paisible que dans mon vieux Hunebourg.
(Contes et romans, V, 63)

Et Hunebourg, comme tant de petites villes des Contes et romans, est une copie fidèle de la bonne petite ville de Phalsbourg avec ses portes, ses jardins de vétérans, ses vieux remparts moussus, son petit hôtel de ville et ses brasseries, sa place des Acacias, etc... En se faisant les apologues de la petite ville, Erckmann-Chatrian continuent ainsi, s'ils ne l'inaugurent, une tradition littéraire française qui, selon Duveau, est maintenant vieille d'à peu près cent ans et qui trouve sa plus belle expression dans le livre du poète Jean Follain: Chef-Lieu.⁸

Ce que les deux hommes se plaisent tout d'abord à souligner dans la description de cette vie de petite ville ou de petit village, cadre nécessaire à l'épanouissement de leur idéal, c'est l'intimité avec la nature environnante qui y fait sentir son influence. De même, ils aiment montrer que les habitants y vivent au rythme des saisons. De sa chambre à Hunebourg, Fritz Kobus perçoit ainsi jusqu'au souffle venant de la montagne:

⁸Voir Histoire du peuple français, p. 388.

De petits coups de vent tiède soulevaient les rideaux de Fritz et les laissaient retomber; aussitôt après, le souffle de la montagne, refroidi par les glaces qui s'écoulaient lentement à l'ombre des ravines, remplissait de nouveau la chambre.
(Contes et romans, V, 8)

Dans la même ville l'arrivée des cigognes met la population en liesse car elles annoncent la présence du printemps et l'apparition prochaine de l'été.

En outre, nos auteurs soulignent l'harmonie qui règne entre les différentes parties de la petite agglomération et l'atmosphère de calme et de repos dans laquelle elle semble baigner. Parmi les nombreux tableaux qui, mieux que tout commentaire, rendent compte de cet idéal, retenons, par exemple, ce début de Myrtille, un des contes les plus attachants des auteurs. Chez Erckmann-Chatrian, ces descriptions s'étendent toujours sur plusieurs longs paragraphes, tant est grande leur ferveur et leur enthousiasme, leur désir aussi de ne négliger aucun détail caractéristique de cet idéal humain:

Tout au bout du village de Dosenheim en Alsace, à cinquante pas au-dessous du sentier sablonneux qui mène au bois, s'élève une jolie maisonnette entourée d'arbres fruitiers, la toiture plate chargée de grosses pierres, le pignon sur la vallée.

Quelques volées de pigeons tourbillonnent autour, des poules se promènent le long des haies, un coq se perche sur le petit mur de son jardin et sonne le réveil ou la retraite dans les échos du Falberg; un escalier à rampe de bois, où pend la lessive, monte au premier étage, et deux rameaux de vigne grimpent à la façade et vont s'épanouir jusque sous le toit.

Si vous gravisiez l'escalier, vous découvriez, au fond de la petite allée, la cuisine avec ses plats fleuronnés, ses soupières rebondies; si vous ouvrez la porte à droite, vous entrez dans la grande salle aux vieux meubles de chêne, au plafond rayé de poutres brunes, à l'antique horloge de Nuremberg qui bat la cadence.

Une femme de trente cinq ans, la taille serrée dans un long corset de taffetas noir, la tête surmontée de la toque de velours aux grands rubans tremblotants, file et rêve.

Un homme en habit de peluche et culotte de drap marron, le front large, osseux, le regard calme et réfléchi, fait sauter sur ses genoux un gros garçon joufflu, en sifflant le boute-selle.

Le village s'aperçoit au fond de la vallée comme encadré dans les petites fenêtres de la maisonnette; la rivière saute par-dessus l'écluse du moulin et traverse la grande rue tortueuse, les vieilles maisons avec leurs échoppes sombres, leurs hangars, leurs lucarnes, leurs filets étendus au soleil; les jeunes filles qui lavent, agenouillées sur la pierre de la rive; les boeufs qui s'abreuvent et mugissent gravement au milieu des grands saules; les jeunes pâtres qui font claquer leur fouet; les cimes des montagnes, où se découpe la flèche grêle des sapins, tout cela se mire dans le flot bleu qui passe, emportant des flotilles de canards, ou quelques vieux arbres déracinés sur la côte.

En voyant ces choses, avec l'attendrissement convenable, vous pensez: "Le Seigneur Dieu est bon!...Tout ce qu'il fait est parfait, excellent...Rendons lui grâces et célébrons ses louanges dans les siècles des siècles. Amen!"

(Contes et romans, III, 127-128)

Lorsque, par extraordinaire, Erckmann-Chatrion décrivent des paysages moins typiquement vosgiens, par exemple, un vignoble alsacien,⁹ ceux-ci respirent le même aircalme et serein. On aura remarqué en passant, dans le texte de Myrtille, la présence de l'antique horloge de Nuremberg battant la cadence. De nombreuses descriptions d'intérieur d'Erckmann-Chatrion comprennent une telle horloge qui ne semble pas tant marquer l'heure et le temps qui passe que symboliser l'harmonie et la régularité de l'existence quotidienne. En effet, dans l'idéal humain illustré par de nombreux contes et romans, tout semble réglé

⁹Confidences d'un joueur de clarinette Contes et romans, III.

comme par un mouvement d'horlogerie. Pourtant, cette régularité de l'existence quotidienne de la petite ville ou du village n'apparaît jamais comme monotone ou routinière, car la vie y est un émerveillement continu et chaque jour qui passe la promesse d'une surprise nouvelle. Ce sentiment est naïvement exprimé par le petit Fritz, narrateur de Madame Thérèse, dans sa description de l'existence qu'il mène à Anstatt, petite localité des Vosges du Nord, entre son oncle le Dr Jacob Wagner et la vieille servante de celui-ci, Lisbeth:

Oh! le bon vieux temps! Comme tout était calme, paisible autour de nous! Comme tout se faisait régulièrement! Jamais le moindre trouble: le lundi, le mardi, le mercredi, tous les jours de la semaine se suivaient exactement pareils.

Chaque jour on se levait à la même heure, on s'habillait, on s'asseyait devant la bonne soupe à la farine apprêtée par Lisbeth. L'oncle partait à cheval; moi j'allais faire des trébuchets et des lacets pour les grives, les moineaux et les verdiers, selon la saison.

À midi nous étions de retour. On mangeait du lard au chou, des noudels et des knoepfels. Puis j'allais pâturer, ou visiter mes lacets, ou bien me baigner dans la Queich quand il faisait chaud.

Le soir, j'avais bon appétit, l'oncle et Lisbeth aussi, et nous louions le Seigneur de ses grâces.

(Contes et romans, VI, 5)

Ce sentiment est encore éloquemment résumé par Jean Follain qui dans son livre consacré à la vie de la petite ville écrit:

Tout durait et restait peuplé d'attente, et cette impression de toujours voir les choses durer et attendre ne m'a pas quitté.¹⁰

¹⁰Cité par Georges Duveau, Histoire du peuple français, p. 388.

Cette atmosphère de repos et de contentement ne provient pas, cependant, du seul cadre naturel ou du seul fait que cette vie paisible se déroule dans la petite agglomération. Erckmann-Chatrian aiment rappeler dans leurs tableaux de la petite localité urbaine ou rurale que l'économie y repose sur la petite propriété et l'activité agricole et artisanale. La propriété foncière et immobilière, un des aspects essentiels de l'idéal républicain de nos auteurs, comme on le verra,¹¹ l'est tout autant de leur idéal humain. Si dans l'Histoire d'un paysan ils font de la lutte pour l'accès à la propriété un des épisodes principaux, dans Maître Daniel Rock (VII), L'Ami Fritz, Les Confidences d'un joueur de clarinette (III), ils montrent la propriété, surtout foncière, comme un facteur d'indépendance économique malgré les aléas de la vie du cultivateur. Le plus souvent cette possession de la terre s'accompagne de la connaissance d'un métier, fait qui renforce encore l'indépendance économique de celui qui le pratique. Plus souvent encore, le fermier est quelqu'un qui a commencé par exercer un métier et qui, grâce à ses économies, a pu acquérir de la terre. Tel semble bien être le cas de Maître Jean de l'Histoire d'un paysan. Maître-forgeron, il confiera la direction de sa forge à son filleul Michel afin de pouvoir s'occuper exclusivement de l'exploitation des terres nouvellement acquises dans le cadre de la vente des biens nationaux. Michel lui-même,

¹¹Voir au chapitre VI.

d'abord forgeron, puis commerçant, abandonnera son épicerie de Phalsbourg pour aller prendre la succession de cette même ferme du Valtin. Cette insistance sur la valeur de la terre, source de prospérité et de sécurité, fait tout naturellement penser à Turgot et Quesnay,¹² tous deux représentants de l'école physiocrate du XVIIIème siècle pour laquelle toute richesse venait de la terre. Rien ne prouve, cependant, que nos auteurs aient été influencés par cette école malgré l'admiration d'Erckmann pour les écrits du XVIIIème siècle; d'autre part, ils reconnaissent également certaines vertus pratiques au commerce et à l'industrie comme le montrent des livres tels Les Deux frères, Un Chef de chantier à l'isthme de Suez (IX) et quelques autres encore. S'il fallait trouver une filiation pour l'aspect agricole de l'idéal humain d'Erckmann-Chatrion, c'est peut-être chez un Michelet qu'il faudrait la chercher. En effet, à l'exemple de l'illustre historien dans son livre Le Peuple, nos auteurs montrent dans leurs histoires qu'en dehors de certains avantages non négligeables mais d'ordre économique, la propriété a surtout des avantages moraux. Ainsi Michelet dira:

...Que la propriété soit grande ou soit petite, elle relève le coeur. Tel qui ne se serait pas respecté pour lui-même, se respecte et s'estime pour sa propriété.¹³

¹²Du premier, voir: Réflexions sur la formation et la distribution des richesses (1766), et du deuxième: Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole (1760).

¹³Op. cit., p. 17.

Et quelques pages plus loin,

La liberté, pour qui connaît les vices obligés de l'esclave, c'est la vertu possible. Une famille qui, de mercenaire devient propriétaire, se respecte, s'élève dans son estime, et la voilà changée; elle récolte de sa terre une moisson de vertus. La sobriété du père, l'économie de la mère, le travail courageux du fils, la chasteté de la fille, tous ces fruits de la liberté, sont-ce là, je vous prie, des biens matériels, sont-ce des trésors qu'on peut payer trop cher?¹⁴

En insistant fortement sur la relation directe entre propriété et moralité, Michelet semble établir une théorie courante dans les contes et romans d'Erckmann-Chatrion. Chez ceux-ci, l'acquisition de la propriété est quelquefois détournée de son vrai but comme dans Les Deux frères où elle devient un moyen subtil pour les frères ennemis de s'empoisonner mutuellement l'existence, ou dans Maître Gaspard Fix où elle devient un instrument de domination économique et politique. Mais, dans les deux cas, l'équilibre est rétabli. Des héritiers plus sages ou prodigues en profiteront, suivant que la propriété a été honnêtement ou malhonnêtement acquise, pour la faire fructifier ou la dilapider. Les deux auteurs semblent vouloir faire la démonstration que: "Bien mal acquis ne profite pas."

Ce qui est vrai de la propriété foncière l'est aussi du métier qui donne indépendance et fierté, à cette différence près que l'artisan peut exercer son activité à travers le monde alors que le paysan est rivé à ses terres. Les Contes et romans

¹⁴Ibid., p. 17.

glorifient donc le rôle du paysan et de l'artisan¹⁵ qui tous deux sauvegardent certaines valeurs et préservent intacts les mœurs héritées de leurs pères.

Quelles sont ces valeurs et ces mœurs? On ne saurait les énumérer toutes tant elles se révèlent nombreuses. On essaiera simplement de dégager celles que nos auteurs semblent admirer le plus.

Tout d'abord une certaine sagesse, un sens de la modération qui viennent tempérer l'instinct légitime d'acquisition et de possession et l'ambition. C'est ainsi que l'oncle Stavolo des Confidences d'un joueur de clarinette, à qui ses concitoyens d'Eckersvir, en Alsace, veulent offrir une place de conseiller municipal parce qu'il a pu acheter son quinzième arpent de vigne en le payant comptant entre les mains du notaire, répond à ces gens bien intentionnés:

Il ne suffit pas, mes chers amis, de savoir acquérir, il faut encore savoir conserver; combien de gens, à force de vouloir des honneurs et la gloire finissent par se ruiner de fond en comble! Allons, allons, vous êtes de bons enfants; vous avez voulu me faire plaisir, je le sais, mais vous avez pris un mauvais moyen. Ma place n'est pas au conseil municipal, elle est dans mes vignes; je ne veux être que Conrad Stavolo... et je le suis, par la grâce de Dieu. (Contes et romans, III, 1)

Le héros d'Erckmann-Chatrion qui incarne encore bien davantage ces vertus de sagesse et de modération est sans conteste

¹⁵Voir Frédéric Kniffke, "La Place de l'artisan dans l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion," dans Artisans et ouvriers d'Alsace, Publications de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, Tome IX (Strasbourg: Istra, 1966).

Fritz Kobus¹⁶ qui fait en plus preuve d'une certaine méfiance à l'égard du monde industriel. Lorsque, à la mort de son père, il se trouve possesseur "d'une belle maison sur la place des Acacias, d'une bonne ferme dans la vallée de Meisenthal et de pas mal d'écus placés sur solides hypothèques ...,"¹⁷ il adopte un genre de vie qui lui paraît aussi raisonnable et agréable que possible:

Tâche d'avoir toujours la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds: c'est le précepte de la sagesse. Et surtout évite ces trois choses: de devenir trop gras, de prendre des actions industrielles et de te marier.

(Contes et romans, V, 2)

Si la première et la troisième résolution de la dernière phrase témoignent du sens de l'humour de nos auteurs, la deuxième reflète une attitude qui nous semble fondée sur leur conception "physiocrate" de la richesse.

Il n'est pas surprenant que cet homme indépendant, paysan ou artisan, soit le plus souvent un homme de coeur ou simplement un honnête homme, terme qui chez Erckmann-Chatrion n'a aucun rapport avec l'honnête homme du XVII^e siècle. A vrai dire, il y a deux types d'honnête homme chez nos auteurs: celui que sa situation sociale et le sort matériel condamnent au rôle de simple gagne-pain de sa famille qu'il remplit d'ailleurs humblement et courageusement, tel le père Bastien de l'Histoire d'un paysan; ensuite, celui à qui ses origines sociales, sa

¹⁶Du roman L'Ami Fritz.

¹⁷Ibid., p. 1.

profession ou son éducation donnent un certain ascendant sur ses semblables et confient un rôle plus important au sein de la communauté qu'il habite, tels l'oncle Jean et le colporteur Chauvel du même roman. L'honnête homme d'Erckmann-Chatrian, s'il se distingue encore par la bonté et une bonne dose de tolérance, fait surtout preuve d'une grande probité intellectuelle et morale. Au milieu des vicissitudes de l'existence quotidienne, des nombreux changements de régime dont ils en ont décrit sept et vécu cinq, il n'y a rien qu'Erckmann-Chatrian admirent autant dans un homme que la fidélité sans défaillance à une noble idée. Bien sûr, les idéologies ne se valent pas toutes, et la fidélité au nom de la fidélité est loin de constituer une vertu en soi. L'obstination dans l'erreur, si elle est moins méprisable, humainement parlant, que l'opportunisme, n'en est pas moins condamnable. Valentin, le compagnon-forgeron de l'Histoire d'un paysan, qui reste royaliste au milieu des changements politiques et sociaux en est un bon exemple. Bon garçon du reste, sa fidélité à la monarchie le poussera à se faire traître à la patrie. Pour Erckmann-Chatrian, l'idéal qui mérite avant tout cette fidélité, c'est l'idéal républicain. Et l'honnête homme républicain est celui qui occupe généralement une place privilégiée dans les Contes et romans. Pourtant, il ne faudrait pas associer ce type humain au petit bourgeois dépeint par les initiateurs du mouvement réaliste: Champfleury, Duranty et Murger. Il ressemble encore moins au bourgeois avide,

borné et suffisant que fustige Flaubert.

L'idéal humain des auteurs des Contes et romans comprend donc une société hiérarchisée dans laquelle le mérite, la considération et le respect s'obtiennent par le travail dur et honnête des champs ou de l'atelier. Aux paysans et artisans s'ajoutent naturellement, dans la petite ville, des commerçants, fonctionnaires, petits employés et quelques penseurs, représentants des professions libérales, qui passent souvent pour des originaux. Faisant fonction de ferment, ceux-ci tirent quelquefois les habitants de leurs préoccupations trop matérielles et quotidiennes en les amenant à réfléchir et en leur donnant le soupçon d'autre chose. Tel est, par exemple, le rôle du professeur Burguet du Blocus (VIII) qui arrive à convaincre une population phalsbourgeoise au patriotisme exacerbé qu'un jeune déserteur a pu agir autrement que par lâcheté, réussissant ainsi à le faire acquitter par le tribunal militaire.¹⁸ Dans les contes d'inspiration fantastique, ces originaux deviendront souvent les interprètes et agents du surnaturel, tels Théodore Blitz du conte Le Blanc et le Noir (VII).

Le bon sens de l'honnête homme d'Erckmann-Chatrian lui apprend encore la valeur de la paix. Sans paix il n'est pas de prospérité possible. C'est ainsi qu'il faut comprendre le manque d'enthousiasme des "héros" d'Erckmann-Chatrian pour l'aventure militaire. Est-ce à dire que l'homme du peuple,

¹⁸Contes et romans, VIII, pp. 396-399.

paysan ou artisan, manque de courage, justifiant ainsi Sainte-Beuve qui, on se le rappelle, qualifia les Contes et romans d'"Iliade de la frousse"?¹⁹ Non, l'homme du peuple ne fait pas preuve de lâcheté, surtout lorsqu'il y va de ses intérêts légitimes; mais il se battra rarement pour une gloire gratuite qui ne rapporte rien. Ainsi, on est volontaire en 1792 sous la Révolution parce qu'on veut défendre des droits et libertés récemment acquis; vingt ans plus tard on essaie de se dérober lorsqu'il s'agit de défendre les intérêts d'une dynastie qui n'ont rien de commun avec ceux du peuple. Voilà une des différences essentielles entre l'Histoire d'un paysan et Le Conscriit de 1813.

La hiérarchie sociale dont nous venons de parler ne doit pas faire oublier l'existence du grand mouvement de solidarité qui anime la population de la petite localité et qui souvent abolit les distinctions entre les classes; ni la conviction que tous ses habitants forment une grande famille dont chaque membre adulte assure par son travail l'existence de l'ensemble et se sent responsable du bien-être moral aussi bien que physique de ses semblables. De l'Illustre Dr Mathéus au Banni, en passant par Madame Thérèse, Les Vieux de la vieille (III) ou de simples récits tels Le Vieux tailleur (XI), nous avons ainsi une suite de tableaux d'une vie simple et fraternelle où les adultes se font volontiers les conseillers avisés de la

¹⁹Voir ci-dessus, chapitre I, 1ère partie: note 42.

jeunesse, et qui serait quasi-idyllique si elle n'était périodiquement bouleversée par la plus grande des calamités, la guerre.

La simplicité des mœurs qui prévaut dans la petite communauté rurale ou urbaine décrite par Erckmann-Chatrian s'étend à presque tous les aspects de l'existence quotidienne, de la vie familiale à la nourriture. Par plus d'un côté la vie familiale a quelque chose de patriarcal. Ainsi, lorsque le père y exerce son autorité naturelle avec fermeté mais sagesse, avec justice mais bonté, tout va pour le mieux.²⁰ Par contre, lorsqu'une autorité extérieure, celle de l'Eglise en particulier, vient la contrecarrer,²¹ il y a crise, et la famille se désagrège pour le plus grand malheur de tous ses membres.

Quant au manger, un des plaisirs légitimes de l'existence, il est simple, toujours suffisant, quelquefois abondant. Il ne faudrait pas prendre les repas pantagruéliques de L'Ami Fritz et surtout de La Taverne du jambon de Mayence (V) comme norme. Les personnages d'Erckmann-Chatrian se régalaient avec le même appétit d'un bol de lait caillé et d'un plat de pommes de terre en robe des champs que de la meilleure choucroute garnie. Les pommes de terre accompagnées d'un bol de lait caillé sont précisément le dîner que le sous-maître se voit offrir le soir de son arrivée au Chêne-Fendu par l'instituteur M. Guillaume.

²⁰Voir Maître Daniel Rock.

²¹Voir l'Histoire d'un paysan.

Voici comment il décrit ce modeste souper:

... jamais je ne me suis mieux régalé; ces grosses pommes de terre roses et farineuses de la montagne et ce bon lait caillé bien frais sont encore l'un de mes meilleurs souvenirs. Et pourtant je ne m'en donnai pas autant que j'aurais voulu; nous mangions à la même écuelle, et je n'osais avancer la cuiller qu'à mon tour, ni prendre plus de pommes de terre que mes hôtes.
(Contes et romans, X, 233)

Nous avons déjà parlé du travail comme d'un moyen de s'élever dans la société et de jouir du bien-être et de la sécurité. Le culte du travail occupe une place absolument primordiale dans l'idéal humain de nos auteurs. Hinzelin a sur la question quelques pages particulièrement inspirées.²² Mais les Contes et romans sont encore la meilleure illustration de ce respect du travail, source d'indépendance et de prospérité. Dans Les Deux frères, Erckmann-Chatrion montrent ainsi, dans la personne du maître d'école, M. Florence, toute leur admiration pour les "Mélanges de morale et d'économie de Benjamin Franklin, président de la Pennsylvanie, dans les Etats-Unis d'Amérique."²³ Enthousiasmé par la lecture de ce livre que vient de lui envoyer son fils Paul, sous-maître dans une petite ville de la région, le vieil instituteur s'écrie:

Quel bon sens avait ce Benjamin Franklin! Est-ce qu'on peut voir rien de plus juste, de plus raisonnable que ses préceptes aux ouvriers?
(Contes et romans, XI, 431)

²²Op. cit., Chapitre IX: Le Culte du travail.

²³Contes et romans, XI, 431.

Et le brave homme de citer quelques préceptes qui lui paraissent particulièrement sages, dont les suivants:

"Lorsque dans un village tu trouveras beaucoup de cabarets, sois sûr d'y trouver aussi beaucoup de fainéants.

"Quand tu ne rencontreras pas les paysans aux champs dès l'aurore, sois sûr qu'ils sont à boire jusqu'au minuit.

"Quand tu verras beaucoup de jeunes filles pâles et maigres, c'est qu'il y a beaucoup de salles de danse et peu de travail.

"Quand tu verras les marchands faire des parties de plaisir pendant la semaine, gare aux banqueroutes!

"Quand tu entendras souvent sonner les cloches, mets beaucoup de liards dans ta poche, les mendiants ne manqueront pas.

"Un pays où les routes sont mal entretenues n'annonce rien de bon à celui qui cherche de l'ouvrage; passe ton chemin.

"Si tu arrives dans un pays où les routes sont belles, où l'on ne voit pas de champs en friche, où les mendiants n'embarrassent pas les carrefours, où les étrangers sont reçus cordialement, où les écoles et les hôpitaux sont les plus beaux bâtiments de la ville, arrête-toi là, mon fils, tu es dans un pays habité par de braves gens, qui ont la tête et le cœur bien placés.

(Contes et romans, XI, 432)

Erckmann-Chatrian voient cependant encore autre chose dans le travail; cela ressort fortement de nombreux textes consacrés à l'activité artisanale. Pour eux le travail est aussi une source de joie et de fierté. L'état, le travail bien fait, la considération qu'il en retire sont pour l'artisan une source durable de jouissance. Écoutons, par exemple, le jeune Michel Bastien nous raconter comment, apprenti-forgeron chez son père, Maître Leroux, et sous la surveillance de Valentin, compagnon de celui-ci, il forgea sa première bêche:

Je forgeai ma bêche d'abord à chaud, et puis à froid, je lui donnai une jolie forme carrée, un peu longue, légère, la ligne bien au milieu, le tranchant en queue d'arronde, le col

tellement arrondi et bien soudé, que Valentin s'arrêtait de temps en temps pour admirer mon travail, et je l'entendais murmurer en lui-même:

- A chacun sa partie: maître Jean n'a pas son pareil pour le fer à cheval; moi, j'ai l'oeil pour les jantes et les moyeux, oui, c'est un don du ciel, personne ne dira le contraire. Lui sera pour les bûches, pour les pioches, les socs de charrue; c'est son affaire, son présent du Seigneur.

Il allait, venait, se retournait et me demandait quelquefois

- Veux-tu que je t'aide?

- Non! non! m'écriai-je, tout fier et tout joyeux de voir mon ouvrage avancer si bien.

Et je recommençais à chanter:

Bon forgeron...

Chacun allait son train.

Finalement, vers cinq heures, ma bûche était finie. Elle reluisait comme un plat d'argent et sonnait comme une cloche. Valentin la prit; il la pesa longtemps, et puis, me regardant, il me dit:

- Le vieux Rebstock, de Ribeaupierre, qui vend des faux, des bûches et des socs de charrue jusqu'au fond de la Suisse, le vieux Rebstock lui-même mettrait son gros R sur cette bûche et dirait: "C'est moi qui l'ai fait:!" Oui, Michel, les Chauvel pourront se vanter d'avoir une bonne et belle bûche, qui durera peut-être plus longtemps qu'eux. Tiens, voilà ton premier chef-d'oeuvre. (Contes et romans, I, 163-164)

La remarque plus haut concernant le danger de l'ingérence de l'Eglise dans la vie familiale ne doit pas faire croire que la religion ne tienne aucune place dans l'idéal humain de nos auteurs. Là, comme si souvent, il importe de distinguer entre leur attitude apparente et leurs convictions profondes. Quelquefois anticléricaux - leur anticléricalisme sera toujours de bon aloi et de nature politique et sociale - ils ne sont jamais antireligieux. Erckmann surtout, élevé, on l'a vu, dans la tradition évangélique, très proche d'esprit du message du Christ, respectueux d'autre part de toutes les croyances qui sont elles-mêmes tolérantes, soulignera toujours le rôle noble

et bienfaisant de la religion dans la vie quotidienne et la dignité de celui qui a charge d'âmes: curé, pasteur, rabbin. Le "pasteur", cependant, doit être au service du peuple et non l'inverse. Il sera un guide spirituel et moral, quelquefois un ami dont le premier devoir est envers ses ouailles plutôt qu'envers la hiérarchie et les puissances établies. Le prêtre réfractaire qui dans l'Histoire d'un paysan sème le trouble dans les rangs du peuple, le prêtre lorrain, mais pro-allemand, qui dans Annette et Jean-Claude refuse de préparer à la communion solennelle des enfants qui ne connaissent le catéchisme qu'en français, sont autant d'ennemis de la vraie religion et outrepassent les pouvoirs et privilèges de leur sacerdoce. Les Contes et romans comptent finalement autant sinon plus de portraits de curés sympathiques qu'antipathiques. Parmi les premiers, Christophe Materne, curé de Lutzelbourg, personnage haut en couleur et débordant de vitalité, est aux yeux de nos auteurs un curé modèle encore qu'il soit d'avant leur temps; car,

Au lieu de vivre tranquillement du produit de la dîme et de mettre quelque chose de côté pour ses vieux jours, comme beaucoup de ses confrères, il ne pensait qu'à travailler et à se dévouer pour les autres. En hiver, il tenait lui-même l'école de son village; et, pendant les beaux jours, quand les enfants conduisaient les bêtes à la pâture, il taillait du matin au soir, dans la pierre ou le vieux chêne, des images de saints et de saintes pour les paroisses qui n'avaient pas le moyen d'en acheter. On lui amenait le morceau de bois ou le bloc de pierre, et il vous renvoyait le saint Jean, la Sainte Vierge ou le Père éternel. (Contes et romans, I, 55-56)

Humilié par le cardinal de Rohan à Saverne, ce même ecclésiastique accueillira avec enthousiasme, quelques années plus tard, la plupart des principes de la Révolution parce que depuis "dix-sept cents ans, les droits de l'homme étaient prédits par Notre-Seigneur."²⁴

Ayant ainsi présenté les aspects saillants de l'idéal humain tel qu'il apparaît dans leur oeuvre, il s'agit maintenant de voir si au cours d'une carrière de près de cinquante ans cet idéal n'a pas subi certaines modifications.

Disons tout de suite que, fidèles à leur conception de l'honnête homme, Erckmann-Chatrian n'ont pas fondamentalement modifié l'idée même qu'ils se faisaient de cet idéal. Celui-ci conservera toujours le même attrait. Et, à ce point de vue, les Contes et romans possèdent une unité absolument remarquable. Ce qui a changé, par contre, c'est leur foi dans les hommes et leur capacité de préserver ou de faire triompher cet idéal; cela sous le contrecoup des événements d'ordre politique, militaire et social qui affectèrent la vie française vers le milieu du siècle passé.

Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet les deux hommes sont les témoins de la révolution industrielle qui, à la faveur de la paix retrouvée et du triomphe définitif de la bourgeoisie, commence à changer le mode de vie jusque dans les

²⁴ Contes et romans, I, p. 363.

campagnes les plus reculées. Force leur est de constater que cette civilisation nouvelle en vient petit à petit à affecter la pureté et simplicité des mœurs. Et aussi isolé et calme que soit leur petit pays phalsbourgeois, après l'épopée révolutionnaire et napoléonienne, ils le sentent menacé par l'esprit de lucre qui est sur le point d'y apporter la dissension, de dresser famille contre famille, ami contre ami, et même, encore que plus rarement, les membres d'une même famille les uns contre les autres. Dans ce contexte, Maître Daniel Rock s'annonce déjà comme un triste pressentiment et une réaction. Dans une lettre à ses frères Chatrian explique pourquoi Erckmann et lui ont fait ce "... roman singulier à tous égards ..."²⁵

Il s'agit de réagir contre l'avachissement des caractères et contre la préoccupation exclusive des intérêts matériels qui caractérisent malheureusement notre génération. Pour cela il faut créer de grands caractères, agiter de nobles passions, et construire des oeuvres viriles. C'est tout un édifice grandiose à élever. Que le Dieu juste nous soit en aide, car nous avons résolu de l'entreprendre et Daniel Rock n'en est que la première pierre.²⁶

Enfin les événements de juin 1848, suivis par l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République, réussissent à entamer la foi quelque peu naïve que nos auteurs ont dans le bon sens du peuple. Et le bon sens, on le sait, fait partie de leur idéal humain: leurs personnages sympathiques en manquent rarement. C'est qu'Erckmann-Chatrian auront vu de leurs propres

²⁵ Georges Benoit-Guyod, p. 102.

²⁶ Lettre de Chatrian à ses frères du 22 octobre 1860, citée par Schoumacker, p. 111.

yeux le peuple se laisser gagner et entraîner par le démagogie de ceux qui n'ont nullement ses intérêts à coeur. On comprend qu'ils aient hésité à donner libre cours à leur écoeurement. Ils le feront rétrospectivement, au lendemain de Sedan, dans l'Histoire du plébiscite et Maître Gaspard Fix. Dans ces ouvrages de polémique, ils reprocheront tout d'abord à Louis-Napoléon d'avoir profité de sa réputation de républicain socialisant auprès des uns, d'homme de l'ordre auprès des autres, pour se faire porter à la présidence. Cependant, ils ne seront plus aussi convaincus de l'innocence du peuple lorsque celui-ci, deux ans plus tard, donnera au même homme qui, entretemps, a jeté son masque, par plus de sept millions de "oui" contre six cent mille "non," le droit d'établir une nouvelle constitution. Mais lorsque, se laissant appâter par le slogan "L'Empire c'est la paix," le peuple approuvera en 1852 l'institution de l'empire héréditaire, nos auteurs seront au comble de l'indignation et rejeteront toute la responsabilité sur la personne de l'Empereur. Ils ne lui pardonneront pas non plus d'avoir donné dans le piège tendu par la Prusse et d'avoir conduit la France à la défaite de 1870 qui devait entraîner la perte de l'Alsace-Lorraine. Ces deux livres nous montrent Erckmann-Chatrion écartelés entre deux tendances dont l'une consiste à faire porter à l'Empereur l'entière responsabilité des événements et dont l'autre les porte à faire partager au moins une partie de cette responsabilité au peuple.

Ce qu'ils reprocheront tout particulièrement à l'Empereur, c'est l'abaissement moral du peuple, idée que confirme Schoumacker:

Après 1870 nous trouverons surtout dans Maître Gaspard Fix ce qu'Erckmann-Chatrian reprochent au régime du Deux-Décembre, insistant sur l'abaissement moral que vaut au peuple français "intelligent et fier," la privation de sa liberté remplacée par le culte de l'or, et son abandon aux mains d'un gouvernement d'aventuriers.²⁷

Quant au peuple, malgré leur exaspération, ils l'excuseront le plus souvent en incriminant son manque d'éducation et de formation civique. D'où cette insistance, comme on l'a vu au chapitre précédent, sur la nécessité de parfaire l'idéal humain par l'idéal de culture populaire, et encore, comme nous le verrons par la suite, par celui de l'idéal républicain. Ce n'est qu'après 1880, lorsque la République semble définitivement établie et que Jules Ferry entreprend la grande oeuvre scolaire qui fera sa réputation, qu'Erckmann-Chatrian retrouveront un peu de leur sérénité et de leur confiance en un idéal humain qui, fondamentalement, reste inchangé dans un monde pourtant en pleine transformation.

Mais cet idéal et les modifications qu'y apportèrent l'avènement du nouveau régime impérial et ses suites désastreuses dans les domaines politiques et militaires sont loin d'être des créations entièrement subjectives. Il convient donc de les

²⁷Op. cit., pp. 326-327.

faire suivre d'observations et de documents susceptibles de montrer qu'ils sont fondés sur certaines réalités géographiques, historiques, sociales ou du moins biographiques.

Concernant le cadre géographique retenu par nos auteurs pour y asseoir leur idéal humain, le visiteur au pays d'Erckmann-Chatrian ne manquera pas d'être frappé à quel point il est effectivement à la mesure de l'homme. Tout s'y trouve à une échelle modérée: d'abord ce qu'y a mis la nature: montagnes, vallées, rivières, la forêt même, qui, pourtant, s'étend de tous les côtés, sauf à l'ouest de Phalsbourg, vers le plateau lorrain; ensuite, ce qu'y ont apporté les hommes: petites villes, villages et hameaux, champs, prés, vergers et jardins, routes et chemins et sentiers forestiers, y compris le canal de la Marne au Rhin et le chemin de fer Paris-Strasbourg qui, à Lutzelbourg, à quelques kilomètres au Sud de Phalsbourg, s'engage dans la trouée de Saverne.

Pour le lecteur qui, ne connaissant pas la région, aura été frappé par des descriptions apparemment trop idéalisées du panorama qui s'offre au voyageur, à l'extrémité du plateau, de la vaste plaine d'Alsace, rappelons l'exclamation de Louis XIV que citent les manuels d'histoire: "Le joli jardin!"²⁸

Que la grande région phalsbourgeoise ait servi de cadre à l'idéal humain des auteurs est d'ailleurs confirmé par un article de Georges Huisman écrit à l'occasion du centenaire de

²⁸Cité en particulier par Henri Weiss, op. cit., p. 149.

la naissance d'Emile Erckmann dont Huisman dit que

les paysages phalsbourgeois qu'il goûtait si profondément, devinrent le symbole de son idéal.²⁹

Quant à l'enracinement des personnages des Contes et romans dans leur sol natal, il vaut tout d'abord pour les auteurs eux-mêmes ou du moins pour Erckmann qui dit dans une lettre à son neveu:

Je n'ai jamais aimé que nos montagnes, nos vieux sapins, nos rochers, nos rivières, nos moulins, nos scieries.³⁰

Cet attachement, il le justifiera dans le mémoire préparé à l'intention de son avocat par ces mots:

Mes racines plongent dans ce sol riche, plantureux, souriant à l'ombre des Vosges.³¹

Rappelons encore, pour éclairer cette préférence d'Erckmann-Chatrian pour la province en général et le pays phalsbourgeois en particulier, qu'elle n'a pas qu'une base sentimentale ou atavique. On n'aura pas oublié l'ascendant de Perrot qui, dans son mémoire adressé à l'Académie de Metz, avait mis la jeunesse de la province en garde contre l'influence pernicieuse de la capitale en lui demandant d'exercer ses

²⁹"Erckmann-Chatrian," Revue de France, mai 1922.

³⁰Lettre d'Erckmann à Alfred du 30 novembre 1888, citée par Schoumacker, p. 264.

³¹"Erckmann-Chatrian par Erckmann seul," p. 24, cité par Schoumacker, p. 264.

talents et de dépenser son énergie dans son pays natal.³² Ces idées avaient sans nul doute touché une corde sensible chez Erckmann-Chatrian alors en pleine croissance intellectuelle et morale. Elles nous intéressent d'autant plus qu'elles nous aident à circonscrire exactement l'influence que Rousseau a pu exercer sur nos auteurs. En effet, il n'est pas impossible que l'auteur de La Nouvelle Héloïse ait influencé les façons de voir d'Emile Erckmann, notamment en ce qui concerne l'influence du milieu naturel sur les mœurs.³³ Mais ce qui précède, semble beaucoup plus annoncer Barrès et ses vues sur l'enracinement³⁴ dans le sol natal, qu'un rappel de Rousseau et de ses idées sur le rôle de la nature. D'autre part, ce n'est certainement pas au Contrat Social qu'Erckmann est allé emprunter son idéal sur la propriété. Quant au romantisme, il est douteux qu'il ait affecté cet idéal; son influence se limite au fantastique³⁵ et aux situations mélodramatiques des pièces engagées³⁶ des deux auteurs.

Pour en venir au cadre plus restreint qui sert de support à l'idéal des auteurs, une visite à Phalsbourg, à La Petite-Pierre ou à d'autres localités analogues de la région, facilite encore aujourd'hui la compréhension de tout ce qu'Erckmann-Chatrian voyaient dans la petite ville. Avec un minimum

³²Voir ci-dessus, chapitre III, 1ère partie.

³³Schoumacker, pp. 311-312.

³⁴Voir en particulier Les Déracinés (1897).

³⁵Voir plus loin, au chapitre VII, 3ème partie.

³⁶Voir ci-dessus, au chapitre III, 1ère partie.

d'imagination on arrive ainsi à y recréer les conditions économiques et sociales dont ils nous parlent, et surtout de saisir l'aspect paisible et ordonné de grande maison familiale qui devait y régner.

L'idéal humain illustré dans les Contes et romans a d'autre part une base économique et sociale bien réelle qui tient aux conditions qui existaient à Phalsbourg et environs à l'époque où y naquit Emile Erckmann. Dans une lettre à son neveu, il nous en retrace l'idyllique image:

Ce qui me frappa le plus en mon enfance de 1829 à 1830, c'est l'air de satisfaction qui régnait chez les pauvres comme chez les riches dans notre petite ville. On sortait des guerres interminables de la République et de l'Empire. Chacun en avait assez et s'était mis courageusement au travail pour se créer un petit bien-être: ouvriers, bourgeois et paysans, acteurs et témoins de la grande tourmente qui venait de finir, s'estimaient heureux de s'en être tirés sains et saufs, et si le clergé n'avait pas assombri l'horizon de ses processions continuelles, ses plantations de croix de mission, ses prédications contre Voltaire et les Jacobins et toutes ses autres extravagances, je crois que tout aurait bien pu marcher pendant de longues années. Il faut remarquer qu'à cette époque, deux ou trois millions d'individus jeunes, vigoureux ayant disparu dans le gouffre des batailles, ceux qui restaient étaient beaucoup plus à leur aise, la concurrence était moins âpre, moins active, et les plus petits ménages trouvaient de quoi vivre sans trop de peine. Tout était à bon marché; les forêts, les étangs étaient repeuplés, la terre se vendait à vil prix, les impôts étaient minimes. Chacun voulait avoir son jardin et cultiver ses légumes. Bref l'avenir nous apparaissait en beau. Voilà l'impression qui m'est restée de ce temps-là. De là cette note gaie, envers et contre tous, qui ne s'est jamais effacée de ma mémoire et forme encore le fond de mon caractère.³⁷

Ce dernier aveu d'Erckmann nous semble particulièrement significatif; il montre en effet que si son idéal humain est

³⁷ Lettre d'Erckmann à Alfred du 20 mai 1895, citée par Schoumacker, p. 10.

le reflet, même partiel, d'un caractère fondamentalement optimiste, celui-ci plonge du moins des racines profondes dans une certaine réalité économique et sociale.

Pour ce qui est des autres aspects de leur idéal, ce ne sont pas davantage des rêves que les auteurs auraient ainsi fait passer dans leurs livres. Tous ont existé, et l'originalité de leur oeuvre provient, comme on le verra, de l'importante place qu'ils leur assigne à l'intérieur de leurs histoires, et de leur dosage par rapport à des éléments moins idéalistes ou plus "réalistes."

Ainsi, le prototype de l'honnête homme chez nos conteurs a existé; c'est, on le devine, Philippe Erckmann que nous avons ainsi l'occasion d'aimer et d'admirer sous les noms les plus divers: le père Goulden du Conscrit, Monsieur Pèlerin des Vieux de la vieille, le grand-père Lebigre de l'histoire qui porte son nom, etc... C'est le père Goulden, par exemple, qui condamne toute guerre de conquête pour ne justifier que celle qui vise à la défense de la famille, de la patrie et des droits de l'individu. Cette conception ayant été critiquée par un article du Siècle du 25 juillet 1866, Erckmann-Chatrian y répondirent le 6 août 1866 et précisèrent "leur point de vue en s'appuyant sur leurs oeuvres mêmes, Le Conscrit et Waterloo condamnant les guerres de conquête; Madame Thérèse et le Fou Yégof justifiant celle de "légitime défense"."³⁸

³⁸Schoumacker, p. 339, note 234.

Nous possédons des propos exprimés verbalement ou par écrit sur la simplicité et l'intégrité des moeurs des familles Erckmann et Chatrian ou de la grande famille que formait Phalsbourg au XIXème siècle. A Emile Hinzelin, Erckmann rapportera ainsi les souvenirs suivants concernant une certaine frugalité qui régnait à la table familiale:

Ma famille n'était pas riche! Chez elle, un beau et bon repas marquait comme une exception charmante. Je me le rappelais avec gratitude. Hélas! en pareille matière, les gens qui ont été élevés dans une extrême abondance n'ont peut-être que des souvenirs d'indigestion.³⁹

Même lorsque nos auteurs ne se sont pas prononcés directement dans leur correspondance ou au cours de leur conversation avec des amis sur l'importance que revêtent à leurs yeux certaines vertus ou valeurs traditionnelles, ces dernières n'ont pas échappé aux critiques, surtout pas au tout premier d'entre eux, Emile Hinzelin. Celui-ci aura d'ailleurs eu l'occasion de vérifier ses impressions au cours des nombreux entretiens que, sur le tard de sa vie, Erckmann eut avec lui à Lunéville. Hinzelin a consacré, par exemple, un chapitre entier à la bonté, au bon sens et à la bonne humeur qui ressortent de la lecture des Contes et romans, un autre à la sagesse, et le dernier au culte du travail.⁴⁰

La constatation qui s'impose avec le plus de force est finalement que, contrairement à l'idéal de culture populaire

³⁹Emile Hinzelin, p. 52.

⁴⁰Ibid., chapitres VI, VIII et IX.

ou encore républicain, l'idéal humain de nos auteurs se trouve en partie réalisé dans leur petit pays natal. Reste à savoir jusqu'à quel point ce tableau des mœurs de leur petite patrie est ressemblant, question que l'on abordera dans le chapitre consacré à l'art de nos auteurs.

Nous ne nous attarderons pas à montrer que l'évolution dans le ton des contes et romans illustrant l'idéal humain des deux hommes et le désenchantement qui s'y fait jour ont également une base objective. Les événements politiques et militaires des années 1870-71 pouvaient-ils faire autre chose qu'incliner Erckmann-Chatrion vers un certain pessimisme? Même le triomphe des institutions républicaines n'apaisera leur anxiété qu'à moitié; car, comme le prouveront l'attitude de Mac-Mahon et, plus tard, le boulangisme et l'affaire Dreyfus, les forces réactionnaires et anti-républicaines ne désarment pas. C'est ainsi qu'à quelques semaines de la mort de Jules Ferry dont Emile, on s'en souvient, était le grand admirateur, celui-ci écrira à son neveu:

Oh mes chères illusions sur le règne de la vertu! qu'êtes-vous devenues?⁴¹

Bien sûr, lorsque Emile écrit cette lettre, son oeuvre est pratiquement achevée, et l'état d'esprit dont elle témoigne n'a pas pu influencer sur le ton des Contes et romans.

⁴¹Lettre d'Erckmann à Alfred du 20 février 1893, citée par Schoumacker, p. 333.

Mais en nous fondant sur la correspondance des vingt années précédentes, nous pouvons affirmer que malgré leur foi en leur idéal, les deux hommes ont eu comme tout le monde leurs moments de découragements et même de dégoût. C'est donc à ces crises de dépression ainsi qu'aux événements précis des années 1870 qu'il faut attribuer le ton souvent amer des récits de cette période.

Nos allusions constantes aux institutions républicaines dont Erckmann-Chatrian furent les grands champions, laissent déjà clairement entendre que pour les deux amis l'idéal humain va de pair avec l'idéal républicain; en fait, il ne se réalise qu'à travers lui.

CHAPITRE VI

L'Idéal républicain

Dernière partie du triptyque, l'idéal républicain d'Erckmann-Chatrion fait encore d'eux des écrivains populaires et surtout engagés.

Si plusieurs générations de jeunes Européens nées au lendemain de la première et deuxième grande guerre seront marquées intellectuellement et moralement par les causes et les conséquences de ces deux affrontements, on peut dire qu'Erckmann-Chatrion, nés une dizaine d'année après Waterloo, ont été influencés de façon semblable par les guerres de la Révolution et de l'Empire. Seulement, loin de souffrir de désenchantement et de se considérer comme d'une "génération perdue," ils grandiront dans l'espoir d'un monde meilleur. Or, comment expliquer cette empreinte que la Révolution de 1789 laissa sur Erckmann-Chatrion arrivés à l'adolescence sous la Monarchie de Juillet? Comment, surtout, justifier le fait que la Révolution leur soit apparue comme auréolée d'une grandeur véritable qui ne saurait se confondre avec la gloire militaire?

Nous avons répondu en partie à cette question dans le chapitre consacré à la formation intellectuelle et morale de

nos auteurs. Dans un contexte plus large, il faut encore signaler que l'idéal républicain hérité de la Révolution représente le prolongement ou mieux, le corollaire de leur idéal de culture populaire et de leur idéal humain. Ainsi, le chapitre IV aura clairement établi que pour Erckmann-Chatrian l'éducation et la culture populaires sont à la base même de la démocratie. Nous aurons l'occasion, au cours du présent chapitre, de revenir sur certaines de ces idées. Quant au chapitre V, il aura laissé pressentir dans ses aspects qui touchent à la propriété, combien l'idéal humain a besoin d'un cadre républicain pour s'épanouir. C'est du moins ce qui ressortira plus nettement de ce chapitre-ci. Enfin, en se plaçant à un niveau plus spécifiquement philosophique, et sans pour cela entrer dans un système métaphysique exposé plus particulièrement dans deux ouvrages,¹ on peut reconnaître dans l'idéal républicain des deux auteurs l'aboutissement de ce qu'ils considèrent comme la lutte permanente entre les forces du progrès et celles de la régression, entre le côté spirituel et généreux de l'homme et son côté animal, ou encore, entre les forces du bien et du mal. C'est ce que nous aurons également l'occasion de voir brièvement.

Comme pour les deux chapitres précédents, nous exposerons ici les divers aspects de l'idéal républicain d'Erckmann-

¹L'Art et les grands idéalistes et Quelques mots sur l'esprit humain.

Chatrian en nous fondant avant tout sur les Contes et romans, quitte à les appuyer, par la suite, sur une documentation plus nettement critique.

*
* *

Rappelons d'abord que la Révolution ou la République, à laquelle celle-là tend nécessairement lorsqu'elle est faite par le peuple, n'est jamais une chose définitivement acquise, mais est continuellement à refaire et à parfaire. Ce qui expliquera, peut-être, pourquoi nos auteurs ont su garder intacte, à travers les vicissitudes de l'histoire de leur siècle, leur foi dans la République. C'est du moins la grande leçon que le père Perrignon, contre-maître dans un atelier de menuiserie du Quartier Latin, essaie d'inculquer, à la veille des journées de février 1848, à son jeune protégé, Jean-Pierre Clavel, venu, tout ignorant des choses politiques, de sa lointaine province. C'est en même temps une leçon de stratégie révolutionnaire:

- C'est toujours ainsi à la veille d'un grand coup, Jean-Pierre. A mesure que le mouvement s'approche, chacun fait ses réflexions, chacun se demande: "Jusqu'où faut-il aller? Est-ce que cela vaut la peine de risquer ma vie? celle de ma femme et de mes enfants?" Un grand nombre alors se retirent,

d'autres prennent leur parti, et tout semble tranquille. Si tu connaissais le bord de la mer, je t'expliquerais mieux la chose. J'ai vu cela de ma prison, au fort Saint-Michel, vers le temps de la pleine lune. Tout a l'air paisible sur le rivage. La mer s'enfle en haut, elle s'approche comme une seule vague, et d'un coup tout monte avec fracas, de vingt, trente et quarante pieds: c'est le flot!

Plus tard tout s'affaisse encore une fois.

En profitant du flot, on peut s'avancer bien loin dans les terres, et par le reflux on peut reculer d'autant. Voilà l'histoire des hommes, la vraie cause des révolutions, des grands progrès et des grandes reculades. Quand le flot pousse, rien ne peut l'arrêter; quand il recule, il faut jeter l'ancre où l'on est, pour attendre un nouveau flot.

Ceux qui sont à la tête des gouvernements, s'ils ont un grain de bon sens, s'ils ne sont pas gonflés d'orgueil, s'ils méritent la confiance que le pays leur accorde, doivent sentir le flot qui vient, ils doivent le laisser passer: - c'est un progrès naturel comme l'adjonction des capacités. S'ils lui résistent, s'ils veulent le briser à coup de canon, cela peut devenir le déluge.

La bêtise humaine est cause de ces malheurs. Nous avons eu dans ce temps notre premier flot en 89; la résistance des Allemands, des Anglais et des aristocrates de tous les pays en a fait 93. Et le flot, après avoir tout surmonté, s'est répandu jusqu'au fond de la Russie. Il s'est retiré en 1814. Il est revenu en 1830. Il revient...il reviendra toujours!

(Contes et romans, IX, 186-187)

Voici donc comment les deux auteurs conçoivent le grand mouvement des révolutions ou, ce qu'on appelle encore, la philosophie de l'histoire. Seulement, à cause de leurs origines et attaches essentiellement rurales et provinciales, et de la forme particulière que revêt leur idéal humain, ils ne s'intéressent vraiment qu'aux répercussions politiques et sociales de ce mouvement dans les campagnes. Ainsi, parce que les auteurs des Contes et romans ne connaissent vraiment que le milieu provincial et, plus particulièrement, celui de leur

petit pays natal,² un premier aspect de leur idéal républicain sera celui qui a trait à la liberté des masses rurales, donc à l'émancipation des paysans, à l'abolition des privilèges et à la vente des biens nationaux dans les bailliages de Phalsbourg et Sarrebourg. Bien entendu, ils ne connaissent ces faits que par ouï-dire; mais à lire les Contes et romans, on acquiert vite la conviction que, pour eux, ces événements marquent les jalons de la plus grande épopée populaire que le monde ait jusqu'alors connue. Pour bien comprendre et justifier l'euphorie qui s'empare des masses rurales aux nouvelles de la convocation des Etats-Généraux à Versailles, de la prise de la Bastille, de la nuit du 4 août, Erckmann-Chatrian, par le truchement de Michel Bastien, cultivateur au Valtin, nous détaillent les conditions politiques, économiques et sociales qui étaient celles de la région phalsbourgeoise à la veille de la Révolution.³ Ce qu'il convient de retenir de ce tableau, c'est son accent sur ce qu'on pourrait appeler les petites servitudes et vexations de l'existence paysanne sous l'Ancien Régime. Loin d'aspirer à la satisfaction des grands principes abstraits de liberté et d'égalité politiques, le petit peuple a tout d'abord des griefs précis, ceux-là même qu'il exposera dans les cahiers de doléances. Les deux auteurs, qui se sont donné

² Cela vaut particulièrement pour Erckmann car Chatrian, devenu employé de la Compagnie du Chemin de Fer de l'Est, pouvait se considérer comme un vrai Parisien. Le fait que les principaux sujets et thèmes des Contes et romans n'en sont pas moins provinciaux souligne, une fois de plus, le rôle prépondérant d'Erckmann dans la collaboration.

³ Histoire d'un paysan, Contes et romans, I, 5-28.

pour tâche la formation politique et civique des paysans, enseignent rétrospectivement que ces considérations, pour légitimes qu'elles fussent, ont un peu trop accaparé l'attention des travailleurs de la terre en les détournant de la recherche de solutions durables. C'est la raison pour laquelle ils introduisent dans leur histoire de la Révolution⁴ un personnage éclairé, le colporteur Chauvel, qui, tout au long du récit, sera leur porte-parole. Et le rôle de Chauvel consiste à faire comprendre au peuple qu'il lui faut dépasser ce stade des simples revendications matérielles pour aboutir à une solution définitive: la mise sur pied d'institutions républicaines et l'application de la devise républicaine: liberté, égalité, fraternité. A l'occasion d'une petite fête qui suit la rédaction des cahiers de doléances au bailliage de Lixheim, Chauvel déclare notamment:

- Oui, le premier pas est fait! Mais ne chantons pas encore victoire; il nous reste beaucoup à faire, avant de ravoir nos droits. L'abolition des privilèges, de la taille, des aides, de la gabelle, des péages, des corvées, c'est déjà beaucoup demander; les autres ne lâcheront pas facilement ce qu'ils tiennent, non! ils batailleront, ils se défendront contre la justice; il faudra les forcer! Ils appelleront à leur aide tous les employés, tous ceux qui vivent de leurs places et qui pensent s'anoblir. Et, mes amis, ce n'est encore là que le premier point, ce n'est encore là que la moindre des choses; je crois que le tiers état gagnera cette première bataille; le peuple le veut, le peuple, qui supporte ces charges iniques, soutiendra ses députés. (Contes et romans, I, 176)

Suivent des considérations sur la nécessité pour le

⁴Histoire d'un paysan.

peuple de s'appuyer sur l'armée devenue l'expression de la volonté du peuple, bref, sur une armée démocratique. On reviendra en détail sur ces idées. Retenons, pour le moment, ce souci des deux hommes de donner au peuple une vraie conscience politique.

Ils montreront d'autre part que si l'abolition des vieux impôts et des privilèges votée la nuit du 4 août allège le fardeau qui reposait jusqu'ici sur les épaules du paysan, elle ne donne pas encore à celui-ci sa vraie indépendance; celle-ci ne s'acquiert qu'avec l'indépendance économique, qu'avec le droit et la possibilité de posséder de la propriété foncière, de la sauvegarder et de la faire fructifier. D'où l'importance de la vente des biens nationaux pour la réalisation de leur idéal républicain. Notons, à ce propos, le caractère révolutionnaire de la pensée d'Erckmann-Chatrion qui laissent entendre que l'égalité politique sans une certaine égalité économique ou, du moins, indépendance économique, est un vain mot. Ils admettent d'ailleurs volontiers que l'accession à la propriété, idéal souhaitable pour tout le monde, n'est possible que pour celui qui possède déjà un minimum d'argent. Écoutons, par exemple, le jeune Michel Bastien, apprenti-forgeron à l'époque de la vente des biens nationaux, nous raconter sa propre déception lorsqu'il comprend qu'il ne saurait rien entreprendre faute d'espèces sonnantes:

Mon Dieu! que j'aurais fait de bons marchés en ce temps si j'avais eu de quoi payer! La grand étang de Lixheim

m'avait donné dans l'oeil, et la prairie autour du couvent des Tiercelins aussi; mais quand on n'a rien pour répondre, c'est difficile. Combien de fois, sous la voûte de la mairie, j'écoutais crier de beaux pâturages! Le coeur me crevait de ne pouvoir miser un liard, faute de caution. Quand quelque vieux paysan tout gris, en blouse, s'en allait emportant un bon lot, je le regardai avec envie, et je criais dans mon âme.

"Michel, tâche de travailler et d'économiser, tu auras aussi la joie dans tes vieux jours!"

(Contes et romans, I, 285-286)

En poussant cette exclamation, le jeune apprenti-forgeron et futur fermier, reconnaît au moins implicitement la valeur de l'économie et du travail qui autorisent tout espoir. Les Contes et romans représentent une illustration continuelle de ces deux vertus de la paysannerie et de la petite bourgeoisie. Erckmann-Chatrion ont sans doute tort de leur attribuer une valeur absolue; c'est là un des points faibles de leur conception. Peu renseignés sur les mécanismes économiques, ils ont tendance à minimiser les questions du marché de l'emploi, de la formation professionnelle, du chômage, etc... de même qu'ils semblent oublier que celui qui a tout juste de quoi subvenir à ses besoins ne saurait mettre de l'argent de côté.

A partir du moment où le plus grand nombre de paysans possèdent de la propriété, ils ont intérêt à défendre celle-ci contre leurs anciens maîtres de la noblesse et du clergé, contre l'étranger qui veut rétablir ces derniers dans leurs privilèges. Erckmann-Chatrion répondent ainsi, en partie du moins, à la question que soulèveront penseurs et réformateurs

socialistes du XIXème siècle: dans quelle mesure peut-on exiger d'un homme une allégeance quelconque à un système politique, économique et social aux profits et aux avantages duquel il n'a aucune part. Ils préfèrent donc l'accession du plus grand nombre à la propriété à tout autre système économique et social car, pour reprendre la réponse du Dr Laurent⁵ à un phalanstérien en quête de voix:

... la République n'est pas le fouriérisme, ni le communisme, ni le socialisme: c'est la République! C'est à dire le gouvernement de tous par tous, au profit de toute la nation, autrement dit la démocratie.

(Contes et romans, X, 100)

Au fond, ce que les deux hommes désirent, c'est la république des paysans que chantait Pierre Dupont à l'époque de leurs études.⁶

C'est aussi au nom de cet idéal de la petite propriété et des libertés qui en découlent qu'ils en viennent à justifier la guerre. Cette question, déjà abordée à plusieurs reprises parce qu'elle fait partie de leur héritage spirituel et de leur idéal humain, mérite tout de même qu'on la regarde d'un peu plus près. C'est elle qui est avant tout responsable des impressions contradictoires ressenties depuis toujours par le public à la lecture des Contes et romans. Pour certains lecteurs, en effet, leurs romans sont antimilitaristes et pacifistes; pour d'autres ils sont animés de l'esprit le plus

⁵Dans Maître Gaspard Fix.

⁶Voir ci-dessus chapitre III, 1ère partie.

cocardier. Pourtant, une logique profonde parcourt cette série de romans et récits dont l'Histoire d'un paysan est comme la clé de voûte.

Lorsque la propriété, si chèrement acquise, lorsque les libertés gagnées de haute lutte, sont menacées, alors le conflit armé est justifié. Et ce conflit ne sera plus simplement, comme sous l'Ancien Régime, l'affaire d'une armée professionnelle, composée de mercenaires entraînés au métier de la guerre, mais l'affaire de tous. C'est ainsi qu'il faut comprendre les paroles de Michel Bastien devenu volontaire après la proclamation de la patrie en danger:

Ces mots de "patrie en danger" voulaient dire:

"Vos champs, vos prés, vos maisons, vos père et mère, vos villages, tous les droits et toutes les libertés que vous venez de gagner contre les nobles et les évêques, sont en danger. Les émigrés viennent avec des masses de Prussiens et d'Autrichiens, pour vous voler et vous piller, vous massacrer, brûler vos granges et vos baraques; vous faire payer la dîme, la gabelle, le champart, etc., de père en fils!... Défendez-vous et tenez bien ensemble; ou bien remettez-vous à travailler comme des boeufs, pour le couvent et le seigneur".

Voilà ce que cela voulait dire! Et c'est à cause de cela que nous avons marché comme un seul homme; c'est à cause de cela que nos coups ont été terribles: nous étions tous dans les idées de la révolution; nous défendions tous nos biens, nos droits et notre liberté.

(Contes et romans, I, 490)

Plus loin, en parlant de l'enthousiasme qui s'empara des volontaires, Michel Bastien dira:

... l'enthousiasme commença d'abord parmi les fils d'acquéreurs de biens nationaux, qui savaient que si les émigrés revenaient, leurs pères seraient pendus. C'est pourquoi tous, par cinq, six, dix à la file, montaient sur l'estrade

et se faisaient inscrire.

Moi je n'avais encore rien, mais j'espérais avoir; je ne voulais pas toujours travailler pour les autres, ...
(Contes et romans, I, 491)

Cette dernière remarque rejoint, on le voit, l'idée précédemment exprimée par le même personnage sur la possibilité d'acquérir des biens nationaux par l'économie et le travail.

La guerre défensive découle donc logiquement de l'idéal républicain d'émancipation de la paysannerie et de son accession à la propriété. Mais comment Erckmann-Chatrion en arrivent-ils à justifier le passage de l'action défensive à la guerre offensive? Nous avons l'impression qu'ils sont beaucoup moins à l'aise pour justifier l'invasion du Palatinat par les armées de la Révolution qu'ils ne l'étaient lorsqu'il fallait légitimer le soulèvement d'un peuple menacé dans ses droits et ses possessions. Et les deux auteurs reconnaissent honnêtement avec Michel Bastien, parti comme volontaire sur le Rhin, que les armées républicaines sont contraintes à faire en pays ennemi ce que leur action offensive avait pour but d'épargner à leur propre pays.

A peine nos fusils en faisceaux, je fus de corvée avec Jean-Baptiste Sôme. C'est dans ce village que j'ai vu pour la première fois réquisitionner le bois, le pain, la viande, etc; c'est là que j'ai vu des malheureux lever les mains au ciel, pendant que leurs boeufs et leurs vaches sortaient des écuries, qu'on les abattait dans la rue, qu'on les dépouillait et qu'on les partageait en quartiers par compagnie. ... Au bout d'une heure et demie tout était cuit et mangé. Nous repartîmes de là sans nous inquiéter du reste; les paysans nous avaient vu passer: ils étaient ruinés pour vingt ans.

(Contes et romans, II, 28-29)

Malgré tout, nos auteurs en viennent à accepter l'idée de l'action offensive, tout d'abord par nécessité stratégique, ensuite par logique idéologique. En effet, ils nous apprennent, comme toute histoire de la Révolution d'ailleurs, que les Autrichiens, les Prussiens et émigrés avaient concentré des troupes le long de certaines places fortes qui constituaient autant de bases à partir desquelles ils pouvaient envahir le territoire français. La meilleure façon de se défendre étant encore d'attaquer, les deux hommes justifient l'occupation de la rive gauche du Rhin par le souci de frapper l'ennemi dans ses parties vives. C'est du moins ainsi qu'il faut comprendre la remarque ironique du volontaire Bastien à propos des gazetiers ennemis :

Ils ne parlaient que de notre misère et la magnificence des troupes alliées, de leur belle tenue, du grand nombre de leurs canons, du bon approvisionnement de leurs magasins répandus le long du Rhin, chez l'électeur de Bavière, le duc de Deux-Ponts et les autres princes de l'Empire. On pense bien que cela nous donnait l'envie d'aller voir ces magasins, à Spire, à Worms, à Mayence; nous y songions toujours et notre enthousiasme augmentait. (Contes et romans, II, 2)

Mais sur ces considérations d'ordre strictement militaire s'en greffent d'autres, d'ordre idéologique celles-là. Les historiens ont suffisamment établi que la Révolution était en partie révolte spontanée de masses longtemps opprimées, et en partie mouvement concerté et préparé par les éléments éclairés de la bourgeoisie. L'Histoire du paysan, toute romancée qu'elle soit, ne fait pas exception en la matière.

Et c'est dans la mesure où la Révolution est une idéologie reposant sur des fondements rationnels et universels qu'Erckmann-Chatrian acceptent l'idée qu'elle doit être exportée, au moyen des armes si nécessaire. C'est ce qu'établissent les discussions passionnées mais amicales entre Madame Thérèse, cantinière des armées de la République, et le Dr Jacob Wagner, paisible petit bourgeois allemand. Celui-ci tient avant tout à la paix et ne voudrait en rien voir déranger le système politique et social sur lequel elle repose depuis des siècles. A ces raisons Madame Thérèse répond:

Vous défendez très bien la paix, je suis de votre avis; seulement tâchons de nous débarrasser d'abord de ceux qui veulent la guerre, et pour nous en débarrasser, faisons-la mieux qu'eux. Vous et moi nous serions bientôt d'accord, car nous sommes de bonne foi, et nous voulons la justice; mais les autres, il faut bien les convertir à coups de canons, puisque c'est la seule voix qu'ils entendent, et la seule raison qu'ils comprennent. (Contes et romans, VI, 161)

Pourtant, les auteurs de Madame Thérèse ne conçoivent pas l'idéologie républicaine comme un monopole français, mais comme un idéal que tous les peuple doivent partager, léguer les uns aux autres à la manière d'un précieux héritage. D'où la logique qui anime Madame Thérèse lorsqu'elle se dit convaincue que, si la France incarne l'idéal républicain pour le moment, il pourrait bien ne pas toujours en être ainsi:

... je suis fière et je suis heureuse de souffrir pour la France qui représente dans le monde la liberté, la justice et le droit. - Vous nous croyez peut-être battus? C'est une erreur: nous avons reculé d'un pas hier, nous en ferons

vingt en avant demain. Et si par malheur la France ne représente plus un jour cette grande cause que nous défendons, d'autres peuples prendront notre place et poursuivront notre ouvrage, car la justice et la liberté sont immortelles, et tous les despotes du monde ne parviendront jamais à les détruire. (Contes et romans, VI, 178)

C'est encore avec la même logique implacable que les deux hommes acceptent la possibilité que cet idéal révolutionnaire se retourne un jour contre ses auteurs si ceux-ci l'abandonnent ou s'en servent comme d'un prétexte pour déguiser leurs propres ambitions égoïstes et belliqueuses. Lorsque Joseph Bertha, le conscrit de 1813, sera obligé de suivre les armées de Napoléon sur les champs de bataille d'Allemagne, non plus pour libérer un peuple frère, mais pour préserver les privilèges de l'Empereur et des membres de sa famille placés à la tête d'Etats feudataires, il s'entendra dire par le pasteur de Schweinheim, petite localité allemande où le conscrit a été envoyé avec un billet de logement:

- Dans les premiers temps ... vous nous parliez de Liberté; nous aimions à entendre cela, et nos vœux étaient plutôt pour vos armées que pour celles du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche; vous faisiez la guerre à nos soldats et non pas à nous; vous souteniez des idées que tout le monde trouvait justes et grandes, et voilà pourquoi vous n'aviez pas affaire aux peuples, mais à leurs maîtres. Aujourd'hui, c'est bien différent; toute l'Allemagne va marcher, toute la jeunesse va se lever, et c'est nous qui parlerons de Liberté, de Vertu, de Justice à la France. Celui qui parle de ces choses est toujours le plus fort, parce qu'il n'a contre lui que les gueux de tous les pays et parce qu'il a pour lui la jeunesse, le courage, les grandes idées, tout ce qui vous élève l'âme au-dessus de l'égoïsme, et qui vous fait sacrifier la vie sans regret. (Contes et romans, IV, 90)

On remarquera en passant qu'Erckmann-Chatrion touchent ici du doigt un problème qui est au coeur même des contradictions dont ont toujours souffert les républiques: concilier leur action politique et militaire avec les grands principes qui ont présidé à leur formation. Erckmann, en particulier, sera inconsciemment la victime de cette contradiction lorsqu'il appuiera la politique colonialiste d'un Jules Ferry qui vaudra à la France la Tunisie et le Tonkin. Au XIXème siècle, Erckmann était sans doute excusable d'envisager l'aventure coloniale comme une oeuvre civilisatrice et républicaine dont bénéficieraient les peuples du continent africain et asiatique. Et l'on aurait bien tort de reprocher à l'auteur d'Une Campagne en Kabylie (X) de n'avoir pu comprendre en 1870 une situation que bon nombre de ses compatriotes, pourtant mieux renseignés et moins naïvement idéalistes, se refuseront à accepter près d'un siècle plus tard. Il convient d'ailleurs de noter que si Erckmann accepte l'idée d'un empire colonial, c'est avec l'espoir que ses compatriotes pourront s'y fixer et devenir propriétaires. Le maréchal-des-logis Goguel semble bien exprimer la pensée d'Erckmann-Chatrion lorsque, au retour de la pénible campagne en Kabylie, il embrasse la campagne algérienne du regard en s'exclamant:

Quelle colonie nous aurions là, si l'émigration s'y était portée depuis trente ans! Tous les malheureux que le besoin pousse dans le désordre vivraient là-bas au milieu de l'abondance; nous n'aurions plus à craindre les révolutions de la misère... Mais le régime du sabre empêche tout!... Ceux

qui quittent leur pays, pour chercher fortune ailleurs, aiment mieux s'en aller en Amérique; et pendant que chez nous des millions de travailleurs ne possèdent pas un pouce de terre, nous avons en Algérie des millions d'hectares en friche, qui n'attendent que des bras pour produire les plus magnifiques récoltes. (Contes et romans, X, 427)

On ne s'étendra pas sur la valeur prophétique de ces propos pour reconnaître, une fois de plus, combien Erckmann-Chatrian poursuivent inlassablement leur idéal républicain jusque dans ses moindres aboutissants. Celui-ci suit d'ailleurs fidèlement la devise républicaine de la première heure. Les pages ci-dessus auront suffisamment fait comprendre comment les deux hommes conçoivent la liberté. Pour nous résumer, l'abolition des servitudes et la proclamation solennelle des articles de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ayant trait à la liberté sont peu de choses si elles n'ont comme conséquence la possibilité pour les masses d'accéder à la propriété; celle-ci seule rendant possible l'exercice de la liberté.

Mais de quelle façon nos auteurs envisagent-ils l'égalité, puisque, comme nous l'avons montré plus haut, il ne saurait s'agir de l'égalité prônée par les socialistes utopistes?

Pour Erckmann-Chatrian, l'égalité est plutôt la voie ouverte, sans discrimination aucune, au mérite et au talent. Une étude attentive de cette deuxième partie de la devise républicaine montre ainsi que les auteurs de l'Histoire d'un paysan sont beaucoup moins naïfs qu'on ne pouvait le penser.

En effet, chez eux, les grandes envolées d'une imagination généreuse et quelque peu romantique, sont toujours tempérées et équilibrées par un solide bon sens. S'ils souscrivent au grand principe de l'égalité de tous devant la loi et l'impôt, ils s'intéressent encore davantage à la possibilité pour chaque citoyen qui en possède le talent d'accéder aux charges les plus diverses et les plus élevées. Seulement, le talent n'est rien sans la formation et l'éducation qui lui permettront de s'exercer pleinement; ce qui explique pourquoi, dans l'esprit de nos auteurs, l'idéal de culture populaire précède nécessairement l'idéal républicain. Ensuite, et cela est caractéristique de leur bon sens, ils insistent pour que le principe de l'égalité soit tout d'abord reconnu et établi dans l'armée. L'armée, sous l'Ancien Régime, a beau être composée de mercenaires en majorité fils de paysans, mais,

une fois dans un régiment, ces fils de paysans, oubliaient leurs misères du village; ils oubliaient leur mère et leurs soeurs; ils ne connaissaient plus que leurs officiers, leur colonel: des nobles qui les avaient achetés, et pour lesquels ils auraient massacré le pays, en disant que c'était pour l'honneur du drapeau. Pourtant, aucun d'eux ne pouvait devenir officier: - les vilains n'étaient pas dignes de porter l'épaulette! - mais après s'être fait estropier dans une bataille, ils avaient la permission d'aller mendier!

(Contes et romans, I, 14)

D'où ce raisonnement de Chauvel visant à prouver que la seule façon d'empêcher un retour à l'injustice et aux inégalités criardes de la Monarchie est d'asseoir les institutions républicaines sur l'autorité d'une armée démocratique:

Ce qu'il nous faut après l'abolition des privilèges, c'est la force d'empêcher qu'on les rétablisse. Cette force est dans le peuple, elle est dans nos armées. ... Il faut que l'armée soit avec nous; et, pour que l'armée soit avec nous, il faut que le dernier soldat, par son courage et son esprit, puisse monter de grade en grade, jusqu'à devenir maréchal et connétable, aussi bien que les nobles, m'entendez-vous?

(Contes et romans, I, 168, 176-178)

Mais il apparaît clairement à la lecture des Contes et romans que la pénétration des cadres par des fils d'artisans, de commerçants, de paysans et d'ouvriers, ne garantit nullement que l'armée sera toujours au service du peuple et de la République. En effet, lorsque l'armée, normalement imprégnée d'un fort esprit de corps, d'ailleurs nécessaire, en arrive à se faire une conception exagérée de son importance et un sens de l'honneur indépendant de celui du pays, alors toutes les craintes sont permises. Une telle armée constituera rapidement un état dans l'Etat et se laissera entraîner par n'importe quel aventurier qui lui promettra honneur et gloire. Telles sont les inquiétudes qu'Erckmann-Chatrion expriment rétrospectivement dans la quatrième partie de leur Histoire d'un paysan par la bouche de Chauvel. Celui-ci ne peut que commenter défavorablement la célèbre proclamation de Bonaparte à l'armée d'Italie, proclamation que nos auteurs citent d'ailleurs en entier:

"Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus; le gouvernement vous doit beaucoup et ne peut rien pour vous. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde; vous y trouverez honneur, gloire, richesse; soldats, manqueriez-vous de courage?"

(Contes et romans, II, 398)

Et il va jusqu'à comparer Bonaparte au célèbre brigand rhénan Schinderhannes.⁷

Ces considérations montrent bien que l'idéal républicain des deux auteurs n'est pas un ensemble d'idées échafaudées dans le vide à la manière de tant de systèmes du XVIIIème siècle, mais le fruit de réflexions profondes sur la Révolution de 1789 et d'observations pertinentes sur celles de 1830 et 1848.

Leur grand mérite est d'avoir compris d'emblée que le principe d'égalité ne saurait s'imposer comme par enchantement à une société trop longtemps divisée par ordres; que l'accession du talent et du mérite aux postes de responsabilité ne se ferait pas du jour au lendemain, mais constituerait une oeuvre de longue haleine, les hommes étant lents à changer d'habitudes, mêmes dans leur propre intérêt. D'où ces propos désabusés qu'ils mettent dans la bouche du Dr Laurent, par exemple:

"Pauvre peuple ... tu seras donc toujours dupe des ambitieux et des écornifleurs! ... Il suffira donc toujours de te promettre monts et merveilles pour capter ta confiance!
(Contes et romans, X, 103)

Enfin, que tout était question d'éducation, professionnelle, sans doute, mais aussi civique. Tel est encore le sens des paroles du même Dr Laurent lorsque, proche de la mort, il s'adresse une dernière fois à ses fils:

⁷Contes et romans, II, 402.

... hors de l'instruction démocratique, il ne voyait pas de salut pour notre pays. Et par instruction il n'entendait pas seulement lire, écrire et compter, il entendait surtout l'enseignement des droits et des devoirs de l'homme, aux enfants dès le bas âge, et l'enseignement des intérêts de la patrie, en même temps que l'humanité dans les écoles supérieures.
(Contes et romans, X, 200)

Erckmann-Chatrion ont-ils tort de confier à l'armée la responsabilité de veiller sur la réalisation de l'idéal républicain, au profit de tous les citoyens? Ils écrivent sous le Second Empire pourtant instauré avec l'aide des militaires. Cependant, leur foi, leur optimisme seront justifiés par les événements. L'armée française aura peut-être été un peu lente à évoluer dans un sens démocratique, mais à part l'épisode du Boulangisme et l'affaire Dreyfus, elle se fera à l'idée qu'elle est au service du régime républicain.

Un rôle analogue est dévolu aux représentants du peuple et à l'administration. Là encore, comment s'assurer que ceux que la République aura élevés à ces postes de responsabilité resteront aussi ses serviteurs? Comment être sûr, d'autre part, que ce sont les plus capables qui occupent ces postes?

D'une part il y a les élections qui permettent périodiquement de renouveler la confiance à celui qui a été choisi comme représentant à l'Assemblée nationale, mais qui permettent aussi de la lui retirer. Erckmann-Chatrion, qui vont aux sources même de la démocratie, insistent beaucoup sur le sens original du mot député. Le député est celui que l'électeur envoie à sa place, à qui il délègue son pouvoir pour qu'il

l'exerce dans des conditions et pour une durée précises. C'est ainsi que Chauvel, député du Tiers à l'Assemblée constituante, revenu à Phalsbourg, tient à "rendre compte de son mandat tout de suite."⁸ S'adressant à ses électeurs il dira:

- Messieurs, la constitution que vous nous avez chargés d'établir est finie. Le roi l'accepte, il jure de l'observer. Cette constitution va donc nous gouverner tous: c'est la première loi de notre pays. J'ai fait mon possible pour la rendre bonne; j'ai soutenu vos intérêts de toutes mes forces, et maintenant je viens vous rendre compte de mes votes à l'Assemblée nationale, comme c'est mon devoir; car je n'ai jamais oublié que j'étais responsable envers vous du mandat que vous m'avez confié. (Contes et romans, I, 409)

Cet exemple illustre bien, en dehors de toute considération de vérité historique ou de valeur documentaire, comment les deux auteurs conçoivent le rôle du député.

Pour ce qui est des emplois administratifs, un enseignement démocratique, une fois de plus, devrait permettre au peuple de pénétrer les cadres au moyen d'examens et de concours qui garantiraient le succès des plus qualifiés qui ne sauraient ne pas être fidèles à un système juste et équitable. Dans l'Histoire du plébiscite ils souhaitent, non sans quelque inquiétude, le retour des Français en Alsace-Lorraine qu'ils viennent de perdre au traité de Francfort, mais,

... s'ils veulent que toutes les places soient données par protection et recommandation, au lieu d'être honnêtement gagnées au concours; ... alors, malheur à nous! (Contes et romans, XI, 272)

Si dans l'émancipation de la paysannerie, la possibilité

⁸Contes et romans, I, 409.

d'accéder à la propriété par le travail et l'économie et aux postes les plus élevés par l'éducation, Erckmann-Chatrian voient l'application pratique de la devise républicaine de liberté et d'égalité, qu'en est-il de la fraternité sans laquelle l'idéal républicain serait incomplet?

Pour les auteurs des Contes et romans, la fraternité sera avant tout celle de la petite bourgeoisie et du petit peuple qui, pour eux, rappelons-le, forment le peuple au sens large du mot. Il leur arrivera d'avoir des doutes et de passer par des moments de désenchantement, après les journées de juin 1848 et les événements de la Commune, au point de renoncer à écrire la suite de l'Histoire d'un homme du peuple. Mais dans l'ensemble, ils resteront fidèles à cet idéal parce qu'il est à la base même de la Révolution de 1789. N'est-ce pas, en effet, parce que la bourgeoisie et le petit peuple ont été unis que cette Révolution a pu aboutir? Et s'ils refusent de continuer l'Histoire d'un homme du peuple, il nous semble que ce ne soit pas tant par patriotisme et par souci de ne pas réveiller d'anciennes haines, que parce qu'ils ne peuvent accepter de renoncer à croire à un idéal. Nos auteurs se refusent avant tout de croire que les intérêts de la bourgeoisie et du petit peuple puissent être divergents. C'est aussi la raison pour laquelle ils ne peuvent accepter une interprétation "tendancieuse" de l'histoire de la Révolution; celle, par exemple, qui attribue le beau rôle à la bourgeoisie ou au

petit peuple seulement; celle qui souligne les divergences entre les chefs révolutionnaires ou l'antagonisme des différentes classes sociales et les conflits d'intérêt. Leur propre histoire, par conséquent, mettra l'accent sur le côté positif de l'unité du peuple et sur les conséquences tragiques de sa désunion. Car, Erckmann-Chatrian ne sauraient nier les divisions qui affectèrent le déroulement des événements et entravèrent le progrès de la Révolution; mais ils en donnent une explication à laquelle ils tiennent fermement. Pour eux, les vicissitudes des années 1789-1799 sont à mettre au compte de l'action réactionnaire de l'aristocratie et d'une partie du clergé, issue de cette aristocratie, qui n'ont jamais accepté l'avènement de l'ordre nouveau; ou encore, ils les attribuent à certains éléments bourgeois qui rêvent de jouer le rôle d'aristocrates, et qu'ils appellent "l'aristocratie bourgeoise."⁹ Le vrai rôle de la petite bourgeoisie et même de la bourgeoisie tout court - le mot chez nos auteurs est assez flexible - est pourtant clair; il consiste à se mettre à la tête du peuple, non pour l'exploiter, mais pour lui servir de guide. Cette fonction de la bourgeoisie, le Dr Laurent l'expose, on ne saurait plus clairement, à ses concitoyens de la Neuville:

- Nous, bourgeois sérieux, cultivateurs, industriels, commerçants, gens de science, quel est notre intérêt? C'est

⁹Contes et romans, X, 153.

l'ordre, le progrès, la liberté. Nous avons l'instruction, l'expérience des affaires, et beaucoup ont la fortune. Le peuple ne demande pas mieux que de nous voir à sa tête, pourvu que nous soyons toujours dignes de le conduire et que nous lui procurions l'instruction, tout ce qui peut l'aider à s'élever lui-même par le travail. En remplissant ces devoirs, nous aurons la sécurité; si nous ne le faisons pas, les révolutions se suivront, et nous vivrons tous comme l'oiseau sur la branche, il faudra toujours craindre le lendemain pour nous et les nôtres. Séparés du peuple, nous sommes un état-major sans armée; avec le peuple nous avons la force, nous sommes invincibles au dedans et au dehors. La seule chose qu'on nous demande, c'est la bonne foi dans l'établissement et l'affermissement de la République.

(Contes et romans, X, 96-98)

Le début de ce texte confirme ce que nous signalions plus haut, à savoir combien le sens du mot bourgeois est quelquefois vague dans l'esprit de nos auteurs. Notons, par exemple, que dans cette citation il comprend les cultivateurs; quant au mot industriel, il faut l'entendre dans le contexte du récit qui se passe dans un gros bourg des Vosges où un brasseur comme Gaspard Fix ou le propriétaire d'une scierie passent également pour industriels. Bref, est bourgeois celui qui est propriétaire, celui qui exerce une activité économique indépendante ou une profession libérale. Erckmann-Chatrian incluent, cependant, les fonctionnaires d'un certain rang dans cette catégorie.

Le petit peuple et cette bourgeoisie, prise dans le sens indiqué, ont donc intérêt à coopérer. Leur grand tort à tous les deux est de croire que l'un puisse se passer de l'autre ou, pire, que l'une puisse se servir de l'autre pour accéder et se maintenir au pouvoir. L'aristocratie ou la

"démocratie césarienne"¹⁰ en profitent inévitablement.

Nous avons longtemps pensé que ces idées sur la coopération entre la bourgeoisie et le petit peuple face à la menace aristocratique ou césarienne constituaient un des aspects les plus originaux de la pensée d'Erckmann-Chatrian. Force nous est maintenant de reconnaître qu'Emile Erckmann a bien pu hériter une bonne partie de ces idées d'un de ses maîtres du Collège de France, Michel Chevalier, l'économiste saint-simonien et auteur du célèbre traité libre-échangiste signé entre la France et l'Angleterre en janvier 1860. Nous savons, cependant, qu'Erckmann-Chatrian n'étaient favorables à aucune des doctrines socialistes à la mode au XIXème siècle. Ce que les deux hommes ont pu retenir néanmoins, ce sont les implications politiques du système économique et social que Michel Chevalier préconisa en 1838 dans son ouvrage Des Intérêts matériels en France, dont Alfred Cobban, l'historien anglais, résume et commente ainsi la teneur dans le volume II de son History of Modern France:

The new ruling class, he [Chevalier] says, has won political power only in alliance with the people. If it is not to be overthrown in its turn it will have to meet the material demands of the people. This can be done only by means of the development of credit, communications, and education. The events of 1848 went a long way towards justifying this analysis, but they also showed that the position of the propertied classes was stronger than he supposed and that they had no intention of adopting Chevalier's remedy, or any other, except that of crude repression.¹¹

¹⁰ Ibid.

¹¹ Alfred Cobban, p. 162.

La nouvelle classe dirigeante, c'est naturellement la bourgeoisie. Tout ce que nous pouvons affirmer pour l'instant, c'est qu'Erckmann-Chatrrian auraient sans doute été d'accord avec l'essentiel de cette analyse de la situation sociale en France au milieu du XIXème siècle. Quant aux remèdes préconisés, on a vu qu'ils favorisaient l'éducation du peuple comme un des moyens d'instaurer l'égalité. Erckmann-Chatrrian, d'autre part, s'intéressaient au développement des communications,¹² tout en craignant pour la pureté et la simplicité des mœurs que ceux-là ne manqueraient pas de bouleverser. L'hypothèse d'une filiation entre les idées de Chevalier et celles d'Erckmann-Chatrrian sur la nécessité d'une union entre le petit peuple et la bourgeoisie ne doit donc pas être écartée. Evidemment, Chevalier et nos auteurs ne parlent pas tout à fait de la même bourgeoisie. Celui-là pensait, sans nul doute, à cette classe sociale qui, à Paris et dans les grands centres de province, détenait le pouvoir économique et financier de la nation, alors que ceux-ci avaient surtout à l'esprit les notables, petits bourgeois, dont l'influence était beaucoup plus sociale et morale qu'économique et financière. Il est possible qu'Erckmann-Chatrrian aient tout simplement adapté les grandes lignes du programme de Chevalier à la situation de leur propre petit pays. Il est vrai que la nécessité d'une entente entre le petit peuple et

¹²Voir Les Deux frères.
Souvenirs d'un chef de chantier.

la petite bourgeoisie a également été soulignée par Michelet qui lui, cependant, n'invoque pas les mêmes raisons pratiques.¹³

En tout cas, cette insistance sur une union étroite entre les deux groupes sociaux constituera la pierre d'achoppement pour tous ceux qui voient dans la lutte des classes un fait inéluctable. Et l'on ne s'explique pas très bien l'intérêt de la critique marxiste, surtout représentée par André Wurmser, pour les auteurs des Contes et romans qui croyaient à l'entente entre le petit peuple et la petite bourgeoisie. Plus encore que dans l'Histoire d'un paysan, ils nous montrent cet idéal en action dans l'Histoire d'un homme du peuple. Celle-ci nous montre, entre autres choses, l'amitié qui lie Emmanuel Dolomieu, étudiant en droit et fils d'un petit bourgeois de Saverne, à Jean-Pierre Clavel, apprenti-menuisier et fils adoptif d'une brave vieille, marchande de quatre-saisons. Egalement doués et travailleurs, leurs chemins ont bifurqué: l'un a pu poursuivre ses études et se préparer à une carrière libérale; l'autre, faute de moyens financiers, a dû choisir un état. Ils se retrouvent à Paris l'année précédant la Révolution de 1848. Tous deux participent aux journées de février et font le coup de feu. A eux deux, ils symbolisent précisément l'union de la petite bourgeoisie et du petit peuple dans sa partie ouvrière: la fonction de la première étant de préparer intellectuellement la révolution.

¹³Voir au chapitre II, 1ère partie, note 8.

et de penser la société nouvelle qui en sortira, la tâche de l'autre étant de mettre sa force et son bon sens traditionnel au service de cette révolution et de l'ordre nouveau afin d'assurer leur succès et leur durée. Cette double fonction de la bourgeoisie pensante et du peuple agissant est déjà illustrée, bien avant le soulèvement, par le caboulot où Jean-Pierre Clavel prend ses repas avec ses camarades de travail. Dans ce petit café-restaurant, ouvriers-artisans et journalistes se côtoient. En écoutant discuter ceux-ci, les ouvriers comprennent un peu plus clairement le sens des événements qui se préparent. Cependant, Erckmann-Chatrion nous y montrent déjà des éléments sortis du peuple et qui, autodidactes, n'ont déjà plus besoin qu'on leur explique la situation. Elevés au contact de la réalité, ils peuvent même corriger ce que la pensée du bourgeois libéral peut avoir de trop idéaliste et utopiste. Tel est le père Ferrignon, le contremaître de Jean-Pierre Clavel. Il a fait de la prison pour ses idées. Il comprend d'une part que toute révolution représente une manifestation concrète de cette aspiration permanente de l'humanité à un peu plus de justice et de bonheur. En remettant à Jean-Pierre l'Histoire de la révolution, il lui dit:

Lis-moi cela... c'est le livre du peuple français. Tu verras le commencement de la Révolution; le commencement, car elle n'est pas finie, elle continuera jusqu'à ce que nous ayons la liberté, l'égalité et la fraternité.

(Contes et romans, IX, 156)

D'autre part, il voit ce qu'il y a de chimérique dans certaines idées professées par les penseurs et surtout par certains de ses compagnons de travail. Il devine que bon nombre de ces systèmes sociaux, sous prétexte d'instaurer l'égalité et de faire régner la fraternité, ne feraient que favoriser la paresse et le parasitisme de certains. Jean Gaulmier, dans son article consacré à l'Histoire d'un homme du peuple, résume admirablement la pensée de Perrignon qui, recoupant celle des autres personnages sympathiques d'autres romans de nos auteurs, semble bien représenter les vues de ces derniers:

Il se méfie de Louis Blanc, de Cabet et de Raspail, vrais républicains, mais dont les idées égalitaires ne peuvent plaire qu'aux fainéants. La révolution ne lui fait pas oublier son atelier, et il compte rattraper par des heures de nuit le temps qu'il passera en citoyen à l'insurrection. Le "droit au travail," que Louis Blanc voudrait faire proclamer lui semble une chimère. Il serait d'accord avec cette remarque d'André, ouvrier à l'Arsenal de Toulon, lors du débat parlementaire de l'automne 1848 sur l'organisation ouvrière: un bon ouvrier trouve du travail. Le droit au travail, c'est la royauté du paresseux. Il est d'ailleurs épris de justice et de concorde sociale. Il s'entend bien avec le patron, M. Braconneau, bourgeois honnête qui malgré son caractère bourru, reste proche de son personnel, déteste l'insolence de Guizot autant que lui, et est tout disposé à participer en uniforme de garde national au banquet démocratique du XIIème arrondissement.¹⁴

Pourtant, la fraternité telle que la professent Erckmann-Chatrion ne se limite pas seulement à la petite bourgeoisie et au petit peuple. La fraternité, au sens large du mot, transcende cette union étroite mais essentielle pour s'étendre

¹⁴"Notre élément qui est le peuple ...," Revue d'Alsace, p. 202.

à tous les hommes de bonne volonté, à toutes les honnêtes gens. C'est pour cette raison qu'ils respectent le patriotisme des autres surtout lorsqu'il se fonde sur la défense de leur liberté et d'un idéal de justice. C'est pour cela aussi qu'ils ne sont ni chauvins, ni xénophobes, ni antisémites, ni racistes. S'ils appellent de leurs vœux la République en France, c'est, en partie, parce qu'ils y voient le prélude d'une République européenne ou plutôt d'une confédération de républiques européennes. D'où l'hostilité de toutes les forces réactionnaires de l'Europe envers la Révolution de 1789 aussi bien que des deux suivantes:

On ne veut pas de République française en Europe, c'est le fin mot de l'histoire; il n'en faut pas, à tout prix! Car si la République s'établissait chez nous, toutes les monarchies seraient ébranlées: les peuples suivraient tous notre exemple, et ce serait la fin des guerres; nous aurions la confédération européenne; on pourrait licencier les rois, les empereurs, les princes, les courtisans et les soldats de profession. On ne connaîtrait plus que le commerce, l'industrie, les sciences, les arts; il faudrait savoir quelque chose, pour être quelque chose. (Contes et romans, XI, 192)

En cela, ils sont bien de la génération de 1848. Mais ils s'en distingueront par certaines conceptions d'ordre pratique. Leur grand mérite, en effet, est d'avoir compris qu'on ne pouvait pas brûler les étapes et qu'il fallait tout d'abord faire l'expérience d'une république viable dans leur propre pays. Pour eux, le proverbe: "Charité bien ordonnée commence par soi-même," vaut pour la chose publique aussi bien que pour la vie privée.

Ayant passé en revue les grandes idées qui sont à la base de l'idéal républicain d'Erckmann-Chatrian, il n'est pas sans intérêt de rattacher celles-ci à leurs conceptions plus nettement philosophiques. Nous ne pensons pas que leur idéal républicain découle nécessairement et logiquement de leur pensée philosophique, mais il s'harmonise indiscutablement avec celle-ci.

Dans quelques pages particulièrement denses de sa thèse, Schoumacker, commentant les deux exposés de leurs théories philosophiques déjà mentionnés,¹⁵ résume comme suit l'idée qu'Erckmann-Chatrian¹⁶ se faisaient de la nature humaine:

... l'idée de la bonté de l'homme se concilie, dans l'esprit d'Erckmann, avec celles du progrès indéfini de la civilisation. Ce n'est donc pas en retournant sur ses pas, en revenant à l'état primitif de l'humanité, en renonçant aux conquêtes de l'esprit humain qu'on découvrira l'homme bon et juste, c'est en allant de l'avant, en progressant dans l'amélioration de l'être humain qu'on arrivera à le réaliser complètement. ... La marche du progrès sans doute n'est pas régulière, il y a des mouvements de flux et de reflux. Dans ce dernier cas, il faut "jeter l'ancre", pour rétrograder le moins possible. Mais le retour à la nature primitive est impossible: si loin que l'homme recule, il y a des causes physiologiques qui l'empêcheront de retomber complètement dans l'animalité: ce serait contraire à la bonté divine et aux lois physiques ...¹⁷

Il est clair que l'idéal républicain de nos auteurs qui précède de loin ces idées philosophiques exposées relativement tard dans leur vie, soit en 1881 et 1885,¹⁸ s'accorde

¹⁵Voir plus haut, note 1.

¹⁶Schoumacker indique clairement que ces idées sont au fond celles d'Erckmann. Op. cit., p. 301.

¹⁷Ibid., p. 315.

¹⁸Erckmann avait alors respectivement 59 et 63 ans.

avec celles-ci et y trouve sa justification théorique.

Ayant exposé cet idéal dans ses grandes lignes et tel qu'il apparaît dans les Contes et romans, on essaiera maintenant de le confirmer dans la mesure du possible par des documents plus nettement "objectifs" ou critiques.

*
* *

Concernant l'ensemble de la question du républicanisme d'Erckmann-Chatrion, il convient de rappeler que ceux-ci s'expriment à une époque où l'idéologie républicaine se pose en adversaire du césarisme de Napoléon III pourtant tempéré depuis 1860. Ce qui peut expliquer pourquoi elle sera doublement idéalisée. Il ne faut donc pas s'attendre à ce que l'Histoire d'un paysan, par exemple, nous donne un récit complet et objectif de la Révolution. C'est la raison pour laquelle Henri Hatzfeld peut dire:

Ce qui compte, c'est l'esprit de l'entreprise. Or, le Paysan est un exceptionnel témoignage sur l'idéologie républicaine sous le Second Empire - 19 époque où, comme on sait, le mot République avait un sens.

Ce qui ne veut nullement dire que cet idéal n'ait pas d'assises historiques et objectives. Ainsi, lorsque Erckmann-Chatrion parlent de l'enthousiasme des masses populaires de

¹⁹"Erckmann-Chatrion et la culture populaire," p. 323.

son petit pays natal aux nouvelles de la convocation des Etats-Généraux et d'autres événements des années 1789-93, il n'invente rien. Car, quoique cette libération des masses rurales d'Alsace et de Lorraine fasse partie d'un vaste mouvement national, il semble qu'elle ait tout particulièrement frappé l'imagination du peuple et suscité l'enthousiasme de la population de ces provinces; de sorte que Frierich Engels pourra écrire que

nulle part en France le peuple ne se rallia à la Révolution avec plus d'enthousiasme que dans les régions de langue allemande... Les Franco-allemands, malgré leur langue et leur passé, ne firent qu'un avec les nationaux français dans la lutte pour la Révolution.²⁰

De même, lorsque les deux auteurs regrettent avec Chauvel que la paysannerie soit obnubilée par certaines considérations un peu trop terre-à-terre au point d'en négliger la préparation d'un ordre nouveau et durable, ils font déjà une constatation qui sera confirmée par Daniel Mornet. Parlant des célèbres cahiers de doléances, celui-ci dira:

A vrai dire, les idées y tiennent très peu de place et, à plus forte raison, les idées philosophiques. Il ne s'agit pas de discuter, mais de demander; il faut des demandes précises et, comme il faut être bref, on n'a pas le temps de les justifier. Les cahiers sont une énumération des doléances et non pas leur justification ...²¹

Mais ce sont encore les idées d'Erckmann-Chatrian sur

²⁰ Cité par André Wurmser dans sa "Lettre à Antoine Fischer sur la sérénité, la polémique et Erckmann-Chatrian," Saisons d'Alsace, p. 193.

²¹ Les Origines intellectuelles de la Révolution française 1715-1787 (Paris: Armand Colin, 1954), p. 454.

la propriété, base de toute indépendance économique et sociale sinon politique, que l'on peut justifier le plus facilement, et cela à partir de leurs propres théories. Voici comment ils abordent la question au chapitre intitulé "De l'Idéal révolutionnaire" de leur ouvrage L'Art et les grands idéalistes. Le même texte explique également leur méfiance à l'égard des différents systèmes socialistes.

Rousseau, d'abord, avait condamné la propriété en principe; mais, comprenant qu'un fait accompli depuis l'origine des temps historiques ne peut plus s'abolir, il voulut ensuite légitimer ce fait par une sorte de prétendue convention tacite dont il formula les conditions rétrospectives.

C'était une fiction pour légitimer un fait primordial qui n'a pas besoin de légitimisation, puisqu'il ressort de la constitution humaine.

En effet, la passion de la propriété existe chez tous les hommes: c'est la plus²² grande, la plus forte et la plus universelle des passions.

Toutes leurs autres prises de position découlent logiquement de cette théorie. C'est en elle que la Grande Révolution trouve en partie sa justification. Ainsi,

Il fallut pousser la Révolution jusque dans ses dernières conséquences, en partageant, au moyen des assignats, les terres de la noblesse et du clergé aux²³ paysans, pour les intéresser à la défense du territoire.

Et un peu plus loin, se rendant compte de la difficulté que devaient avoir les masses à saisir ce concept, ils ajoutent:

²²Op. cit., p. 226.

²³Ibid., p. 260.

Mais le vrai moyen de faire comprendre ces raisonnements au peuple, c'était de donner à chacun une part du territoire, que tous défendraient ensuite de leurs forces réunies.²⁴

Que cette façon d'intéresser la masse des citoyens et paysans à la vie et à la défense de la nation ait obtenu des résultats, c'est ce que souligne André Wurmser en invoquant, une fois de plus, le témoignage de Friedrich Engels:

Lorsque les coalisés entrèrent en France en 1814, c'est justement en Alsace et en Lorraine qu'ils trouvèrent les ennemis les plus décidés, la résistance la plus rude dans le peuple lui-même.²⁵

Pour montrer à quel point Erckmann-Chatrion croyaient fermement à cet idéal républicain de la possession de la terre, il convient de rappeler la proposition d'Emile Erckmann au préfet du Haut-Rhin, nouvellement nommé par le gouvernement provisoire de la République proclamée le 4 septembre après la capitulation de Sedan. A Paris, l'auteur avait tout d'abord suggéré au député Jules Favre de faire défendre les défilés des Vosges à la manière dont le patriote Wolff les avait défendus en 1814 avec ses francs-tireurs. N'ayant pas réussi à faire prévaloir son point de vue, il s'était rendu auprès du préfet Grosjean de Colmar à qui il avait exposé le même plan de soulèvement et de résistance des populations alsaciennes et vosgiennes. A cette occasion il avait proposé, en particulier, de faire rédiger et afficher une fausse proclamation

²⁴Idem.

²⁵Lettre à Antoine Fischer, Op. cit., p. 193.

du roi de Prusse annonçant la restitution des biens nationaux aliénés et vendus sous la Révolution aux héritiers des anciens propriétaires. Le préfet n'avait pas cru devoir retenir ce projet qu'il considérait comme inexécutable et qui, surtout, risquait d'entraîner des représailles de la part des Prussiens.²⁶

Nos auteurs s'expliquent d'ailleurs tout aussi clairement et ouvertement sur le rôle qu'ils assignent à l'armée: celui de sauvegarder les institutions républicaines. Un des documents les plus intéressants sur la question est leur Lettre d'un électeur à son député, écrite à un moment où l'avenir de la IIIème République paraissait loin d'être assuré puisque les monarchistes, quoique divisés entre légitimistes et orléanistes, n'avaient pas encore abandonné tout espoir de restaurer l'ordre ancien. Dans cette lettre ouverte destinée, au fond, à tous les députés qui, le 8 février 1871, s'étaient fait élire sous l'étiquette républicaine, les auteurs écriront:

On dit que les conspirateurs monarchistes comptent sur l'armée pour faire leur coup. Eh bien! écoutez ce que je vous annonce, monsieur le député, c'est une nouvelle qui vous réjouira: Tous ceux de notre village, moi le premier en tête, nous venons d'écrire à nos fils, qui sont, les uns dans l'infanterie, les autres dans la cavalerie, de n'obéir qu'aux ordres du président de la République, et de tirer à bout portant sur les conspirateurs qui essaieraient de les entraîner contre la loi!

(Contes et romans, X, 453)

²⁶Schoumacker, pp. 150-151.

Dans la même lettre, nos auteurs s'attaquent également aux députés qui, ayant perdu de vue leur mission et ayant oublié qui les avait envoyés à la Chambre, en sont venus à se considérer comme des souverains. S'adressant à ce député imaginaire à qui ils viennent de donner l'avertissement qui précède, ils diront:

Souverain de quoi, monsieur le député, je vous le demande. Souverain de gens qui vous ont nommé, qui vous payent pour les représenter à la Chambre?... Allons donc! Celui que je paye n'est pas mon souverain, c'est mon commis rien de plus!
(Contes et romans, X, 446)

On voit que les deux hommes aimaient à revenir aux vérités premières de toute démocratie. Croyant au suffrage universel, ils ne pouvaient tolérer que le mécanisme en fût faussé par les ambitions des uns et par la passivité des autres.

Il existe d'ailleurs un document, qui, mieux que tout le reste, montre leurs idées sur l'idéal républicain illustré dans un ordre dispersé à travers leur oeuvre romanesque. C'est L'Intérêt des paysans ou Lettre d'un cultivateur aux paysans de France, publié le 16 janvier 1876 à la veille des premières élections sénatoriales (30 janvier) et législatives (20 février) organisées depuis la guerre. Cette lettre est comme leur credo et peut être considérée comme l'exposé théorique des grandes idées dont les Contes et romans représentent l'illustration. Il faudra toujours s'y référer pour une compréhension exacte de la pensée politique et sociale de nos auteurs.

Dans une langue des plus simples et directes, ils y rappellent aux paysans de France que, libres de voter comme ils veulent et majoritaires, c'est eux qui décideront en dernier ressort de l'avenir du pays.

Sur ce, ils les invitent à réfléchir mûrement à leur intérêt, car

...., qu'on en pense ce qu'on voudra, je vous dis que, pour la plupart des gens l'intérêt dans ce monde passe avant tout, chacun tient à ses intérêts, vous le savez aussi bien que moi, et les exemples pour le prouver ne manquent pas.²⁷

Cela étant admis, la grande question consistera à savoir si cet intérêt coïncide avec celui de l'une des quatre formations en lice: légitimistes, orléanistes, bonapartistes ou républicains. Et nos auteurs se livreront à une critique serrée des intérêts de chacun de ces partis à la lumière de l'expérience du passé, donc de l'histoire, et du bon sens.

On n'entrera pas dans le détail de cette analyse qui, comme tous les pamphlets politiques, simplifie quelque peu l'histoire mais qui se sert de formules frappantes et faciles à retenir. Citons au moins la conclusion qui en résume toute l'argumentation.

Rappelez-vous bien ce que je vous dis avant de finir:
 Voter pour des légitimistes, c'est voter pour le retour du gouvernement qui vous a fait cultiver la terre pendant quatorze siècles pour les nobles et les prêtres;
 Voter pour des orléanistes, c'est voter pour le retour du gouvernement des écus, qui vous a toujours refusé le droit de vote, sous prétexte que vous ne payiez pas 250 francs de contributions directes;

²⁷ Ibid., p. 1

Voter pour des bonapartistes, c'est voter pour le retour du gouvernement qui nous a amené trois invasions, qui a perdu la rive gauche du Rhin en 1815, et l'Alsace et la Lorraine en 1870, sans parler des milliards;

Voter pour des républicains, c'est voter pour la conservation et l'amélioration du gouvernement qui vous a donné la terre en 1792 et le suffrage universel en 1848.²⁸

Mentionnons encore les efforts d'Erckmann-Chatrion pour placer leur histoire de la Révolution dans une perspective favorable à l'unité du peuple afin qu'elle serve d'enseignement aux générations futures. Voici, résumées, les considérations qui ont présidé à la rédaction de cette histoire. Michel Bastien, le narrateur de l'Histoire d'un paysan, nous les offre en guise de préface à son livre. Nulle part on n'a autant l'impression d'entendre parler Erckmann-Chatrion en personnes, au point que Saisons d'Alsace la publie in extenso comme introduction à son numéro spécial consacré à la redécouverte d'Erckmann-Chatrion en l'accompagnant de la note suivante:

Nous donnons ici cette première page de l'Histoire d'un paysan parce qu'elle nous semble résumer tous les leitmotivs qui animent l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion. C'est une lettre que le héros du livre, Michel Bastien, adresse à ses amis. Mais, bien entendu, c'est Erckmann-Chatrion qui parle. (M.D.L.R.)²⁹

Cette introduction mérite d'être citée en entier, mais nous n'en retiendrons que les aspects qui soulignent la nécessité d'une union constante entre les différentes parties du peuple: "bourgeois, ouvriers, soldats et paysans."

²⁸Ibid., p. 4.

²⁹Saisons d'Alsace, p. 135.

Beaucoup d'autres, je le sais, ont raconté l'histoire de la Révolution à leur manière. Les uns ont dit que le peuple était bien plus heureux avant 89! - Ceux-là étaient des nobles, et je suis sûr que leurs idées ne s'étendront jamais chez nous. - D'autres, de soi-disant Jacobins, ont raconté les massacres, les déportations, le changement des églises en écuries comme les plus belles choses de la Révolution! Ça n'a pas le sens commun! Les massacres ont toujours été et seront toujours des choses épouvantables. L'égoïsme des nobles et des évêques a provoqué ces grands malheurs; ils voulaient rétablir l'ancien régime, au moyen de la guerre civile et de l'invasion étrangère: la Révolution s'est défendue, comme on se défend lorsqu'il faut vaincre ou mourir.

D'autres ont dit que le grand homme avait tout fait, tout sauvé: les lois, les armées, les conquêtes et la gloire de la France! Que sans lui la Révolution n'aurait rien été; qu'elle aurait péri dans le désordre; que c'était un génie, une Providence!... Malheureusement pour eux, tout était fait, tout était décrété avant l'arrivée de Bonaparte. Quand la nation repoussait l'invasion des Prussiens et des Autrichiens; quand l'Assemblée constituante proclamait les Droits de l'homme, rédigeait la constitution de 1791, et décrétait le Code civil, Napoléon était encore sous-lieutenant.

Un assez grand nombre encore ont raconté que le malheur de notre Révolution, c'est que les bourgeois ne sont pas restés seuls maîtres à la place des nobles.

Enfin, chacun a prêché pour sa paroisse! ...

Non, tout cela n'est pas l'histoire de la Révolution; c'est l'histoire des partis qui l'ont déchirée, et qui auraient voulu la détruire, ou la confisquer à leur profit.

Moi je suis un homme du peuple, et j'écris pour le peuple. Je raconte ce qui s'est passé sous mes yeux. ...

C'est donc l'histoire de vos grands-pères, et à vous tous, bourgeois, ouvriers, soldats et paysans, que je raconte; l'histoire de ces patriotes courageux qui ont renversé les bastilles, détruit les privilèges, aboli la noblesse, proclamé les Droits de l'homme, fondé l'égalité des citoyens devant la loi sur des bases inébranlables, et bousculé tous les rois de l'Europe, qui voulaient nous mettre la corde au cou.

Si vous êtes quelque chose; si vous pouvez aller et venir librement, travailler de votre état sans vexation, vous établir, avancer dans l'armée, dans l'administration et dans toutes les carrières jusqu'aux plus hauts grades, c'est à ces anciens que vous le devez! Sans eux vous travailleriez peut-être encore pour le moine et le seigneur.

(Contes et romans, I, 1-3)

Reste à montrer que pour Erckmann-Chatrian la République à l'échelon national doit finalement déboucher sur la

République européenne.

C'est en 1838, donc à l'âge de 16 ans, qu'Emile Erckmann semble avoir conçu pour la première fois l'idée d'une union entre la France et l'Allemagne. Envoyé à Saverne par son père afin d'y entendre plaider le célèbre avocat israélite Crémieux,³⁰ il s'était mis en route de bonne heure. Et l'auteur d'écrire:

Je me souviens qu'à mon arrivée sur la côte, toute l'Alsace était couverte de vapeurs blanches d'où émergeait le soleil pourpre du fond de l'abîme. Je m'assis au revers de la route, mon bâton ³¹entre les jambes et je contemplai cette scène grandiose.

C'est à cette occasion, semble-t-il, qu'il projette "d'établir à Strasbourg un centre de civilisation entre la France et l'Allemagne, où se confondraient (sic) le génie des deux races."³²

Nous savons qu'Erckmann-Chatrion durent abandonner ce beau rêve vers 1870. Mais cela pour un temps seulement. Car, dans la même lettre, Erckmann poursuit:

Cette idée n'a pas cessé de me poursuivre, malgré les événements de 1870: j'espère qu'elle se réalisera plus tard, à moins que l'esprit de haine, d'envie, de calomnie et de destruction ne fasse reculer l'Europe au-delà des temps mérovingiens.³³

³⁰ Son père, on s'en souvient, espérait lui donner le goût d'une carrière juridique.

³¹ Lettre d'Erckmann à son neveu Alfred du 27 novembre 1888, citée par Schoumacker, p. 27.

³² Ibid.

³³ Lettre d'Erckmann à son neveu Alfred du 27 novembre 1883, citée par Schoumacker, p. 345.

Il est significatif que la même idée ait été reprise une centaine d'années plus tard par ceux des "Européens" qui décidèrent d'établir, précisément à Strasbourg, le siège du Conseil de l'Europe.

Avec leurs autres idées sur l'idéal républicain, cette dernière considération montre à quel point Erckmann-Chatrian paraissent de nouveau modernes après cinquante ans d'oubli et de négligence.

Mais ce qu'il faut rappeler plus particulièrement comme conclusion à cette deuxième partie consacrée à l'idéal populaire de nos auteurs, c'est combien ses différentes parties: idéal de culture populaire, idéal humain, idéal républicain, s'imbriquent l'une dans l'autre pour constituer un ensemble harmonieux et surtout logique; l'idéal de culture populaire préparant l'idéal humain et ce dernier servant de cadre à l'épanouissement de l'idéal républicain.

Il s'agit maintenant de voir comment Erckmann-Chatrian ont transformé ces données pour en faire un art éminemment populaire. Ce sera l'objet de notre troisième et dernière partie.

TROISIEME PARTIE

L'ART POPULAIRE D'ERCKMANN-CHATRIAN

Après avoir étudié l'idéal populaire d'Erckmann-Chatrian sous son triple aspect: culturel, humain et républicain, nous voudrions montrer que leur oeuvre, les Contes et romans nationaux et populaires, en représente en quelque sorte l'illustration. La biographie des deux auteurs, les documents dont nous disposons, prouvent, en effet, que cet idéal a préexisté à sa mise en oeuvre dans les Contes et romans, non pas dans ses moindres détails, mais certainement dans ses grandes lignes. Cela est plus particulièrement vrai de l'idéal humain qui, on l'a expliqué, relève davantage du caractère et du tempérament plutôt que du raisonnement ou de l'éducation. Donc, après avoir passé en revue les diverses convictions d'Erckmann-Chatrian dans les domaines culturel, social et politique, il convient à présent de voir comment ils expriment ces convictions et comment ils s'y prennent pour les rendre accessibles au public de leur choix qui sera le peuple. C'est cette entreprise que nous appellerons d'une façon très générale l'art populaire d'Erckmann-Chatrian, quitte à examiner au dernier chapitre de cette partie, et dans le détail, la langue,

la technique, le style, bref, tous les aspects qui relèvent de l'art de nos auteurs au sens plus technique et plus restreint du terme.

Une précision s'impose encore ici. Il faut, en effet, souligner que c'est progressivement que les deux hommes prennent conscience de leur vocation d'écrivains populaires et engagés, et, par conséquent, de la nécessité de faire entrer leurs convictions dans leurs ouvrages. En fait, ce n'est qu'en 1864 que Chatrian vantera dans une lettre à Erckmann le merveilleux instrument de diffusion et de propagande, que constituerait une publication du genre qu'Hetzel fait alors paraître sous le titre de Romans moraux, en disant:

Nous allons entrer dans notre élément, qui est le peuple.¹

Trois années plus tard il proclamera:

Il faut écrire des livres pour le peuple et ne pas s'occuper du reste... Une fois que le peuple connaîtra son histoire, on ne lui fera plus prendre des vessies pour des lanternes et des bonnets à poil pour des bonnets de liberté.²

Dans une lettre écrite beaucoup plus tard, Erckmann confirmera cette façon de voir, puisqu'il attribuera à cette suggestion d'aller au peuple

... le succès considérable de l'affaire, car, pour la première fois, on s'adressait à la classe des paysans; jusqu'alors

¹Lettre de Chatrian à Erckmann du 15 octobre 1864, citée par Schoumacker, p. 132.

²Lettre de Chatrian à ses frères du 16 novembre 1867, citée par Schoumacker, p. 142.

on avait toujours écrit pour les grandes villes et surtout pour Paris; nous venions de déterr³er une classe nouvelle de lecteurs et nous eûmes notre public.

Donc, en ces années 1864-67, nos auteurs ne laissent subsister aucun doute sur le but de leurs efforts: écrire sur le peuple et pour le peuple.

Mais s'ils prennent ainsi conscience de leur vocation d'écrivains du peuple, cela ne veut nullement dire que la partie de leur oeuvre, antérieure à cette période, ne soit pas déjà en très grande partie d'inspiration populaire. Nous voudrions précisément montrer que l'idéal précédemment étudié s'exprime dès le début de leur carrière, et vient y occuper une place de plus en plus grande. C'est dire que cette oeuvre, semblable en cela à toute création littéraire et artistique, a subi au cours des années une évolution. Celle-ci se manifeste successivement à travers trois veines: le veine fantastique, la veine purement populaire, le veine historique, et mènera nos auteurs du Romantisme, qui fleurit dans leur jeunesse, au Réalisme qui triomphe à l'époque de leur maturité.

Cependant, tout en participant à ces deux grands mouvements littéraires du XIXème siècle, Erckmann-Chatrion n'en manifestent pas moins une grande indépendance à leur égard. Celle-ci s'explique par leurs convictions populaires, et nous aidera à comprendre, par la suite, pourquoi critiques et historiens de la littérature éprouvent tant de difficultés à les classer.

³Lettre d'Erckmann à Alfred du 11 janvier 1887, citée par Schoumacker, p. 132.

Quant aux trois veines auxquelles on vient de faire allusion, si elles se succèdent dans l'ordre indiqué, elles ne sont pas toujours facile à distinguer l'une de l'autre car, souvent, elles se recoupent et se chevauchent avant de se relayer définitivement. Toutes, cependant, nous montreront Erckmann-Chatrion comme des écrivains du peuple, sinon en intention du moins en fait.

CHAPITRE VII

La Veine fantastique

Il est des critiques, dont le plus connu est sans doute Marcel Schneider, qui préfèrent les contes et romans d'inspiration fantastique à tout autre aspect de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion. Cela peut surprendre dans la mesure où ces récits sont surtout caractéristiques de leur première manière, ou représentent du moins une imitation d'un genre alors en pleine floraison.⁴ Cependant, les raisons que Marcel Schneider invoque pour justifier sa préférence ne manquent pas d'intérêt,⁵ et on les comprend d'autant mieux qu'il s'est lui-même

⁴Inauguré en France par Modier avec des récits frénétiques comme Jean Sborar (1818) et Smarra (1820), mais dont le chef-d'oeuvre est Trilby (1822).

⁵"A la découverte des contes fantastiques d'Erckmann-Chatrion," Saisons d'Alsace, pp. 169-174.

spécialisé dans l'étude et la création du fantastique.⁶ Son mérite est certainement d'avoir insisté, à la suite de P.-G. Castex,⁷ sur la valeur littéraire de l'oeuvre fantastique d'Erckmann-Chatrion, injustement négligée jusqu'ici comme le reste de leurs écrits.

Pour nous, l'intérêt de la production fantastique de nos auteurs réside dans le fait que les contes et romans écrits dans cette veine sont déjà éminemment populaires de par la nature du fantastique qu'ils mettent en oeuvre, de même que par leur cadre et leur atmosphère. Il n'est pas faux de prétendre qu'Erckmann-Chatrion abordent le conte populaire par le biais du conte fantastique. En tout cas, c'est par là que nos auteurs ont débuté dans la carrière des lettres après s'être brièvement essayés au drame. Georges Benoit-Guyod signale qu'en 1847, ayant rencontré Chatrion et invité celui-ci à lui rendre visite dans son "nid à rats" de la rue des Capucins, Erckmann "... lui lut deux contes à la manière d'Hoffmann qu'il venait d'écrire, Le Bourgmestre en bouteille et Rembrandt, suivis de fragments de manuscrits encore inachevés."⁸ Les essais dramatiques⁹ et ces contes montrent que, tout au début de leur carrière, les deux auteurs subissent l'influence du Romantisme dans sa partie

⁶ La Littérature fantastique en France (Paris: Fayard, 1964), Histoires fantastiques d'aujourd'hui (Tournai: Casterman, 1965).

⁷ Le Conte fantastique en France de Nodier à Maupassant (Paris: José Corti, 1951), pp. 7-8.

⁸ Op. cit., p. 55.

⁹ Voir Georges Benoit-Guyod, "Les Débuts d'Erckmann-Chatrion (1848-1852)," La Revue des deux mondes no 11 et 12, juin 1949.

politique et sociale ainsi que sous sa forme plus littéraire : le fantastique. Ainsi, dans leurs pièces Georges et L'Alsace en 1814, ils donnent libre cours aux grandes aspirations humanitaires du romantisme social. Romantiques par le sujet - le héros solitaire s'opposant à la société - ces pièces le sont encore par la forme, antithétique et mélodramatique à souhait. Dans leurs contes, par contre, ils satisfont au goût du public pour le noir et l'insolite.

On aurait cependant tort de voir en Erckmann-Chatrion des écrivains romantiques, même mineurs ; car, on l'a vu,¹⁰ leurs drames représentent déjà un condensé d'idéologie républicaine et populaire qui, finalement, les différencie du drame purement romantique, d'un Ruy Blas, par exemple. C'est ainsi que Georges ou le chasseur des ruines est avant tout l'histoire d'un homme du peuple, bâtard né d'une bohémienne, qui, avec l'aide de braconniers, fera justice en mettant un terme à l'arbitraire du comte de Linange. L'Alsace en 1814 accentuera encore la tendance, le héros étant un vieux soldat de la République qui s'oppose à un noble corrompu. Selon Schoumacker, les personnages de cette pièce "lorsqu'ils déploient encore quelque éloquence, c'est plutôt dans le style des hommes de la Révolution que dans celui des héros romantiques."¹¹

Quant à leurs contes fantastiques, tout en profitant du courant romantique - Chatrion se servira même d'un subterfuge

¹⁰Voir au chapitre III de la 1ère partie.

¹¹Op. cit., p. 65.

pour faire accréditer un des récits comme l'oeuvre d'un disciple d'Hoffmann - ils se singularisent, comme on le verra, du fait que par leurs thèmes, leur ton et leur cadre, ils poussent déjà des racines profondes dans la réalité populaire pour dépasser le Romantisme tout court.

Les contes qu'Erckmann avait lus à Chatrian seront publiés sous la signature d'Emile Erckmann-Chatrian dans Le Démocrate du Rhin, en 1849, en compagnie d'un autre récit, Malédiction, de Chatrian, et qui paraîtra le premier.¹² Le second conte à paraître dans ce journal s'appelera Vin rouge et vin blanc,¹³ mais les événements politiques en rendirent la publication très irrégulière; tandis que le troisième feuilleton inséré dans Le Démocrate du Rhin sera Rembrandt. Le tout paraît en volume la même année.¹⁴

Plus tard, Erckmann dira avec fierté et non sans quelque exagération en parlant du Démocrate du Rhin:

C'est là que je fis paraître mes premiers contes, qui tout de suite obtinrent le plus grand succès en Alsace. Ils avaient le goût du terroir et c'est à eux seuls qu'il faut attribuer le mouvement ascensionnel de cette feuille locale: ...¹⁵

On relèvera avec intérêt cette allusion au goût du terroir qui, on l'a déjà signalé, est effectivement une des caractéristiques des contes fantastiques d'Erckmann-Chatrian,

¹²Schoumacker, p. 59.

¹³Tout d'abord Les Deux Crânes, et, plus tard, Le Bourgmestre en bouteille.

¹⁴Histoires et contes fantastiques (Strasbourg: Impr. de Ph. Dannbach, 1849).

¹⁵"Souvenirs d'Emile Erckmann," p. 263.

et qui leur assigne une place à part dans la production fantastique du XIXème siècle. D'emblée ces contes soulèvent ainsi la question générale du fantastique chez Erckmann-Chatrion.

*
* *

On sait qu'après le succès extraordinaire des contes d'Hoffmann,¹⁶ nombreux furent les imitateurs. On verra plus loin la question de la dette d'Erckmann-Chatrion envers Hoffmann de même qu'envers Poe. Bornons-nous à constater pour le moment qu'en écrivant leurs contes fantastiques, nos auteurs exploient la vogue du genre.

Marcel Schneider précise que le mot fantastique, "qui avait tout d'abord signifié "visionnaire, nourri de chimères," prit vers 1830 le sens restreint de "concernant les revenants, le surnaturel et les démons," et qu'"après l'extraordinaire succès en France des contes d'Hoffmann ("La portière et la grande dame, l'artiste et l'épicier en sont contents" écrit Gautier), le mot devint un label de qualité."¹⁷ Bien sûr, les deux sens ont alors cours, mais le conte fantastique, genre littéraire, aura dorénavant un sens bien défini. Ainsi, pour

¹⁶Voir M. Breuillac, "Hoffmann en France," Revue d'histoire littéraire de la France, 1906-1907.

¹⁷Préface à Histoires fantastiques d'aujourd'hui, p. 9.

le Dictionnaire de l'Académie de 1836, contes fantastiques veut dire "contes où il est beaucoup question de revenants, de fantômes, d'esprits," définition pratiquement inchangée dans le Litttré de 1882 où contes fantastiques "se dit en général des contes de fées, des contes de revenants et, en particulier, d'un genre de contes mis en vogue par l'Allemand Hoffmann, où le surnaturel joue un grand rôle."

Pierre-Georges Castex,¹⁸ dont les études sur le fantastique font désormais autorité, et Marcel Schneider¹⁹ racontent comment l'épithète "Fantastique" a été accolée aux contes d'Hoffmann, et comment "l'extraordinaire fortune de ce mot coïncide avec la vogue en France du genre auquel Hoffmann doit sa gloire, le conte."²⁰

Ces considérations concernent les années 1830, alors qu'Erckmann-Chatrion publient leurs premiers contes en 1849, au moment même où s'amorce une réaction contre le fantastique avec l'avènement du positivisme. Dans ces conditions, il peut sembler paradoxal d'affirmer que nos deux conteurs aient profité de la renommée du genre. Mais on se rappelle que les premiers écrits d'Erckmann-Chatrion paraissent en province qui, jusqu'à ces dernières années, avait toujours du retard sur Paris. Nous ne voulons pas dire par là que la mode du fantastique ait mis quelques dix ou quinze ans à gagner la province. Il n'en est pas moins vrai que les goûts et modes

¹⁸Op. cit., pp. 7-8.

¹⁹La Littérature fantastique en France, pp. 143-144.

²⁰P.-G. Castex, p. 66.

littéraires mettent plus de temps à s'implanter dans les différents départements en même temps qu'ils y sont aussi plus tenaces; ce qui expliquera pourquoi Erckmann-Chatrion ont pu connaître le succès en traitant des thèmes traditionnels. D'autre part, tout en expliquant la réaction contre le fantastique, car "... le monde véritable que la science nous révèle est de beaucoup supérieur au monde créé par l'imagination,"²¹ le positivisme en favorise aussi le renouveau. En effet,

... la science elle-même, ... en découvrant des horizons illimités, en éclairant des phénomènes étranges, peut agir comme un stimulant de l'imagination. Des problèmes sont désormais posés qu'on ne soupçonnait guère autrefois, tel celui de la force électrique; la tentation est grande, pour des esprits ardents et impatients, de les considérer comme résolus; ainsi verrons-nous les conteurs s'emparer des notions encore imprécises et confuses que les savants se donnent comme hypothèses de travail.²²

Il est certain que nos auteurs ne perdent pas de temps à s'adapter aux conditions nouvelles, de sorte que chez eux, "les thèmes traditionnels alternent avec des thèmes modernes ..." ²³

Mais c'est la raison invoquée par Erckmann lui-même dans ses "Souvenirs" qui nous paraît encore le mieux expliquer le succès des contes fantastiques des deux hommes. Par goût du terroir, Erckmann entendait sans nul doute le caractère rural, populaire et réaliste de leur oeuvre. Leurs contes sont effectivement tout cela. Et il n'est pas jusqu'à leur fantastique qui n'ait un caractère populaire, car, si certains

²¹ Ernest Renan, L'Avenir de la science, chapitre V, Oeuvres complètes, tome III (Paris: Calmann-Lévy, 1947), p. 804.

²² P.-G. Castex, p. 94.

²³ Ibid., p. 106.

de leurs contes s'expliquent à la lumière de théories métaphysiques,²⁴ ou pseudo-scientifiques, le plus grand nombre d'entre eux reposent sur ces croyances et superstitions dont les campagnes ont toujours été fécondes; ou encore, leur fantastique est souvent un mélange de données intellectuelles: pseudo-scientifiques et métaphysiques, et populaires.

*
* *

Vin rouge et vin blanc²⁵ témoigne déjà de cette double origine populaire et intellectuelle du fantastique de nos auteurs. En même temps, ce conte satisfait à la fois les exigences d'un public plus difficile en imaginant une explication ingénieuse d'ordre métaphysique à une situation mystérieuse, et contente les besoins d'un public populaire en exploitant ses croyances et superstitions, et son penchant pour le réel.

C'est l'histoire de deux amis partis déguster les crus des coteaux situés le long de l'actuelle "Route du vin" en Alsace. Dans une auberge où ils arrivent longtemps après la tombée de la nuit, on leur sert deux sortes de vin, du rouge et du blanc, d'où le titre originel du conte. Dans ces régions

²⁴ Exposés dans Quelques mots sur l'esprit humain (Paris: Hetzel, 1880).

²⁵ Le Bourgmestre en bouteille, Contes et romans, VII.

vinicoles, il est de tradition que le vin, suivant sa couleur, son origine, exerce une influence sur l'esprit et l'humeur de celui qui le boit. La sagesse populaire résume en partie cette croyance dans les deux locutions bien connues de la langue française: "avoir le vin gai" et "avoir le vin mauvais." Erckmann-Chatrion ont dû connaître ces croyances et superstitions. Au départ, le conte est donc bâti sur ces données populaires, car, si le vin blanc réussit parfaitement au narrateur Ludwig, le rouge a une influence désastreuse sur son ami Hippel. Au cours de la nuit, son sommeil est troublé par des cauchemars. Il lui semble revivre les dernières heures de la vie d'un bourgmestre d'un village voisin, "... homme d'une gravité stupide, ne buvant que de l'eau, n'estimant que l'argent et ne songeant qu'à étendre ses propriétés." (Contes et romans, VII, 413). Il s'identifie avec ce personnage au point d'en prendre le caractère. En allant espionner ses ouvriers à qui il compte bien rogner le salaire de la journée, il est frappé d'apoplexie. Son âme se détache de son corps. Il assiste même à ses propres funérailles. Là-dessus il se réveille.

Mais le cauchemar d'Hippel le reprend, même à l'état de veille, chaque fois qu'il avale une nouvelle gorgée du vin rouge dont l'aubergiste a rempli une des deux cruches du narrateur Ludwig. Lorsque celui-ci arrive à persuader son ami de jeter ce vin et de goûter au sien, une surprise attend les deux amis:

Nous versâmes sur le chemin ce vin rouge qui était devenu noir comme de l'encre, il forma de gros bouillons en pénétrant dans la terre, et il me sembla entendre comme de sourds mugissements, des voix confuses, des soupirs, mais si faibles qu'on eût dit qu'ils s'échappaient d'une contrée lointaine, et que notre oreille de chair ne pouvait les saisir mais seulement les fibres les plus intimes du coeur. C'était le dernier soupir d'Abel, lorsque son frère l'abattit sur l'herbe, et que la terre s'abreuva de son sang. (Contes et romans, VII, 420)

Tout au long de ce récit, nos auteurs ménagent ainsi des moments, des incidents qui auront un effet différent sur le lecteur suivant son degré d'éducation et de formation. Ainsi, pour le lecteur averti, avec un tel incident l'histoire se corse, elle l'intrigue, et il n'est que plus curieux d'en connaître la suite, le dénouement, bref, l'explication. Pour le lecteur populaire, le même incident ne fait qu'approfondir le mystère et le sentiment de malaise qui l'accompagne, en même temps qu'il accroît sa fascination. Nous ne prétendons nullement qu'à ce stade de leur carrière, Erckmann-Chatrion aient déjà entrevu cette possibilité de satisfaire à la fois un public lettré et le peuple, leur seule ambition étant alors d'arriver au plus vite à la renommée littéraire; c'est pourtant ce qu'ils réussissent à faire: le succès du Bourgmestre auprès des lecteurs du Démocrate du Rhin et, plus tard, auprès de ceux d'une revue littéraire comme L'Artiste le prouve amplement.

La suite de l'histoire que nous sommes en train d'examiner devrait expliquer cette double réussite.

Guidé par le souvenir de son rêve, Hippel reconnaît tous les détails d'un paysage qu'il avoue pourtant n'avoir

jamais vu auparavant. Il retrouve le village et jusqu'à la maison du bourgmestre, de même que l'auberge dont celui-ci courtisait l'hôtesse. Là, les deux amis apprennent que l'ancien bourgmestre est mort il y a trois ans et, au cimetière du village, Hippel se dirige sans hésitation aucune vers sa tombe près de laquelle pousse une vigne dont le raisin est d'un rouge violet.

Tout s'explique lorsque le fossoyeur est obligé d'avouer qu'il vend ce raisin à une certaine auberge de la commune voisine qui n'est autre que celle où les deux hommes ont passé la nuit:

Le fossoyeur trembla de tous ses membres. Hippel voulut se jeter à la gorge de ce misérable; il fallut mon intervention pour l'empêcher de le mettre en pièces.

- Scélérat, dit-il, tu m'as fait boire l'âme du bourgmestre, j'ai perdu ma personnalité!

Mais tout à coup une idée lumineuse frappa son esprit, il se retourna contre la muraille et pris l'attitude célèbre du mannekenpis brabançon.

- Dieu soit loué! dit-il en revenant à moi. J'ai rendu à la terre la quintessence du bourgmestre. Je suis soulagé d'un poids énorme. (Contes et romans, VII, 427)

Ce conte qui fait appel à des croyances populaires concernant l'influence du vin,²⁶ et dont la conclusion, comme on le voit, s'inscrit dans la tradition d'un certain réalisme également populaire, a donc aussi une explication métaphysique. Il n'en est pas moins vrai que la migration des âmes fait encore partie des croyances populaires, et ce fait n'a pas dû échapper

²⁶ Reprises, par exemple, dans Le Chant de la tonne, Contes et romans, VIII.

jamais vu auparavant. Il retrouve le village et jusqu'à la maison du bourgmestre, de même que l'auberge dont celui-ci courtisait l'hôtesse. Là, les deux amis apprennent que l'ancien bourgmestre est mort il y a trois ans et, au cimetière du village, Hippel se dirige sans hésitation aucune vers sa tombe près de laquelle pousse une vigne dont le raisin est d'un rouge violet.

Tout s'explique lorsque le fossoyeur est obligé d'avouer qu'il vend ce raisin à une certaine auberge de la commune voisine qui n'est autre que celle où les deux hommes ont passé la nuit:

Le fossoyeur trembla de tous ses membres. Hippel voulut se jeter à la gorge de ce misérable; il fallut mon intervention pour l'empêcher de le mettre en pièces.

- Scélérat, dit-il, tu m'as fait boire l'âme du bourgmestre, j'ai perdu ma personnalité!

Mais tout à coup une idée lumineuse frappa son esprit, il se retourna contre la muraille et pris l'attitude célèbre du mannekenpis brabançon.

- Dieu soit loué! dit-il en revenant à moi. J'ai rendu à la terre la quintessence du bourgmestre. Je suis soulagé d'un poids énorme. (Contes et romans, VII, 427)

Ce conte qui fait appel à des croyances populaires concernant l'influence du vin,²⁶ et dont la conclusion, comme on le voit, s'inscrit dans la tradition d'un certain réalisme également populaire, a donc aussi une explication métaphysique. Il n'en est pas moins vrai que la migration des âmes fait encore partie des croyances populaires, et ce fait n'a pas dû échapper

²⁶ Reprises, par exemple, dans Le Chant de la tonne, Contes et romans, VIII.

à nos auteurs. Erckmann-Chatrion croyaient ou affectaient de croire²⁷ que nous avons une âme d'une nature telle qu'elle puisse émigrer dans un animal ou un végétal. La migration des âmes ou métempsychose fera désormais partie des ressources favorites des auteurs dans leur élaboration du fantastique.

Le deuxième conte fantastique publié par Erckmann-Chatrion,²⁸ Rembrandt (XIII), doit beaucoup moins aux croyances populaires. Le juif Jonas y vole des tableaux au peintre Rembrandt alors qu'il se trouve dans un état de somnambulisme. Bien sûr, dans la tradition populaire, les manifestations du somnambulisme ne laissent pas d'avoir quelque chose d'inquiétant; mais, dans ce conte, le phénomène représente l'explication du mystère plutôt qu'une manifestation exigeant elle-même une explication. Ensuite, il est douteux qu'Erckmann-Chatrion aient pensé à exploiter l'impression que le somnambulisme fait sur l'imagination du peuple. Ce récit confirme, en effet, notre idée qu'à leurs débuts Erckmann-Chatrion cherchent leur voie et surtout la formule qui forcera le succès.

Ces considérations nous mènent principalement à la conclusion suivante: si le fantastique des deux conteurs participe souvent d'une double origine, l'une populaire, l'autre intellectuelle, il est souvent difficile de distinguer exactement l'une de l'autre et de se prononcer avec certitude sur l'apport de chacune. C'est Marcel Schneider qui dans l'article déjà

²⁷ Schoumacker, p. 100.

²⁸ Le Sacrifice d'Abraham du volume des contes publié en 1849; voir ci-dessus, note 14.

cité²⁹ nous fait entrevoir la complexité du problème en se fondant sur le cas précis du magnétisme. Après avoir constaté la fréquence avec laquelle le thème revient dans l'oeuvre fantastique des deux auteurs, il est amené à parler du séjour que le comte de Cagliostro fit à Strasbourg où il arriva en 1780, ainsi que de son influence sur les différents cercles mystiques de la capitale alsacienne. Toujours selon Schneider, le souvenir de Cagliostro et des cercles strasbourgeois qu'il avait inspirés aurait encore été très vivant en Alsace dans la première moitié du XIXème siècle. C'est à cette époque qu'on aurait même parlé le plus de lui, alors que durant son séjour à Strasbourg seuls les initiés se seraient occupé de lui. Il possédait une réputation d'alchimiste, de mage et de guérisseur. A Strasbourg on lui attribua plusieurs guérisons. On raconte qu'il fabriquait des diamants et pratiquait la cristallomancie: après avoir hypnotisé une fillette ou un garçon, il lui faisait lire l'avenir dans une carafe remplie d'eau pure. Il joua également un rôle considérable dans la franc-maçonnerie en instituant le rite égyptien qui s'opposait au rite écossais et dont il devint le "grand cophte."

Marcel Schneider conclut de tout cela que

... quelque chose du rayonnement occulte de Strasbourg devait s'étendre sur les campagnes avoisinantes et se confondre avec la sorcellerie dont l'origine se perd dans la nuit des temps et que les paysans au siècle dernier exerçaient encore en la "blanchissant" de prières chrétiennes grâce au Geistliches Schild.³⁰

²⁹"A la découverte ..." Saisons d'Alsace, pp. 172-174.

³⁰Planchette ou image spirituelle faisant fonction de tabou. Cp.cit., p. 74.

Le même critique n'est pas sûr qu'Emile Erckmann en ait possédé une, mais est convaincu qu'il a eu l'occasion d'en étudier l'emploi; et que c'est en partie cette expérience populaire ainsi que la puissance de ses rêves et la singularité de son inconscient qui lui ont inspiré de nombreux récits fantastiques.³¹ Nous sommes d'autant plus enclins à croire ce que dit Marcel Schneider sur l'influence du "rayonnement occulte de Strasbourg sur les campagnes avoisinantes," qu'une étude récente souligne le caractère populaire de certains clients de Cagliostro, car celui-ci "soignait" sans distinction de classe et de fortune.³²

Rares sont les contes fantastiques de nos auteurs dans lesquels on ne retrouve pas un mélange de thèmes fantastiques à l'origine populaire et métaphysique. La grande exception reste Science et génie ou le mariage de granit (XIII), paru en 1850, chez Silbermann à Strasbourg. Si nous parlons de ce conte, c'est que derrière le souci de donner corps à certaines spéculations d'ordre philosophique, comme la question de savoir ce qu'est le génie, se profile déjà un débat qui n'est pas sans relation avec l'art des contes fantastiques au sens large du mot. Schoumacker, par exemple, pense que dans l'opposition entre le génie et la science que ce conte illustre, "... nous percevons l'écho des discussions dont ont pu retentir vers cette

³¹ Etabli chez les Goguel à St Dié, en 1872, Emile Erckmann y assistera encore à des séances de spiritisme organisées par sa future gouvernante Emma Flotat. Cette expérience le laissera plutôt sceptique.

³² François Ribadeau Dumas, Les Pouvoirs extraordinaires du Comte de Cagliostro (Grenoble: Arthaud, [1967]).

époque les murs de la petite chambre de la rue des Capucins, Chatrian représentant le romantisme, Erckmann se faisant le protagoniste de la nouvelle doctrine, du réalisme."³³ En conclusion de ce développement, le critique affirme que "cette oeuvre nous indique ... les tendances esthétiques et littéraires d'Erckmann-Chatrion à cette époque: le romantisme pour eux est en train de mourir, l'avenir appartient au réalisme."³⁴ Pourtant, comme on le verra plus loin, c'est seulement après l'arrivée de Chatrian à Paris, la même année, que les deux hommes prennent vraiment contact avec le courant réaliste. Celui-ci ne fera que confirmer nos auteurs dans leur tendance à marquer leurs contes au sceau de la réalité populaire, tendance qui se manifeste déjà avec Le Bourgmestre. C'est la question de cette réalité populaire et de ses rapports immédiats avec le fantastique que nous voudrions maintenant examiner, car elle marquera dorénavant la production fantastique aussi bien que populaire et historique d'Erckmann-Chatrion.

Marcel Schneider, dans une définition du fantastique, dit que le mot

... ne s'applique pas seulement à ce qui vient de l'au-delà, à ce qui contredit les sens et la raison, à ce qui épouvante, il introduit aussi, comme par effraction, un autre ordre, une autre dimension dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde réel.³⁵

Et l'on pourrait presque poursuivre en disant que plus

³³Op. cit., p. 66.

³⁴Ibid.

³⁵Préface à Histoires fantastiques d'aujourd'hui, p. 9.

ce monde réel apparaîtra vrai et solide, plus l'intrusion du fantastique y sera frappante et inquiétante.

Or, ce qui frappe dans les contes fantastiques d'Erckmann-Chatrian, c'est précisément leur réalisme. Tout d'abord ils se situent dans un cadre géographique précis: celui de la vieille Allemagne, de la vallée rhénane, du Palatinat et de la Forêt noire, ou de la plaine d'Alsace et de la montagne vosgienne; dans des villes et villages à la consonance bien germanique: Vieux Brisach, Bingen, Coblenze, Pirmasens, Nuremberg, habités par de bons bourgeois, honnêtes artisans et artistes besogneux menant une existence des plus paisibles ponctuée par la partie de cartes à l'auberge et la causerie autour d'une chope de bière ou d'une bouteille de vin du Rhin. Et loin de nuire au caractère fantastique de l'oeuvre, ce réalisme de vie quotidienne et populaire ne fait que le rehausser. C'est comme si Erckmann-Chatrian tenaient tout d'abord à nous rassurer sur la réalité et la solidité de l'univers dans lequel ils s'apprêtent à nous introduire afin de nous réserver, par la suite, une surprise d'autant plus grande qu'elle aura été plus inattendue. D'où ces descriptions de scènes populaires, de tableaux de genre, dans lesquels il est difficile d'imaginer que puisse entrer la moindre parcelle de surnaturel ou de mal. Nous n'en voudrons pour exemple que ce début de Hans Storkus (XIII), qui est plutôt typique de la façon dont Erckmann-Chatrian commencent leurs contes:

Je me rendais à Creutznach; j'allais voir le digne bourgmestre Van den Hossen, mon oncle, ma tante Catherine, sa femme, et mes cousines Aurélia et Katelé, leurs demoiselles.

Creutznach est un gros bourg situé sur la route de Mayence; il se compose de deux ou trois cents maisonnettes éparses aux bords de la Lauter, de petits jardins entourés de palissades, d'un clocher rustique, surmonté d'un nid de cigognes, et d'une vieille fontaine dédiée à saint Arbogast. Promenez dans la grande rue quelques tricornes, de petites jupes rouges, des boeufs qu'on mène à l'abreuvoir, un pâtre qui joue de la cornemuse, suivi d'une longue file de chèvres, et vous aurez la physiognomie de l'endroit. (Contes et romans, XIII, 471)

Il n'y a guère de différence entre ce début d'un conte qui se révélera être fantastique et le début de n'importe quel conte écrit dans la veine purement populaire des auteurs. Le lecteur est enclin à voir dans cette description le cadre d'une idylle plutôt que celui d'une scène de meurtre et de folie. C'est pourtant sur une telle scène que l'histoire se terminera.

Il arrivera, bien entendu, à nos conteurs d'introduire dès la première page un élément d'inquiétude. Mais ils s'appliqueront tout aussitôt à le dissiper afin de mieux ménager les rebondissements successifs du fantastique dans le corps du récit. Ainsi, lorsque dans Le Trésor du vieux seigneur (VII), le libraire Furbach de Munich entend marcher en pleine nuit dans la mansarde au-dessus de sa chambre et que nous nous attendons à voir surgir le fantastique, notre appréhension disparaît presque aussitôt avec l'explication qu'il s'agit du cocher du libraire qui se livre à ce manège à chaque pleine lune:

"Allons, se dit le vieux libraire, c'est aujourd'hui pleine lune, Nicklausse se frappe la poitrine; il gémit sur ses péchés, le pauvre diable!"

Et sans s'inquiéter davantage de ces choses, s'étant retourné, bientôt il s'endormit. (Contes et romans, VII, 3)

Ce n'est que plus tard dans l'histoire que nous découvrons que ce remue-ménage avait une signification précise et qu'il se rattache à l'intrigue du conte.

Le réalisme dont nous venons de parler a encore une autre fonction que souligne P.-G. Castex, celle de renforcer et d'accréditer la présence du surnaturel:

Un même réalisme rehausse les visions surnaturelles qui sont évoquées dans leurs contes. Cette cour encaissée entre des murailles décrépités et garnies de crocs, ce boeuf écartelé, ces coulées de sang sur les dalles de brique, ce hangar encombré de vieilles ferrailles et d'objets hétéroclites, le héros de L'Esquisse mystérieuse les fixe sur la toile pour obéir aux suggestions d'un songe, et son dessin hallucinant devient une pièce à charge contre lui-même, entre les mains d'un magistrat: ainsi les cloisons tombent entre le monde réel et celui du rêve; les événements les plus improbables³⁶ peuvent, dès lors, trouver créance auprès du lecteur conquis.

C'est là même ce qui distingue nos conteurs de la plupart des autres créateurs du fantastique de l'époque.

Les tableaux et scènes réalistes d'Erckmann-Chatrian ont donc pour résultat, soit de souligner le contraste entre le réel et le surnaturel en rendant ce dernier encore plus fantastique, soit d'accréditer le surnaturel en le rendant plus vrai. On ne sait si tel est le but visé par les deux conteurs; mais comme la formule est déjà présente dans Le Bourgmestre et qu'elle s'est révélée d'une grande efficacité, il semble

³⁶Op. cit., p. 115.

normal de croire qu'elle s'inscrit dans la perspective de leur art populaire. Le récit fantastique aux données populaires ou métaphysiques, mais placé dans un cadre réaliste, telle est bien la formule qu'Erckmann-Chatrian découvrirent du premier coup, mais sans peut-être immédiatement se rendre compte que c'était la bonne. C'est finalement le séjour de Chatrian dans la capitale, et l'association des deux auteurs avec le mouvement réaliste, du moins à ses débuts, qui mettra Erckmann-Chatrian sur la voie du succès.

*
* *

Lorsque Erckmann vient installer son collaborateur à Paris, fin août 1850, le Romantisme est en train de s'essouffler. Victor Hugo avait subi en 1843 un échec avec Les Burgraves alors que la Lucrèce de Ponsard était portée aux nues. Mais la restauration classique tentée par Ponsard est de courte durée. Deux écoles littéraires sont en voie de lui succéder. Les critiques de l'époque les appellent la Fantaisie et le Bon sens. Sans théories ou principes bien arrêtés, sans vrais chefs de file, les deux mouvements comportent quelques personnalités avec lesquelles Chatrian s'abouchera à tour de rôle. Avant de regagner Phalsbourg, Erckmann avait présenté son

associé à un ancien condisciple de la Sorbonne, Achille Toupié, représentant de la Fantaisie. De celui-ci Chatrian passe au Bon sens dont Scribe est "Dieu le père"³⁷ et dont les représentants sont Michel Carré, le librettiste, et son collaborateur Jules Barbier. Il réussit à se lier avec ces derniers. Habile à exploiter les situations et à profiter des occasions, il demande à Erckmann de lui envoyer de Phalsbourg des pièces dans le genre de celles du Bon sens, "du vaudeville, toujours et rien que du vaudeville."³⁸

Tout en lui expédiant des pièces nouvelles dont nous ne connaissons que les titres, Erckmann croit bon de joindre aussi des productions anciennes qui se révèlent injouables. Ces pièces, comme le laissent entendre leurs titres, sont trop romantiques.

La collaboration de Chatrian avec Carré et Barbier n'aboutit pas. Chatrian la reprendra quelques trente années plus tard, à son propre compte, et avec plus de succès, en adaptant certains des Contes et romans à la scène. Ensuite,

³⁷ Lettre de Chatrian à Erckmann d'avril 1851, citée par Schoumacker, p. 72.

³⁸ Lettre de Chatrian à Erckmann, vers le 20 septembre 1850, citée par Schoumacker, p. 72. Ces instructions nous renseignent sur le rôle d'Erckmann et de Chatrian dans leur collaboration qui peut se comparer "... à une firme moderne, dont le service commercial étudie le marché, son amplitude et ses goûts, tout en connaissant les possibilités techniques du service de fabrication, et peut ensuite lui passer des commandes qui sont exécutées dans la facilité et la joie. Le producteur, de son côté, a confiance dans les exigences de son coéquipier, il admire son bon sens, sa lucidité, sa compréhension. Ainsi, se réalise une association féconde, grâce à laquelle prospère une entreprise qui doit distribuer aussi bien que produire." Henri Weiss, Op. cit., p. 149.

tout en fréquentant les milieux du Bon sens sur lesquels il compte pour lancer l'association, Chatrian est déjà prêt à faire défection et à se rallier à l'école réaliste récemment fondée par Champfleury qui en inventa le nom en septembre 1850 dans le numéro du 21 septembre du journal L'Ordre où il dit:

Les critiques peuvent dès aujourd'hui se³⁹ préparer à combattre pour ou contre le réalisme dans l'art.

Rappelons que 1850 est l'année de la mort de Balzac; tout le bruit autour de son nom et de son oeuvre n'est pas sans influencer la nouvelle école réaliste à la recherche d'une doctrine. La phrase de Champfleury, citée plus haut, est alors d'autant plus juste que le réalisme s'applique à la seule peinture illustrée par les tableaux de Courbet: L'Enterrement à Ormans et Les Casseurs de pierres (1850). Il mettra encore quelque temps à s'exprimer en littérature. En attendant, et en l'absence de toute oeuvre littéraire marquante, le réalisme reste un mot, ou tout au plus une tendance à la sincérité dans la pensée, la langue et le style. Et il est intéressant de voir que Chatrian, dès le 14 octobre 1850, reprend le terme en proclamant:

Nous voulons inaugurer l'esprit de l'école réaliste..., c'est à dire la littérature du mot propre et non de l'équivalent.

et en conseillant à l'un de ses frères d'adopter

³⁹Cité par Schoumacker, p. 78.

... une forme réaliste; qu'il renferme sa pensée dans le moins de mots possible et qu'il jette par la fenêtre, une fois pour toutes, les vieux habits de la vieille littérature romantique. Amen.⁴⁰

Et Schoumacker ajoute que le mot réalisme revient alors aussi souvent sous sa plume qu'en 1848 celui de socialisme.⁴¹ Pour le moment, Chatrian l'applique donc à la langue et au style. En dehors de cela le terme reste aussi vague dans son esprit que celui de socialisme quelques années plus tôt. Et Chatrian est d'autant plus excusable que la nouvelle école de ce nom cherche encore sa voie. Dans le Manifeste réaliste de 1851, Champfleury reconnaît volontiers cette faiblesse:

Le réalisme apparaît sérieux et convaincu, ironique et brutal, sincère et plein de poésie. Le livre qui mettra fin à toutes les frieries orgueilleuses ne⁴² tardera pas à paraître! Les esprits se remuent de toutes parts.

Etant donné le contenu, on ne saurait plus vague, de ce manifeste, Erckmann-Chatrian pouvaient résolument se ranger sous la bannière du Réalisme. Ne se prenaient-ils pas pour des écrivains "sérieux et convaincus," quelquefois "ironiques," et plus rarement "brutaux," mais surtout "sincères et pleins de poésie?" Ne pouvaient-ils pas se considérer, eux aussi, comme faisant partie de ce groupe "d'esprits" qui "se remuent de toutes parts?"

⁴⁰ Lettre de Chatrian à ses frères du 14 octobre 1850, citée par Schoumacker, p. 79.

⁴¹ Op. cit., p. 70.

⁴² "Le Manifeste réaliste," dans le Messenger de l'Assemblée du 25 février 1851.

Ensuite, les représentants du Réalisme: Courbet pour la peinture, Champfleury pour la littérature, sont des provinciaux qui s'appliqueront à peindre ou à décrire leur province natale et ses habitants. Il n'est pas surprenant qu'Erckmann, resté au pays, ait compris plus vite et mieux que Chatrian quel sens il fallait donner au réalisme. Schoumacker explique très bien la chose lorsqu'il dit:

En classique, formé aux auteurs du XVIIIème siècle, Erckmann se sentait attiré par ce retour à la raison et à l'observation immédiate. L'habitant de petite ville, le Phalsbourgeois qu'il était, appréciait d'autre part la préférence de l'école réaliste pour l'étude de la petite bourgeoisie de province et les faits de la banalité quotidienne.⁴³

On étudiera au dernier chapitre les raisons pour lesquelles Erckmann-Chatrion se croiront obligés de prendre leur distance par rapport au Réalisme dont ils réprouveront, non les principes, mais plutôt la tendance. Notons pour l'instant que ce mouvement confirme les deux auteurs dans une voie qu'ils avaient choisie d'instinct. Cela vaut surtout pour le premier, car si Chatrion persistera encore quelque temps à vouloir écrire pour la scène, Erckmann, après avoir vainement essayé de placer une dernière pièce, L'Arbre et l'écorce, en reviendra au conte fantastique. Qu'il ne croie plus à la possibilité de s'imposer par le théâtre, semble prouvé par le fait qu'il annonce à son ami qu'il ne pourra plus lui fournir d'aide financière au-delà de l'hiver 1851-52. Chatrion trouvera un

⁴³Op. cit., p. 80.

emploi au Chemin de Fer de l'Est. Qu'Erckmann encore ait eu raison de persister dans la voie du conte, lui sera prouvé par la publication en 1856 par L'Artiste du Bourgmestre en bouteille.⁴⁴ Chatrian, pour qui tous les moyens de publicité étaient bons, avait imaginé de faire suivre le conte de la note suivante:

Hoffmann a tout un peuple de continuateurs. Ce conte est une des productions les plus récentes de la jeune littérature d'outre-Rhin. Ecrit dans le genre du maître, il caractérise cependant la tendance philosophique de ses élèves.⁴⁵

Ainsi Chatrian présentait Erckmann comme l'élève d'Hoffmann. On peut se demander si la tradition qui fait d'Erckmann-Chatrian les disciples français du conteur berlinois ne trouve pas son origine dans ce subterfuge. Chatrian demanda également à Hippolyte Weissé, beau-frère d'Erckmann, d'écrire de Phalsbourg une lettre de protestation contre la fausse attribution de ce conte.

*
* *
*

Le nom d'Erckmann-Chatrian commence ainsi à être connu,

⁴⁴ Le Bourgmestre avait déjà paru dans Le Mousquetaire d'Alexandre Dumas les 19 et 20 février 1855. A Erckmann, ce succès n'avait pas dû sembler assez concluant.

⁴⁵ L'Artiste du 22 et 29 juin 1856.

et ces derniers en profitent pour placer successivement, entre septembre 1856 et novembre 1857: Le Requiem du corbeau (III), Rembrandt et L'Oeil invisible (VII) à la même revue. En 1858 Le Constitutionnel insérera Gretchen ou l'accordée de village (XII), et La Revue française, La Pie ou entre deux vins (V). Ces contes ne sont que les premiers d'une longue suite d'inspiration fantastique, mais dont l'action se situe dans un cadre réaliste et baigne dans une atmosphère populaire. L'importance prise par ces derniers éléments est démontrée par L'Illustre Docteur Mathéus qu'ils réussissent à placer dans La Revue de Paris en 1857. Cette histoire sera la première dans la veine purement populaire des auteurs. Amputée d'un développement qui leur est cher, à savoir la transformation des corps et la pérégrination des âmes, elle avait déjà paru sous le titre de Schinderhannes ou les brigands des Vosges au Journal des faits en 1852 sous la signature d'Erckmann seul. L'Illustre Dr Mathéus paraîtra en librairie en 1859 accompagné du Requiem du corbeau, du Bourgmestre et de L'Oeil invisible qui se voit restituer son titre primitif de L'Auberge des trois pendus. Ce mélange nous paraît significatif. Il est certain que nos auteurs ne voyaient pas de contradiction entre leurs contes fantastiques et leurs contes purement populaires. En littérature les deux catégories sont loin d'être interchangeables: un conte fantastique, comme le prouve si bien l'exemple de Poe, n'est pas nécessairement populaire, ni surtout un conte populaire obligatoirement fantastique. Seulement, chez Erckmann-

Chatrian, les deux genres ont effectivement une unité de ton et d'atmosphère qui tient à la description minutieuse de la province, de la vie du petit peuple et de types populaires.

En 1859, qu'on pourrait appeler "l'année des contes,"⁴⁶ Chatrian arrive à placer La Lunette de Hans Schnaps (XIII) à La Revue française, Le Rêve du cousin Eloy (XIII) dans Le Monde illustré, La Montre du doyen (XIII) à La Revue européenne, Hans Storkus au Constitutionnel et Les Trois âmes au Figaro. Ces contes qui datent tous de la même époque, et quelques autres encore, insérés dans diverses revues, paraissent finalement en librairie et se trouvent rassemblés sous le titre collectif de Contes de la montagne qui trouvent un éditeur avec Pierre-Jules Hetzel en 1860, Contes fantastiques publiés chez Hachette la même année, et Contes du Rhin chez le même en 1862. Il nous faut également mentionner la publication d'un récit plus long que les autres et qui paraît d'abord sous forme de feuilleton au Constitutionnel en 1859. Il s'agit de Hugues-le-Loup, primitivement intitulé La Tour de Hugues. Cette production dans la veine fantastique se prolongera même jusqu'en 1866 avec la parution de La Maison forestière (V) qui, par son importance, vaut le conte précédent, et des Contes populaires, recueil qui contient des récits déjà publiés plus tôt, mais aussi Le Juif polonais (V), nullement écrit pour la scène, mais destiné à étoffer cette collection qui autrement risquait d'être

⁴⁶Schoumacker, p. 96.

un peu mince. On peut même aller jusqu'à dire que Kaleb et Khora et La Mère Hulot, récits publiés en 1895 dans Alsaciens et Vosgiens d'autrefois d'Erckmann seul, sont encore dans la tradition fantastique.

Cependant, les différents titres de recueils que nous venons d'énoncer ne fournissent guère d'indications quant aux sources et à l'inspiration. Erckmann-Chatrian, en effet, transféraient allègrement des contes d'un recueil à l'autre suivant les besoins du moment: nécessité de faire un volume plus gros ou d'introduire un peu de variété, etc. C'est ainsi que l'ensemble des histoires parues sous le titre de Contes de la Montagne devait reparaître la même année, enrichi d'autres récits sous le nom de Contes fantastiques. C'est Chatrian, semble-t-il, qui fut responsable de ce procédé extrêmement courant en librairie.

*
* *

Cependant, tous ces contes s'ordonnent autour de certains thèmes qui, même lorsqu'ils répondent à des spéculations d'ordre métaphysique, n'en ont pas moins une résonance profondément populaire.

Par exemple, à lire les différents recueils de contes fantastiques de nos auteurs, on ne peut manquer de remarquer

que ces derniers sont fascinés par un phénomène psychique comme le rêve. Aussi l'étudient-ils dans ses diverses manifestations, et se posent-ils toutes sortes de questions concernant son origine et sa signification. En même temps, ils n'ignorent pas l'importance du rêve pour le peuple chez lequel il a toujours tenu du mystère. En effet, il annonce l'avenir, dévoile le passé, abolit les distances, lorsqu'il n'est pas signe d'une conscience torturée. Pour Erckmann-Chatrian, Le Rêve du cousin Elof, Le Trésor du Vieux seigneur, Le Rêve d'Alofus (VII), Le Violon du pendu (VII), L'Héritage de l'oncle Christian (III), Une Nuit dans les bois (III), Le Juif polonais, La Vision de M. Nicolas Poirier (XII), etc., sont autant d'histoires de rêves ou qui ont le rêve comme point de départ.

Dans la première, un jeune homme sensible et enclin à la mélancolie, Elof, est hanté depuis vingt-cinq ans par un rêve qui lui fait voir le meurtre d'un meunier par son gendre. Elof réussira à trouver le moulin et à identifier jusqu'au moindre détail de son rêve, et à se persuader que le gendre est bien le criminel. Et le cousin de se demander:

D'où me venait cette image? Était-ce un souvenir? Non, à l'époque où ces faits se passèrent, je ne vivais pas encore... Était-ce une de ces visions magnétiques dont le monde s'entretient depuis un siècle, sans pouvoir les définir? Était-ce le fluide vital, qu'on nomme l'âme, volonté, souffle, et qui se transmettait d'un organisme à l'autre. Que sais-je moi? Mais ce fait, depuis mon enfance, ne cesse de me préoccuper.
(Contes et romans, XIII, 380)

Il est fort probable que cette série d'hypothèses reflète

les préoccupations scientifiques avec certains phénomènes physiques aussi bien que psychiques auxquels on s'intéressait à l'époque d'Erckmann-Chatrian. Mais le phénomène en question n'en est pas moins de ceux qui ont toujours frappé l'imagination populaire qui en donne des explications plus occultes.

Selon André Wurmser,⁴⁷ c'est dans Le Juif polonais que nos auteurs exploitent le thème du rêve avec le plus d'originalité.

Mathis, aubergiste et maire d'un village d'Alsace, y passe pour un honnête homme. Pourtant, il a assassiné un juif polonais pour lui voler son or, et fait disparaître le cadavre en le brûlant dans un four à chaux. Craignant d'être finalement découvert, il promet sa fille Annette au jeune maréchal des logis de la gendarmerie, Christian, qu'il compte ainsi s'attacher. Le soir de la signature du contrat, il fait un rêve effrayant. Il se voit traduit en cour d'assises. Le président fait venir un songeur qui oblige Mathis à endosser la défroque de sa victime, l'endort, l'interroge et lui fait avouer son crime. Le lendemain on le trouve mort dans son lit. Cette partie de l'histoire a quelque chose d'envoûtant. Mathis, en effet, rêve, sait qu'il rêve, mais ne peut s'en empêcher:

Mathis, se tournant vers le public.⁴⁸ - Ecoutez, ne craignez rien pour moi. Tout ceci n'est qu'un rêve. Si ce n'était pas un rêve, est-ce que ces juges porteraient des perruques, comme du temps des anciens seigneurs, il y a plus de cent ans! A-t-on jamais vu des êtres assez fous, pour s'occuper d'un bruit de sonnette qu'on entend en rêve? ...

⁴⁷"Introduction" à Maître Gaspard Fix, p. 49.

⁴⁸Celui qui assiste au procès rêvé.

Le Président, d'un accent sévère. - Silence, accusé, silence! vous approchez du jugement éternel, et vous osez rire; vous osez affronter les regards de Dieu!... (Se tournant vers les juges.) Messieurs les juges, ce bruit de sonnette vient d'un souvenir. Les souvenirs font la vie de l'homme; on entend la voix de ceux qu'on a aimés, longtemps après leur mort. L'accusé entend ce bruit, parce qu'il a dans son âme un souvenir qu'il nous cache: - Le cheval du Polonais avait une sonnette!... (Contes et romans, V, 567)

André Wurmser précise que Le Juif polonais "... n'a pas attendu les psychanalystes pour donner d'un rêve, le difficile et véridique tableau."⁴⁹ Mais ce qui nous intéresse bien plus, c'est la présentation d'un rêve comme la manifestation d'une conscience torturée. Mathis, toutes proportions gardées, devient ainsi une sorte de Macbeth populaire. Son cauchemar, et surtout sa mort, sont interprétés comme une punition. Shakespeare n'en usait pas autrement dans ses pièces où le rêve occupe une place prépondérante. Il savait quelle impression de telles scènes faisaient sur le parterre occupé principalement par le petit peuple londonien.

Un autre thème, d'ailleurs apparenté à celui du rêve et qui intrigue le peuple tout autant, sinon plus, est le don de vision ou de seconde vue. Apanage d'une minorité d'êtres sensibles qui passent pour bizarres dans la petite communauté où ils vivent, il est en relation étroite avec le mal qu'il fait suspecter ou découvrir. Nos auteurs l'exploitent dans L'Esquisse mystérieuse (XIII), Le Blanc et le Noir, La Voleuse d'enfants (VII), de même que dans La Reine des abeilles (III)

⁴⁹"Introduction" à Maître Gaspard Fix, p. 49.

et d'autres contes encore.

Dans L'Esquisse mystérieuse, un des contes les mieux réussis de nos auteurs et que P.-G. Castex fait figurer dans son Anthologie du conte fantastique,⁵⁰ un jeune peintre fixera ainsi sur sa toile les détails d'un crime dont il ne se souvient pas avoir été le témoin. Tout d'abord inculpé de meurtre, il ne sera reconnu innocent que lorsqu'il aura pu, dans un moment d'inspiration inespéré, refaire et compléter sur les murs de sa prison la première esquisse qui mènera à l'arrestation du vrai coupable.

Là encore, le héros et narrateur de l'histoire se posera bien souvent les questions suivantes:

Comment un crime accompli par un homme que je ne connaissais pas... dans une maison que je n'avais jamais vue... a-t-il pu se reproduire sous mon crayon, jusque dans les moindres détails? Est-ce un hasard? Non! Et d'ailleurs, le hasard qu'est-ce, après tout, sinon l'effet d'une cause qui nous échappe?

Schiller aurait-il raison, lorsqu'il dit: "L'âme immortelle ne participe point aux défaillances de la matière; pendant le sommeil du corps, elle déploie ses ailes radieuses et s'en va Dieu sait où!... Ce qu'elle fait alors... nul ne peut le dire... mais l'inspiration trahit parfois le secret de ses pérégrinations nocturnes."

Qui sait? La nature est plus audacieuse dans ses réalités... que l'imagination de l'homme dans sa fantaisie!

(Contes et romans, XIII, 348-349)

Ces questions, Erckmann-Chatrian se les posent en même temps que le narrateur pour satisfaire leur esprit curieux et fertile en théories métapsychiques. L'hypothèse qu'ils avancent n'intéresse vraiment qu'une minorité de leurs lecteurs; et ils

⁵⁰ Paris: José Corti, 1963 .

savent bien que le grand public n'a cure de telles spéculations. Un public populaire croit et se laisse entraîner selon la vigueur avec laquelle le phénomène est rapporté. D'autre part, comme nous l'avons signalé plus haut, ces masses rurales sont familiarisées avec certains phénomènes occultes à travers quelques individus qui vivent au milieu d'elles. Le pays natal d'Erckmann-Chatrian les connaît encore maintenant: guérisseurs, radiasthésistes, etc. Le public acceptait donc volontiers les contes fantastiques comme autant de relations de cas divers qui bénéficiaient en plus du prestige de la parole écrite.

Il y a lieu ici de distinguer dans cette catégorie de contes entre la vision et la seconde vue ou perception extrasensorielle. Si dans L'Esquisse mystérieuse nous avons indiscutablement affaire à la manifestation d'un état second, La Pêche miraculeuse (VII) est plutôt le récit d'une vision. Le peintre Andreusse Cappelmans y est témoin d'une apparition: l'âme de son ami Van Marius, qui a pris la forme d'un coq, vient lui confier la mission de regagner et de finir La Pêche miraculeuse, son chef-d'oeuvre, gagné par le tavernier Hérode Van Gambrinus, la cruche au poing. Ce conte, on l'aura remarqué, aborde donc en plus le thème de la pérégrination des âmes ou métempsychose déjà exploité dans les tout premiers récits de nos conteurs.

Ce dernier thème, Erckmann-Chatrian le traite plus particulièrement dans Le Cabaliste Hans Weinland (VII). Dans ce conte, l'âme du professeur de métaphysique Hans Weinland

appartient aussi à l'adhérent d'une secte hindoue. Quand celui-ci dort, Weinland veille, et inversement. Drogué avec de l'opium il entreprend un voyage mental aux Indes pour en ramener la sinistre maladie bleue. Au retour de ce voyage, il adjure son disciple, le narrateur, de fuir la capitale. Celui-ci rapporte:

Alors, prêtant l'oreille, j'entendis une foule de monde descendre la rue Copeau en courant, puis des clameurs confuses. Mes yeux rencontrèrent en ce moment ceux de Hans: une joie sombre, infernale, les illuminait.
- C'est le choléra bleu! fit-il à voix basse, le terrible choléra bleu. (Contes et romans, VII, 142)

Marcel Schneider souligne le caractère populaire de ce conte en précisant qu'il

... utilise la science sacrée judaïque de la façon la plus fantaisiste; Erckmann et Chatrian ne se soucient pas de ce que la Kabbale peut signifier en réalité, mais de ce que ce mot évoque dans l'esprit du peuple ... Ils donnent corps à la croyance populaire que les fléaux, les épidémies, ne sont pas des événements fortuits, mais soit des châtements encouragés par Dieu, soit le déchaînement des forces du mal conjurées par un individu aussi puissant que pervers.⁵¹

D'où les interprétations mythiques qu'on a données des épidémies. Le Cabaliste Hans Weinland serait ainsi une explication de la venue du choléra à Paris en 1832. Et Marcel Schneider de conclure en parlant des auteurs:

Ce conte est une réussite parce qu'ils unissent l'événement historique, l'imagination personnelle et la conscience populaire.⁵²

⁵¹ La Littérature fantastique en France, p. 198.

⁵² Ibid., p. 199.

Il est rare, cependant, que nos auteurs ne développent qu'un seul thème dans leurs histoires, ou que celles-ci ne révèlent qu'un seul aspect du fantastique. La Voleuse d'enfants, par exemple, nous dépeint une pauvre femme, Christine Evig, devenue folle après que son enfant eut disparu. Par une soirée pluvieuse, alors que selon son habitude elle erre à travers la ville, éternellement à la recherche de son enfant qu'elle appelle d'une voix faible et plaintive, elle a comme l'intuition de quelque chose en voyant passer une femme à l'autre bout d'une place publique et qui semble emporter quelque chose qui se débat. La même nuit, guidée par son instinct, elle conduira le comte Diderich, à qui on vient juste d'enlever son enfant, à travers un dédale de rues jusqu'à une maison au fond d'une impasse. La suite de La Voleuse d'enfants est plutôt dans la tradition du roman noir et finit sur une scène d'horreur. Il est clair que nos auteurs savent varier thèmes et effets à l'intérieur d'une même histoire qui, cependant, exclut rarement ce qui peut frapper l'imagination populaire et alimenter ses superstitions.

Quant aux autres contes, ils illustrent les thèmes les plus divers: le somnambulisme dans La Montre du doyen, déjà traité dans Rembrandt; la passion de la science et de la découverte poussée jusqu'à sa limite extrême, dans La Lunette de Hans Schnaps, Hans Storkus, Mon Illustre ami Selsam (VII) et L'Inventeur (VII); la fuite du temps et le vieillissement

dans Messire Tempus; l'influence du vin dans Le Chant de la tonne et La Pie ou entre deux vins, déjà traitée dans Le Bourg-mestre; la terreur collective dans La Comète (VII); la magie et l'horreur dans L'Oeil invisible ou l'auberge des trois pendus, La Tresse noire (VII), L'Araignée crabe (XIII), Les Trois âmes (XIII); la vengeance dans Le Talion (VII); la superstition dans Le Bouc d'Israël (III) et Le Requiem du corbeau; la culpabilité dans Le Tisserand de la Steinbach (VII) et Le Cocuillage de l'oncle Bernard (VII), ainsi que l'apparition traitée sur le mode fantaisiste et humoristique dans Crispinus ou l'histoire interrompue (XIII).

Citons à part Hugues-le-Loup et La Maison forestière parce qu'il s'agit d'histoires relativement longues dans lesquelles abondent tous les grands thèmes de la littérature fantastique. Ainsi, dans Hugues-le-Loup, nous rencontrons la lycanthropie, un amour coupable, une malédiction centenaire et une expiation, à côté de procédés fantastiques mineurs.

Dans un château de la Forêt-Noire, tous les ans, en hiver, le châtelain, descendant de Hugues-le-Loup, subit les attaques d'un mal étrange qui le pousse à aller rejoindre une descendante de Huldine-la-Louve. Cette dernière l'avait aidé à se débarrasser de sa première femme Edwige-la-Blonde. Le drame se prolongera "... jusqu'au jour où la première femme de Hugues, Edwige-la-Blonde, apparaîtra sous la forme d'un ange au Nideck, pour consoler et pardonner! ..." (Contes et romans,

V, 125) Cet ange sera Odile, fille du châtelain actuel.

Ce qui est particulièrement frappant dans ce conte, ce sont le cadre et l'atmosphère de roman noir dans lesquels il se déroule: un château isolé en Forêt-Noire, bloqué par la neige, de grosses tours, un dédale de corridors, des escaliers secrets et passages souterrains, une noble famille sur son déclin, un père brutal, une fille vertueuse qui se sacrifie pour lui, des domestiques au caractère étrange. C'est un des contes les plus envoûtants de nos auteurs. Cependant, son caractère populaire tient davantage à son aspect légendaire qu'aux thèmes fantastiques proprement dit. Schoumacker signale que c'est Bernard Herzog, l'auteur de la Chronique alsacienne,⁵³ qui lui⁵⁴ "... aurait fourni, en mentionnant l'origine lupéenne de la famille des Nideck, l'idée première de Hugues-le-Loup, en harmonie avec ses théories métaphysiques."⁵⁵ Cet exemple montre une fois de plus le caractère mi-intellectuel, mi-populaire du fantastique mis en oeuvre par Erckmann-Chatrian.

La même chose vaut d'ailleurs pour La Maison forestière dont le début ne laisse en rien présager la suite qui se trouve être une variation sur le thème du crime et d'une autre malédiction centenaire.

Dans une maison forestière du Palatinat, la petite-fille d'un garde-chasse tombe tous les automnes dans un profond sommeil qui dure de deux à trois jours. Un des ancêtres du

⁵³Voir au chapitre II, 1ère partie.

⁵⁴A Erckmann.

⁵⁵Op. cit., p. 280.

garde-chasse, veneur chez le comte-sauvage Burckar qui habitait le pays dans le temps, s'étant rendu coupable de grandes fautes en compagnie de son maître, ses descendants expient ses crimes, frappés de cette infirmité passagère, et obligés, au cours de leur sommeil, à participer à une grande chasse qui embrasse toute la région comprise entre le Hundsrück et le Jura.

Ce sommeil et la chasse ne sont qu'un prétexte qui servira aux auteurs pour raconter en détails les méfaits des Burckar et la grande chasse originale dont celle-ci n'est que l'inlassable répétition. Il semble bien que, tout comme dans le conte précédent, Erckmann-Chatrian exploitent ici les légendes elles-mêmes souvent fantastiques qui s'attachent aux châteaux-forts qui recouvrent la chaîne vosgienne. Et lorsqu'il n'est pas possible, comme pour Hugues-le Loup, de rattacher un conte à une légende populaire, on y retrouve néanmoins certains détails qui montrent que telle ou telle autre légende a pu au moins nourrir l'inspiration de nos auteurs. Ainsi, le personnage d'Odile de Nideck, par ses nombreuses vertus, son ascendance, son existence retirée dans un château isolé, fait inévitablement penser à Odile, fille d'Aldaric ou Etichon, duc d'Alsace, et figure mi-légendaire, mi-historique qui fonda le célèbre monastère du Mont Sainte-Odile en Alsace. De même, on ne saura jamais exactement l'influence d'un almanach populaire comme Le Messager boiteux de Strasbourg, déjà mentionné, sur l'imagination d'Erckmann-Chatrian et sur celle des lecteurs de la campagne alsacienne et de la montagne vosgienne. Il n'est pas impossible

d'affirmer que la lecture de cet almanach qui, du temps de notre jeunesse, contenait encore de nombreuses légendes et histoires fantastiques, a dû mettre les lecteurs d'Erckmann-Chatrrian dans un état de réceptivité à l'égard des contes fantastiques de ceux-ci.

*
* *

Jusqu'ici nous avons insisté sur le fait que si chez Erckmann-Chatrrian le fantastique est souvent d'origine métaphysique ou métapsychique, répondant en cela à certaines préoccupations ou spéculations qui sont d'ailleurs l'héritage du Romantisme allemand,⁵⁶ il n'en est pas moins vrai que ce fantastique s'abreuve à des sources populaires: croyances, superstitions, légendes. Ce que nous voudrions maintenant voir avec plus de détails, c'est que le caractère populaire de ces contes tient encore bien davantage au cadre, aux personnages, à l'atmosphère, marquant ainsi la transition vers les contes dans la veine purement populaire de nos auteurs. Ces caractéristiques expliquent pourquoi ces contes ont été particulièrement appréciés par le peuple.

⁵⁶ Voir par exemple: Albert Béguin, L'Ame romantique et le rêve (Paris: Corti, éd. 1939).

On a déjà indiqué que l'action de ces récits a pour cadre un milieu géographique précis, et des villes et villages à la consonance bien germanique. Pourtant, ces localités ne sont finalement que la transposition de Phalsbourg avec son atmosphère de petite ville et sa vie de tous les jours. Comme le souligne si bien Schoumacker:

Au début, lorsque le succès du Bourgmestre en bouteille à L'Artiste leur eut ouvert les portes des journaux parisiens, ils placent en Allemagne le théâtre de leurs contes fantastiques. ... Mais leurs désignations ne sont que des étiquettes; dans leurs oeuvres, ni Munich, ni Mayence, ni Nuremberg, pas plus que Tubingue, Kreuznach ou Bergzabern nous révèlent rien de ce qui caractérise ces villes dans la réalité. Bien mieux, nous retrouvons, presque dans chacune d'elles, quelque détail emprunté à Phalsbourg; le plus souvent c'est la petite halle et la fontaine, ses acacias et au coin, la boutique paternelle; ...⁵⁷

La même chose vaut pour les différents personnages et leurs habitudes. Ce sont, le plus souvent, des types de la petite bourgeoisie ou du petit peuple qu'Erckmann-Chatrian s'amuse souvent à caricaturer pour leur donner plus de relief, pour accentuer leur pittoresque, et aussi pour en faire ressortir le caractère grotesque et quelquefois inquiétant. La chose a beaucoup frappé P.-G. Castex de même que Marcel Schneider. Le premier en particulier, donne trois exemples de personnages saisissants:

Le sacrificateur Elias a "le front couvert de sa calotte noire à longues oreilles pendantes, la barbe d'un blanc verdâtre, taillée en pointe descendant sur la poitrine, et la face jaune et ridée comme une feuille de choux"; le Dr Selsam est armé

⁵⁷Op. cit., pp. 247-248.

d'un nez en lame de rasoir et son menton est découpé en galoche; le tavernier Hérode van Gambrinus trône, assis dans son comptoir, "les manches de sa chemise retroussés jusqu'aux épaules sur ses bras velus, les coudes au milieu de chopes luisantes, les joues relevées par ses poings énormes, son épaisse tignasse rousse ébouriffée, sur sa longue barbe jaunâtre tombant à flots sur sa poitrine."⁵⁸

Le même critique relève d'autre part l'atmosphère populaire qui se dégage des descriptions de l'habitat de leurs personnages:

Tantôt ils peignent l'humble intérieur d'un tisserand, avec "des écheveaux de chanvre suspendus à des traverses, un rouet, un dévidoir, des navettes, un vieux bahut, un lit à baldaquin drapé de serge grise;" ou bien encore ils décrivent une auberge, une scierie, une pharmacie, une synagogue désaffectée, un grenier aménagé en atelier ou en salle d'études, une cave avec ses tonnelets et foudres bien arrangés.

Il n'est pas jusqu'à l'humour noir qui caractérise quelques-uns de ces contes et les scènes qui les animent qui ne soit finalement bien populaire. Si P.-G. Castex aime citer comme exemple Mon Illustre ami Selsam, nous préférons Le Violon du pendu dans lequel le musicien Karl Hâfitz ne réussit à composer une partition vraiment originale qu'après avoir passé une nuit sinistre dans un gîte où lui apparaît un squelette jouant du violon. Et nous sommes d'accord avec P.-G. Castex pour reconnaître qu'ainsi, dans les meilleurs contes d'Erckmann-Chatrian, "... sont ménagés des effets d'une intensité cruelle, un peu grossière, mais habiles et sûrs."⁶⁰

⁵⁸ Le Conte fantastique en France, p. 115.

⁵⁹ Ibid.

⁶⁰ Ibid., p. 116.

Nous comprenons finalement mieux en quoi réside l'art populaire d'Erckmann-Chatrion, du moins en ce qui concerne leurs contes fantastiques. C'est une formule assez originale. Nous ne prétendons pas qu'Erckmann-Chatrion aient été seuls à l'employer, mais personne à notre connaissance n'a réussi un dosage aussi habile et aussi équilibré entre le réel et le surnaturel dans le conte fantastique. C'est la description intime et pittoresque d'un monde, de personnages, d'une vie quotidienne et d'une atmosphère qu'un public de la campagne ou de la petite ville reconnaît et identifie sans la moindre difficulté. Dans ce monde rassurant par sa simplicité, sa familiarité, intervient brutalement ce que les croyances et superstitions populaires présentent traditionnellement comme le mal: en général, tout ce qui est étrange, troublant, inquiétant. On ne saurait mieux résumer la formule que Marcel Schneider lorsque, parlant d'Erckmann-Chatrion, il dit:

D'abord ils ont le sens du détail réaliste, de la touche (la fantaisie sans frein et la vision inspirée ne leur vont guère), mais le fantastique étant une fissure dans le réel, une rupture de ton, une déchirure soudaine - et terrifiante - dans ce qu'on regardait comme solide, sûr, stable, inoffensif et favorable, la vérité dans les moeurs et les paysages qu'on trouve chez Erckmann-Chatrion ne rend que plus saisissante l'irruption du surnaturel.⁶¹

*

* *

Et c'est sur ce point qu'Erckmann-Chatrion diffèrent

⁶¹ La Littérature fantastique en France, p. 196.

plus particulièrement d'Hoffmann. Il est surprenant à quel point la tradition littéraire s'obstine à vouloir présenter nos conteurs comme les disciples d'Hoffmann, alors que les critiques qui entretiennent cette tradition trouvent finalement peu de points communs entre les Contes fantastiques du conteur berlinois et l'oeuvre fantastique des deux conteurs alsaciens-lorrains.

Nous avons déjà indiqué d'où pouvait venir cette idée. Il n'en est pas moins vrai qu'Emile Erckmann, sans doute avant Gratien Chatrian, a dû avoir très tôt connaissance de l'oeuvre du célèbre romantique allemand grâce aux ressources de la bibliothèque paternelle. Schoumacker signale en tout cas qu'Erckmann possédait un volume de contes choisis d'Hoffmann. Mais le même critique s'empresse de préciser que "contrairement à tant d'autres livres de sa bibliothèque, il ne porte aucune remarque, aucune note marginale, pas même cette table des matières que l'écrivain établissait pour son usage personnel, sur les pages de garde."⁶² Se fondant sur le fait que seul un passage s'en trouve souligné qui, tout d'abord n'est pas fantastique, et qui, d'autre part, ne trouve aucun écho dans les contes d'Erckmann-Chatrian, Schoumacker conclut qu'il est exagéré de parler d'influence d'Hoffmann sur nos auteurs. "Les deux auteurs ne se rencontrent que sur un point: leur but: nous donner le frisson par la révélation d'un monde

⁶² Il s'agit des Contes fantastiques d'Hoffmann, traduction nouvelle par X. Marnier (Paris: Charpentier, 1843). Cf. cit., p. 99.

suprasensible entrevu."⁶³ Le même critique admet qu'il a pu y avoir emprunt par Erckmann-Chatrion de certains procédés fantastiques ayant fait leur preuve chez Hoffmann:

... certains détails d'un effet sûr que nous retrouvons dans Hugues-le-Loup, comme le chien grattant la muraille, lorsqu'il perçoit la présence d'un être de l'autre côté; ...⁶⁴

Mais la différence fondamentale nous semblera toujours qu'avec Hoffmann on a l'impression de pénétrer d'emblée dans un monde qui baigne dans le surnaturel, où le féérique et fantastique sont prêts à se manifester à tout moment, alors qu'Erckmann-Chatrion tiennent à nous rassurer, semble-t-il, sur la solidité de leur univers physique avant de nous plonger soudainement dans le fantastique.

Quant à l'influence qu'Edgar Poe a pu exercer sur nos conteurs, quelques dates montreront, tout d'abord, que lorsque l'oeuvre du poète américain paraît en volumes en France, Erckmann-Chatrion sont déjà en possession de l'essentiel de leur technique qui se manifeste dès 1849. Or, c'est en 1856 que paraissent Les Histoires extraordinaires, en 1857 Les Nouvelles Histoires extraordinaires, en 1863 Les Aventures d'Arthur Gordon Pym et Eurêka, et en 1865 Les Histoires grotesques et sérieuses, ces traductions, soit dit en passant, n'étant pas toutes de la main de Baudelaire. Ensuite, Schoumacker rappelle que

... deux séries de contes de Poe ne trouvent pas d'équivalent chez Erckmann-Chatrion: ce sont les contes policiers, dans

⁶³Ibid.

⁶⁴Ibid.

lesquels la vérité se dévoile par déduction logique, et ses romans géographiques où l'auteur, nous entraînant vers des régions encore⁶⁵ inexplorées, peut donner libre cours à son imagination.

Cette précision réduit déjà substantiellement le domaine dans lequel il y a pu avoir influence et imitation. Et si Erckmann-Chatrion et Poe se rencontrent dans le domaine du "spiritisme," le ton et l'effet de leurs contes diffèrent radicalement. Chez nos auteurs l'atmosphère est rarement morbide, et nous n'avons jamais cette impression de décomposition physique qui caractérise tant de contes de Poe. Finalement, chez ce dernier, le réalisme est presque entièrement psychologique, alors que chez nos conteurs ils est surtout physique et agit à l'exemple d'une grande bouffée d'air pur. Schoumacker résume bien cette différence d'impression lorsqu'il dit:

Il y a entre leurs oeuvres la même distance qu'entre les joyeux petits vins blancs de la côte de Saverne et les⁶⁶ abominables alcools des "saloons" d'outre-Atlantique.

Et quels que soient les rapprochements qu'on serait encore tenté de faire entre la production fantastique d'Erckmann-Chatrion et celle d'Hoffmann ou de Poe, c'est toujours le caractère populaire et réaliste de celle-là qui la distinguera et qui dominera.

⁶⁵Op. cit., p. 98.

⁶⁶Ibid.

CHAPITRE VIII

La Veine populaire

Sous ce titre nous groupons tous ceux parmi les Contes et romans qui sont plus particulièrement d'inspiration populaire et qui ont pour but, ou simplement pour résultat, de raconter le peuple dans sa vie de tous les jours.

Ce sont ces récits et romans, de même que les autres, dits nationaux, que le public associe le plus volontiers avec le nom d'Erckmann-Chatrian; c'est à eux encore qu'il attribue la renommée des deux hommes; c'est sur eux, enfin, que la critique a été la plus divisée: Flaubert, par exemple, traitait Mathéus d'histoire "pignouf," et Lamartine parlait de L'Ami Fritz comme d'un "poème de la nature."

En général, ces histoires dans la deuxième manière de nos auteurs se distinguent de celles dans la veine précédente par l'absence de fantastique, par leur longueur qui dépasse celle du simple conte, par le fait aussi qu'elles ont presque toutes pour cadre géographique l'Alsace, la Lorraine, et le pays phalsbourgeois, à cheval sur les deux, et pour cadre social le petit peuple des campagnes et de la montagne sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Faut-il rappeler qu'aux yeux d'Erckmann-Chatrian la population de la montagne, des

campagnes et de la petite ville constitue précisément le "peuple"?

Mais comme nous l'avons laissé entendre, la distinction que nous venons de faire entre le genre fantastique et le genre purement populaire est loin d'être toujours claire. Ainsi, lorsque l'insolite, le mystérieux, ne jouent qu'un rôle accessoire dans un conte au caractère populaire, sous quelle rubrique convient-il de placer une telle histoire? Ou encore, nous est-il permis de substituer notre propre jugement à celui des auteurs lorsque ceux-ci rangent dans un recueil fantastique une oeuvre dont on voit mal en quoi elle mérite un tel qualificatif? Prenons pour exemple Les Fiancés de Grindewald, histoire d'un juge retraité qui a le malheur de tomber amoureux d'une jeune fille de dix-huit ans, et qui se voit préférer un jeune rival dont il s'emploiera d'ailleurs à faire la fortune. Le ton souriant et gentiment ironique de ce conte, son caractère mi-idyllique, mi-humoristique en font tout le contraire d'un conte fantastique. Pourtant Erckmann-Chatrian la font figurer dans leur recueil intitulé Contes fantastiques.

Si nous nous réservons le droit de classer les contes et romans de nos auteurs sous la rubrique fantastique ou simplement populaire selon l'importance de la place que ces éléments y occupent, dans la pratique la question ne se présente sérieusement que pour Le Juif polonais et La Maison forestière dont on reparlera dans ce chapitre. Si nous soulevons le problème, c'est qu'il nous aide à mieux comprendre pourquoi il est quelquefois malaisé de suivre le développement des différentes veines qui

caractérisent l'art populaire de nos auteurs. Ces veines, on l'a dit, se recoupent ou se développent parallèlement avant d'affirmer leur autonomie; et la transition de l'une à l'autre est très progressive.

Avant de passer en revue les grandes manifestations de la veine populaire et d'en indiquer les caractéristiques principales, on peut se demander quels facteurs ont pu jouer dans cette évolution des deux conteurs.

Tout d'abord, un certain essoufflement du genre fantastique vers le milieu du siècle, et l'influence croissante du réalisme, tous deux mentionnés au chapitre précédent; la nécessité aussi de varier la production pour ne pas lasser les lecteurs: tous ces facteurs semblent avoir joué. Cependant, comme raison majeure, nous indiquerons qu'après s'être essayés au récit populaire, nos auteurs ont instinctivement senti que c'était là le genre qui leur convenait. Ils mettront quelque temps encore à le reconnaître, car les écrivains sont rarement les meilleurs juges de leur propre oeuvre. Ainsi, il faudra que Buloz, directeur de la Revue des deux mondes, réclame à Chatrian des scènes de village en lui disant: "C'est votre talent."¹ Et déjà, lorsque Erckmann fit paraître son Schinderhannes ou les brigands des Vosges, première version de L'Illustre Docteur Mathéus, le Journal des faits ne publia pas le manuscrit en entier, mais supprima la partie où "toute la doctrine de la transformation des corps et la pérégrination des âmes (se)

¹Lettre de Chatrian à Erckmann de juin 1859, citée par Schoumacker, p. 97.

trouvait développée,"² pour ne retenir que la partie strictement populaire, seule digne d'intérêt pour cette étude. Il ne semble d'ailleurs pas qu'Erckmann ait cru devoir protester à cette occasion. Il avait dû se rendre à l'évidence qu'un roman ne saurait en même temps être un traité de métaphysique.

*
* *

Concernant ces différentes oeuvres dans la veine populaire, précisons tout de suite que leur art réside bien davantage dans l'évocation de scènes et la peinture de tableaux de la vie du peuple que dans l'intrigue des histoires, extrêmement mince la plupart du temps. Aussi nous contentons-nous de résumer celle-ci lorsqu'elle est susceptible de donner une idée de la variété et du pittoresque de ces scènes et tableaux sur lesquels nous aimerions surtout porter l'attention.

Selon Schoumacker, L'Illustre Dr Mathéus (1859), qui paraît en librairie en 1860, est "la première oeuvre d'Erckmann-Chatrion qui porte la marque de leur style et de leur imagination, celle, en somme, qui crée le genre."³ Par genre, Schoumacker entend sans nul doute le genre populaire.

² Lettre d'Erckmann à Alfred du 19 mai 1892, citée par Schoumacker, p. 87.

³ Op. cit., p. 93.

Dans cette histoire, un brave docteur en médecine, théologie et philosophie, établi au Graufthal, petite bourgade de la vallée pittoresque de la Zinzel, près de Phalsbourg, fait une découverte qui l'amène à échafauder une doctrine philosophique. Il abandonne tout pour aller prêcher cette doctrine qui doit faire le bonheur de l'humanité. Son zèle missionnaire l'entraîne sur les routes et chemins de la grande région phalsbourgeoise, avec un crochet en Basse-Alsace, ce qui nous vaudra une série de tableaux détaillés, vivants, pittoresques et quelquefois savoureux de la vie populaire des localités qui se trouvent placées sur l'itinéraire du bon docteur.

Si nous faisons abstraction du grand rassemblement des habitants de Graufthal qui, sous la conduite du maître d'école, veulent empêcher Mathéus de les quitter, la première de ces scènes populaires est celle qui prélude à la rencontre du docteur et de celui qui sera son unique disciple et fidèle compagnon, le joyeux Coucou Peter. Monté sur son cheval Bruno, Mathéus rêve à ses projets de conversion, lorsqu'il est soudain tiré de ses rêveries par des cris de joie, des éclats de rire, et les accents d'un violon:

Il se trouvait à deux lieues du Graufthal, en face du cabaret de la Lèchefrite, où les paroissiens de Saint-Jean-des-Choux⁴ vont manger des omelettes au lard et faire danser leurs amoureuses...

Coucou Peter, le ménétrier, le fameux Coucou Peter, fils de Yokel Peter, de Lutzelstein, fêté dans tous les bouchons,

⁴ Nom nullement fantaisiste; ce village se trouve au Nord-Est de Saverne.

dans toutes les brasseries, dans toutes les tavernes de l'Alsace; le bon, le jovial Coucou Peter était assis sur une tonne de bière, au milieu de la gloriète, avec sa camisole de bure, garnie de boutons larges comme des écus de six livres, avec ses joues fraîches et bien nourries et son feutre surmonté d'une plume de coq; il râclait à tour de bras une vieille valse du pays, et formait à lui seul tout l'orchestre de la Lêchefrite. Le vin, la bière, le kirschenwasser ruisselaient sur les tables, et de vigoureux baisers, appliqués sans mystère, excitaient la joie universelle. (Contes et romans, III, 158-159)

Il y a là un tableau de moeurs et un personnage, hauts en couleur qui reparaitront encore souvent avec les variantes nécessaires dans d'autres contes des auteurs. Pour qui connaît les petits bals champêtres des villages d'Alsace dont la tradition n'est pas encore complètement éteinte, il est indéniable qu'Erckmann-Chatrian arrivent à restituer l'ambiance de liesse populaire et de joie de vivre qui accompagne ce genre de divertissement.

Une autre scène non moins typique et tout aussi animée et pittoresque, nous est présentée un peu plus loin dans le récit alors que Mathéus et son disciple passent au village d'Oberbronn.⁵ Et voici le spectacle qui s'offre à la vue de Mathéus regardant par la fenêtre de l'auberge, le lendemain de leur arrivée:

Là, tout autour de l'auge verdâtre, où tombait un filet d'eau limpide à travers une longue poutre rongée par la mousse, étaient réunies les jeunes filles du village, en manches de chemise, en petites jupes, les jambes et les pieds nus. Elles battaient le linge, elles criaient, elles s'appelaient l'une l'autre, elles causaient bruyamment, et le bonhomme souriait de leurs manières naïves et de leurs attitudes pleines de grâce.

⁵A proximité de Niederbronn, ville d'eau bien connue des Vosges du Nord.

Bruno buvait dans l'auge, et de temps en temps tournait la tête comme pour saluer Mathéus. Coucou Peter faisait claquer son fouet et contait des douceurs aux fraîches lavandières, qui se moquaient bien de ses belles paroles, mais lorsqu'il voulut, sans doute par vengeance, embrasser la plus jolie de la bande, alors ce furent des cris perçants, des éclats de rire, un tumulte incroyable; toutes fondirent sur lui en l'éclaboussant à grands coups de battoir et de linge humide.

(Contes et romans, III, 94)

Cette scène est un vrai tableau de genre qui évoque une activité villageoise désormais révolue à cause des lois sur l'hygiène et l'introduction de l'eau courante: la lessive du lundi matin qui réunissait femmes et jeunes filles autour de la fontaine ou du lavoir publics. Tout livre illustré sur l'Alsace⁶ comporte obligatoirement des clichés de ces fontaines pittoresques que l'imagination du touriste associe avec cette province tout autant que les nids de cigognes, les maisons en encorbellement ou au style autrement si typique.

Encore plus loin dans le texte, en pleine montagne, le maître et son disciple tombent accidentellement sur une longue file de pèlerins qui se rendent à Haslach pour la Saint Florent. Et c'est l'occasion pour Erckmann-Chatrian de nous décrire une vieille tradition populaire qui n'a pas encore complètement disparue de ces régions, mais dont le caractère a beaucoup changé au cours des ans avec l'avènement du chemin de fer et, plus tard, de l'automobile. Par la bouche de Coucou Peter, les auteurs se livrent à une suite de descriptions détaillées des groupes de pèlerins, accompagnées de commentaires malicieux

⁶Voir, par exemple: Georges Livet, L'Alsace enchantée (Grenoble: Arthaud, 1966).

sur les raisons qui poussent ces gens à entreprendre ce pèlerinage annuel. Dans ces commentaires, les deux conteurs font preuve d'une grande pénétration dans le domaine de la psychologie populaire. Il est clair qu'Erckmann-Chatrion connaissaient et comprenaient le peuple qui anime leurs romans.

Mais c'est la fête patronale elle-même, avec son côté religieux, la procession, et son côté profane, la foire et les banquets dans les auberges, qui représente de loin le tableau le plus varié, le plus vivant, le plus complet aussi de cette histoire. Il n'aura d'égal que celui de la fête de Bischeim à laquelle l'Ami Fritz mènera ses amis Schultz et Haân.⁷ Erckmann-Chatrion prouveront à mainte reprise qu'ils saisissent bien le caractère mi-païen, mi-religieux des fêtes populaires des pays à tradition catholique.

Comme pour ne négliger aucun aspect de la vie des habitants de leur petit pays natal, ils feront même rencontrer à Mathéus et à Coucou Peter une troupe de bohémiens. La rencontre a lieu alors que le philosophe et son disciple se sont égarés dans la forêt vosgienne:

A mesure que Frantz Mathéus s'approchait des bohémiens, il était frappé par leur physiognomie joyeuse et vraiment philosophique. On voyait bien qu'ils se souciaient peu de l'opinion du monde, et qu'ils tiraient toute leur satisfaction d'eux-mêmes. Les uns avaient des habits trop grands, les autres trop courts; il y avait aussi plus de trous que de pièces à leurs culottes, mais cela ne les empêchait pas d'étendre leurs jambes avec noblesse, et de vous regarder en face, comme s'ils eussent été couverts de broderies magnifiques. Les femmes avaient presque

⁷Voir plus loin dans L'Ami Fritz.

toutes un enfant sur le dos, dans une espèce de sac qu'elles portaient en écharpe. Elles vaquaient tranquillement à leurs affaires; les unes mettaient du bois au feu, les autres allumaient leur pipe avec une braise; d'autres vidaient dans la marmite leurs grandes poches remplies de croûtes de pain, de navets et de carottes. (Contes et romans, III, 256)

Nos auteurs reviendront assez souvent sur le sujet des "zigeiners," nombreux dans les Vosges du Nord jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale, et sans lesquels il n'y aurait pas de tableau véridique et fidèle de la vie populaire de ces régions.

Où les deux hommes ont-ils eu l'occasion d'observer cette population variée qui anime déjà le premier de leurs romans populaires? Nous avons déjà fourni quelques indications à ce sujet au chapitre consacré à la formation populaire de nos auteurs. Mais les précisions que Schoumacker apporte sur la question montrent que les différents types du peuple qu'Erckmann avait l'occasion d'étudier à Phalsbourg étaient plus nombreux et variés qu'il ne paraît de prime abord:

De la boutique de son père ou des fenêtres de sa chambre, Erckmann voyait défiler devant lui, outre les habitants de la petite ville, toute la population des environs venant au marché: forestiers, bûcherons, sabotiers, charbonniers des forêts de Dabo ou de La Petite Pierre, gros paysans de la plaine d'Alsace en costumes du Kochersberg, tricornes et gilets rouges, les femmes en coiffes à rubans et petites jupes coquelicot, cultivateurs du plateau lorrain en blouse bleue et bonnets de coton, "mauvaise race" du pays de Dabo, contrebandiers et fraudeurs; il y avait aussi des errants, qui parcourent le pays, allant de foire en foire, juifs, bohémiens, des porteurs de balle comme Pinacle,⁸ des entrepreneurs de pèlerinage comme la vieille Marie-Anne, ...¹⁰

⁸Dans Le Conscrit.

⁹Idem.

¹⁰Cp. cit., pp. 273-274.

On n'aura pas non plus oublié les voyages qu'Erckmann faisait à La Petite-Pierre du vivant de sa mère, ses promenades de collégien, le jeudi, dans les environs de la ville, les longues randonnées entreprises au cours de l'année 1841 et, plus tard, en compagnie de Chatrian, dans la grande région. On marchait beaucoup du temps de nos auteurs, et c'est à ces excursions que les deux hommes doivent leur connaissance intime de la population des Vosges du Nord et de ses moeurs. Ce sont les observations recueillies à cette occasion qui figurent dans L'Illustre Dr Mathéus. Cependant, par l'absence complète de fantastique, ce récit reste pendant quelque temps encore un exemple isolé, une exception.

En effet, Maître Daniel Rock, sorti un an après la parution de Mathéus en librairie, donc en 1861, montre combien le fantastique chez nos auteurs est tenace. Effectivement, ce roman contient de nombreux "épisodes où le fantastique est sous-jacent."¹¹ Il s'agit des parties qu'anime la vieille sorcière Fulrade qui prédit l'arrivée dans cette contrée reculée d'un monstre vomissant des flammes: le chemin de fer. Mais ce sont les parties "populaires" qui donnent à l'histoire son vrai cachet. En effet, la vieille arrive à gagner à sa cause le forgeron Maître Daniel Rock et ses deux fils. Champions d'un mode de vie artisanal, pastoral et agricole que viendront bouleverser le machinisme et mercantilisme, les Rock seront les figures principales d'une oeuvre riche en scènes et tableaux

¹¹ Georges Benoit-Guyod, p. 101.

de la vie populaire. Et ce qui nous intéresse plus particulièrement dans ce roman, c'est la mise en parallèle de deux tableaux de mœurs et de civilisations destinées à s'affronter. En effet, Erckmann-Chatrion nous montrent la révolution que l'âge du chemin de fer va apporter dans un petit coin des Vosges qui jusqu'ici vivait en économie fermée. Cette révolution n'est pas seulement d'ordre économique et social, elle revêt encore un caractère moral. Et ce qui préoccupe Rock, ce sont précisément les répercussions que les changements économiques et sociaux auront sur les mœurs et les valeurs traditionnelles du peuple. Au maire qui a fait réunir le conseil municipal pour lui faire part de la décision du gouvernement de construire un chemin de fer, et lui exposer les avantages économiques de l'entreprise, Daniel Rock répondra :

Nous serons plus riches d'argent, c'est vrai, mais nous serons plus pauvres de tout le reste ...

Encore, la misère du pays serait peu de chose, - on n'est malheureux d'être pauvre qu'avec des riches, - mais ces milliers de fainéants viendront s'établir chez nous; ils apporteront dans nos montagnes leur sottise, leurs vices et leurs usages; ils riront de nos vieilles coutumes, ils entreront dans nos chapelles le bonnet sur la tête, ils regarderont les saints en haussant les épaules, ils séduiront nos filles, ils seront maîtres chez nous!...

(Contes et romans, VII, pp. 232-234)

Et l'on comprend assez bien l'indignation de Maître Rock et ses propos quelque peu outrés, car, à l'attitude digne et empreinte de gravité des villageois se rendant à l'église, Erckmann-Chatrion opposent l'arrivée tapageuse des ingénieurs parisiens qu'ils montrent ainsi sous un jour extrêmement défavorable. A cette occasion, les auteurs résument toutes les

préventions des campagnards à l'égard des citadins, tous les préjugés des provinciaux à l'endroit des Parisiens. Et c'est en grande partie dans ces préventions et ces préjugés qu'il faut chercher le caractère populaire de l'oeuvre. Sans doute aussi, la pose des premières lignes de chemin de fer n'a-t-elle pas été mieux acceptée dans la capitale ou par les autres classes sociales. Qu'on se souvienne de l'attitude d'un Thiers ou même d'un Arago lorsque fut projetée la ligne Paris-St Germain: le premier y voyait un moyen d'amuser les Parisiens, le deuxième craignait pour leur santé. Mais cette attitude fut de courte durée; et, en 1840, date à laquelle commencent les travaux décrits par Erckmann-Chatrion,¹² c'est dans la population rurale que l'opposition au chemin de fer est la plus forte.

En dehors des scènes d'une vie populaire et rurale désormais promise à de nombreux changements, il importe de savoir en quoi ce roman reflète l'attitude d'Erckmann-Chatrion. Or, il est certain que dans la mesure où Daniel Rock illustre les idées d'Erckmann-Chatrion à l'égard d'un mode de vie rural et agricole opposé à un autre, urbain et industriel, cette attitude est ambiguë. D'une part, ils aiment les vieilles coutumes telles que les pratiquent Rock et sa famille; d'autre part, ils sont favorables au progrès technique pourtant symbolisé par le chemin de fer qui fera disparaître les vieilles coutumes. Il semble même qu'à un endroit donné¹³ ils interviennent dans

¹²De nombreux détails topographiques indiquent que Felsenbourg est Lutzelbourg, sur la ligne Paris-Strasbourg.

¹³Contes et romans, VII, 314.

le récit pour parler en leur nom personnel et faire l'apologie de l'argent qui, en circulant, apporte le travail et l'aisance. Pourtant, il n'en est pas moins évident que Daniel Rock est le héros de l'histoire, et non l'ingénieur Horace. Mais nous ne pensons pas qu'en écrivant Daniel Rock ils aient voulu ouvrir une sorte de débat sur les avantages et inconvénients de la révolution industrielle. Nous sommes convaincus, par contre, que ce roman montre leurs propres tiraillements entre un passé qui parle à leur coeur, et un avenir qu'appelle leur raison. Ce conflit psychologique est d'ailleurs illustré dans les toutes dernières pages du roman par l'échange de propos courtois mais nullement cordiaux entre le curé Nicklausse et l'ingénieur Horace venu lui faire ses adieux.

L'année 1862 sera celle de la publication d'un récit dans le genre purement populaire. Il s'agit de La Taverne du jambon de Mayence qui se rattache au Combat de coqs (XIII) et au Combat d'ours (III). Selon Schoumacker,¹⁴ tous trois seraient les parties d'un roman plus important et jamais publié dans lequel Erckmann-Chatrian auraient taillé suivant les besoins du moment, pour en faire des contes fantastiques ou l'histoire dont il est question ici. Contrairement à ce qui se passe pour Mathéus et Daniel Rock, ce récit ne décrit qu'incidemment les moeurs alsaciennes du XIXème siècle. S'il est réaliste et populaire, c'est au sens où Rabelais et Teniers le sont. Ainsi, le livre comprend une série de tableaux qui

¹⁴Op. cit., p. 107. Une lettre de Chatrian à Erckmann, sans lieu ni date, en garde trace.

rappellent les intérieurs flamands ou encore les kermesses et bamboches flamandes avec leurs repas pantagruéliques, leurs longues beuveries et leur humour populaire au caractère quelquefois un peu grossier.

L'histoire commence d'ailleurs et se termine sur une scène de banquet que Maître Sébaldus Dick, propriétaire de la taverne Au Jambon de Mayence, donne à ses amis pour fêter l'acquisition d'une nouvelle vigne, et pour se réjouir avec eux de sa convalescence après une maladie prolongée.

Déjà dans le premier de ces banquets, nous apprenons que, loin d'appartenir à la meilleure société de Bergzabern, les invités de Maître Sébaldus se recrutent dans un milieu qui passe pour le dernier de l'échelle sociale de la petite ville:

On s'indignait de voir Toubac, le chaudronnier; Hans Aden, le marchand d'amadou; ... et cent autres chenapans, le bonnet de travers, le chapeau râpé, les manches trouées aux coudes, la chemise débraillée, les bottes éculées, la jupe pendante, avaler des alouettes rôties, des cuisses de poulet et de grands verres de Deidesheim, comme s'ils n'eussent fait que cela toute leur vie, et lâcher les boutons de leurs culottes l'un après l'autre, ...

(Contes et romans, V, 231)

Il n'est pas jusqu'aux différents personnages du récit qui ne rappellent ces types hauts en couleur auxquels nous ont habitués la peinture hollandaise et flamande. Prenons le portrait que voici, également tiré de la scène du premier banquet:

Maître Sébaldus, en face du capucin Johannès, à l'autre bout de la table, les joues cramoisies, son triple menton boursoufflé comme un coq d'Inde, les bras nus jusqu'aux coudes, sa large panse repliée en forme de cornemuse sur les cuisses,

les yeux arrondis à fleur de tête, et son gros nez, du plus beau vermillon qu'il soit possible de voir, riait à faire trembler les vitres d'alentour, ...
(Contes et romans, V, 232)

Cette scène et ce portrait sont sans doute exagérés, et ils ne visent pas à la reproduction fidèle d'une réalité sociale ou d'un type humain connus, du moins dans l'Alsace du XIXème siècle. La Taverne du Jambon de Mayence fait populaire et réaliste à la manière d'un Courbet et en se conformant à l'esthétique professée à la fin du Combat d'ours, cette oeuvre parente de La Taverne.

Dans ce récit, le jeune artiste-peintre, Kasper Diderich, répond à son ancien maître de dessin qui lui conseille de faire un voyage en Italie pour y parfaire son art:

Moi, je ne veux être d'aucune académie et je suis Flamand. J'aime le naturel et les andouilles cuites dans leur jus. Quand les Italiens feront des saucisses plus délicates, plus appétissantes que celles de la mère Grédel, et que les personnages des leurs bas-reliefs et de leurs tableaux n'auront plus l'air de poser, comme des acteurs devant le public, alors j'irai m'établir à Rome. En attendant, je reste ici. Mon Vatican à moi, c'est la taverne de maître Sébaldus. C'est là que j'étudie les beaux modèles et les effets de lumière en vidant des chopes. C'est bien plus amusant que de rêver sur des ruines.
(Contes et romans, III, 347)

De cette profession de foi artistique, retenons la volonté d'indépendance à l'égard des académies, le culte du vrai et du naturel, l'opposition à la sentimentalité romantique symbolisée par la poésie des ruines. Il ne fait aucun doute qu'Erckmann-Chatrian attribuent ici à leur narrateur leurs

propres tendances esthétiques. Nous en percevons l'écho une nouvelle fois dans La Maison forestière où, quatre ans plus tard, ils font dire à un vieux garde-forestier qui évoque le souvenir de ses pérégrinations à travers l'Europe:

Je me rappelle que les peintures des Flamands me plaisaient beaucoup plus que les autres; au moins elles représentaient des choses de notre temps: des kermesses, des combats de coqs, des chasses, des danses au village, des bourgmestres; on voyait la maison, le bout de haie, avec le linge de la ménagère étendu au soleil, ... Quel dommage que ces gens-là n'aient pas connu la montagne! (Contes et romans, V, pp. 407-408)

Comment ne pas reconnaître dans ces "choses" les sujets de tant de tableaux des Contes et romans? Et surtout, comment ne pas discerner un accent personnel dans ces regrets concernant l'absence de la montagne de la peinture flamande? Il n'en est pas moins vrai que nos auteurs ne sacrifieront pas éternellement à cette esthétique des Flamands, et seulement pour autant que le réalisme qu'elle implique reste sain et traduit la joie de vivre; car, comme on le verra, Greuze les a également inspirés, surtout lorsqu'il s'est agi de rendre des scènes plus intimes et sentimentales. Et comme si La Taverne ne correspondait pas tout à fait à leur vraie manière, ils reviennent la même année à des scènes du terroir alsacien ou vosgien. C'est de 1862, en effet, que datent Les Confidences d'un joueur de clarinette pour lesquelles Erckmann avait trouvé son inspiration à Riquevihr, dans le vignoble haut-rhinois, où il avait un cousin, un certain Both. Celui-ci était propriétaire de vignes et fournisseur de la brasserie du faubourg Saint-Denis où

Erckmann-Chatrian prenaient leurs repas et rencontraient leurs amis.¹⁵ Cette indication est précieuse, car elle montre, une fois de plus, que l'élaboration des Contes et romans se faisait à la faveur d'observations personnelles de la réalité physique et sociale. Ainsi, c'est après avoir visité Riquevihr et les caves du cousin qu'Emile conçut l'idée et improvisa le plan de ce qui devait donner Le Joueur de clarinette.

Un résumé de l'intrigue de cette oeuvre en soulignera également le caractère sentimental. C'est tout simplement l'histoire d'un jeune Alsacien, amoureux de sa cousine dont le père l'a recueilli. Simple joueur de clarinette, il se voit préférer un beau militaire qui, grâce à un subterfuge que lui suggère la jeune fille, arrive à regagner la faveur du père qu'il avait eu le malheur de vaincre à la lutte. Déçu dans ses espérances et le coeur brisé, le joueur de clarinette décide de se faire professionnel et de partir en tournée avec un camarade-musicien, sachant qu'il se condamne ainsi à errer de village en village au hasard des kermesses.

Il paraît que Sainte-Beuve, autrement bien critique à l'endroit d'Erckmann-Chatrian, "... se faisait relire souvent certains chapitres de L'Illustre Docteur Mathéus et du Joueur de clarinette."¹⁶ Est-ce possible que ce soit le côté idyllique et sentimental de cette dernière oeuvre qui ait charmé le célèbre critique, ou encore certaines scènes du

¹⁵ Georges Benoit-Guyod, pp. 107-108.

¹⁶ Maurice Barrès dans L'Echo de Paris du 3 septembre 1922, cité dans Témoignages et documents, p. 310.

terroir tout empreintes de vérité pittoresque? Toujours est-il que ce sont ces scènes, plutôt que l'intrigue, qui donnent sa saveur particulière au récit, et qui en expliquent l'intérêt. Malgré les reproches que Schoumacker adresse au Joueur de clarinette: dispersion de l'attention du lecteur entre plusieurs personnages, fausse couleur locale, nous pensons que ce récit est caractérisé par la vérité des scènes et des attitudes populaires qu'elles illustrent. Schoumacker, par exemple, insiste sur le fait que certaines coutumes locales mentionnées par les auteurs ne sont pas de la région. Cela peut être vrai, mais ne gâte en rien l'impression de vérité de l'ensemble; et la majorité des scènes ne nous frappent pas moins comme étant authentiquement populaires. Prenons cette discussion si typique d'une auberge de village entre l'oncle Stavolo et un autre viticulteur que rapporte Kasper, le narrateur:

Une fois cependant je le vis à l'auberge des Trois-Roses, où nous étions allés le soir selon notre habitude, prendre une bouteille de vin en société des vigneronns d'Eckerswir, qui se réunissaient en cet endroit, je le vis s'emporter et devenir tout pâle, à propos d'une façon particulière de planter la vigne. Le vieux Mériâne prétendait que les plants de tokayer doivent se traîner un peu dans le sillon pour bien venir, et l'oncle Conrad qu'il fallait les mettre tout droit. Mériâne finit par dire que l'oncle Stavolo ne connaissait rien à la vigne, et qu'il ne distinguerait pas un plan de tokayer d'un autre plan de Drahenfeltz. L'oncle se fâcha, et frappant de la main sur la table, les verres, les chopes et les bouteilles sautèrent au plafond. (Contes et romans, III, 398)

C'est là une scène prise sur le vif et rapportée par quelqu'un qui est un observateur doué de la vie de la campagne et de la petite ville, et qui réussit particulièrement bien

les scènes d'auberges, de cafés et de brasseries. Faut-il rappeler à ce propos qu'Erckmann avait un faible pour ces lieux de rencontre privilégiés de la société où il passait moins de temps à boire et à fumer, à bavarder et à jouer aux cartes, qu'à observer, écouter et rêvasser?¹⁷

Avec Les Confidences d'un joueur de clarinette furent publiés Les Amoureux de Catherine (V), au caractère plus nettement idyllique, car c'est l'histoire d'un amour heureux. Qu'on en juge par le résumé qui en fera ressortir également le caractère populaire.

Catherine Koenig, la jeune hôtesse de L'Auberge de la carpe, est courtisée par tous les notables du village de Neudorf. A la surprise générale, elle finira par épouser Heinrich Walter, le pauvre instituteur, secrètement amoureux d'elle, et qui s'est mis tous les habitants à dos pour avoir dit dans un moment d'impatience et de découragement que si ses élèves ne travaillaient pas davantage, ils deviendraient des ânes comme leurs pères et mères.

Ce récit, comme nous le laisse deviner l'intrigue, est

¹⁷ Mentionnons qu'à cette époque, donc au cours des années 1860, Erckmann-Chatrian sont de nouveau tentés par le théâtre. Une fois de plus ces efforts n'aboutirent pas. Chatrian, cependant, portera à la scène Le Juif polonais. Dans sa forme première et déjà dialoguée cette oeuvre nous semble plutôt fantastique, comme nous le soulignons au chapitre précédent; alors que la première, au Théâtre de Cluny, le 15 juin 1869, grâce à la mise en scène, les décors, l'incorporation par Chatrian de couplets d'Erckmann sur l'air de la valse de Lanterbach en fait une oeuvre au caractère surtout populaire. Nous parlerons au chapitre suivant d'une autre histoire dialoguée de la même époque et que les auteurs essayèrent de porter à la scène: Souvarof ou La Guerre.

également riche en scènes de mœurs villageoises particulièrement bien observées. La plupart se passent d'ailleurs à l'auberge. Erckmann-Chatriaïn nous y font assister au défilé des "amoureux" de Catherine. En effet, le dimanche matin, sous prétexte de prendre une chopine avant d'aller à l'office, ceux-ci passent par la cuisine de l'auberge où Catherine surveille la préparation des repas et donne des ordres à ses domestiques. Nous avons ainsi l'occasion d'étudier successivement le comportement et la psychologie d'un brasseur, d'un marchand de chevaux, d'un meunier, du maire de la commune. Tout en employant une tactique différente suivant leur caractère ou leur degré de timidité et d'audace, tous sont animés par le désir d'agrandir, qui sa ferme, qui son négoce, en épousant la jeune et jolie et riche hôtesse de L'Auberge de la carpe. A cette occasion, le ton des deux conteurs est des plus malicieux et témoigne d'un sens profond de l'humour. Quant aux scènes de mœurs villageoises, nous y trouvons accumulés toute la sagesse, tous les préjugés, toutes les attitudes caractéristiques du peuple des campagnes pour lequel, par exemple, la fortune et certaines qualités physiques, force, santé, sont les éléments majeurs pris en considération dans le choix d'un ou d'une partenaire.

La chose vaut encore davantage pour L'Ami Fritz qui fut porté au Temps 1864, et accepté à contrecœur par Nefftzer, son directeur-fondateur alsacien. Celui-ci ne voulut pas

déplaire à deux compatriotes. Devant le succès remporté par ce roman, il aurait dit: "Je n'aurais jamais cru que les Parisiens eussent tant de goût pour les scènes villageoises, ni surtout pour la choucroute!"¹⁸

Encore aujourd'hui, L'Ami Fritz est un des titres les plus connus des Contes et romans. Une fête populaire annuelle, à Obernai: Le Mariage de l'Ami Fritz rappelle au public que c'est le chef-d'oeuvre de ce que Georges Benoit-Guyod appelle la production "civile" des auteurs.¹⁹ Par production civile, il entend donc les récits qui ne sont pas d'inspiration militaire et patriotique, ceux que nous rangeons sous la rubrique populaire.

Comme étude du milieu social et de l'atmosphère d'une petite ville alsacienne de la première moitié du XIXème siècle, le roman est des plus précieux et intéressants. Et les observations que contient le récit sont d'autant plus valables que Hunebourg, ville imaginaire du Palatinat bavarois, avec ses portes, ses remparts, sa synagogue, sa place des Acacias, sa brasserie, etc., ressemble étrangement à Phalsbourg. La ressemblance n'a échappé, ni à Hinzelin, qui a d'ailleurs là-dessus le témoignage direct d'Emile Erckmann, ni à Schoumacker et Georges Benoit-Guyod.²⁰ Et ce n'est pas seulement le cadre phalsbourgeois qui se trouve ainsi transposé dans ce roman,

¹⁸ Georges Benoit-Guyod, p. 114.

¹⁹ "Car on allait bientôt distinguer chez eux un autre genre, celui des romans "militaires" ou "nationaux"..." Ibid., p. 115.

²⁰ Hinzelin, pp. 226-229; Schoumacker, pp. 241-243; G. Benoit-Guyod, pp. 113-114.

mais encore toute la société phalsbourgeoise et jusqu'à certains types de cette société. Une lettre d'Erckmann à son neveu en fait foi:

Tous les personnages de L'Ami Fritz sont pris de ma propre existence: 1 l'ami Fritz, c'est moi; 2 Suzel, c'est Charlotte..., elle ressemblait à l'accordée de village de Greuze...; le vieux rabbin Sichel, c'est le rabbin Heymann de Phalsbourg, notre voisin et l'ami intime de mon père... Les anabaptistes sont des gens de Kortzerode où mon père avait quelques propriétés... le percepteur Haân, c'était mon ami Brion, mort en 1857... Enfin il n'est pas²¹ une seule figure de ce roman que je n'aie prise sur nature.

Même les environs de Hunebourg sont fidèlement copiés sur ceux de Phalsbourg. La ferme des parents de Suzel, dans la vallée de Meisenthal, ressemble à la scierie du Grosshammerweyer, dans la vallée de la Zinzel, dont Erckmann se rendra acquéreur. Et dans le "Wildland" on reconnaît le pays de Dabo, massif forestier qui, au XIXème siècle, abritait une population misérable. Voici le spectacle qui s'offre aux yeux de Fritz Kobus accompagnant son ami Haân, le percepteur, dans sa tournée du "Wildland:"

Le village était alors à deux ou trois cents pas au-dessous d'eux, autour d'une gorge profonde et rapide, en fer à cheval. ... et seulement un quart d'heure après, ils arrivaient au niveau des premières chaumières, véritables baraques, hautes de quinze à vingt pieds, le pignon sur la vallée, la porte et deux lucarnes sur le chemin. Une femme, sa tignasse rousse enfouie dans une cornette d'indienne, la face creuse, le cou long, creusé d'une sorte de goulot, qui partait de la mâchoire inférieure jusqu'à la poitrine, l'oeil fixe et hagard, le nez pointu, se tenait sur le seuil de la première hutte, regardant la voiture.

²¹ Lettre d'Erckmann à Alfred du 11 février 1887, citée par Schoumacker, p. 277.

Devant la porte de l'autre cassine, en face, était assis un enfant de trois ans, tout nu, sauf un lambeau de chemise qui lui pendait des épaules sur les cuisses; il était brun de peau, jaune de cheveux et regardait d'un air curieux et doux. Fritz observait ce spectacle étrange.

(Contes et romans, V, 114-115)

Si nous citons plus particulièrement cette scène, c'est pour montrer que les récits d'Erckmann-Chatrian dans la veine populaire, et qui reflètent généralement leur idéal humain, peuvent prendre à l'occasion une coloration sombre et plus réaliste. Avant 1870, de telles scènes sont assez peu nombreuses. De même, loin de refléter une philosophie de l'existence, un certain désenchantement avec la vie, ou encore une esthétique, elles sont plutôt le résultat d'une expérience précise et circonscrite dans le temps comme dans l'espace, et, somme toute, assez exceptionnelle. Schoumacker souligne ainsi le contraste entre le côté riant de l'existence phalsbourgeoise et le côté sombre du pays de Dabo qui n'avait pas dû manquer de frapper Erckmann-Chatrian.²²

Il s'agit donc toujours d'un fait vécu que nos auteurs rapportent ainsi dans leurs histoires. Cela vaut d'ailleurs aussi pour certains aspects ou incidents étrangers à la vie de la région phalsbourgeoise, comme la scène des émigrants allemands, dont Fritz et ses amis sont les témoins à la grande fête de Bischeim. Erckmann eut personnellement l'occasion de renseigner Hinzelin sur l'origine de cette scène, qui eut lieu à Landau, au Palatinat, et qui explique en même temps le titre

²²Op. cit., p. 276.

de la chanson Dis moi, quel est ton pays, peut-être la seule connue des pièces en vers signés Erckmann-Chatrian:

C'était en une fête rustique, dont je me suis servi pour décrire la belle journée où Fritz danse pour la première fois avec Suzel. Tout à coup, en face des auberges remplies de buveurs, dans la rue bourdonnante de nasillements de trompettes de bois et d'éclats de rire, apparut une grande voiture dont l'ombre obscurcit les vitres. C'étaient des paysans allemands qui émigraient en Amérique. Sur la grande voiture, parmi de misérables bagages, sous des toiles tendues sous des cerceaux, s'accroupissaient les enfants et les vieillards. Derrière, les hommes et les femmes, reins courbés, tête nue, appuyés sur des bâtons, chantaient en coeur:

Quelle est la patrie allemande?

Quelle est la patrie allemande?

Et les vieillards répondaient:

Amerika! Amerika!

En les entendant, des officiers allemands, venus pour la fête, s'écrièrent: "On devrait arrêter ces gens-là!"²³

Cet épisode de la grande vague d'émigration allemande du siècle dernier prouve une fois de plus la variété de l'expérience populaire de nos deux conteurs, de même que la valeur documentaire de leurs récits.²⁴ Cette série d'observations directes et souvent transcrites presque littéralement, cette variation dans le ton suivant qu'il s'agit de scènes plus riannes ou sombres, font de L'Ami Fritz un tableau incomparable de l'activité d'une petite ville et de ses environs immédiats. En un ou deux paragraphes, par exemple, les auteurs réussissent à résumer toute l'activité qui s'offre aux yeux de quelqu'un qui pénétrerait dans une petite ville par une de ses portes.

²³Op. cit., pp. 22-23.

²⁴Dans cette description on aura remarqué avec intérêt la présence de chariots couverts de toiles ou "covered wagons" dont beaucoup de gens pensent qu'ils n'ont été adoptés par les émigrants qu'une fois arrivés de l'autre côté de l'Atlantique.

Voici le spectacle qui accueille Fritz rentrant à pied de sa ferme du Meisenthâl:

Et tout en allongeant le pas sous la porte de Hildebrandt, il souriait et regardait en passant les portes et fenêtres ouvertes dans la grande rue tortueuse: le ferblantier Schwartz, taillant son fer-blanc, les besicles sur son petit nez camard et les yeux écarquillés; le tourneur Sporte faisant siffler sa roue et dévidant ses ételles en rubans sans fin; le tisserand Koffel, tout petit et tout jaune, devant son métier, lançant sa navette avec un bruit de ferraille interminable; le forgeron Nickel ferrant le cheval du gendarme Hierthès, à la porte de sa forge, et le tonnelier Schweyer enfonçant les douves de ses tonnes à grands coups de maillet, au fond de sa voûte retentissante. (Contes et romans, V, 63)

Il est clair que cette description de l'activité artisanale d'une petite ville est de la plume de deux hommes qui ont eu l'occasion d'observer de tels spectacles des centaines de fois et à loisir, au cours de leur jeunesse, et, plus tard, à la faveur de retours réguliers et séjours prolongés au pays natal.

A propos de L'Ami Fritz, il nous paraît indispensable de rappeler l'influence qu'exercèrent sur Erckmann-Chatrian les peintres français du XVIIIème siècle, les peintres des Salons de Diderot, Greuze en particulier. De ce dernier on se rappelle que c'est L'Accordée de village qui fit sur Erckmann la plus forte impression. Nous savons également que Charlotte, cette jeune fille du peuple qu'Emile connut à Phalsbourg, mais sur laquelle nous ne savons pas grand'chose, tant Erckmann est discret,²⁵ ressemblait à l'accordée de village. En créant le personnage de Suzel, Erckmann projette ainsi dans L'Ami Fritz

²⁵Voir au chapitre II, 1ère partie.

le double souvenir d'un des chefs-d'oeuvre de Greuze, peintre de l'intimité populaire, et de son amour pour une jeune fille issue du bas peuple. L'Ami Fritz, d'autre part, baigne dans une atmosphère qui n'est pas sans rappeler certains écrits de Diderot; et l'émotion de Diderot et du public de son temps, faut-il le rappeler, trouve sa source dans une nouvelle forme de sensibilité et même de sentimentalité provoquée par la simplicité et pureté apparentes des moeurs de la petite bourgeoisie et des classes laborieuses.

On a déjà eu l'occasion de parler de La Maison forestière, publiée en 1866, et qui participe avec Le Juif polonais à la dernière manifestation de la veine fantastique chez Erckmann-Chatrian. Seulement, contrairement à ce qui se passe pour Le Juif polonais, les deux veines sont ici nettement séparées, car La Maison forestière est une histoire dans une histoire. Cependant, si la première n'est qu'un prétexte à un développement fantastique beaucoup plus long,²⁶ elle ne manque pas d'observations intéressantes sur la vie du petit peuple de la montagne. Encore que la maison forestière dont il est question dans ce conte soit située dans le Hundsrück, ce sont les Vosges que les auteurs nous décrivent ici. Et ce que le conte a de plus authentiquement populaire, c'est tout d'abord l'hospitalité de la maison forestière où le voyageur fatigué ou égaré trouve toujours de quoi se restaurer; ensuite, la vie quotidienne du garde occupé de la surveillance de son triage, la nourriture

²⁶Voir au chapitre précédent.

simple mais appétissante qui garnit sa table, la présence du seul instrument de culture dans ces contrées reculées, Le Messager boîteux, et d'autres détails encore sur les occupations de ceux qui vivent des ressources de la forêt. Même les rencontres que le narrateur, le peintre Théodore Richter, a l'occasion de faire au cours de ses sorties avec le vieux garde sont empreintes de vérité populaire. Qu'on en juge par cet extrait:

Souvent il nous arrivait de rencontrer, au détour du sentier, le sabotier Frantz Sépel, de Rheinthal, Nickel Biger, le charron de Pirmasens, Hans Aden, le menuisier, Mayer Fischer, le charretier, venant chercher eux-mêmes dans les coupes leurs poutres, leurs solives, leurs coeurs de chêne; ou quelques autres braves gens ... toujours en route pour les choses de leur métier. Alors c'étaient de petites haltes; on se donnait une poignée de main, on allumait une pipe, on se demandait des nouvelles de la mère Ornel, et du père Kasper de tel ou tel village, et dont on n'avait plus entendu parler depuis deux ou trois ans. "Est-il mort? - Se porte-t-il encore bien - Il doit se faire vieux? ..."

(Contes et romans, V, 402)

*
* *

Jusqu'à présent la veine populaire d'Erckmann-Chatrian s'est exprimée dans des contes et romans au caractère le plus souvent idyllique et conforme à leur idéal humain. Or, nous savons qu'après 1870, ébranlés par la défaite et surtout par la perte de l'Alsace-Lorraine, les deux auteurs sont obligés de

renoncer à bien des illusions. Il nous semble indispensable, tout en étudiant la suite de la production populaire, de montrer comment les différents récits se ressentent de ce pessimisme qui se manifeste davantage dans l'intrigue que dans les scènes de mœurs campagnardes ou citadines. En effet, les descriptions de fêtes et de réjouissances ne seront pas moins nombreuses dans les oeuvres d'après 1870, car, quels que soient le cours des événements et les difficultés du moment, le peuple n'en éprouve pas moins le besoin de se divertir. Ce qui frappe, par contre, plus particulièrement le lecteur, c'est l'habitude que prennent les auteurs d'intervenir directement dans leurs histoires pour en commenter ou interpréter l'action, d'où leur caractère didactique et combatif, et leur ton souvent âpre. Alors que ces mêmes histoires nous en apprennent beaucoup plus long sur la pensée des auteurs, elles sont aussi, comme on pouvait le prévoir, beaucoup moins satisfaisantes en tant que récits littéraires.

La première sera L'Histoire d'un sous-maître publiée par La Revue des deux mondes en 1871. Plaidoyer en faveur de l'amélioration du sort matériel et moral des instituteurs, c'est également une étude des milieux ruraux du versant ouest des Vosges et des coutumes locales. Parmi celles-ci on retiendra plus particulièrement les "chibés"²⁷ dont les pères du Sous-maître nous donnent une description vivante et détaillée par

²⁷De l'allemand Scheibe: disque, rondelle.

l'intermédiaire de leur héros. Cette coutume villageoise qui consiste à lancer des rondelles de bois enflammées du haut d'un rocher en dénonçant les amourettes des jeunes gens de la localité, tournera à la déconfiture du malheureux sous-maître dont on apprend ainsi la passion secrète pour la fille du maire, élève de son cours du soir. C'est dans cet incident et ses conséquences désastreuses - le sous-maître perdra son poste et sera exilé à l'annexe des Roches - qu'il faut voir une manifestation du changement d'attitude de nos auteurs qui se plaisent à souligner la hargne du maire et la bêtise de ses administrés.

A l'annexe des Roches, la coutume veut que le maître prenne ses repas chez les parents de ses élèves dont c'est la façon de s'acquitter, en partie, des frais de scolarité. Et voici comment le sous-maître rapporte cette expérience qui n'augure rien de bon pour son séjour aux Roches:

Comme j'approchais de la baraque, la grande Catherine Laroche, une véritable louve, ramenait son homme du cabaret. C'était un bûcheron, les épaules rondes, les favoris noirs, la tête chauve, avec de grosses loupes. Ils se disputaient en marchant; la femme l'appelait ivrogne; il fumait son bout de pipe et disait en clignant d'un mauvais oeil:

- Tais-toi, Catherine, tais-toi!
J'étais sur la porte. Sans faire attention à moi, sans le moindre respect humain, sachant que j'allais dîner chez eux, ces êtres continuaient à se disputer; et tout à coup l'homme, avant d'entrer, donna deux soufflets terribles à sa femme. On pense quels cris elle se mit à pousser; on devait l'entendre jusqu'au fond des Roches. J'allais me sauver, lorsque l'homme dit en riant:

- Entrez, maître d'école, ne faites pas attention.
(Contes et romans, X, 300)

L'Histoire d'un sous-maître contient de nombreuses

scènes du même genre qui toutes témoignent de ce changement de ton qui intervient dans l'oeuvre de nos auteurs à cette époque; et bien que la violence y soit encore relative, il serait cependant difficile de trouver rien d'approchant dans les récits antérieurs.

Au cours de l'hiver 1872-73, Le Temps publie en feuilleton Les Deux frères, tout d'abord intitulé Les Rantzau, titre que l'histoire retrouvera au théâtre. L'intrigue de cette oeuvre repose principalement sur l'âpre rivalité de deux frères pour une question d'héritage. Ceux-ci transmettent cette haine à leurs enfants qui, heureusement, réussiront à la surmonter grâce à l'amour qu'ils se découvriront l'un pour l'autre. Si ce récit trouve ainsi une conclusion heureuse et optimiste, il n'en contient pas moins des scènes qui, en majorité, reflètent les sentiments désabusés des auteurs auxquels nous avons fait allusion. Plus rarement nous y découvrons aussi quelques scènes dans lesquelles s'étale la vie populaire dans toute sa poésie: celle de la récolte du miel dans les ruches du curé, du passage des trois rois mages joués par des enfants, ou du "trimazo," vieux cantique que les jeunes filles du village vont chanter de maison en maison pour fêter la venue officielle du printemps.²⁸

Le récit suivant, Les Années de collège de maître Nablou, parut également tout d'abord en feuilleton, dans Le Rappel, en 1874. En dehors de l'aspect autobiographique sur lequel nous nous sommes déjà arrêté, c'est l'évocation de la vie du

²⁸Concernant cette coutume, voir: Claude Gérard, La Lorraine (Grenoble: Arthaud, 1965).

petit peuple et de la lutte des représentants de la petite bourgeoisie pour tenir un certain rang, qui nous intéresse ici. Une grande désillusion perce ainsi dans les propos de Jean-Paul Nablôt, le fils du notaire, qui devant l'attitude sournoise des campagnards, n'est guère encouragé à embrasser la même profession que son père :

Je voyais des files de cinq et six paysans, hommes et femmes, en robes crasseuses, jupons de laine, sarraux bleus, l'air soucieux, l'oeil louche, se regardant en-dessous, venir se disputer chez nous sur leurs contrats de vente ou de fermage, cherchant à se tromper les uns les autres par des détours ridicules, se grattant la tignasse, ou mettant la main sur l'estomac pour attester leur bonne foi; et mon père, forcé de leur expliquer longuement de point en point, d'abord ce qu'ils voulaient, car ils ne le savaient pas toujours, et puis ce qu'ils pouvaient faire d'après la loi, car ils n'en savaient rien du tout et se croyaient tout permis, ...
(Contes et romans, IX, 498)

Cette impression très nette d'impatience devant de nombreux aspects de la vie populaire se remarque jusque dans Les Contes vosgiens (XIII) qui datent de 1877. Certains de ces contes sont des rééditions, d'autres, comme Annette et Jean-Claude, le plus important, prolongent le ton signalé dans les trois ouvrages précédents dans cette veine. Dans Annette et Jean-Claude, le narrateur, Jean-Claude, rapporte ainsi, entre autres choses, l'indignation de son oncle devant la bêtise et la superstition du petit peuple à qui un vieil ermite réussit à faire accroire qu'il vient d'avoir une apparition :

Ce qui vexait le plus l'oncle, c'était d'apprendre que de pauvres gens, nos voisins, se dépouillaient du nécessaire et se réduisaient presque à la famine avec leurs enfants pour engraisser l'ermite; ...
(Contes et romans, XII, 336)

Mais dans cette histoire où l'intrigue est presque inexistante, ce sont les petits faits de la vie quotidienne d'un hameau de la montagne qui sont rapportés avec le plus de bonheur et de fidélité par le petit Jean-Claude. Ils sont du genre qui frappe l'imagination enfantine comme le prouve l'extrait suivant:

Enfin voilà comment passait le temps; avec les tournées à l'étable pour regarder traire nos vaches, à la forge de maître Martin pour voir ferrer les pauvres rosses, qui revenaient souvent éclopées en cette saison de glace; avec les noix, les pommes et les pruneaux secs de la Noël, dont la petite Annette Gaudin, notre voisine, recevait toujours sa bonne part, les beignets du carnaval, l'arrivée des gendarmes déguisés en bouchers, le bâton au poing, un long pistolet sous la blouse, pour surprendre les contrebandiers, qui se dispersaient au premier cri.

(Contes et romans, XII, 30)

Avec Le Grand-père Lebigre, oeuvre publiée en 1880, et au caractère largement autobiographique, nous revenons à une description pittoresque de l'atmosphère de la petite ville, Phalsbourg, une fois encore. Les conteurs y évoquent la vie paisible de la province en insistant sur ceux des événements qui en rompent le rythme: la vogue des romans de Sue, les bals que les officiers de la petite garnison donnent à la population, ou que la municipalité rend à ceux-ci, les quêtes pour la propagation de la foi, les missions destinées à faire expier au peuple ses fautes sous la Révolution, etc. Les études que Lucien, le narrateur, entreprend à Paris, nous vaudront encore une description de la population hétéroclite du Quartier Latin parmi laquelle se remarquent: "professeurs, étudiants, grisettes, porteurs d'eau, charbonniers, rôtisseurs de marrons, fruitières

poussant leurs charrettes, marchandes d'habits chargées de guenilles, ... (Contes et romans, XII, 61)

Mais si Erckmann ne rappelait ici le souvenir attendri de son adolescence, ce roman serait un des plus pessimistes de la série inaugurée avec Le Sous-maître, tant le ton de polémique s'y fait virulent.

Pourtant, dans Le Sous-maître, Les Deux frères, Maître Nablôt, Annette et Jean-Claude, et Le Grand-père Lebigre, Erckmann-Chatrion décrivent la même réalité que dans leurs oeuvres antérieures. Et ces oeuvres se situent à la même époque, celle de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Il est clair que les événements politiques des années 1870 ont marqué nos auteurs au point que cette période heureuse du temps de leur enfance leur semble rétrospectivement gâchée par la bêtise et l'égoïsme d'un peuple dont ils avaient précédemment célébré le bon sens et la bonté. Encore une fois, ce ne sont pas une philosophie de l'existence ou des considérations esthétiques qui influent ainsi sur leur vision des choses du passé, c'est l'humeur du moment que viendront compliquer d'autres problèmes, notamment de santé et d'intérêt.

La dernière oeuvre purement populaire de l'auteur, si l'on excepte La Mère Hulot, est Kaleb et Khora. C'est aussi celle dans laquelle il retrouve sa sérénité. Nous employons à dessein le singulier, car elle est d'Erckmann seul. D'abord publiée par Le Temps en 1891, elle fera partie, quatre ans plus tard, de la collection Alsaciens et Vosgiens d'autrefois

de chez Hetzel. Chatrian étant mort en 1890, Erckmann avait tenu à faire la démonstration qu'ayant été seul à écrire les Contes et romans, il pouvait continuer à produire des oeuvres dans la meilleure tradition d'Erckmann-Chatrian.

Nous ne sommes pas convaincu qu'il ait entièrement réussi. Pourtant Kaleb et Khora ne manque pas d'intérêt. Erckmann y rappelle des souvenirs non encore évoqués dans les autres récits à caractère autobiographique, et qui complètent ainsi ceux rapportés dans Les Vieux de la vieille, Les Années de collège de maître Nablot et Le Grand-père Lebigre. La description d'une troupe de bohémiens qui gîte sous un rocher aux environs de Phalsbourg, la présence de ces tziganes en ville où ils posent pour le peintre Kaleb, sont autant d'aspects populaires de cette oeuvre que Jean-Jacques Pauvert n'a pas cru devoir inclure dans sa réédition.

On ne parlera pas de certains récits plus courts d'Erckmann-Chatrian, car ils n'ajoutent pas grand'chose à cette impression de richesse, de variété et pourtant d'unité d'inspiration qui se dégage de cette production dans la veine populaire des auteurs.

Quelle est la valeur de ces contes et récits en tant qu'art populaire? Disons, en attendant d'étudier plus spécialement la manière des auteurs, que si les récits fantastiques sont déjà très satisfaisants à ce point de vue par l'évocation pittoresque du cadre et de l'atmosphère dans lesquels se déroule

la vie du petit peuple, les récits que nous venons de voir le sont encore bien davantage. C'est une fois de plus leur côté intime et réaliste qui attire et qui charme. C'est celui qui devait plaire au peuple qui s'y voit décrit et représenté:

Paysages, habitations, coutumes, costumes, tout se dessine chez Erckmann-Chatrian, en une scrupuleuse exactitude. La route qui s'allonge, la brasserie qui s'enfume, l'école qui bourdonne, la ferme qui s'éveille, la forêt²⁹ qui s'endort, n'ont pas un trait qui ne nous devienne familier.

Cette observation s'applique aux plus petits détails de la vie comme le montre si bien Jean-Jacques Pauvert:

Flaubert avait raison, il y a beaucoup de détails "pignoufs" dans Erckmann-Chatrian. Ce dont eux qui nous intéressent. Un moulin à eau, une montre à sonnerie, une forge, on nous montre comment ils étaient faits, comment ils fonctionnaient.³⁰

Le peuple, avec sa naïveté et sa faculté d'émerveillement restée intacte, appréciait ces évocations de sa vie présente et passée, dans une langue qu'il comprenait et qui restituait la beauté simple des choses, c'est à dire, leur poésie.

Ayant chanté le peuple dans sa vie quotidienne et aux moments paisibles de son existence, Erckmann-Chatrian vont encore s'employer à nous le montrer dans ses moments plus dramatiques et même héroïques, participant à l'histoire et faisant l'histoire dans un grand élan patriotique. Ce sera l'objet du prochain chapitre.

²⁹Hinzelin, p. 51.

³⁰Op. cit., p. 140.

la vie du petit peuple, les récits que nous venons de voir le sont encore bien davantage. C'est une fois de plus leur côté intime et réaliste qui attire et qui charme. C'est celui qui devait plaire au peuple qui s'y voit décrit et représenté:

Paysages, habitations, coutumes, costumes, tout se dessine chez Erckmann-Chatrian, en une scrupuleuse exactitude. La route qui s'allonge, la brasserie qui s'enfume, l'école qui bourdonne, la ferme qui s'éveille, la forêt²⁹ qui s'endort, n'ont pas un trait qui ne nous devienne familier.

Cette observation s'applique aux plus petits détails de la vie comme le montre si bien Jean-Jacques Pauvert:

Flaubert avait raison, il y a beaucoup de détails "pignoufs" dans Erckmann-Chatrian. Ce sont eux qui nous intéressent. Un moulin à eau, une montre à sonnerie, une forge, on nous montre comment ils étaient faits, comment ils fonctionnaient.³⁰

Le peuple, avec sa naïveté et sa faculté d'émerveillement restée intacte, appréciait ces évocations de sa vie présente et passée, dans une langue qu'il comprenait et qui restituait la beauté simple des choses, c'est à dire, leur poésie.

Ayant chanté le peuple dans sa vie quotidienne et aux moments paisibles de son existence, Erckmann-Chatrian vont encore s'employer à nous le montrer dans ses moments plus dramatiques et même héroïques, participant à l'histoire et faisant l'histoire dans un grand élan patriotique. Ce sera l'objet du prochain chapitre.

²⁹Hinzelin, p. 51.

³⁰Op. cit., p. 140.

CHAPITRE IX

La Veine historique et patriotique

Dans un article qu'il contribua au numéro spécial de Saisons d'Alsace, Jean Cassou signale que

... l'événement capital de notre XIXème siècle a été l'apparition du peuple; c'est lui qui a accompli les révolutions, les grandes "gestes", toute l'épopée de ce siècle: il serait impossible que ceci ne soit pas exprimé dans la littérature. Or c'est justement ceci qui a été exprimé par tout un courant ... , et ce courant est celui du roman-feuilleton, ce genre nouveau, essentiellement populaire, et de ces auteurs dont le succès a été retentissant: Victor Hugo ...¹ et tant d'autres dont Jules Verne et aussi Erckmann-Chatrrian.

Le présent chapitre veut justement montrer que les contes et romans d'Erckmann-Chatrrian, écrits dans la veine historique et patriotique, représentent une des meilleures illustrations de ces grandes "gestes" populaires dont parle Jean Cassou. Moins puissants à cet égard que l'oeuvre d'un Hugo, ces récits constituent, par contre, une fresque beaucoup plus vaste et surtout plus accessible au peuple auquel nos auteurs l'avaient d'ailleurs destinée.

Par récits dans la veine historique et patriotique de nos auteurs, nous entendrons ceux des Contes et romans dont l'intrigue et les descriptions de la vie populaire sont étroitement reliées aux grands événements historiques et patriotiques

¹"Le Génie du conte," Saisons d'Alsace, p. 16.

qui leur servent de cadre, de point de départ ou d'aboutissement; ceux encore et surtout qui nous montrent le peuple participant à l'histoire et faisant l'histoire.

Jean Cassou est loin d'être seul à souligner ce rôle d'historiens de nos auteurs. Un manuel comme celui d'Abry, Crouzet et Audic, par exemple, va jusqu'à dire que si "... pendant la période réaliste et naturaliste, le roman historique s'est maintenu, ce fut grâce notamment à Erckmann-Chatrion ..."²

En même temps, et puisque les Contes et romans représentent avant tout de l'histoire populaire, certains critiques s'interrogent sur leur élément prédominant, l'histoire ou le peuple:

On éprouve quelque embarras à classer une oeuvre comme celle que nous ont laissée Erckmann-Chatrion. Romans historiques? Certes, en même temps que tableaux de moeurs locales, et l'on ne sait ce qui l'emporte chez eux de ce qui les fait tout voisins des "régionalistes" et des romanciers attachés à l'histoire et à l'aventure.³

René Jasinski et Jean-Jacques Pauvert apportent une réponse à cette question en affirmant, chacun à sa façon, qu'au départ les Contes et romans représentent une étude patiente et pittoresque de la vie populaire à laquelle ses auteurs réussissent à donner une dimension historique et même épique.

Le premier, par exemple, dira qu'Erckmann-Chatrion

... se consacrent à l'étude patiente, pittoresquement évocatrice des moeurs populaires d'Alsace et de la région

² Histoire illustrée de la littérature française (Paris: Didier, 1942), pp. 766-767.

³ Neuf Siècles de littérature française des origines à nos jours, sous la direction d'Emile Henriot (Paris: Delagrave, 1958), p. 547

rhénane, à travers les bouleversements glorieux ou tragiques des guerres de la Révolution et de l'Empire. Enfin ils orientent dans un sens plus nettement national et humanitaire leurs humbles récits, où passe un souffle d'épopée.⁴

Nous ne pouvons qu'approuver la justesse de ce point de vue qui dégage le caractère véritable des récits dans la veine historique et patriotique des auteurs. Ceux-ci, en effet, représentent avant tout une évocation de la vie populaire accordée aux grands événements politiques et militaires français de la Révolution à 1870 et au-delà.

Après avoir montré ce qui fait l'actualité des Contes et romans, le deuxième critique ajoute:

Ce sont là des mérites peu minces. Pourtant Erckmann-Chatrian ont su amener leur oeuvre à une dimension supérieure par une trouvaille véritablement inspirée: l'introduction de l'Histoire dans cette vie quotidienne. Waterloo, la Révolution, 48, le Coup d'Etat, nous deviennent tout à coup infiniment présents, parce que les héros qu'on nous propose y participent comme vous et moi, et que l'exactitude⁵ du détail ne manque jamais à de si vastes reconstitutions.

En somme, Jean-Jacques Pauvert confirme les vues de Jasinski: les récits dans la veine historique et patriotique représentent une tranche de vie quotidienne en rapport avec les grands événements de l'histoire politique et militaire de la nation.

Bref, la veine populaire, si féconde chez les deux conteurs, s'enrichit donc, à un moment donné, de la veine

⁴René Jasinski, Histoire de la littérature française, tome second (Paris: Nizet, 1966), pp. 414-415.

⁵Jean-Jacques Pauvert, "Pourquoi je réédite..." p. 142.

historique. Cependant, malgré son titre de Romans nationaux, cet aspect de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion concerne surtout l'histoire du peuple de leur pays natal, soit à titre collectif, soit à travers certains personnages représentatifs: député de la région phalsbourgeoise, volontaire de l'an II de la République, conscrit de 1813, ouvrier-menuisier participant aux journées de février 1848, meunier entraîné dans la débâcle de 1870-71, garde-forestier expulsé au moment de l'annexion, etc. Ces dernières indications donnent déjà une idée du caractère populaire de ces récits. Même Zola a reconnu cet aspect dans les oeuvres de la troisième veine de nos auteurs. Parlant de ces derniers il dira:

... ils avaient surtout peint avec une grande justesse le sentiment du peuple sur la guerre, ses répugnances à quitter ses foyers, son patriotisme égoïste, son besoin invincible de paix et de liberté.⁶

La question qui se pose tout naturellement à l'esprit du lecteur est comment les auteurs en furent amenés à prendre ce nouveau tournant, le premier, rappelons-le, étant celui qui les fit passer de la veine fantastique à la veine purement populaire.

On se souvient qu'avec Daniel Rock, Erckmann-Chatrion se proposaient de "... créer de grands caractères, (d') agiter de nobles passions, et (de) construire des oeuvres viriles."⁷ Et la deuxième oeuvre de ce programme sera aussi la première

⁶ Les Romanciers naturalistes, p. 355.

⁷ Voir au chapitre VII.

de la série destinée à la célébrité sous le titre de Romans nationaux. Fidèles à ce même programme, les auteurs tinrent à faire "oeuvre virile" et à "agiter de nobles passions" en racontant la défense des Vosges en 1814 par des montagnards patriotes sous le commandement d'un "grand caractère." D'où le titre original du récit: Gaspard Hüllin.

Cette histoire qui s'inspirait du drame: Les Montagnards des Vosges, des souvenirs des "vieux de la vieille," et de récits faits par les habitants de la grande région recueillis par Erckmann, reposait aussi sur une base doublement historique et populaire. Dans la mesure où elle exposait un aspect du conflit entre l'ancien et le nouveau régime, elle s'intégrait du même coup dans le grand courant de l'histoire nationale.

Dans la première version, ce conflit était symbolisé par la présence de deux curés: Saumaize, ancien prêtre constitutionnel, et Laurent, ex-prêtre réfractaire. Buloz, le directeur de la Revue des deux mondes, à qui les auteurs avaient confié leur manuscrit, ne voulant pas heurter de front les sentiments de certains abonnés, demanda à Erckmann-Chatrian de faire disparaître de leur récit toute trace d'anti-cléricalisme. On se rappellera que lorsque nos auteurs se sentent incapables de transiger, ils préfèrent abandonner un projet, comme le montre l'exemple de Georges,⁸ et ils finirent par s'exécuter. Pour combler cette lacune, ils firent appel au fantastique en utilisant un personnage populaire dit "Roi du carreau" qui,

⁸Voir au chapitre III, 1ère partie.

du temps d'Erckmann père, se promenait de village en village, une couronne de carton sur la tête. Ce fou fut baptisé Yégof, et le récit, finalement intitulé L'Invasion ou le fou Yégof (VIII), fut publié à partir du 1er septembre 1861. L'élément fantastique dans ce roman est cependant négligeable. Ainsi, Yégof a beau être un personnage pythagoricien dans lequel, après de nombreux siècles, revit la vieille haine de la race germanique pour la race celtique, et qui exerce une influence mystérieuse sur une meute de loups qui l'accompagnent la nuit au clair de lune; il n'en est pas moins un de ces originaux dont on ne sait trop où ni comment ils vivent, et qui se retrouvent dans presque chaque agglomération du pays natal des auteurs. C'est dire que le côté populaire du personnage fait équilibre à son côté fantastique.

Ensuite, l'intérêt de L'Invasion se concentre sur le personnage principal, le sabotier Hullin, dont l'action est soutenue par la fermière Catherine Lefèvre. À la nouvelle de l'arrivée des alliés en Alsace, Hullin réussit à soulever les montagnards des cantons voisins qui, sous son commandement, arrivent à entraver l'avance de l'ennemi.

Tout à travers les différentes péripéties du récit, Erckmann-Chatrian s'emploient à nous présenter le soulèvement de Hullin et de ses amis comme un grand mouvement de résistance populaire. Nos auteurs y soulignent en particulier l'attachement des francs-tireurs à la liberté et à leurs possessions.

A l'anabaptiste Felsly qui refuse de participer à la résistance en invoquant le commandement biblique: "Tu ne tueras point," Catherine Lefèvre répondra:

- Ça fait que si nous avions votre religion, les Allemands et les Russes et tous ces hommes nous mangeraient la laine sur le dos. Elle est fameuse votre religion, oui, fameuse et agréable pour les gueux! Ça leur procure des facilités pour houspiller les gens de bien. Les alliés nous en souhaiteraient bien une pareille, j'en suis sûre! Malheureusement, tout le monde n'a pas goût au métier de mouton. Moi, sans vouloir vous faire injure, Felsly, je trouve que c'est un peu bête de s'en-graisser pour les autres. (Contes et romans, VIII, 123)

Ces paroles n'empêchent d'ailleurs nullement Hullin et ses amis d'aimer avant tout la paix. Ce qu'Erckmann-Chatrion feront ainsi entendre à la fin du roman, c'est la voix du peuple dans sa sagesse et ses espoirs.

Nous avons déjà signalé que L'Invasion avait une base à la fois historique et populaire. Emile Hinzelin apporte des précisions sur cette question à laquelle il consacre un chapitre entier de son livre.⁹ En soulignant que dans ce roman Erckmann-Chatrion ont fait "... une synthèse pittoresque et non une analyse savante des faits authentiques,"¹⁰ il nous livre en même temps la clé du succès des Romans nationaux qui sont un dosage habile de grands faits historiques à résonance patriotique et de petits faits de la vie populaire.

Ainsi, L'Invasion est tout d'abord la transposition en roman du mouvement de résistance organisé par Nicolas Wolff, ancien maire et marchand de bois de Rothau, qui, le 6 mars 1814,

⁹Op. cit., chapitre V.

¹⁰Ibid., p. 132.

avait été trouver Napoléon au camp de Corbény, entre Reims et Laon, pour lui demander si ses propres projets cadreraient avec la stratégie de l'Empereur. Ensuite, la liste des principaux partisans de Wolff fait ressortir le caractère populaire de l'entreprise. Hinzelin écrit à ce sujet:

Tout compte fait, Wolff, "le Brigantenchef" que l'ennemi se prépare à écraser, dispose de cinq cents braves, parmi lesquels on cite un capitaine retraité, Franck; un ancien sous-officier, Holweck, dit Saint-Cloud; un vieux soldat, Charles Moittier; un tailleur, Justin Koeniger; un garçon-brasseur, Jean Mannu; un maître d'école, Didier, dont la famille apparentée à celle d'Erckmann, venait de Saint-Nicolas-du-Port; un forgeron, Nicolas Hatzig; un serrurier, Frédéric Widemann, un des fils du fermier Jacquiel, à peine âgé de dix-sept ans qui était venu armé de sa faux. Quant à Wolff, il se servait d'une grosse carabine à pierre, avec laquelle, à l'occasion, il faisait de bonne besogne. Un de ses meilleurs auxiliaires, le bûcheron Nicolas Christalot, dont le fusil n'avait plus de chien, allumait la poudre du bassinet avec de l'amadou sur lequel il soufflait.¹¹

On comprend que l'épopée de Wolff, ainsi que celle de Jean-Claude Hullin, qui n'en est que la transposition littéraire et romanesque, aient réussi à frapper l'imagination du peuple qui avait ainsi librement joué un rôle historique auquel Engels rendra hommage.¹²

Une autre précision s'impose ici. Etant donné le peu d'enthousiasme de nos auteurs pour Napoléon 1er, il était nécessaire de ne pas faire apparaître la lutte de Gaspard Hullin comme un épisode glorieux de la défense de l'Empire. Erckmann-Chatrian y réussissent fort bien. Dans leur récit, l'Empereur

¹¹Ibid., p. 137.

¹²Voir au chapitre VI, 2ème partie.

est rarement mentionné; Jean-Claude Hullin est un ancien volontaire des armées de la République, qui, contrairement à Wolff, n'entre jamais en contact avec Napoléon; et lorsque les partisans de Hullin repoussent l'ennemi, c'est au cri de "Vive la France!"

La chose n'a pas échappé à Hinzelin qui dit à ce propos:

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que dans les récits composés par Erckmann-Chatrian sur les bandes franches des Vosges, l'inspiration napoléonienne ne tient presque aucune place. Erckmann-Chatrian est profondément dévoué à la cause républicaine. On trahirait la vérité, si on ne le disait pas. Hullin lance son appel aux armes et allume sur les sommets vosgiens ses grands brasiers¹³ de révolte, uniquement pour l'indépendance de la patrie.

Encouragés par le succès de ce premier des Romans nationaux l'idée de ce titre collectif ne leur viendra que plus tard - nos auteurs vont faire un grand saut dans un passé qui leur semble auréolé d'une grandeur véritable: l'époque de la Révolution.

Madame Thérèse ou les volontaires de 1792, d'abord publié en feuilleton dans les Débats en 1863, fait en effet revivre un épisode de la grande Révolution: l'irruption des armées de la République dans un petit village des Vosges allemandes en 1792. C'était la grande époque de dissémination à l'étranger des idées républicaines que la Terreur n'avait pas encore réussi à discréditer. Erckmann-Chatrian connaissaient les événements de cette période par ouï-dire: le père d'Erckmann

¹³Op. cit., pp. 136-137.

et les habitants du pays de Lixheim étaient au courant de la "francisation" de l'enclave allemande de Nassau pendant la première guerre contre la coalition. Le roman est donc construit sur des données précises, mais son action est placée en dehors des frontières nationales, au Palatinat.

Des Romans nationaux, il sera le mieux connu avec Le Conscrit. Malgré le jugement de Schoumacker qui le trouve "... encore un peu dispersé,"¹⁴ nous pensons que la multiplicité des thèmes, tant révolutionnaires que populaires, ne nuit aucunement à l'unité de l'oeuvre, le but d'Erckmann-Chatrian, en l'écrivant, étant de montrer l'irruption des armées et de l'idéologie républicaines dans un village paisible et politiquement rétrograde.

Comme pour les contes et romans dans la veine précédemment étudiée, le caractère populaire de Madame Thérèse est à chercher dans les descriptions par le narrateur, le petit Fritz, de la vie paisible d'une pittoresque localité perdue dans la montagne. Mais il caractérise tout autant les troubles que les Républicains, avec leurs idées d'émancipation du peuple, viennent semer dans l'esprit des habitants. Il est permis de penser que les scènes de discussions et disputes quelquefois violentes qui animent les pages du roman déjà bien avant l'arrivée des Français se répétaient alors dans les auberges et jusque dans les derniers foyers des villes et villages de la rive gauche du Rhin. On n'en voudra pour exemple que les conversations des veillées du Docteur Jacob, chez qui se retrouvent

¹⁴Cp. cit., p. 126.

ses amis Mauser et Koffel, respectivement taupier et menuisier de leur état, le bourgmestre Christian Meyer, et Karolus Richter, petit-fils d'un ancien valet du comte de Salm-Salm. Alors que le Mauser et Koffel éprouvent la plus grande sympathie pour l'action et la cause des Républicains, Karolus Richter, qui s' imagine avoir hérité quelque chose de la noblesse de l'aristocratie que ses ancêtres ont servie, se fait le défenseur de l'Ancien Régime; tandis que le Dr Jacob essaie en vain d'apaiser les esprits un peu trop échauffés.

Du début à la fin de leur récit, Erckmann-Chatrian montreront ainsi les répercussions des idées nouvelles sur les représentants les plus humbles et obscurs de la population des campagnes et de la montagne, selon que cette idéologie satisfait leurs aspirations ou menace leurs privilèges réels ou imaginaires. Madame Thérèse nous présente, par exemple, un vieux sergent de l'armée de Frédéric, qui est gagné à l'idéal révolutionnaire dès qu'il apprend le système d'avancement en vigueur dans "l'armée des paysans." Et la même fierté de l'homme du peuple trop longtemps humilié par les différences sociales et les privilèges de l'aristocratie caractérise les propos du commandant républicain qui a établi son poste de commandement dans la maison du Dr Jacob à qui il confiera:

Maintenant toutes les portes sont ouvertes, toutes les places sont à prendre; il ne faut que du coeur et de la chance pour réussir. Moi, tel que tu me vois, je suis le fils d'un forgeron de Sarreguemines; sans la République, je taperais encore sur l'enclume; notre grand flandrin de comte qui est avec

les habits blancs, serait un aigle par la grâce de Dieu, et moi je serais un âne; au lieu que c'est tout le contraire par la grâce de la Révolution. (Contes et romans, VI, 22)

Il est clair que Madame Thérèse est un ouvrage de propagande républicaine. Seulement, les auteurs s'attachent à montrer l'empire des idéaux révolutionnaires sur la masse en nous présentant des situations concrètes qui n'ont rien de fantaisiste. La valeur documentaire de ce récit fut d'ailleurs tôt reconnue par un des rares survivants des guerres de la République, l'économiste Moreau de Johannès, presque nonagénaire quand parut le livre. Dans la lettre adressée à "Monsieur Erckmann-Chatriar," son auteur disait:

Vous avez fait là, Monsieur, un morceau historique que je voudrais voir signé de mes illustres confrères, les grands historiens, qui sont l'honneur de l'Institut de nos jours.¹⁵

Le vénérable académicien rendait ainsi hommage, comme le fera Lamartine à propos du Conscrit, à l'effort de documentation des auteurs, à cette faculté aussi qu'ils avaient de faire revivre le passé dans toute sa vérité.

Cet effort de documentation est encore plus apparent dans l'Histoire d'un conscrit de 1813 qui parut également dans les Débats, l'année suivante, donc en 1864, et qui, selon les dires de Georges Benoit-Guyod, fut "... laborieusement composé pendant une longue période," On verra pourquoi.

La période décrite par les auteurs est cette fois l'Empire sur son déclin. Il est significatif qu'aucun roman d'Erckmann-

¹⁵ Georges Benoit-Guyod, p. 111.

Chatrian ne célèbre l'Empire à son apogée; cela aurait été contraire à leur idéal. Lamartine, Zola, Schoumacker, considèrent Le Conscrit comme le chef-d'oeuvre d'Erckmann-Chatrian. Nous nous rallions d'autant plus volontiers à ce jugement que Joseph Bertha, le conscrit de 1813, incarne le peuple avec ses défauts et ses qualités, bref, dans ce qu'il a de plus vrai, et illustre, du même coup, le populaire dans un contexte historique.

L'histoire de Joseph Bertha, est celle d'un jeune apprenti-horloger happé par la conscription si impopulaire à la fin de l'Empire, malgré le fait qu'il boîte. Envoyé à Mayence et incorporé au 6ème léger, son instruction est à peine terminée qu'il prend part aux opérations militaires avec le corps d'armée du maréchal Ney durant la nouvelle campagne d'Allemagne. Grièvement blessé à la bataille de Lutzen, il retrouvera après sa guérison son meilleur ami, Zébédé, comme lui originaire de Phalsbourg. Ensemble ils participent à la bataille de Leipzig. Et lorsque l'armée française est obligée de battre en retraite, Joseph est atteint du typhus. Relevé inanimé au bord de la route par un maréchal-des-logis dont il avait fait la connaissance à l'hôpital, il pourra regagner la France et aura la chance d'être reconnu par sa fiancée parmi les nombreux blessés et typhiques entassés dans les charrettes sanitaires. Il guérira lentement aux Quatre Vents, soigné par celle qu'il aime et par la mère de celle-ci, alors qu'au loin tonne le canon ennemi qui bombarde Phalsbourg assiégé.

Le Conscrit, on le voit, est loin d'être une histoire glorieuse; et si Madame Thérèse est comme le symbole de la Révolution et du peuple triomphant, Joseph Bertha représente plutôt le peuple brimé et fatigué par vingt années de luttes et n'aspirant qu'à la paix.

Le premier tableau qui, en quelque sorte, donne le ton à l'histoire, est celui de l'arrivée des nouvelles de la retraite de Russie qui fait comprendre à Joseph que l'Empereur sera obligé de lever une nouvelle armée. A cette occasion, l'apprenti-horloger devient témoin d'une scène qui se grave d'une façon indélébile dans sa mémoire, celle de la détresse du peuple au moment des grands malheurs nationaux:

Au coin de l'Hôtel de ville je vis un spectacle que je ne rappellerai toute ma vie. C'est là qu'était la grande affiche; plus de cinq cents personnes: des gens de la ville et des paysans, des hommes et des femmes, serrés les uns contre les autres, tout pâles et le cou tendu, la regardaient en silence comme quelque chose de terrible. Ils ne pouvaient pas lire, et de temps en temps l'un ou l'autre disait en allemand ou en français:

- Ils ne sont pourtant pas tous morts!... il en reviendra tout de même.

D'autres criaient:

- Mais on ne voit rien... on ne peut approcher! Une pauvre vieille derrière, levait les mains en criant:

- Christophe... mon pauvre Christophe!...

D'autres, comme indignés de l'entendre, disaient:

- Faites donc taire cette vieille!

(Contes et romans, IV, 3)

Cette scène dans laquelle s'expriment tout le désespoir et l'impuissance de ce peuple qui paie toujours, sera complétée par de nombreuses autres comme celles du tirage au sort, du

conseil de révision, du départ du 6ème léger; et ces scènes ne s'oublient pas facilement.

Et comme si souvent dans leurs récits, les différents types humains qu'à cette occasion les auteurs mettent en scène, appartiennent non seulement au peuple, mais trouvent encore leur modèle dans la réalité. Certains nous sont présentés sous leur vrai nom, d'autres sous des noms d'emprunt: le bon horloger Goulden, on s'en souvient, c'est Philippe Erckmann; Pinacle, responsable de l'incorporation de Joseph, un vaurien et ivrogne de l'annexe du Bois-de-Chênes, un certain Schlachter.¹⁶ Quant au héros du roman, Georges Benoit-Guyod prétend que "... l'auteur avait voulu, par une préfiguration inconsciente du Soldat inconnu, lui donner l'auréole de l'anonymat en le laissant dans la foule des gens vulgaires des environs de Phalsbourg où il n'avait qu'à choisir."¹⁷ Ajoutons, cependant, que si le Soldat inconnu symbolisera l'honneur et le sacrifice collectif de tous les combattants, Joseph Bertha en symbolise plutôt les malheurs et misères.

L'itinéraire du conscrit et les détails de sa vie de combattant sont empruntés au carnet du major Vidal dont Hinzelin nous apprend qu'il était parti comme simple soldat au 6ème léger où il avait gagné tous ses galons.¹⁸ Ce carnet, le capitaine l'avait tenu à jour au plus fort de la guerre. Il contient

¹⁶Schoumacker, p. 277.

¹⁷Op. cit., p. 16.

¹⁸Op. cit., p. 62, note 1.

surtout ses impressions sur la campagne de 1813-1814. Et ce sont ces notes, consignées le plus souvent à la hâte, au moment des haltes, à la faveur des bivouacs, entre deux batailles, qui forment l'ossature d'une grande partie du roman, du moins de celle qui a trait à la campagne d'Allemagne. Ce qui nous intéresse ici, c'est d'une part que ce récit repose sur une documentation solide, et d'autre part, que les impressions attribuées à Joseph Bertha sont celles d'un homme du peuple, de ce combattant anonyme des armées de tous les temps. L'usage qu'Erckmann-Chatrian font de ce journal nous montre avec quel art ils arrivent à fusionner les grands événements militaires avec les petits faits de la vie et de la psychologie du combattant. Dans son article, Georges Huisman montre "... comment Erckmann a utilisé ce document à la manière d'un canevas chronologique, et avec quelle habileté il a incorporé le détail des diverses opérations militaires à la trame de son roman."¹⁹ Cet exemple montre en plus combien Erckmann-Chatrian restent, même dans leurs récits dans la veine historique et patriotique, des documentateurs humains, car, comme on vient de le dire, c'est toute la psychologie du combattant, en l'occurrence celle du major Vidal, qui se trouve ainsi rapportée.

Pour ce qui est des grands événements historiques, Erckmann-Chatrian se seraient adressés à des ouvrages sérieux tels que l'Histoire du Consulat et de l'Empire de Thiers.²⁰ Mais

¹⁹"Erckmann-Chatrian," p. 780.

²⁰Georges Benoit-Guyod, p. 118.

l'intérêt principal du livre réside principalement dans les petits faits de la vie du soldat et non dans la description d'actions d'envergure. C'est cette vérité qui a suscité l'admiration d'un Lamartine que nous nous devons de citer. Dans le 135ème Entretien de son Cours familial de littérature de 1867 consacré au Conscrit, il dit notamment:

Voilà tout le roman, ou plutôt l'histoire; une légende du bas peuple, pour lui apprendre à détester la guerre et à aimer la justice, la paix, le travail et l'honnête contentement. Mais les détails de ce simple roman sont vrais comme l'histoire, et mille fois plus vrais que les histoires de l'Empire, dont des hommes de grand talent flattent la gloire pour grandir leur héros.²¹

Plus loin, ayant condamné l'épopée et différentes formes du roman: imaginaire, théâtral, le poète conclut:

Mais il y a maintenant une autre espèce de roman qui n'invente rien, parce que le seul inventeur c'est Dieu, mais qui raconte avec la fidélité de la vérité ce que l'histoire véridique nous a transmis par ces acteurs secondaires, qui prend ses héros non parmi les grands hommes et les héros, mais dans les rangs les plus obscurs du peuple, et qui montre l'influence de l'ambition et de ce qu'on nomme la gloire d'un seul sur le sort de tous. Le mérite de ce roman, c'est la vérité vraie des sentiments et des situations, c'est, si vous voulez, la naïveté de la vie.²²

Erckmann-Chatrian devaient se rendre compte de ces qualités de leur Conscrit et de ses chances de succès, car ils envisagèrent immédiatement de lui donner une suite:

Si les gens raisonnables me disent que j'ai bien fait d'écrire ma campagne de 1813, que cela peut éclairer la

²¹ Cité dans Témoignages et documents, p. 272.

²² Ibid., p. 274.

jeunesse sur les vanités de la gloire militaire, et lui montrer qu'on n'est jamais plus heureux que par la paix, la liberté et le travail, eh bien, alors je reprendrai la suite de ces événements et je vous raconterai Waterloo.

(Contes et romans, IV, 227)

Et comme le succès du Conscrit dépassa toutes les attentes des auteurs, ceux-ci écrivirent Waterloo (IV), avec comme sous-titre: Suite du Conscrit de 1813, publié par les Débats en 1865. C'est, bien sûr, l'histoire de Joseph Bertha au cours des sombres années 1814-1815. Guéri de sa maladie, l'ancien conscrit assistera d'abord à la première Restauration, puis aux Cent Jours que termine la bataille de Waterloo. Comme les romans précédents, Waterloo représente un savant dosage entre de grandes scènes militaires qui l'élèvent à la dimension de l'Histoire, et des scènes plus humblement populaires.

Un jour, par exemple, que Joseph est occupé comme de coutume à réparer des montres, il entend un bruit de voix, le son d'une trompette, et comme des coups de baguettes frappés sur un tambour. C'est le 6ème qui rentre et qu'on envoie finalement en garnison à Phalsbourg. Le bataillon, qui a participé à la campagne de France, est maintenant précédé du drapeau blanc surmonté de la fleur de lys. Pour Joseph, c'est le spectacle le plus navrant qu'il lui ait été donné de voir depuis la scène de l'arrivée des nouvelles de la retraite de Russie. Car, pour lui, c'est tout le peuple de France, surtout le petit peuple, qui s'en revient ainsi humilié et meurtri. Humilié, il l'est par les jeunes officiers aristocrates qui

en prennent de nouveau le commandement; chose plus pénible encore, il l'est par une foule de gens toujours prêts à soutenir le vainqueur en criant un jour: "Vive la République!" ou "Vive l'Empereur!" et, le lendemain: "Vive le Roi!" Et Joseph de faire les réflexions suivantes:

"Voici tes camarades qui reviennent battus, humiliés, écrasés! les voilà qui penchent la tête avec une autre cocarde." Non je n'ai rien senti de pareil. Plus tard, beaucoup de ces hommes du 6ème, mes anciens officiers, mes anciens sergents, sont venus s'établir à Phalsbourg, où les vieux soldats ont toujours été bien reçus: ... Ceux qui m'avaient commandé à la guerre ont été mes scieurs de bois, mes hommes de peine, mes couvreurs, mes charpentiers, mes maçons... Après m'avoir donné des ordres, ils ont dû m'obéir, car moi j'avais un bon état; j'avais un commerce; eux, ils étaient de simples ouvriers; mais c'est égal, en leur parlant, j'ai toujours conservé le respect de mes anciens chefs, j'ai toujours pensé: "Là-bas, à Weissenfels, à Lutzen, à Leipzig, ces gens forcés de se courber et de travailler péniblement pour faire vivre leur famille, là-bas, à l'avant-garde, ils représentaient l'honneur et le courage de la France." (Contes et romans, IV, 267-268)

Cet extrait établit clairement l'origine et le caractère populaire de ces officiers et sous-officiers qui, privés de fortune personnelle et mis en demi-solde sous la Restauration, en seront réduits à accepter les humbles emplois que mentionne Joseph.

Celui-ci relate encore bien d'autres scènes tout empreintes de grandeur et de dignité, et qui nous montrent la réaction du peuple devant les événements qui font désormais partie de l'Histoire. Joseph nous dépeint ainsi l'enthousiasme qui petit à petit gagne la garnison et la population de Phalsbourg à la nouvelle de la rentrée de Napoléon de l'île d'Elbe.

Hinzelin, qui cite cette scène dans son étude, l'accompagne de ce commentaire:

Dans les Mémoires d'Outre-Tombe de Chateaubriand, il y a, sur "la garde impériale passée en revue par Louis XVIII," une page éloquente, colorée, théâtrale, c'est-à-dire d'une beauté très différente, mais non pas supérieure.²³

Et les leçons que Joseph, rentrant à pied de Waterloo, tire rétrospectivement des événements militaires et politiques, sont marquées par la sagesse populaire. Voici, à titre d'exemple, ses réflexions lorsque, partout sur son chemin, il voit l'ennemi établi dans les villes et villages:

Devant toutes les portes, à toutes les fenêtres, on ne voyait que des nez camards, de ces longues barbes jaunes, crasseuses, de ces habits blancs remplis de vermine, et de ces shakos blancs, qui vous regardaient en fumant leur pipe dans la paresse et l'ivrognerie. Il fallait travailler pour eux, et finalement les honnêtes gens furent encore obligés de leur donner deux milliards pour les décider à partir.

Combien de choses on aurait à dire sur tous ces fainéants de la Russie et de l'Allemagne, si nous n'en avions fait dix fois plus dans leur pays!... Mais il vaut mieux que chacun réfléchisse pour son propre compte et s' imagine le reste.

(Contes et romans, IV, 484-485)

Concernant ces descriptions, il est intéressant de noter qu'un livre récent²⁴ montre que, jusqu'à la fin du XIXème siècle, le public populaire français a vu la Russie à travers les écrits d'Erckmann-Chatrian.

Il faut encore mentionner ici les efforts d'Hetzel, l'éditeur d'Erckmann-Chatrian, pour assurer aux quatre romans

²³Op. cit., pp. 75-76.

²⁴Michel Cadot, La Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856) (Paris: Fayard, 1967).

étudiés jusqu'ici la plus vaste diffusion possible. Tout d'abord, il faut savoir que cet éditeur entreprenant avait imaginé de publier en 1864 une édition populaire de format in-octavo, en fascicules à dix centimes sous le titre de Romans moraux. Il imitait en cela son commanditaire Lacroix qui avait ainsi lancé Les Misérables de Victor Hugo. Devant l'insistance de Chatrian, Hetzel consentit à lancer "un très gros et très beau volume illustré,"²⁵ sous le titre de Romans nationaux qui comprit tout d'abord Le Conscrit, Waterloo, Madame Thérèse et L'Invasion. Ce volume fut mis en vente par fascicules à dix centimes qui paraissaient chaque semaine.

Hetzel alla même plus loin. Jouant le tout pour le tout, il dépêcha à Phalsbourg le dessinateur Riou, élève de Gustave Doré, pour illustrer l'édition populaire de ces romans. En arrivant sur les lieux, Riou se trouvait porteur d'une lettre de recommandation d'Erckmann destinée à son neveu par alliance, le notaire Hitschler. Le contenu de cette lettre est extrêmement révélateur de l'esprit dans lequel Erckmann-Chatrian espéraient que seraient illustrés leurs Romans nationaux. Ils espéraient en particulier que Riou ferait ressortir les aspects populaires de l'oeuvre que nous avons déjà soulignés. La lettre, dont nous nous devons de citer les passages principaux, demande en particulier à Hitschler d'aider Riou dans son étude des moeurs, des costumes et des physiognomies du pays:

²⁵Cité par Georges Benoit-Guyod, p. 122.

Vous me rendrez le plus grand service de favoriser ses investigations en l'accompagnant aux endroits où l'on rencontre les bons types... tels que la brasserie, le café, le casino, voire même l'église et la synagogue. Bref, en lui facilitant les recherches de tous les matériaux dont il aura besoin: intérieurs, réunions publiques, marchés de Phalsbourg et de Saverne, fortifications, paysages, etc. Hippolyte lui fera voir le portrait de mon père, qui m'a servi de modèle dans la création du père Goulden. Si Schlachter, des Baraques, vivait encore, il aurait pu représenter Pinacle, mais la bonne graine est impérissable, on trouve des équivalans (sic) et quant à Joseph, à Catherine, à la mère Grédel, au vieux fossoyeur, à Klipfel, à Zébédé,²⁶ ce sont des physiognomies vulgaires des environs, il n'aura qu'à choisir. ... Pendant le marché, son meilleur poste d'observation serait notre ancienne bibliothèque; il verrait défiler dans la boutique tous les bonnets, les robes, les blouses, les souquenilles, les²⁷ hottes et les paniers qui m'ont inspiré depuis quinze ans.

Il suffit de feuilleter l'édition Pauvert des Contes et romans, qui reproduit de nombreux dessins de Riou gravés par Pannemaker, pour se rendre compte du succès de l'entreprise qui illustre et traduit si admirablement l'esprit du texte.

Tout engagés que fussent ces premiers romans nationaux, ils ne concernaient pas directement l'actualité, de sorte qu'Erckmann-Chatrian n'eurent guère de difficultés avec la censure impériale. Par contre, la publication, en 1865, par Le Siècle, de l'Histoire d'un homme du peuple, valut au journal un avertissement du ministre de l'intérieur, et, aux auteurs, le refus de l'estampille de colportage. C'est que les événements qui y étaient rapportés touchaient l'Empereur d'un peu plus près que la campagne d'Allemagne ou la défaite de l'oncle à Waterloo. L'Histoire d'un homme du peuple, en effet, traite

²⁶Tous personnages du Conscrit.

²⁷Lettre du 23 février 1865, citée par Georges Benoit-Guyod, p. 123.

de la Révolution de 1848. Comme Waterloo, Le Conscriit, Madame Thérèse et L'Invasion, ce roman mêle habilement le populaire et le national. Enfin, la Révolution qu'il décrit est elle-même foncièrement populaire.

Jean Gaulmier, dans un article extrêmement dense de huit pages,²⁸ dit tout son enthousiasme pour une oeuvre qui atteint aux dimensions d'une épopée populaire et nationale:

L'Histoire d'un homme du peuple, par bien des traits, annonce L'Education sentimentale que Flaubert publiera en 1869. Erckmann est étudiant en droit à Paris de 1842 à 1846, en même temps que Flaubert. C'est la même réalité qu'ils ont eu l'un et l'autre sous les yeux et qu'ils évoquent, l'un avec une amertume désolée, l'autre avec un lucide enthousiasme, l'un mettant l'accent plutôt sur les déboires sentimentaux de son héros, l'autre plutôt sur la prise de conscience politique de sa génération - l'un et l'autre chacun²⁹ à sa façon nous donnant un précieux document d'histoire vécue.

Dans la suite de son article, Jean Gaulmier ne trouve pas de termes assez élogieux pour qualifier l'Histoire d'un homme du peuple qui lui paraît être le chef-d'oeuvre de nos auteurs en même temps qu'elle marque l'apogée de leur carrière littéraire. En se plaçant à un point de vue strictement social, cette opinion ne manque pas de justesse. Suivant qu'on aura été marqué par les malheurs des grands affrontements internationaux ou de la guerre civile et des conflits sociaux, c'est Le Conscriit ou L'Homme du peuple qui affectera davantage notre sensibilité, car, pour ce qui est de l'art, il est également sûr dans les deux récits. Comparée aux précédents romans, l'histoire de Jean-Paul Clavel est la prise de conscience

²⁹Ibid., p. 200.

²⁸"Notre Élément qui est le peuple..." dans Saisons d'Alsace.

sociale d'Erckmann-Chatrian. C'est elle qui illustre le mieux comment l'inégalité politique trouve son prolongement dans l'inégalité sociale, et combien cet état de chose est le plus frappant dans la capitale. Voyons les réflexions du jeune apprenti-menuisier venu à Paris de sa lointaine province, et qui descend l'escalier de la maison du Quartier Latin où il vient de louer une misérable mansarde:

C'est en descendant que je vis encore mieux l'air misérable de la maison: l'escalier plein de boue, la corde qui servait de rampe en haut, toute luisante de graisse; les petites portes numérotées, avec de vieux paillassons à droite et à gauche; ... les tailleurs, les ferblantiers, les tourneurs, les couturières, toutes ces familles qui vivotaient là-dedans, qui tapaient, qui chantaient, qui sifflaient, qui faisaient aller leur roue... Oui, c'est encore là que je me fis une idée de Paris et que je pensais: "S'il existe dans cette ville des palais, des hôtels magnifiques et des balcons dorés d'une lieue, on trouve aussi des endroits où le soleil ne luit jamais, où l'on travaille des années sans espérer que cela finisse."

(Contes et romans, IX, 108)

On se rappelle qu'en terminant Le Conscriit, Erckmann-Chatrian promirent une suite: Waterloo, qui fut écrite. De même, en concluant l'Histoire d'un homme du peuple, ils annoncèrent:

Et maintenant il faut que je vous raconte la bataille de juin, mille fois plus terrible que celle de Waterloo, puisque les Français combattaient entre eux, et que la victoire des uns ou des autres devait couvrir la patrie de deuil.

(Contes et romans, IX, 265)

Cette promesse, on le sait, ne fut pas tenue, soit que les auteurs ne voulussent pas réveiller de vieilles haines

entre le peuple et une fraction de la bourgeoisie,³⁰ soit, comme nous le croyons, par fidélité à leur idéal républicain, ce qui revient à peu près au même. D'autre part, ils se trouvaient même en butte à l'hostilité de certains Républicains qui n'aimaient pas se voir rappeler leur bêtise et leur lâcheté au moment des événements de juin 1848.

Parmi les Romans nationaux mentionnons encore brièvement Souvaroff, histoire sous forme dialoguée, plus tard intitulée La Guerre (VI), et qui, transportée sur la scène, se révéla injouable. C'est un récit inspiré des souvenirs de Philippe Erckmann du temps de sa campagne en Helvétie qui servit à cette suite de tableaux et de scènes d'une vraie grandeur épique, et qui se termine par la lecture de la dépêche de Masséna annonçant sa victoire sur Souvaroff au Directoire exécutif. Cette oeuvre, pour laquelle Erckmann avait été se documenter jusqu'à la Via Mala, est surtout patriotique; mais le patriotisme et une certaine grandeur épique à laquelle nous venons de faire allusion caractérisent aussi bien l'action des Russes que des Français. Le côté populaire de l'oeuvre est à chercher dans les scènes qu'anime la mère Hattouine, cantinière des grenadiers de Rymnick. La mère Hattouine, cependant, n'a rien d'une Madame Thérèse qui, elle, était éduquée et fille d'un instituteur, et incarnait l'idéologie républicaine dans toute sa beauté et pureté. La vieille cantinière russe, toutes proportions gardées, annonce davantage la Mère Courage de Brecht, qui connaît la guerre dans toute son horreur et sa stupidité, et

³⁰Hinzelin, p. 108.

qui doit renoncer, un à un, à tous ses rêves. C'est une authentique femme du peuple dont la suprême qualité est le courage et la persévérance. A travers elle, Erckmann-Chatrian rendent hommage au peuple russe qu'ils critiquent quelque peu comme dans notre extrait de Waterloo, par exemple, mais jamais autant que le peuple allemand. C'est au moins un écrit qu'Erckmann n'aura pas besoin de détruire au moment de la signature du traité d'amitié franco-russe en 1894. En effet, Erckmann confiera plus tard à Hinzelin:

- J'avais un assez grand nombre de contes inédits où les Russes de l'invasion étaient fort maltraités. A la nouvelle de notre alliance avec la Russie, j'ai brûlé tous ces papiers.³¹

Publiée en 1866, une oeuvre comme La Guerre, récit dialogué plutôt que roman, détonne quelque peu dans la collection Hetzel de 1867 des Romans nationaux qui comptera 7 tomes en 2 volumes, le septième étant Le Blocus. Avec Le Blocus, publié également en 1866, par les Débats, les auteurs nous ramènent en pays de connaissance, à Phalsbourg. La ville natale d'Emile Erckmann avait eu à subir deux sièges à environ un an et demi d'intervalle, l'un en hiver 1813-1814, l'autre en été 1815. Le premier, on s'en souvient, est en cours lorsque Joseph Bertha revient à la vie au hameau des Quatre-Vents. Le père Goulden, à cette occasion, participe comme pointeur d'artillerie sur le bastion de la poudrière à la défense de la vaillante petite cité. Le deuxième siège a lieu après le départ de Joseph en campagne. A son retour de Waterloo, les traces de la bataille

³¹Op. cit., p. 90.

seront encore bien visibles.

Erckmann-Chatrian firent une synthèse des deux sièges auxquels il est simplement fait allusion dans Le Conscrit et Waterloo. On imagine la difficulté de l'entreprise, surtout que l'un eut lieu en hiver et l'autre en été. Pour ce qui est des faits, les auteurs n'eurent qu'à se renseigner, comme pour la plupart de leurs autres romans, auprès des vieux Phalsbourgeois qui s'étaient trouvés enfermés dans leur ville à ces deux occasions; leur imagination fit le reste. Cette oeuvre est beaucoup plus intéressante qu'il n'apparaît à première vue. Dans nulle autre, l'action de la troupe et la vie quotidienne de la population ne sont aussi intimement liées.

La siège nous est conté par Samuel Moïse, membre respecté de la communauté israélite de Phalsbourg, dans lequel on reconnaît, comme dans le David Sichel de L'Ami Fritz, le rabbin Meyer Heymann. Remarquablement doué pour les affaires, marchand de ferraille et reverdeur d'effets civils et militaires, très peu patriote mais honnête homme, bon époux et surtout père affectueux, il prévoit les conséquences d'un siège prolongé sur le commerce de la ville.

Ce flair pour les affaires aura des suites inattendues et tragi-comiques. Un détachement de vingt-cinq hommes sera obligé d'opérer une sortie pour récupérer une commande d'eau-de-vie destinée au brave marchand, mais qui malheureusement tombe entre les mains des Cosaques. Nous ignorons si de tels

incidents eurent effectivement lieu lors des deux sièges de Phalsbourg. En tout cas, c'est un des épisodes les plus gais qu'on puisse imaginer. A cette occasion, Erckmann-Chatrian donnent libre cours à leur sens de l'humour, et cependant le tout est empreint d'une grande vérité psychologique. Ce que les auteurs arrivent en effet à rendre avec le plus de bonheur, c'est la psychologie du petit juif Samuel Moïse qui, en l'occurrence, symbolise tout le petit peuple avec ses espoirs, ses craintes, chaque fois qu'il entreprend une action qui comporte des risques financiers.

Par les nombreuses descriptions des moeurs israélites qu'Erckmann, apparemment, connaissait bien, Le Blocus est encore, selon les mots de Schoumacker, "le prototype du roman juif qui a connu de nos jours une si grande vogue."³² Avec elles nous pénétrons dans l'intimité d'un milieu humble, pittoresque et, somme toute, populaire, celui de la communauté juive des petites villes d'Alsace-Lorraine.

Après avoir écrit Le Blocus, Erckmann-Chatrian conçoivent l'idée de contribuer à l'éducation civique et morale du peuple en lui racontant l'histoire de la grande Révolution dans une langue qui lui soit accessible. C'est le succès de leur oeuvre antérieure, sans aucun doute, qui les pousse dans cette voie. La tâche s'avéra particulièrement ardue du fait qu'il leur fallait relater et expliquer une suite d'événements s'étendant sur plus d'une décennie, et intégrer dans un ensemble harmonieux

³²Op. cit., p. 140.

les scènes les plus diverses. Ils se devaient, par exemple, de montrer la préparation, l'avènement, l'évolution et les répercussions de la Révolution sur le plan national et international autant que régional. Cela revenait d'une part, à décrire la convocation des Etats-Généraux à Paris, l'action du peuple parisien, la vie des diverses assemblées révolutionnaires, la réaction de la province, sans oublier les opérations militaires sur les frontières, la levée en masse et la chouannerie. D'autre part, ils avaient, comme toujours, à faire ressortir la vie quotidienne de la population dans cet enchaînement d'événements. Le mot fresque, pour qualifier cet ensemble, s'impose d'emblée, car, jusqu'ici, les auteurs s'étaient contentés de faire des tableaux relativement simples et précis: la défense des Vosges en 1814 par les montagnards, l'entrée des troupes françaises dans un petit village du Palatinat en 1792, la campagne d'Allemagne en 1813, Waterloo, la Révolution de février 1848, le siège de Phalstourg en 1814-1815.

Voici comment les auteurs surmontent la difficulté. Comme par le passé, l'histoire locale est racontée par un témoin: Michel Bastien, cultivateur au Valtin; d'où le titre: Histoire d'un paysan. Comme Michel se porte volontaire au moment de la grande levée en masse de 1792, nous participons avec lui à l'occupation de la rive gauche du Rhin et aux opérations contre les Chouans en Vendée. Quant aux événements de la capitale, nous les apprenons par les longues lettres que le colporteur Chauvel, député du Tiers et futur beau-père de Michel, adresse

à celui-ci de Paris. Nous assistons ainsi au déroulement parallèle de l'histoire nationale et de l'histoire locale, la première servant surtout de cadre et de point de repère chronologique à l'autre. Pour la première fois aussi, Erckmann-Chatrrian font écrire à leur narrateur les événements que celui-ci a vécus; ceci pour en souligner l'intention didactique. D'où l'introduction que voici:

Mes Chers Amis,
 Permettez-moi d'abord de vous dire que mon histoire va très bien; que le libraire, après avoir vendu beaucoup³³ de volumes, veut la mettre en petits cahiers à deux³⁴ sous, avec de belles images de mon ami Théophile Schuler, pour en faire jouir tout le monde à bon marché.
 Naturellement, cela m'encourage, et je vais continuer d'écrire tout ce que j'ai vu, soit à la guerre, soit au pays, jusque vers le temps où je me suis retiré à la ferme au Valtin.
 (Contes et romans, I, 1)

Cette explication, en guise d'introduction, était justifiée, car Erckmann-Chatrrian firent paraître Le Paysan en quatre parties intitulées: Les Etats-Généraux, La Patrie en danger, L'An I de la République, et Le Citoyen Bonaparte; ces sous-titres indiquaient d'ailleurs très bien la progression chronologique et dramatique de l'oeuvre.

La première partie parut dans La Presse, d'octobre 1867 à juin 1868. Ce journal se laissa intimider par les moyens de pression dont disposait la censure pour faire taire les opposants au régime. Dans ces conditions, les auteurs préférèrent

³³ Allusion à l'édition populaire mentionnée plus haut.

³⁴ Ce dessinateur alsacien avait déjà illustré l'Histoire d'un homme du peuple.

s'adresser au Siècle qui entreprit la publication des trois autres en les faisant précéder de la première qu'avait donnée La Presse. L'entreprise se poursuivit jusqu'en 1870.

S'il est un roman d'Erckmann-Chatrian qui mérite son qualificatif de national, c'est bien Le Paysan, puisqu'il raconte les dix années les plus dramatiques de l'histoire de France. Ensuite, les évocations historiques de l'oeuvre sont toutes tirées du Moniteur universel de 1789 à 1800. De plus, les auteurs sont allés se documenter sur tous les champs de bataille de leur héros, comme l'indique une lettre de Chatrian à son père:

Et pour commencer, nous allons filer dans une huitaine pour la Bretagne, le Poitou et l'Orléanais. Il faut voir les choses de ses propres yeux quand on veut parler avec autorité. Nous allons donc visiter les champs de bataille de la chouannerie, et regarder de près ces êtres chevelus, têtus, crasseux et pouilleux qui ont donné tant de fil à retordre à la République.³⁵

Il est surprenant que Schoumacker et Hinzelin, dont nous avons déjà indiqué qu'ils avaient les connaissances les plus approfondies sur la vie et l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian, aient sur Le Paysan apparemment des vues opposées. Alors que le premier y voit trop de didactisme et de théorie,³⁶ le deuxième y voit surtout "... une peinture de la vie rustique avant et pendant la Révolution."³⁷ A notre avis, les points de vue des deux critiques sont complémentaires, et nous préférons voir dans Le Paysan un équilibre des plus heureux entre ce but

³⁵Lettre de Chatrian à son père du 9 mars 1869, citée par Schoumacker, p. 143.

³⁶Op. cit., p. 142.

³⁷Op. cit., p. 67.

didactique, d'ailleurs ouvertement proclamé, et la manière habituelle des auteurs. Faisant d'une pierre deux coups, ils chantent à la fois le peuple et la Révolution, ce qui pour eux revient au même.

Entre l'Histoire d'un paysan et l'oeuvre suivante se situent les événements qui allaient changer, non pas le caractère des Romans nationaux, mais leur ton qui, d'optimiste, devient acrimonieux lorsqu'il n'est pas marqué par le ressentiment et le désespoir. Nous avons remarqué un changement semblable dans la veine strictement populaire des auteurs qui se manifeste alors parallèlement à leur veine historique.

Après la bataille de Froeschwiller, Erckmann avait dû quitter ~~Phalsbourg~~ pour Paris. Il y revint au lendemain de la capitulation de Sedan et la proclamation de la République, en passant par Colmar et Strasbourg déjà occupés par des Badois. Il ne put tout d'abord pénétrer dans sa petite ville, investie pour la troisième fois et que bombardaient les Prussiens. C'est à Metting, au Nord-Ouest de la ville, qu'il trouva l'hospitalité. Il y fut violemment pris à partie par un officier prussien aviné. Les scènes d'ivrognerie se répétaient à chaque mouvement des troupes. Elles figureront en bonne place dans la nouvelle histoire des auteurs, fondée, en grande partie, sur un journal qu'Erckmann avait commencé à Metting en attendant de pouvoir rentrer à Phalsbourg.

L'Histoire du plébiscite racontée par un des 7.500.000 oui, parut au début de 1872, dans Le Soir. Les deux écrivains s'y déchaînaient contre le régime impérial déchu qui,

paradoxalement, trouvait encore des partisans, et, bien entendu, contre l'Allemagne. Prévoyant la réaction des autorités allemandes, Erckmann avait d'ailleurs quitté la ville.

Dans le roman, le maire et meunier d'une petite commune située sur les confins de l'Alsace et de la Lorraine, raconte les deux dernières années du Second Empire, du plébiscite à la défaite de 1870, et la lutte désespérée du gouvernement provisoire de la République jusqu'au printemps de 1871. La matière de ce roman est donc principalement formée de descriptions de la longue suite d'exactions, de réquisitions, de menaces et de brutalités dont la population est l'objet, de même que du siège de la place forte de Phalsbourg qui doit finalement capituler.

Le tout est cependant lié à de nombreuses réflexions sur la politique de l'Empire, sur la diplomatie et sur la stratégie militaire. Parmi ces idées, il en est une qui nous semble d'un intérêt tout particulier pour une compréhension de l'attitude d'Erckmann face à l'annexion. Elle est exprimée par Georges, homme de bon sens et de courage, et cousin du narrateur :

Est-ce que les anciens préfets et sous-préfets de l'honnête homme n'étaient pas des intrus chez nous comme ceux-ci? Est-ce qu'ils s'inquiétaient d'autre chose, que de nous faire payer ce que leurs chambres avaient voté, et puis nommer pour députés des compères qui voteraient toujours ce que voudrait l'Empereur? ... Ces nouveaux préfets, ces Kreisdirektor, ces bourgmestres, nommés pour défendre chez nous la dynastie prussienne, ne nous gêneront guère plus que les autres. Dans les premiers temps, ils essayeront la douceur; et puisque nous avons pu vivre et rester Français avec les préfets de Bonaparte, nous pourrons vivre

et rester Français avec ceux de Frédéric-Guillaume.
 (Contes et romans, XI, 269-270)

Cette attitude reflète peut-être davantage les convictions profondes d'Erckmann que celles de son associé. Souffrant de nostalgie, il retournera au pays en septembre 1882 après avoir successivement élu domicile à Saint-Dié et à Toul qui, tout proches qu'ils fussent des Vosges, ne remplacèrent jamais pour lui son bon vieux Phalsbourg. Chatrian, par contre, s'était fait à la vie parisienne, encore que lui aussi finît par se rapprocher de son pays natal, en s'établissant, en 1885, à St-Dié.

Concernant l'Histoire du plébiscite, il est intéressant de constater que dès 1871-72, confronté avec le problème du recouvrement éventuel des deux provinces, Erckmann tempore; il croit à l'existence d'une justice immanente et tient avant tout à fortifier les institutions républicaines en France avant de se lancer dans une entreprise de reconquête. Chatrian, au contraire, est partisan de la revanche immédiate. A distance, c'est Erckmann, beaucoup plus calme et réfléchi que son ami fougueux et passionné, qui nous semble avoir eu raison. Seulement, à l'époque, ces divergences de vue, non sur le but mais sur les moyens, devinrent tellement graves qu'elles jouèrent un rôle non négligeable dans la querelle qui éclata entre les deux amis. A la base de celle-ci il y a également de sordides questions d'intérêts. Chatrian, qui, à Paris, tenait les comptes et gérât les fonds de l'association, avait rémunéré

certaines collaborateurs qui l'aidaient à adapter les romans à la scène, sur la part des bénéfices qui revenaient à son associé. Il fut condamné à lui reverser ces sommes. A partir de ce moment, rien n'alla plus entre les deux hommes, surtout que d'autres personnes, pas toujours bien intentionnées, en profitèrent pour se mêler de la querelle. Le patriotisme exacerbé de Chatrian le poussa jusqu'à traiter Erckmann de "Prussien." La rupture ne fut définitivement consommée qu'en 1890, année du procès en diffamation qu'Erckmann intenta au Figaro,³⁸ et de la mort de Chatrian. Nous simplifions considérablement cette question que nous ne soulevons ici que parce qu'elle nous semble déjà exister en germe dans ce livre qui reflète surtout et comme presque toujours la position d'Emile.

René Schamber considère l'Histoire du plébiscite comme un récit écrit sur différents registres et qui comporterait trois aspects essentiels: l'aspect idéologique, dans le républicanisme opposé au césarisme; l'aspect tragique, dans la guerre, la débâcle, la perte des deux provinces qui, dans le cas des deux écrivains alsaciens-lorrains, prend une résonance toute personnelle; enfin, l'aspect populaire. Concernant ce dernier, il dira en particulier:

³⁸Georgel, secrétaire de Chatrian à la Compagnie du Chemin de fer de l'Est, avait publié dans ce journal, le 19 août 1889, un article particulièrement outrageant sur Erckmann. Le 27 août, Chatrian s'était porté garant des affirmations de son secrétaire. Le 26 mars 1890, Georgel fut condamné à un mois de prison, 2.000 francs d'amende et 10.000 francs de dommages intérêts; et Chatrian, mis hors de cause pour "irresponsabilité."

Tout ici est de première main. Les matériaux n'étaient pas difficile à rassembler.

Ce sont des paysans de nos villages, des petites gens de chez nous qui racontent leurs misères, les corvées, les réquisitions imposées par le vainqueur, cette séquelle de vexations dont s'accompagnent tous les conflits. Pour le reste Erckmann-Chatrion avaient eux aussi, vécu ce drame. Ils surent coordonner avec un art parfait tous ces menus faits, les réunir en un tout et nous offrir ce récit poignant et évocateur.

René Schamber souligne ainsi ce qui nous semble être l'originalité des récits dans la veine historique et patriotique d'Erckmann-Chatrion: la présentation du populaire liée aux grands événements de l'histoire.

A propos de ce même roman, on aimerait savoir pourquoi le livre fut sur le point d'être interdit. Il était violemment anti-bonapartiste; pourtant la République avait été proclamée. L'éditeur Hetzel protesta contre la décision, et les services du ministère de l'intérieur revinrent sur leur décision.⁴⁰ L'administration française était encore, semble-t-il, en grande partie composée de bonapartistes; c'est du moins l'explication d'Hetzel. Le livre était d'autre part anti-prussien. Encore qu'il se vendît librement en Allemagne, il se peut que le Ministre n'ait pas voulu indisposer les autorités allemandes.

On a déjà fait allusion au fait qu'en 1872 Erckmann avait élu domicile à St-Dié chez les Goguel dont la grand-mère, la baronne Boyer, veuve d'un officier de l'Empire, était d'origine phalsbourgeoise. C'est avec le petit-fils de celle-ci,

³⁹"A Travers l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion," Ecrivains lorrains, pp. 41-42.

⁴⁰A. Parménie et C. Bonnier de la Chapelle, Histoire d'un éditeur et de ses auteurs, P. J. Hetzel (Stahl), (Paris: Albin Michel, 1953), pp. 569-570.

Montezuma Goguel, entrepreneur de travaux publics, qu'il se décida à faire, l'année suivante, un voyage en Egypte. Ce compagnon de voyage avait été l'un des auxiliaires de Ferdinand de Lesseps lors du percement du canal de Suez, et avait dirigé l'un des nombreux chantiers. La pensée que ce canal représentait une des grandes oeuvres de l'humanité et qu'elle avait été réalisée par sa patrie, consolait quelque peu Erckmann des revers de 1870. Les fruits littéraires de ce voyage furent les souvenirs d'Un Chef de chantier à l'isthme de Suez ainsi que Une Campagne en Kabylie, car Goguel, volontaire pendant la guerre, avait été envoyé en Kabylie pour y aider à réprimer l'insurrection. Bien que les deux récits aient été publiés à trois ans d'intervalle, le premier en 1873 et le second en 1876, il convient de les associer ici pour les raisons suivantes: ce sont les seuls dont l'action se passe en dehors de l'Europe; ils ont une inspiration commune: l'expérience de Goguel; enfin, ils symbolisent chacun une entreprise dont Erckmann était fier.

Dans les Souvenirs d'un chef de chantier, Erckmann-Chatrion nous font prendre contact avec toute une population hétéroclite et cosmopolite engagée à divers titres dans les grands travaux de la Compagnie de Suez. Et si Goguel, le narrateur, parle beaucoup de ses responsabilités comme chef de chantier en ne nous épargnant aucun détail technique sur les difficultés et la progression des travaux, il nous dépeint aussi les moeurs des indigènes: fellahs ou bédouins du désert.

Dans ces descriptions on remarquera en particulier l'effort de l'ancien chef de chantier pour rendre à cette population hétéroclite son dû. Soulignons surtout l'absence de ce ton paternaliste qui gâche tant de récits de voyageurs du XIXème siècle s'en revenant d'Orient. Si comme toutes les peuplades du monde, ces Egyptiens et fellahs ont leurs défauts, ceux-ci sont largement compensés par des qualités qu'Erckmann-Chatrion devaient trouver particulièrement attirantes. Nos auteurs, en effet, n'aimaient rien autant que cette faculté qu'ont les humbles de pouvoir s'amuser quelquefois dans les conditions les plus difficiles :

Tous ces Egyptiens, fellahs ou autres, sont des gens très doux; ils avaient pourtant un défaut: ... la grande bonne foi ne les distinguait pas ... car souvent pendant la nuit l'un d'eux se levait et plantait tout doucement son piquet de séparation à deux ou trois mètres en deçà de sa tâche, pour surmonter celle de son voisin à sa propre décharge; celui-ci, s'éveillant à son tour, avait la même idée et déplaçait le piquet à son avantage. Puis le matin on n'entendait que des disputes, il fallait tout remesurer de fond en comble.

Hors cela, c'étaient les meilleurs gens du monde, aimant à causer, à rire, à faire de la musique au moyen d'un manche de pioche qu'ils passaient dans une grosse boîte à sardines, tendant des cordes de boyau par-dessus en forme de guitare; ils chantaient, en s'accompagnant de cet instrument, des airs nasillards et monotones, qui ne produisaient l'effet de jérémiades; tous les autres écoutaient après le travail, assis sur le sable, à l'ombre de leurs panneaux en bonnet de police. (Contes et romans, IX, 283)

Un peu plus loin Goguel fera remarquer combien ces gens sont semblables aux Européens :

L'amour du gain est le fond de la nature humaine d'un bout du monde à l'autre. (Contes et romans, IX, 284)

Ce sont ces scènes exotiques mais certainement populaires qui font l'intérêt de ce livre, et non l'intrigue qui est celle d'un mauvais roman policier. En effet, après 1870, républicains encore plus militants, et partisans farouches de la laïcité, Erckmann-Chatrian, sous prétexte de dénoncer les agissements de moines espagnols qui enlèvent une jeune orpheline dont ils espèrent recueillir l'héritage, font preuve d'un anti-cléricalisme de mauvais goût.

Quant à la Campagne en Kabylie, elle reflète l'enthousiasme un peu naïf, mais excusable à l'époque, des auteurs pour l'oeuvre colonisatrice de la France en Algérie.

La dimension nationale du roman ne fait aucun doute, ni la prescience d'Erckmann-Chatrian ou de Goguel qui voient dans l'action des bureaux arabes, c'est-à-dire de l'administration militaire, la source de troubles futurs. Les descriptions de la vie des indigènes y abondent. On remarquera à ce propos que les auteurs, qui ne connaissent de l'Algérie que ce que leur en a dit Goguel, ont recours à des comparaisons avec des choses qui font partie de leur univers familier; telle cette description d'un gourbi:

Représente-toi une hutte de charbonnier; au milieu de la hutte, quelques brindilles qui flambent; trois ou quatre Arabes qui dorment, une vieille accroupie devant le feu, un jeune Arabe qui coupe des feuilles de tabac, deux chiens maigres qui grognent, et un enfant qui dort sur une peau de mouton.
(Contes et romans, X, 364)

Après ces excursions, somme toute, populaires et sociales,

les auteurs se devaient de rentrer en France où un drame accaparait l'attention du public: l'exode des Alsaciens-Lorrains.

A St. Dié, placé sur une des voies de passage des Vosges, ils avaient été témoins du départ de ceux de leurs compatriotes qui avaient préféré abandonner le sol natal et leurs possessions plutôt que de devenir allemands. Trois cent mille étaient ainsi volontairement partis ou avaient été expulsés.⁴¹ C'est sur ce thème de l'émigration massive des Alsaciens-Lorrains qu'Erckmann-Chatrian se mirent à écrire leur nouveau roman intitulé Le Brigadier Frédéric et qui fut imprimé par Le Rappel en 1874.

L'histoire est racontée par un brigadier de l'administration des eaux et forêts de l'époque qui refuse de prêter le serment d'allégeance à l'Empereur Guillaume, sans condamner pour autant ceux qui n'auront pas le courage de l'imiter.

Ce roman saisit bien dans ses multiples aspects absolument tout de ce que les petits paysans, artisans, commerçants et employés des villes et villages d'Alsace et de Lorraine ont pu et dû éprouver, tout d'abord au passage des troupes allemandes, ensuite et surtout, à l'arrivée de petits fermiers et employés venus du fin fond de l'Allemagne pour remplacer ceux qui comme Frédéric étaient partis de leur propre gré ou avaient été expulsés.

C'est dans Le Brigadier Frédéric aussi que les auteurs se prononcent pour la seule et unique fois, semble-t-il, sur

⁴¹ Maurice Barrès décrit le drame de cet exode dans Colette Baudouche.

la Commune en faisant dire à Frédéric, brisé par les épreuves, et qui a trouvé un modeste emploi de surveillant à la Gare de l'Est:

En arrivant au milieu de la grande confusion, après le siège, j'eus encore la douleur de voir une chose épouvantable, dont le souvenir ajoute à mes souffrances: des Français se battaient contre des Français... La grande ville était en flammes... et les Prussiens regardaient ce spectacle avec une joie de sauvages. (Contes et romans, XII, 274)

Pas plus que sur les journées de juin 1848, Erckmann-Chatrion n'écriront d'ouvrage sur la Commune dont ils ne comprendront jamais les raisons profondes.⁴²

Le Brigadier Frédéric aura une suite: Le Banni. Celui-ci ne paraît dans Le Globe qu'en automne 1881. Cependant, il n'est que juste de mentionner ce récit ici, car c'est la suite logique du roman précédemment étudié dont il reprend de nombreux thèmes.

Le Banni, en effet, est l'histoire du brigadier Frédéric, prématurément vieilli par le chagrin et la solitude. Devenu aveugle et ayant obtenu un permis de séjour, il revient au pays. Son retour à travers le massif accidenté des Vosges, et qui est comme une lente montée au calvaire, tant il lui rappelle de douloureux souvenirs, se fait au bras du charbonnier Starck. Ce voyage à pied met les deux hommes en contact avec le petit peuple de la montagne, qui, malgré l'annexion et les temps durs,

⁴² "Apaisement et conciliation" sont les deux mots qui se présentent sous leur plume à cette époque, mais sans référence précise à la Commune. Lettres de Chatrion à Erckmann du 6 juin 1871, et d'Erckmann à Chatrion du 10 juin, citées par Schoumacker, p. 152.

essaie de gagner sa vie et même de retirer quelque plaisir de l'existence.

Nous prendrons pour exemple cette scène dans une auberge de près de Dabo où le charbonnier et son compagnon font halte et passent la nuit. La salle est "... encombrée de monde: bûcherons, paysans, forestiers, hommes et femmes, attablés là pêle-mêle, le coude sur de longues tables, la chope ou le verre d'eau de vie en main, ..." (Contes et romans, XIII, 239) Un commissaire allemand vient vérifier l'identité des deux hommes: les papiers de l'ex-brigadier sont en règle, et Starck est manifestement du pays. Le brigadier Frédéric qui ne voit rien de ce qui se passe autour de lui s'étonne d'une certaine ambiance joyeuse qui semble régner dans la salle:

- On rit beaucoup au Dagsberg, dit-il à Starck, est-ce que le pays est devenu prussien?

- Je ne crois pas, Frédéric, mais on a fait ce matin une grande adjudication de bois, à ce qu'il paraît; les gens auront de l'ouvrage pour toute la saison jusqu'en hiver, et cela les réjouit. (Contes et romans, XIII, 240)

Ce passage montre combien les deux auteurs comprenaient la psychologie du peuple dans la joie aussi bien que dans l'épreuve. Il est évident aussi, qu'en écrivant Le Ranni Erckmann-Chatrian accordent la priorité aux problèmes résultant de la perte des deux provinces, par exemple, à la résistance le plus souvent sourde que la population ne cesse d'opposer à l'occupant dont elle sait pourtant qu'elle n'arrivera pas à se défaire. Le livre est d'autre part une belle illustration

de cette fusion admirable du patriotique et du populaire que représente d'ailleurs toute la série des Romans nationaux.

Cependant, quelques six ans avant Le Banni, ce sont l'avenir et la consolidation des institutions républicaines qui étaient au centre des préoccupations des deux auteurs, car la grande bataille était loin d'être gagnée.

En 1875, en effet, parurent Maître Gaspard Fix ou l'histoire d'un conservateur, publié par Le Rappel "... grâce à l'appui de Victor Hugo, l'un des fondateurs du journal qui le recommanda à Vacquerie, son rédacteur en chef,"⁴³ et L'Education d'un féodal, publié par la Revue des deux mondes.

Maître Gaspard Fix est l'histoire d'un garçon-brasseur qui, après quinze ans de malhonnêtetés et de manoeuvres politiques, devient sénateur de l'Empire et grand dignitaire de la légion d'honneur. Erckmann-Chatrian dénoncent en lui l'homme du peuple qui renie ses origines et dont les seules convictions politiques reposent sur l'argent. En face de Gaspard Fix, ils campent un personnage honnête et intègre, son beau-frère, le Dr Laurent. A eux deux, ils symbolisent la lutte quelquefois ouverte mais le plus souvent larvée que se livrent le peuple et ses exploiters. Après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, le Dr Laurent sera arrêté et déporté. Grâcié en 1859 lorsque Napoléon III décrète une amnistie générale, il revient au pays, épuisé et malade, pour y mourir.

Quant au deuxième récit, il transportait l'action sur les bords de la Baltique en Prusse orientale. Erckmann-Chatrian

⁴³ Georges Benoît-Guyod, p. 184.

avaient très tôt compris l'influence néfaste de l'esprit prussien, surtout celui des Junkers, sur la politique allemande. Ils ne sont pas loin de considérer le reste des Allemands comme les victimes de la volonté de puissance prussienne. Ils dénoncent donc les préjugés, la morgue, la conscience de sa supériorité chez le dernier descendant d'une famille noble au moment même où triomphe en Allemagne, comme ailleurs, la bourgeoisie.

Mais plus que cette dernière histoire, c'est Maître Gaspard Fix qui est la plus typique de la veine historique et patriotique des auteurs à cette époque. Voici comment André Wurmser explique le choix qu'il fit de cette oeuvre pour sa réédition dans la collection "Les Classiques du peuple" aux Editions sociales en 1963:

Si nous avons choisi de publier le roman le plus âpre, le plus dur d'Erckmann-Chatrian, ce n'est pas qu'il soit le plus propre à donner une idée générale de ses ouvrages. Madame Thérèse, ou l'un de ses Romans nationaux,⁴⁴ aurait mieux donné la tonalité d'une oeuvre que sa bonté fait dire bon enfant et sa douceur qu'elle édulcore la vérité. Si nous publions aujourd'hui ce livre digne de la Comédie humaine, c'est qu'il est à la fois le plus accusateur et le plus méconnu des romans d'Erckmann-Chatrian; celui qui révèle le plus clairement sa pensée, sa fermeté, son génie d'historien de son temps. Car l'ascension de Gaspard Fix est intimement liée aux événements politiques dont son avidité tire profit et Maître Gaspard Fix⁴⁵ est ainsi, à nos yeux, un modèle de roman réaliste.

Il suffit, en effet, de lire les toutes premières pages de Maître Gaspard Fix pour se croire transporté en plein univers

⁴⁴ Madame Thérèse est pourtant un des Romans nationaux des auteurs.

⁴⁵ Avant-propos, p. 54.

balzacien. Erckmann-Chatrian y traitent d'emblée du thème de l'arrivisme financier chez un homme qui, quoique issu du peuple, devra sa réussite, tant financière et sociale que politique, à l'exploitation du peuple.

Nos auteurs nous montrent ainsi comment, avec la dot de douze mille francs que lui apporte sa femme, Gaspard Fix s'établit comme brasseur:

Au lieu d'employer de l'orge, qui coûte cher, il avait appris quelque part qu'on pouvait aussi bien se servir de mélasse; voilà pourquoi si longtemps la bière fut très brune et très douce dans nos environs: on faisait la bière très épaisse; les rats-de-cave, ne se doutant de rien, n'inscrivaient que la contenance du brassin; puis, eux partis, Gaspard doublait sa bière en y versant de l'eau, - qui ne payait pas un centime de droits et se débitait comme le reste, - et le tour était fait; chaque brassin lui rapportait le double de sa valeur.

(Contes et romans, X, 1-2)

Encouragé par ce premier succès Maître Fix se spécialisera encore dans le prêt à usure:

Maître Gaspard n'avait qu'une idée: gagner de l'argent! Et dès ce temps-là commencèrent tout doucement ses prêts à usure, avec l'assistance et les conseils de l'huissier Frionnet, son compère, ...

Voici comment s'y prenait Gaspard pour faire ce petit commerce sans accident.

Quand Frionnet avait découvert un malheureux ne sachant plus où donner de la tête, il l'adressait à M. Gaspard Fix. Alors celui-ci, après s'être fait longtemps prier, après avoir dit que les temps étaient durs, qu'il n'avait pas d'argent, etc., finissait par prêter la somme demandée, sur bonne hypothèque, pour rendre service... à dix, quinze ou vingt pour cent d'intérêt, quelquefois moins, quelquefois plus! Mais comme la justice aurait pu mettre le nez dans ces sortes d'affaires, on n'inscrivait que cinq pour cent sur le papier, Gaspard retenait d'avance le surplus sur la somme prêté. Ainsi, lorsqu'il prêtait cent francs à quinze pour cent, il n'en donnait que quatre-vingt-dix à l'emprunteur; l'année suivante, si le débiteur ne pouvait pas

payer, on renouvelait le billet dans les mêmes conditions, et tout se trouvait en règle: le papier, à cinq pour cent, pouvait toujours se produire en justice!

(Contes et romans, X, 2-3)

L'âge et la santé ayant contraint les auteurs à prendre du champ par rapport aux problèmes de l'heure, trop présents pour être mis en romans, Erckmann-Chatrion se réfugient une fois de plus dans leurs souvenirs d'enfance et, en ce qui concerne Erckmann seul, dans des spéculations philosophiques. Nous avons déjà mentionné l'oeuvre autobiographique en trois parties que les deux amis comptaient entreprendre, mais dont seule la première vit le jour en donnant l'impression d'un roman achevé.

Les Vieux de la vieille, publié en 1880, est un roman national dans la mesure où il ressuscite, à travers le capitaine Fleurentin et ses anciens compagnons d'armes, l'atmosphère des complots inoffensifs des "vieux de la vieille" qui attendent toujours, mais en vain, le mot d'ordre annonçant la restauration de l'Empire au profit de Duc de Reichstadt. C'est aussi un roman au caractère populaire dans la mesure où le bon peuple phalsbourgeois observe les menées de ces braves vieux, pour la plupart eux-mêmes issus du peuple, avec une attitude mi-émue, mi-amusée. Et depuis Béranger, ces anciens grognards occupent une place de choix dans notre histoire nationale et populaire. Lorsque éclate la Révolution de 1830, ils auront au moins la satisfaction de pouvoir former ou encadrer la garde nationale de la petite ville de Phalsbourg, et Florentin en prendra le commandement. Nullement exempt de considérations politiques

et idéologiques, c'est cependant là un document de premier ordre sur l'atmosphère provinciale du temps de la Restauration et de la Monarchie de Juillet. Et Les Vieux de la vieille s'intègre tout naturellement dans cette grande fresque que constitue l'ensemble des Romans nationaux. En écrivant ce récit, Erckmann-Chatrian rendaient ainsi hommage, non seulement à celui dont la personnalité exerça une influence décisive sur la carrière et l'inspiration d'Emile, mais encore à tous ceux qui, en plein milieu d'une époque de plus en plus matérialiste, symbolisaient encore une certaine conception de la grandeur et du sens de l'honneur.

Après la rupture et la mort de Chatrian, Emile s'essaiera encore, comme on l'a déjà signalé à propos de la veine populaire, à quelques récits inspirés en majorité par les souvenirs de guerre du canonnier Philippe Erckmann, mais qui ne renouveleront pas sa manière. S'appuyant donc sur l'histoire de la campagne d'Helvétie que lui avaient racontée son père et l'ami de celui-ci, l'armurier Bailly, il écrivit La Première Campagne du grand-père Jacques, qui portait comme sous-titre: un volontaire de l'an VII. C'est Le Temps qui publiera ce récit en 1892.

Le grand-père Jacques (Philippe Erckmann) y raconte, outre ses souvenirs de jeune homme alors qu'il était apprenti-typographe chez son oncle maternel Didier-Perrin, imprimeur à Sarrebourg, la façon dont il s'engagea en l'an VII, en souvenir de son père, soldat de l'an II, et tué à la bataille de Fleurus; ensuite, comment il fit la campagne d'Helvétie associé à son

oncle maternel, courrier de cabinet du Directoire. Apprenant que le général Bonaparte est rentré d'Egypte, et prévoyant le coup d'Etat, l'oncle Jean donne à ses parents ces conseils judicieux qui retrouvent une certaine actualité, surtout dans les milieux populaires, chaque fois que la République et la liberté sont en danger:

Quant à vous autres, restez tranquilles, attendez les événements, imprimez les nouvelles de Paris, et n'ajoutez pas vos réflexions aux événements sur lesquels vous n'aurez aucune influence. ...

Toi Didier, dit-il, en finissant, tu feras bien de changer le titre de Citoyen libre en celui de Gazette des halles et marchés de Sarrebourg. La politique a fait son temps; il faut revenir aux choses réelles. Le prix des choux, des raves et des carottes ne peut blesser les convictions politiques de ⁴⁶ personne, et les bonnes ménagères y trouveront leur compte.

Loin de représenter ici les convictions profondes d'Emile Erckmann, ce petit discours reflète plutôt une constatation quelque peu désabusée sur la dépolitisation des masses, qui, en dernier ressort, profite toujours aux aventuriers politiques. Au terme du XIXème siècle, Erckmann touche ainsi du doigt la grande faiblesse du monde rural, tour à tour indifférent à ce qu'il ne croit pas être de son intérêt immédiat, ou prêt à suivre le premier démagogue venu. Erckmann visait-il le boulangisme, ce mouvement d'extrême-droite qui avait menacé la République et dont le souvenir était encore très vif, ou d'autres mouvements qui en avaient pris la relève? On ne saurait l'affirmer. Et pourtant cela ne surprendrait pas puisqu'il avait

⁴⁶ Alsaciens et Vosgiens d'autrefois, p. 94.

pris l'habitude de se prononcer sur des problèmes d'actualité sous le couvert d'histoires ayant trait au passé.

Dans L'Oncle Jean,⁴⁷ qui fait suite à ce récit, et qui paraîtra l'année d'après, donc en 1893, le grand-père Jacques raconte à son petit-fils comment il fit la connaissance de sa femme au cours d'une visite, en compagnie de l'oncle Jean, des anciens champs de bataille. Il faut croire qu'à l'époque où Erckmann écrivit ce dernier roman militaire et patriotique à résonance sentimentale, il a abandonné son animosité envers l'Allemagne. Erckmann fera même preuve d'une vision quasi-prophétique; car notre auteur, il serait facile de le montrer, était déjà un Européen convaincu qui souhaitait l'union du peuple des deux nations. Parlant du Rhin, le grand-père Jacques dira à son petit-fils que "c'est la ligne frontière de deux races énergiques."⁴⁸

A ces oeuvres majeures de la veine historique et patriotique des auteurs, se trouvent entremêlés quelques contes qui, sans pouvoir soutenir la comparaison avec les oeuvres dont on vient de parler, sont peut-être plus caractéristiques de l'art de conteur d'Erckmann-Chatrian. Citons en particulier: Pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu (V), Le Passage des Russes (VIII), Les Bohémiens sous la Révolution (VI), Le Récit du père Jérôme (XII), Le Trompette des hussards bleus (XII), Le Capitaine Rochart (VI), Le Bon Vieux temps, Les Trois amoureux de la grand-mère (XII),

⁴⁷ Alsaciens et Vosgiens d'autrefois.

⁴⁸ Ibid., p. 143.

Le Citoyen Schneider (VI). Liste impressionnante mais qui n'ajoute rien d'essentiel à ce tableau riche et varié qui représente l'épopée du peuple en tant que collectivité nationale en même temps que classe sociale, et dont le mérite principal est d'avoir rendu l'histoire accessible à ce même peuple pour son délassement aussi bien que pour son instruction.

CHAPITRE X

La Manière d'Erckmann-Chatrian

Dans l'avant-propos de ce travail, nous citons l'article si révélateur d'Henri Hatzfeld, dans lequel, commentant la ré-édition des Contes et romans alors en cours, l'auteur soulevait toute la question de l'art d'Erckmann-Chatrian. Le critique alsacien concluait qu' "... à relire les volumes déjà parus, on trouve tant de qualités solides qu'on se demande pourquoi nos auteurs n'ont pas forcé le seuil de la "grande" littérature. D'où le soupçon que c'est de propos délibéré qu'Erckmann-Chatrian se sont cantonnés dans leur univers et leur genre."¹ Partant de cette hypothèse particulièrement fructueuse, nous nous proposons maintenant de montrer qu'après avoir été des écrivains du peuple par leurs origines, formation et convictions, par la matière illustrée dans les Contes et romans, ils l'ont encore été par la conception qu'ils se faisaient de leur art, donc par leur manière. Mais nous espérons aussi prouver que, pour s'être ainsi volontairement limités, Erckmann-Chatrian n'en ont pas moins cultivé une esthétique entièrement valable; enfin, qu'à la lumière de certains critères mis en honneur par la critique comparée, leur oeuvre acquiert une nouvelle valeur.

¹Op. cit., p. 330.

Dire qu'Erckmann-Chatrion ont été des écrivains du peuple, non seulement par la matière, mais encore par leur manière, nous ramènera brièvement à la question de leur réaction contre le Réalisme et surtout, contre le Naturalisme. Nous avons vu² que pour l'essentiel, Erckmann-Chatrion étaient d'accord avec Champfleury et ses amis. Nos auteurs entendaient très bien le langage d'un écrivain qui proclamait, par exemple:

Il se passe dans la journée d'un homme, des montagnes, de petits faits aussi minuscules et aussi nombreux que les atomes de poussière traversés par un rayon de soleil... Ceux dont la vie tranquille n'a pas été traversée par des événements extraordinaires et qui n'en sont pas moins doués d'un regard, s'inquiètent des plus petits détails de l'existence intérieure, y portent une attention aussi soutenue que d'autres aux grandes batailles de l'humanité. Ces natures flamandes, quand elles se trouvent lancées dans les arts, n'inventent rien et se servent de leur propre vie... Qui dit réalité dit sincérité,³ et la sincérité est le meilleur sauvegardien d'une oeuvre.

Ce texte ne contient-il pas en germe la théorie de nombreux récits faits par les humbles narrateurs d'Erckmann-Chatrion ou, comme le dit si bien Hinzelin: "L'Histoire d'un siècle racontée par ceux qui n'ont pas d'histoire?"⁴

Une autre remarque de Champfleury confirme, on le verra, ce que nos auteurs pensent de la réalité extérieure; cette idée que

La restauration de la nature par l'homme n'est jamais une reproduction, une imitation, ce sera toujours une interprétation. L'homme n'étant pas une machine ne peut rendre les objets machinalement.⁵

²Voir au chapitre VII, 2ème partie.

³Le Réalisme (Paris: Lévy, 1857), n. 42.

⁴Op. cit., p. 53.

⁵Le Réalisme, pp. 91-93.

Mais c'est précisément sur cette idée d'interprétation que le chemin emprunté par Champfleury et les autres Réalistes, d'une part, et par Erckmann-Chatrian, d'autre part, vont bifurquer. Car Champfleury et ses amis qui, à Paris, mènent une existence quelque peu bohème, se considèrent comme incompris de leurs concitoyens de la province à qui ils attribuent de plus toute sorte de vices réels ou imaginaires qui se refléteraient jusque dans les traits de leur visage. D'où ce commentaire, par exemple, sur L'Enterrement à Ornans, de Courbet:

Est-ce la faute du peintre, si les intérêts matériels, la vie de province, clouent leurs griffes sur la figure, éteignent les yeux, plissent le front, hébètent la bouche? ⁶ Les bourgeois sont ainsi. M. Courbet a peint des bourgeois...

Tout en dépeignant des bourgeois, ou mieux, de petits bourgeois, à l'occasion âpres au gain, avarés et mesquins, Erckmann-Chatrian ont cependant une conception diamétralement opposée de la vie en province, havre de paix et de santé morale. Et s'ils se séparent du Réalisme, ce n'est pas qu'ils en reprouvent les principes, mais plutôt la tendance. Or, le Réalisme qui se propose tout d'abord de ne faire aucune distinction entre sujets nobles et sujets vulgaires, incline de plus en plus en faveur de ces derniers. Il a tendance à rabaisser ce qui est grand et noble, et finira par se spécialiser dans la description de milieux et de cas particulier,⁷ dans ce qu'on appelle la "bas-fondmanie." Et lorsque le Réalisme se sera

⁶ Article sur Courbet dans le Messager de l'Assemblée des 25 et 26 février 1851.

⁷ Voir Philippe van Tieghem, Petite Histoire des grandes doctrines littéraires en France (Paris: P.U.F., 1960), p. 222.

insensiblement mué en Naturalisme, nos deux auteurs l'auront depuis longtemps abandonné.

Pourtant, tout en s'opposant à ce glissement du Réalisme vers la description de cas spéciaux, des milieux du demi-monde,⁸ Erckmann-Chatrion ne pouvaient qu'appuyer le manifeste naturaliste tel que l'exprimaient, en partie du moins, les frères Goncourt dans leur préface à Germinie Lacerteux:

Vivant au XIXème siècle, dans un temps de suffrage universel, de démocratie, de libéralisme, nous nous sommes demandé si ce qu'on appelle "les basses classes" n'avait pas droit au roman. Si ce monde sous un monde, le peuple, devait rester sous le coup de l'interdit littéraire et des dédains d'auteurs qui ont fait jusqu'ici silence sur l'âme et le cœur qu'il peut avoir.

Nous nous sommes demandé s'il y avait encore pour l'écrivain et pour le lecteur, en ces années d'égalité où nous sommes, des classes indignes, des malheurs trop bas, des drames mal embouchés, des catastrophes d'une terreur trop peu noble; ... si, dans un pays sans caste et sans aristocratie légale, les misères des petits et des pauvres parleraient à l'intérêt, à l'émotion, à la pitié, aussi haut que les misères des grands et des riches; si, en un mot, les larmes qu'on fait pleurer en bas pourraient faire pleurer comme celles qu'on pleure en haut.

Encore une fois, les auteurs des Contes et romans ne pouvaient qu'approuver ces raisons qui justifiaient leur propre entreprise, mais qu'Edmond de Goncourt allait progressivement oublier en faveur d'un naturalisme plus "distingué" relevé par "l'écriture artiste."¹⁰

⁸ Dans une lettre à Erckmann du 2 mars 1866, Chatrion proteste contre cette littérature de "putains et de macros (sic)." Citée par Schoumacker, p. 378.

⁹ E. et J. de Goncourt, "Préface" à Germinie Lacerteux (Paris: Fasquelle, 1864).

¹⁰ Préface aux Frères Zemganno (Paris: Charpentier, 1879).

Tout d'abord fidèles à l'esprit du Réalisme, Erckmann-Chatrian le seront aussi à la méthode. Schoumacker montre qu'elle convenait admirablement à leur caractère, notamment à celui d'Erckmann, assez timide et renfermé. Savoir observer et rendre fidèlement des scènes, des portraits, de menus faits apparemment insignifiants, mais entrant dans le cadre de la vie quotidienne, lui semble une tâche passionnante car, en ce qui le concerne, il sait observer. Et Phalsbourg, ses habitants, ainsi que ceux des environs immédiats, sont éminemment dignes d'intérêt. Quant aux situations, aux anecdotes, il les tire de sa propre vie et expérience, ou de celles de personnes qu'il connaît bien et dont le témoignage est digne de foi. "Jamais je n'ai pu décrire ce que je n'ai pas vu," dira-t-il à Hinzelin.¹¹ Erckmann-Chatrian sont donc en faveur de la documentation et de l'observation précises, de la transcription de petits faits et dires de la vie quotidienne, mises en honneur par le Réalisme. Mais sur ce point, comme sur celui des tendances plus générales de ce mouvement, ils se sépareront également de lui. Ce qui contribue surtout à les en éloigner, c'est la peur des Réalistes d'être dupes. Après les exaltations du Romantisme et les désillusions de 1848, les Réalistes ne voulaient plus se laisser prendre aux beaux mots ou aux nobles sentiments. Dans leur méfiance, ils vont jusqu'à bannir ces beaux mots de leur vocabulaire, et à extirper ces nobles sentiments de leur âme. Ces beaux mots ont peut-être trop souvent servi à masquer une pauvre

¹¹Op. cit., p. 61.

réalité. Mais douter systématiquement des sentiments qu'ils désignaient, n'était-ce pas faire du Romantisme à rebours? Cette attitude est un peu celle de Flaubert qui se réfugie, d'autre part, dans le domaine de l'art pur. Toutes ces réactions se tiennent d'ailleurs. Georges Duveau montre, par exemple, que "... la doctrine de l'Art pour l'Art semble se relier étroitement à l'échec de Quarante-huit."¹²

Et cette tendance est contraire au tempérament de nos auteurs qui, malgré des moments de découragement, de doute sur le bon sens et la bonté du peuple, sont demeurés résolument optimistes. Ils aiment la santé physique et morale, le courage et la droiture qui s'épanouissent dans un milieu naturel; ils croient, comme l'exprimera de nos jours un Camus, qu'il y a dans l'homme plus de choses à admirer qu'à mépriser, et que celui-ci aspire toujours à plus de liberté, d'égalité et de fraternité, ainsi qu'à plus d'éducation et de culture. Contrairement aux Réalistes et, plus tard, aux Naturalistes qui, souvent, par souci de publicité, mettent l'accent sur l'exceptionnel, le scandaleux, les cas limites, plutôt que sur le normal, nos auteurs parlent pour les obscurs, les sans histoire, le petit peuple.

Les rapports qu'Erckmann-Chatrion ont successivement et brièvement entretenus avec le Romantisme, la Fantaisie et le Bon Sens, et le Réalisme,¹³ prouvent qu'ils ne sont pas restés

¹²1848, p. 221.

¹³Voir au chapitre VII.

à l'écart de la vie littéraire et artistique du pays. Mais si nous sommes quelque peu revenu ici sur leurs relations avec ce dernier mouvement, c'est pour faire voir que, malgré des affinités profondes avec le Réalisme, ils ont tôt pris leurs distances par rapport à celui-ci pour affirmer leur propre genre et personnalité. C'est ce genre qui explique pourquoi les critiques et historiens de la littérature du XIXème siècle se voient presque tous obligés de leur assigner une place à part. Rappelons, à ce propos, le mot de Jean-Jacques Pauvert qui, comparant le succès littéraire à une course de chevaux, dira si bien d'Erckmann-Chatrian:

Ils ne sont pas en tête, ils sont à côté, à part. Ils ne courent pas sur la même piste.

En somme, l'étalon traditionnel avec lequel se mesure le succès ou la valeur littéraires, ne s'appliquait pas dans leur cas. C'est ce genre, qui les place à part, qu'il convient maintenant de voir en détail.

*
* *

Tout d'abord, le Réalisme et, après lui, le Naturalisme malgré leur profession de foi populaire, représentent des

¹⁴Op. cit., pp. 137-138.

esthétiques littéraires et artistiques destinées à un public cultivé. Si par esthétique nous entendons à la suite du dictionnaire Robert: "... une conception particulière du beau," alors l'esthétique en vigueur au cours de la deuxième moitié du XIXème siècle est celle d'une classe, la bourgeoisie, et même de la partie éduquée et cultivée de cette classe. Ensuite, pour l'écrivain réaliste et naturaliste, le peuple est un sujet de curiosité pour lequel il éprouve de la sympathie ou de la répugnance, ou encore une fascination souvent malsaine. Mais il ne saurait être un public, ni surtout donner lieu à la création d'une esthétique nouvelle. Tandis que pour Erckmann-Chatrrian, le peuple est non seulement un sujet de prédilection, mais encore un idéal, un type d'humanité à réaliser, un public pour lequel ils vont s'employer à élaborer une esthétique qui traduise l'art populaire.

Cette attitude est-elle moins valable que celle d'un Corneille, par exemple? Erckmann-Chatrrian, dans la deuxième moitié du XIXème siècle, font-ils autre chose pour le peuple que ce que Corneille a fait pour l'aristocratie de la première moitié du XVIIème siècle? Corneille présente à la noblesse de son temps une image qui flatte l'idée que cette partie de la société française de l'époque se fait d'elle-même. Sans vouloir insister sur la vraisemblance de cette image, reconnaissons que nous l'acceptons sans trop de difficulté. De la même façon, Erckmann-Chatrrian présenteront au petit peuple de leur temps une image dans laquelle celui-ci croit également

se reconnaître. Tout comme la noblesse sous Louis XIII et Louis XIV, le peuple, de la Restauration à la IIIème République, avait ses illusions; et celles-ci n'étaient pas que politiques.

En créant cette image du peuple pour le peuple, Erckmann-Chatrian sont amenés à dépasser le Réalisme dont l'influence sur le peuple est pratiquement nulle. Leurs histoires, leurs scènes, leurs personnages sont empruntés à la réalité, mais idéalisés pour se conformer, comme nous le disions plus haut, à un type d'humanité à réaliser. Peut-on alors les qualifier d'idéalistes? D'aucuns le pensent, surtout René Jasinski qui traite de nos auteurs au chapitre de son Histoire de la littérature française intitulé: Courant idéaliste.¹⁵ Disons qu'au départ leur attitude semble être que "Pour créer il faut avant tout aimer."¹⁶ Et si l'on ne saurait aimer que le bien et le beau, alors nos auteurs sont idéalistes.

A Hinzelin, Emile Erckmann confiera:

- Idéalisme! Réalisme! Ce ne sont pas deux choses qui s'opposent. Ce sont deux choses qui se complètent. D'abord, il faut entreprendre toutes les recherches possibles, observer le pays, étudier les hommes, réunir un ensemble de faits. Il faut ensuite écarter les faits qui ne sont pas typiques et idéaliser ce qu'on retient. L'observation sèche n'a pas de saveur. Autrement, il suffirait de coudre bout à bout des inventaires, des contrats notariés, des actes de l'état civil. Pour qu'un tel arbre se développe, il faut la contribution de la terre et des dons du ciel.¹⁷

On comprendra que ce processus d'idéalisation ne s'applique

¹⁵Pp. 414-415.

¹⁶Hinzelin, p. 48.

¹⁷Op. cit., pp. 48-49.

pas seulement à ce qui est bon et beau. Erckmann-Chatrion "idéalisent," c'est-à-dire font ressortir aussi bien un trait noble qu'un trait mesquin chez un personnage, un détail pittoresque qu'un détail vulgaire dans une scène ou un objet, pourvu que ce trait et ce détail soient typiques.

Telle est l'attitude de base qui distingue Erckmann-Chatrion des Réalistes, et qui conditionne tout leur art populaire: de la technique du récit à la langue et au style, en passant par la psychologie de leurs personnages.

*
* *

Pour raconter leurs histoires, nos auteurs auront tout d'abord recours à la forme artistique populaire par excellence, le récit ou le conte. Leurs romans ne seront d'ailleurs, comme on le verra, que des récits plus longs et plus développés. Erckmann n'a jamais voulu être autre chose qu'un conteur; témoin cette épitaphe qu'il s'était composée à lui-même: "Ci-gît le vieux conteur."¹⁸

Le conte est une vieille tradition qui s'est propagée à la faveur des veillées au cours des longues soirées d'hiver des endroits reculés. On a déjà insisté sur cet aspect de

¹⁸Ibid., p. 16.

l'héritage populaire des deux auteurs.¹⁹ Le récit, même dans sa forme moderne, telle que la pratique André Gide, par exemple, suppose toujours la présence d'un narrateur: témoin, héros ou confident de l'histoire. C'est à travers lui que les auteurs opèrent ce tri entre les observations banales qui ne méritent pas d'être retenues, et les autres, plus typiques, qu'il convient d'isoler et d'idéaliser. Cette présence d'un narrateur est encore un élément essentiel dans la mesure où elle représente le trait d'union entre la tradition du récit oral des veillées et le récit écrit des Contes et romans. Erckmann-Chatrian l'emploient instinctivement en écrivant leur premier conte, Le Bourgmestre en bouteille. S'il l'abandonnent par moments, c'est pour s'essayer à d'autres formes narratives qui ont cours au XIXème siècle, celle de l'auteur détaché, omniscient et omniprésent, par exemple, mais qui se révéleront beaucoup moins satisfaisantes. De sorte que le jour où ils prendront conscience de leur vocation d'écrivains du peuple, ils y reviendront pour ne plus l'abandonner. A partir de 1861, ce personnage conteur sera au premier plan, L'Ami Fritz seul étant raconté à la troisième personne.

La méthode est extrêmement efficace: pour le peuple, le narrateur: témoin, héros, confident, est celui que l'on croit. C'est celui aussi qui peut se permettre à tout moment d'interrompre le récit pour prévenir les objections, dissiper les doutes en disant:

¹⁹ Chapitre II, 1ère partie.

Ce que je dis, bien des gens auront de la peine à le croire, et c'est pourtant la simple vérité.
(Contes et romans, IX, 234)

ou encore:

Ces choses se passaient le 25 ou le 26 février 1848, je ne sais plus au juste; mais je les ai vues.
(Contes et romans, IX, 265)

Une autre caractéristique du récit populaire sera sa simplicité, sa clarté. L'action gravitant autour d'un seul personnage ou d'une seule action à la fois, se déroulera dans l'ordre chronologique sans excursions donnant lieu à de nombreuses descriptions, de paysages et d'intérieurs, ou encore à des méditations d'ordre philosophique. Ce qui ne veut pas dire que les descriptions et méditations soient absentes des textes de nos auteurs; les premières feront même l'admiration d'un Zola. Mais elles sont simplement là pour situer une scène ou un personnage, ou encore, dans le cas des méditations, pour permettre au narrateur de nous livrer des conclusions riches en expérience et sagesse humaines. Zola, on vient de le dire, reconnaît une grande vertu à cette technique:

La méthode d'Erckmann-Chatrian est simple: il prend un enfant et lui fait conter une bataille qui a eu lieu devant lui; il écrit les mémoires d'un soldat et il décrit seulement les scènes auxquelles le soldat a assisté. Il arrive ainsi à une puissance de description extrême; il ne s'égare pas dans l'aspect de l'ensemble, il concentre toutes ses forces d'observation sur un point, et il réussit à nous donner un tableau exact, grand comme la main, qui, par une force merveilleuse, nous fait deviner tout ce qui devait l'entourer. Il n'est pas jusqu'à la naïveté du récit qui ne soit un attrait de plus;

la vérité brutale des détails, l'impitoyable réalité prend
je ne sais quel air de franchise qui en grandit encore l'horreur.²⁰

Pour assembler un récit qui a été vécu par divers personnages en des lieux et à des moments différents, les auteurs feront ainsi parler chacun à tour de rôle, soit en employant le discours direct,²¹ soit, lorsque le narrateur rapporte un événement qu'on vient de lui relater, au discours indirect introduit par une formule comme: " - Il me raconta ensuite ..." Encore que cette formule narrative ne soit pas nouvelle, elle est cependant typique du peuple.

Pour illustrer cette "puissance de description extrême" et les autres qualités relevées par Zola, retenons cette scène du Conscrit de 1813 dans laquelle Joseph Bertha est allongé, grièvement blessé, contre le mur d'une vieille maison d'un village que les Prussiens viennent de reprendre aux Français. Trop affairés, ils n'ont guère le temps de faire le compte des morts et blessés, fussent-ils les leurs, car déjà les Français, conduits par l'Empereur en personne, s'apprêtent à contre-attaquer. Lorsque l'action se déclenche, Joseph Bertha se trouve près d'un soldat français qui se meurt. Il regarde les canonniers prussiens charger leurs pièces, pointer et faire feu, alors que du fond de la vallée arrivent, en s'amplifiant, les cris de Vive l'Empereur! dans l'intervalle des détonations. Puis il voit les Prussiens et Russes repasser le village en courant. Les servants d'une des pièces sont fauchés par un boulet.

²⁰ Mes Haines, op. 194-195.

²¹ L'échange de lettres, toujours citées en entier, joue un rôle primordial dans ce procédé.

Alors je sentis une main me prendre par le bras; je me retournai et je vis le vieux sergent, à demi-mort, qui me regardait en riant d'un air farouche. Le toit de notre baraque s'affaissait, le mur penchait, mais nous n'y prenions pas garde: nous ne voyions que la défaite des ennemis, et nous n'entendions, au milieu de ce fracas épouvantable, que les cris toujours plus proches de nos soldats.

Tout à coup le sergent tout pâle dit:

- Le voilà!

Et penché en avant, sur les genoux, une main à terre et l'autre levée, il cria d'une voix éclatante:

- Vive l'Empereur!

Puis il tomba à terre et ne remua plus.

Et moi, me penchant aussi pour voir, je vis Napoléon qui montait dans la fusillade, son chapeau enfoncé dans sa grosse tête, sa capote grise ouverte, un large ruban rouge en travers de son gilet blanc, calme, froid, comme éclairé par le reflet des baïonnettes. Tout pliait devant lui; les canonniers prussiens abandonnaient leurs pièces et sautaient le mur du jardin, malgré les cris de leurs officiers qui voulaient les retenir.

Ces choses, je les ai vues; ...

(Contes et romans, IV, 127)

Cette qualité des romans d'Erckmann-Chatrion n'échappe à aucun lecteur averti du XIXème siècle. Au témoignage de Zola, on ajoutera simplement celui de George Eliot qui, au livre II de son roman Daniel Deronda, nous montre Mrs Meyrick lisant Le Conscrit à ses filles. Ces quelques lignes témoignent en même temps, de la réputation internationale de ce roman au XIXème siècle:

The book Mrs Meyrick had before her was Erckmann-Chatrion's Histoire d'un conscrit. She had just finished reading it aloud, and Mab, who had let her work fall on the ground while she stretched her head forward and fixed her eyes on the reader, exclaimed,

"I think that is the finest story in the world."

"Of course, Mab!" said Amy; "it is the last you have heard."

Everything that pleases you is the best in its turn."

"It is hardly to be called a story," said Kate. "It is a bit of history brought near us with a strong telescope. We

can see the soldiers' faces: no, it is more than that - we can hear everything - we can almost hear their hearts beat."²²

Un autre aspect du récit populaire tel que le pratiquent nos auteurs, est qu'il est fortement articulé; cela pour répondre aux intentions didactiques des deux conteurs. Chaque fois qu'il s'agira de mettre un incident en valeur et d'attirer l'attention du lecteur sur son importance pour une meilleure compréhension de la suite des événements, le narrateur aura recours à de brèves interruptions du genre: "Vous pensez bien que ..." ou encore "Vous n'avez pas oublié ..." et autres expressions semblables. Ces multiples interventions sont également destinées à ranimer l'attention du lecteur que quelque péripétie de l'histoire a peut-être plongé dans la rêverie. C'est un peu comme si nos auteurs oublièrent qu'ils écrivent plutôt qu'ils ne racontent une histoire. Par le même procédé, ils nous fournissent encore les explications et renseignements indispensables à une bonne compréhension du récit en cours. Cela est surtout vrai lorsqu'ils parlent de périodes révolues comme celles de la Révolution et de l'Empire que leurs lecteurs les plus jeunes n'ont pas pu connaître; témoin ce deuxième paragraphe du premier chapitre de l'Histoire d'un paysan dans lequel Erckmann-Chatrian font un tableau de la vie sociale sous l'Ancien Régime:

Vous saurez donc qu'avant la Révolution, l'office et seigneurie de Phalsbourg avait cinq villages en dépendant:

²²Montreal: Dawson, 1876, p. 69.

Vilschberg, Mittelbronn, Lutzelbourg, Hultenhausen et Hâzelbourg, que les gens de la ville, ceux de Vilschberg et Hâzelbourg étaient de condition franche; mais que ceux des autres villages, tant hommes que femmes étaient serfs, et ne pouvaient sortir de la seigneurie, ou autrement s'absenter, sans la permission du prévôt.
(Contes et romans, I, 5)

Plus tard, dans leurs ouvrages plus nettement "engagés," les deux auteurs, à la manière d'un conteur, s'interrompent pour louer, maudire ou se lamenter, en rappelant, surtout aux jeunes lecteurs, combien les temps ont changé, soit pour le mieux, soit pour le pire, et combien il leur est difficile d'imaginer le passé pour ne pas l'avoir vécu personnellement.

Cette communication d'une expérience diffère nettement de l'enseignement d'une morale. Chez Erckmann-Chatrian, on trouve souvent les deux, et ils ne sont pas toujours facile à distinguer.

Pour ce qui est de la forme qu'ils donnent à leurs histoires, il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'Erckmann préférerait de loin le conte au roman. Nous y avons déjà fait allusion. Le conte, genre naturel, est d'origine populaire, alors que le roman, genre artificiel par excellence, est une création éminemment littéraire. Etant donné le rôle central dévolu au narrateur, il est possible qu'Erckmann trouvât plus naturel de lui faire un récit de la longueur d'un conte que de lui faire raconter une histoire de l'étendue d'un roman. Quoi qu'il en soit, c'est à Hinzelin, qui lui vantait les mérites de Myrtille, qu'Erckmann devait confier un jour:

- Oui, moi aussi, j'aime le conte, plus peut-être que le roman. D'ailleurs, c'est peut-être au fond très supérieur. C'est un résumé de drame, une synthèse de sentiments, un comprimé de psychologie. Transformer un conte en roman, rien de plus aisé! Un roman, est un conte sur lequel on a répandu un encrier. Introduisez quelques personnages et quelques péripéties secondaires, voilà le tour joué et le volume empli! Mais Chatrian me répétait sans cesse: "Il faut que tu fasses un roman, un roman comme tous les romans." Il ne parlait sans doute que de la dimension.²³

En interprétant ainsi la pensée de son ancien collaborateur, Erckmann se trompait fort probablement. Chatrian semble avoir été plus clairvoyant en la matière que ne l'admet généralement Erckmann, et comprenait sans doute mieux que celui-ci ce qui distingue un conte d'un roman.

Il est paradoxal que cet art du conteur que les deux hommes ont porté à un certain degré de perfection, apparaisse davantage dans leurs romans que dans les contes proprement dits. A quelques exceptions près nous sommes d'accord là-dessus avec Schoumacker qui dit que

Ce ne sont d'ailleurs pas leurs contes, "ces rêves écrits," qui témoignent le mieux de cet art. Ils sont trop denses, trop pleins d'intentions et, sous une forme raccourcie, visent trop à la démonstration. Ce sont leurs romans, surtout ceux de la belle période. Ecoutez les lire par quelqu'un qui les connaisse bien, dans l'atmosphère de la chambre du Dr Jacob, de Madame Thérèse, un soir d'hiver, avec un éclairage discret, et vous vous²⁴ sentirez reportés à l'époque des Veillées de chaumières.

Ce que Schoumacker a oublié de dire, c'est que ces romans tellement bien réussis, sont des romans tels que les conçoit Erckmann, c'est-à-dire, des contes prolongés qui répondent davantage aux exigences de l'art populaire que le roman au

²³Op. cit., p. 85.

²⁴Op. cit., p. 388.

sens où l'on entend généralement le mot et le genre au XIXème siècle.

Le roman, au sens de récit prolongé, a sur le conte l'avantage de pouvoir se lire - on est tenté de dire: se raconter - en plusieurs scéances. Il s'agit, en effet, de meubler les longues soirées d'hiver. En même temps, chaque épisode ou chapitre constitue un tout bien charpenté qui satisfait la curiosité du lecteur en résolvant le problème du moment, tout en le laissant sur sa faim, et en éveillant en lui le désir de connaître la suite de l'histoire. Il n'est donc pas surprenant de découvrir que de nombreux chapitres des romans d'Erckmann-Chatrian se terminent sur le genre de phrase suivant:

Après ces paroles, nous allâmes aussi nous coucher. Il était onze heures, et le tumulte continuait dehors.
(Contes et romans, VIII, 261)

ou encore:

Nous restâmes à causer jusque vers dix heures. Le sergent, qui devait être de garde à la porte d'Allemagne, était sorti, nous allâmes enfin nous coucher. (Contes et romans, VIII, 321)

Cependant, le domaine qui accuse le plus nettement la différence entre le roman tel que le pratiquent Erckmann-Chatrian, et le roman tout court, est celui de la psychologie. Comme la fonction du narrateur, nous pensons que celle-ci est soumise au besoin qu'éprouvent les auteurs d'idéaliser leurs personnages, de même qu'aux exigences de leur public populaire.

Celui-ci, par exemple, admet difficilement qu'un personnage puisse beaucoup changer. Une telle évolution relève du roman, surtout du roman d'analyse. Le lecteur populaire aime savoir au plus vite à quel genre d'homme il a affaire: à un honnête homme ou à un gueux, à un être loyal ou à un traître. Et l'idéalisation que les auteurs font subir aussi bien aux traits physiques qu'aux traits moraux de leurs personnages, répond à cette nécessité. Henri Hatzfeld reconnaît volontiers cet aspect des Contes et romans, mais sans expliquer le sens de ce refus des auteurs de pousser plus avant l'étude de caractère:

Qu'on reprenne avec soin la psychologie de Fritz, du Conscrit, du Joueur de clarinette (entre 1860 et 1864): on la trouvera beaucoup moins rudimentaire qu'on veut bien le dire. Rapide certes mais convaincante - ce qui est l'essentiel - et toujours traversée par une ironie, une malice que Wurmser a très justement soulignée. En ce domaine Erckmann-Chatrian donnent l'impression qu'ils restent en deça de ce qu'ils pourraient faire, qu'ils sont sur un filon qu'ils n'exploitent guère.²⁵

Cette tendance à l'idéalisation, à la simplification, en vue de satisfaire les besoins d'un public populaire, explique en grande partie pourquoi l'intrigue dans les Contes et romans repose beaucoup moins sur l'évolution psychologique du personnage principal, du héros, que sur des circonstances extérieures. Citons à ce propos la réaction d'un Zola qui, à première vue, semble avoir découvert le point faible de l'art d'Erckmann-Chatrian:

Erckmann-Chatrion n'a pas écrit de romans, si on entend par ce mot une étude franche et hardie du coeur humain. La créature chez lui est une poupée faisant aller les bras et les jambes avec une merveilleuse perfection. Cette poupée sait pleurer ou sourire au moment voulu; elle parle sa langue avec justesse, elle vit même d'une vie douce et lente. ... Là est, selon moi, la grande lacune dans le monde d'Erckmann-Chatrion. Il n'y a pas de création d'âmes différentes, et, par conséquent, lutte entre les passions humaines. L'écrivain a pétri de ses mains un personnage suivant ses instincts, et ce personnage, à l'aide de quelques légères modifications, lui a servi à peupler tous ses livres. D'ailleurs, l'être lui importe peu; le drame n'est pas dans la créature, mais plutôt dans les événements. ... Les figures qu'il crée sont surtout remarquables par leur vérité physique; elles agissent toutes sous l'empire d'un sentiment simple et nettement accusé; en un mot, elles sont surtout là pour supporter ou déterminer une action.²⁶

Avant d'entrer dans ces considérations, Zola avait en quelque sorte résumé tout ce qu'il allait dire en deux phrases:

Le monde d'Erckmann-Chatrion est un monde simple et naïf, réel jusqu'à la minutie, faux jusqu'à l'optimisme. Ce qui le caractérise, c'est tout à la fois une grande vérité dans les détails purement physiques et matériels, et un mensonge éternel dans les peintures de l'âme, systématiquement adoucies.²⁷

Seulement, Zola juge ces peintures de l'âme d'après les traditions et les exigences du roman psychologique. Il semble, en effet, que malgré ses sympathies pour les masses laborieuses et une certaine schématisation qu'il faisait subir à ses propres personnages,²⁸ Zola ait encore été loin de comprendre l'idée que ces mêmes masses avaient d'elles-mêmes et,

²⁶ Mes Haines, pp. 181-182.

²⁷ Ibid., p. 181.

²⁸ "Les personnages de Zola ont une simplicité primitive qui transforme un type en archétype," dit A.C. Proulx dans Aspects épiques des Rougon-Macquart (La Haye - Paris: Mouton, 1966) p. 96.

par conséquent, n'ait pas réussi à les atteindre.

En tout cas, en donnant à leurs héros une plus grande complexité psychologique, Erckmann-Chatrian n'auraient réussi qu'à semer la confusion dans l'esprit de leurs lecteurs. Ce que Zola a saisi, par contre, c'est que ces "poupées" incarnent un idéal et symbolisent, par conséquent, des idées que les auteurs voudraient communiquer et faire partager à leurs lecteurs:

La vérité des détails physiques et matériels ne suffiraient pas pour rendre grandes les oeuvres d'Erckmann-Chatrian; il y a un autre mérite en elles. Ces pantins dont je viens de parler seraient de pauvres bonshommes, s'ils ne savaient que reproduire mathématiquement nos gestes et les inflexions de notre voix. Mais, à défaut de coeur, l'auteur leur a donné une pensée morale. Ils marchent poussés par un souffle puissant de justice et de liberté.²⁹

Si nous avons surtout cité Zola, c'est que, des critiques de la méthode psychologique d'Erckmann-Chatrian, il nous semble avoir été le plus perspicace, oubliant cependant, ou feignant d'oublier, quel était le but véritable de nos auteurs en écrivant leurs Contes et romans.

*
* *

Puisque ce sont les descriptions: tableaux, scènes d'extérieur ou d'intérieur de nos auteurs qui recueillent le plus de suffrages, on s'étendra quelque peu sur cet aspect de

²⁹ Mes Haines, p. 184.

leur art. Leur méthode ici concordera une fois de plus avec cette réconciliation entre le réalisme et l'idéalisme qui est à la base de leur esthétique.

Leur réalisme se fonde tout naturellement sur la documentation. Hinzelin rapporte qu'Erckmann résumait ainsi ses procédés de travail:

- Dès que mon sujet était choisi, j'écrivais à mon libraire de la rue Jacob, à Paris, de m'envoyer à Phalsbourg tous les ouvrages composés sur ce sujet. Il m'en adressait d'habitude une caisse toute pleine. Je prenais ces ouvrages un à un. D'instinct je les démêlais. Sur le plancher, je plaçais à droite ceux qui pouvaient me servir; à gauche, les autres. Je renvoyais à Paris ceux de gauche. Je lisais ceux de droite le plus vite possible. Puis, je ne mettais en route. Jamais je n'ai pu décrire ce que je n'ai pas vu. On me dit que Victor Hugo a composé Les Orientales dans son petit jardin de la rue de Vaugirard. C'est possible. Victor Hugo avait de prodigieux dons naturels. D'ailleurs, s'il n'avait pas visité l'Orient, du moins connaissait-il l'Espagne, laquelle est du plus proche Orient. Quant à moi, je me sentais forcé de parcourir en tout sens le pays où devaient vivre mes personnages. J'y vivais moi-même avec eux. Parfois, j'avais la bonne fortune de trouver, comme guide, quelque manuscrit de l'époque, cahier de notes, journal intime, carnets de route. Alors, tout allait à souhait.³⁰

Il ne faudrait pas croire que cet effort de documentation: lectures, visite des lieux où se situera l'action (les voyages d'Erckmann-Chatrien dans ce but sont des plus fréquents), souvenirs personnels ou de personnes qu'ils ont connues, représentent l'essentiel du travail. L'expression citée plus haut: "Alors tout allait à souhait" est quelque peu trompeuse. Ce qu'il fallait à Erckmann - nous employons ce seul nom ici puisque c'est lui qui d'ordinaire écrivait la première version -

³⁰Op. cit., p. 61.

c'est une période d'incubation plus ou moins longue. La documentation sert de point de départ. Suit une période de maturation qui permet aux grandes lignes de se dégager. Intervient alors l'imagination qui va idéaliser les faits saillants retenus. En procédant de la sorte, Erckmann va instinctivement aux sources de l'art populaire. C'est la meilleure façon aussi d'aller à l'essentiel, car, on l'a dit, nos auteurs ne tiennent pas aux longues descriptions qui lasseraient vite leurs lecteurs. Pour dépeindre un site, faire une scène, ils procèdent par touches successives qui, par leur variété et précision, évoqueront un site facilement reconnaissable. Nous ne saurions nous prononcer sur la valeur de la méthode en tant qu'elle s'applique aux romans dont le cadre et l'action se situent hors du pays phalsbourgeois; mais force nous est de reconnaître son efficacité dans les récits dont le site nous est personnellement connu; par exemple, dans cette description tirée des premières pages du Banni:

Après avoir marché deux heures sous bois, vous apercevez le fond de la vallée en prairie où serpente la Zinzel sous les roseaux, et deux maisonnettes perdues dans cette solitude.

L'une, petite auberge entourée de vergers, près d'un sentier sablonneux, non loin d'un vieux pont qui franchit la rivière; l'autre, solide maison de garde forestier, adossée à la montagne en face, la toiture en mansardes, le pignon tapissé de vigne, les fenêtres scintillant dans la verdure.

Rien ne saurait vous donner l'idée de la fraîcheur d'une pareille retraite, ni surtout de son silence pendant les chaudes journées de l'été.

A peine le bourdonnement de l'eau, le frémissement du feuillage, de loin en loin le cri perçant d'une nichée d'éperviers dont la fiente blanchit les hautes roches d'Eschenbourg, troublent-ils ce repos immense. (Contes et romans, XIII, 184)

Il est clair que, dans un tel tableau, Erckmann-Chatrion ne décrivent pas tout ce qu'ils voient; ils notent ce qui frappe, ce qui rappelle une scène, un panorama. Dans l'extrait cité, on remarquera le nombre restreint d'adjectifs simples, mais d'une valeur descriptive certaine, et qui, comme autant de touches délicates sur une toile, aident à composer un tableau du plus grand pittoresque. La même remarque vaut pour les verbes qui rendent suffisamment le bruit et le mouvement pour rendre vivant ce qui, autrement, serait resté figé et statique, et préparer l'apparition des personnages.

Charles Beuchat ne manque pas de souligner ces qualités des auteurs:

S'il décrit un paysage, une maison, ou même un personnage, il ne s'attarde pas à des peintures sans fin. Quelques traits³¹ lui suffisent, et le lecteur voit aussi bien que le narrateur.

Au cours de cette étude, nous avons souvent employé les mots: tableaux, peintures, scènes, pour montrer comment les auteurs expriment leur talent et pour caractériser leur art. Il est pratiquement impossible de se passer de telles expressions, tant les parties descriptives des Contes et romans évoquent l'art pictural.

Rappelons l'influence de la peinture flamande et hollandaise sur certains ouvrages précis d'Erckmann-Chatrion: La Taverne du jambon de Mayence, Le Combat d'ours, Le Combat de coqs,

³¹ Histoire du naturalisme français, Tome second (Paris: Corrès, 1949), p. 249.

et d'autres encore, bien qu'elle s'y limite à des scènes d'intérieur, de banquets, de festins, ou à des scènes d'extérieur qui se placent dans une cour d'auberge. Le réalisme des Flamands et Hollandais est naturellement adapté à des situations rhénanes et alsaciennes. Mais les affinités entre Erckmann-Chatrian et les peintres flamands et hollandais ne se bornent pas au seul réalisme populaire. Nos auteurs sont également attirés par Rembrandt, à qui ils consacrent un de leurs tout premiers contes. Dans l'art de ce maître, ils admirent peut-être le côté spiritualiste, mais certainement la recherche des effets d'ombre et de lumière. Les Contes et romans renferment de nombreux tableaux qui relèvent de la technique du clair-obscur. Quelquefois, cette technique sert à renforcer le fantastique comme, par exemple, dans Le Blanc et Noir où le narrateur rapporte l'incident suivant:

En ce moment, une main me toucha le bras; je tressaillis, c'était Blitz; un rayon de lune, ricochant sur les vitres, l'éclaboussait de lumière; sa figure pâle, sa main étendue ressortaient des ténèbres. (Contes et romans, VII, 123)

Mais elle peut servir tout autant à décrire des paysages paisibles. Erckmann-Chatrian ont d'ailleurs une prédilection pour les paysages d'hiver tout en noir et blanc.

Nous avons de même fait allusion au prestige d'un Greuze qui s'entendait si bien à rendre l'atmosphère intime et tout empreinte d'émotion et de sentimentalité de certaines scènes familiales comme celle de L'Accordée de village. Il ne fait

aucun doute que la scène de demande en mariage dans L'Ami Fritz est directement inspirée du célèbre tableau:

On venait de dîner; les grandes écuelles de faïence rouge, les fourchettes d'étain, et les cruches de grès étaient encore sur la table.

Christel, assis au bout, son chapeau sur la nuque, regardait ébahi; la mère Orchel, avec sa grosse face rouge, se tenait debout sous la porte de la cuisine, la bouche béante; et la petite Sûzel, assise dans le vieux fauteuil de cuir, entre le grand fourneau de fonte et la vieille horloge, qui battait sa cadence éternelle, Sûzel, en manches de chemise, et petit corset de toile bleue, était là, sa douce figure cachée dans son tablier sur les genoux. On ne voyait que son joli cou bruni par le soleil, et ses bras repliés.

(Contes et romans, V, 219)

Quelques notations brèves mais précises concernant le cadre physique, des attitudes rendues avec simplicité mais vérité, constituent l'essentiel de ce tableau qu'Erckmann semble, en quelque sorte, décrire de mémoire.

Mentionnons également ici Callot, artiste lorrain par excellence, dont les gravures sur les gueux, les bohémiens et les horreurs de la guerre ont inspiré nos auteurs. Ceux-ci en parlent trop souvent pour qu'on ne reconnaisse pas que ces gravures ont pu leur servir de modèle. Comme le dit si bien Hinzelin:

Par amour du libre horizon, Erckmann-Chatrion, poète du foyer, est en même temps le poète des vagabonds. Il suit d'un regard attendri les nomades de la terre ... tous ceux qui, pour berceau, pour héritage et même pour tombeau, ont le grand chemin ... là-bas, la voiture des bohémiens, qui transporte l'homme à la silhouette chère à Callot, la femme aux lourds cheveux couleur d'encre, aux yeux striés d'or..., tous ces êtres qui sont de l'humanité instable et inagrégable, aventuriers en haillons dont le seul luxe est une cage à oiseaux, car il faut toujours un captif.³²

³²Op. cit., p. 50.

Mais l'influence de Callot ne se manifeste pas seulement dans le choix des thèmes et sujets, elle est aussi et surtout présente dans l'exécution. Erckmann-Chatrian, en effet, aiment peut-être encore plus l'art du graveur que celui du peintre. Et certaines scènes de leurs romans sont comme des gravures reliées entre elles par le fil ténu du récit. Mais cet art, on le devine, est plutôt visible dans leur langue et leur style.

N'oublions pas non plus Claude Lorrain qu'Erckmann-Chatrian essaient quelquefois d'imiter et dont ils font l'apologie dans le passage suivant:

Après quatre heures de marche, nous découvrîmes enfin Sarrebourg: une longue file de maisons à la toiture rouge, entourés de vieux remparts croulants, au bas d'une côte; le clocher rustique au fond, et plus loin, la Sarre qui se déroule à perte de vue sur la droite, entre les vieux saules et les meules de foin entassés sur ses rives.

Ah! que l'on reconnaît bien à ces rivières les paysages de notre compatriote Claude Lorrain!... Comme il a dû contempler et rêver sur leurs bords, pour les peindre avec tant de grandeur mélancolique et de vérité!... Comme ces flots tumultueux galopent sur les cailloux, en reflétant la lumière brisée, et puis se ralentissent sur les fonds de vase, en miroitant avec calme au soleil!... (Contes et romans, XIII, 137)

S'il n'y a rien de particulièrement populaire chez ce grand paysagiste dont nos auteurs se plaisent ainsi à souligner l'art de rendre la beauté un peu triste de la campagne lorraine, les autres artistes: Callot, Greuze, les Flamands et Hollandais, nous aident à mieux comprendre les diverses nuances que l'art de nos auteurs savait prendre suivant le ton et le caractère du sujet.

*
* *
.

Cependant, cette technique du récit, ces descriptions qui caractérisent leurs Contes et romans, pour populaires qu'elles soient dans leur imitation d'une certaine tradition orale et manière artistique, seraient peu de choses sans l'apport d'une langue et d'un style par lesquels les auteurs veulent rendre ces récits et cet art abordables au petit peuple.

C'est dans l'Histoire d'un sous-maître,³³ on se le rappelle, que les auteurs parlent des deux langues qui existeraient en France, l'une réservée au grand monde, l'autre destinée au peuple. Et les deux conteurs de déplorer l'absence de toute oeuvre marquante dans cette dernière. Ecrire dans la langue du peuple est donc la tâche à laquelle ils vont s'atteler.

Dans son introduction à Maître Gaspard Fix, André Wurmser rejette le dilemme dans lequel les auteurs semblent vouloir enfermer l'artiste: "... renoncer au public populaire ou trahir son art ..."³⁴ Pour le critique marxiste, il y a tout simplement les livres écrits dans une langue que leurs auteurs veulent difficile en vue de s'adresser à une prétendue élite, et ceux, écrits dans une langue simple, claire, durable, classique, afin d'atteindre le plus grand nombre possible de lecteurs. C'est

³³Contes et romans, X, 255-256.

³⁴Op. cit., p. 42.

ainsi que Wurmser se refuse à abandonner les chefs-d'oeuvre du passé au grand monde. Nous avons déjà brièvement abordé cette question en parlant de l'idéal de culture populaire de nos auteurs. Rappelons que la solution de Wurmser est d'organiser, si nécessaire, la compréhension.

Erckmann-Chatrian, plus modestes ou, simplement, plus réalistes, compte tenu surtout des conditions de leur époque, préfèrent inventer une littérature qui intéresse directement le peuple, et qui sera écrite dans une langue qui lui est accessible en cultivant l'art de la simplicité.

Cette langue se caractérise en premier lieu par un vocabulaire volontairement restreint. Hinzelin a recueilli là-dessus, de la bouche d'Erckmann, des propos de la première importance:

- En vérité, que signifient le nombre de couleurs qu'emploie un peintre, le nombre de touches sur lesquelles un musicien pose ses doigts, le nombre de cartouches qu'un chasseur met à sa ceinture? Ce qui compte seulement, ³⁵est le tableau fini, la mélodie exécutée, le gibier abattu.

De telles considérations peuvent s'expliquer, tout d'abord, par un certain souci d'efficacité. Si Erckmann tient à limiter son vocabulaire, c'est qu'il est convaincu que la presse quotidienne, pâture habituelle d'une majorité de lecteurs des classes populaires, emploie trop de mots dont la plupart de ces lecteurs ne perçoivent le sens que par à peu près. Trop de mots ne sont entendus qu'en gros, même par les plus lettrés.

³⁵Op. cit., pp. 53-54.

Quant au vocabulaire technique, l'auteur fait valoir à son interlocuteur les arguments suivants:

Demandez au maître menuisier qui vient de mettre en place une fenêtre dans la maison qui s'élève en face de la mienne, si beaucoup de ses clients entendent parfaitement les mots nécessaires pour désigner chacun des éléments dont cette fenêtre se compose: le chapeau, l'embrasure, la feuillure, le jambage, le jet, la jouée ...

Remarquez d'ailleurs que, sur ces six mots techniques, quatre sont des mots très ordinaires, très banaux, mais pris dans un sens spécial. Un dictionnaire français, quelque peu complet, enregistre et définit environ quarante mille mots divers. Les huit dixièmes de ces mots ne s'emploient presque pas, voire pas du tout. Des milliers et des milliers d'entre eux nous sont légués par la chasse, la guerre ou la médecine du temps jadis. Choses mortes. Vous voulez dire: une fenêtre.³⁶ Dites une fenêtre. Et tâchez que votre fenêtre s'ouvre au soleil.

S'il est vrai que deux-cents mots suffisent à Erckmann-Chatrian pour tout exprimer,³⁷ on comprend effectivement le succès de leur oeuvre tant auprès du public populaire en France qu'auprès du public étranger pendant au moins trois-quarts de siècle. Mais nous nous permettons de douter de ce chiffre qui nous paraît rester bien en-deça de la vérité. Quatre à cinq-cents mots serait plus près de la réalité. Le vocabulaire d'Erckmann-Chatrian se rapprocherait ainsi de celui du français élémentaire³⁸ dont on retranchera tous les mots techniques qui n'étaient pas encore en usage du temps des auteurs. Le vocabulaire des Contes et romans est volontairement limité et précis, même lorsqu'il s'agit de faire parler des gens instruits

³⁶ Ibid., pp. 54-55.

³⁷ Ibid., p. 55 et p. 273.

³⁸ Voir G. Gougenheim, R. Michéa, P. Rivenc et A. Sauvageot
L'Elaboration du français élémentaire (Paris: Didier, 1956)

tels qu'un juge, un instituteur, etc., surtout que ceux-ci s'adressent presque toujours, comme les auteurs, à un auditoire populaire parmi lequel ils vivent, et sans pédantisme. On y trouvera de temps à autre des expressions du terroir, provenant du patois vosgien ou lorrain, ou encore du dialecte alsacien, et plus rarement des germanismes. Mais, en général, il s'agit de mots et d'expressions qui n'ont tout simplement pas d'équivalent dans le français des autres provinces ou départements, tel le mot schlitta qui désigne un traîneau spécial employé dans le forêt vosgienne pour le transport du bois de chauffage ou de mine. Nous ne pensons pas qu'il faille voir dans ce choix une recherche quelconque d'exotisme ou de couleur locale, d'autant plus que leur emploi est des plus modérés. Erckmann-Chatrian tenaient tout simplement à employer le mot juste et qui décrit.

Cela vaut aussi bien pour les locutions et les images qui rendent toujours fidèlement compte de la profession, du rang social de celui qui les emploie, et décrivent situations et actions d'une façon simple et directe.

Hinzelin et Schoumacker soulignent tous les deux et à juste titre tout ce côté de l'art de nos auteurs qui procède de leur style.³⁹ Ceux-ci prennent leurs expressions, locutions et images dans le parler commun. Et le paradoxe, c'est qu'elles paraissent neuves et originales à force de simplicité. Mais ce qu'il faut surtout remarquer, c'est la justesse des locutions

³⁹Hinzelin, p. 55.
Schoumacker, p. 392.

dont aucune ne semble recherchée mais qui toutes se rapportent au sujet.

Pour montrer, par exemple, le sentiment de déshonneur éprouvé par le capitaine Florentin dont la formation de gardes-nationaux vient de rentrer de Sarrebourg sans les couleurs que le porte-drapeau a oubliées dans un cabaret, les auteurs emploieront des locutions comme: "s'en aller à la débâcle," "assister à la débâcle," "suivre la déroute."⁴⁰ Ces expressions font sans doute partie du vocabulaire militaire et guerrier, mais tout le monde les connaît; d'autre part elles traduisent admirablement la situation.

Cette simplicité du style se remarque à la rareté de la métaphore. Wurmser souligne à ce sujet l'absence presque totale du mot "comme."⁴¹ Mentionnons en revanche l'emploi fréquent de l'épithète juste. Voici, à titre d'exemple, comment les auteurs nous montrent Michel Bastien, cultivateur prospère au Valtin, songeant à la triste existence qui était celle de ses parents avant la Révolution:

... quand je suis là, pensif, et que je me représente la misérable baraque où vivaient mes pauvres père et mère, mes frères soeurs, en 1780: les quatre murs nus et décrépis, les lucarnes bouchées avec de la paille, le chaume affaîssé par la pluie, la neige fondue et le vent; cette espèce de tanière noire, vermoulue, où nous étouffions dans la fumée, où le froid et la faim nous faisaient grelotter, quand je songe à ces braves gens: à ce bon père, à cette mère courageuse, ... (C'est nous qui soulignons). (Contes et romans, I, 15)

⁴⁰ Les Vieux de la vieille, Contes et romans, XIII, 142.

⁴¹ "Introduction" à Maître Gaspard Fix, p. 43.

Ce style, si simple en apparence, n'est pas facile à pratiquer. Le grand art d'Erckmann-Chatrian consiste précisément à faire oublier l'effort qu'il leur en a coûté pour réussir des descriptions aussi simples et naturelles. Et si certains manuscrits de nos auteurs ne présentent aucune rature, donnant ainsi une impression d'aisance et de facilité, c'est qu'on ne connaît pas généralement la méthode de composition d'Erckmann, assez singulière, à en croire Hinzelin, qui rappelle d'autre part que l'auteur s'intéressait intensément à l'image graphique de sa pensée:

D'habitude, il achetait une rame de ce grand papier un peu épais et rude où résonne la plume. Entreprenait-il un livre? Il en traçait la première phrase sur une de ces grandes feuilles, à main posée. Si, dans une phrase, un mot lui paraissait impropre, au lieu de faire une rature, il changeait de feuille. Comptez! Voici les six feuilles qui portent toutes, avec des versions à peine différentes, la première phrase de l'Histoire d'un homme du peuple.⁴²

Reproduisons cette phrase qui dans l'édition Pauvert est encore davantage clarifiée, et divisée en trois phrases plus courtes, les points-virgules se trouvant remplacés par des points. Il s'agit presque certainement, dans ce cas, de la version définitive:

Lorsque mon père Nicolas Clavel, bûcheron à Saint-Jean-des-Choux, sur la côte de Saverne, mourut, au mois de juin 1837, j'avais neuf ans; notre voisine, la veuve Rochard, ne prit chez elle quinze jours ou trois semaines, et personne ne savait ce que j'allais devenir; la mère Rochard ne pouvait pas me garder; elle disait que nos meubles, notre lit et le reste ne paieraient pas les cierges de l'enterrement et que mon père aurait bien dû m'emmener avec lui. (Contes et romans, VI, 1)

⁴²Op. cit., pp. 59-60.

Savoir cultiver la simplicité en restreignant son vocabulaire n'est pas donné à tout le monde. Pour ceux qui ne peuvent imaginer les efforts qu'il en a coûtés à l'auteur, un tel style risque quelquefois de passer pour de l'indigence. Erckmann pourtant disait à ce propos que

... le style le plus accompli est celui qui s'ajuste si bien à la pensée qu'on ne l'aperçoit pas.⁴³

On ne saurait mieux dire. Et pour arriver à ce résultat, Erckmann-Chatrion n'ont pas été loin de connaître les "affaires du style" d'un Flaubert. Prenons encore la petite phrase finale de Madame Thérèse qui semble si bien venue et si spontanée:

Si le Seigneur Dieu le permet, un jour nous reprendrons cette histoire qui finit, comme toutes les autres, par des cheveux blancs et les derniers adieux de ceux qu'on aime.
(Contes et romans, VI, 200)

Ces lignes auraient été réécrites jusqu'à dix-sept fois, et leurs versions successives couvriraient huit grandes pages.⁴⁴

On ne saurait donc assez souligner ce mélange de simplicité et de grand art qui, en maint endroit des Contes et romans, fait d'Erckmann-Chatrion des stylistes incomparables. Cette maîtrise est la plus apparente dans les scènes d'intimité populaire qu'en artistes consommés ils brosent avec le plus de sûreté et d'assurance.

On ne saurait assez admirer non plus la variété des ressources dont disposent les auteurs en dépit d'une forme aussi

⁴³Ibid., p. 57.

⁴⁴Ibid., p. 58.

simple et dépouillée. Mentionnons ces vues prises en "plongée" et "contreplongée," pour employer le vocabulaire de l'art photographique. Nous ne pouvons expliquer autrement cette technique que par les nombreuses excursions de l'auteur à travers la montagne dès sa plus tendre enfance, ou la vue plongeante qu'il avait de la fenêtre de son "nid à rats" sur la cour intérieure de la bâtisse qui appartenait à son père, ou de sa mansarde d'étudiant à Paris. Ces coups d'oeils plongeants, panoramiques ou encore dirigés vers les hauteurs, peuvent paraître exagérés. Ainsi, de la crête des Vosges, le regard du père Jérôme s'étend jusqu'au Rhin et, du côté opposé, jusqu'en Champagne; alors que dans L'Oeil invisible, celui du peintre Christian plonge dans une cour intérieure profonde, sombre et encaissée où une vieille sorcière trame de sinistres complots. Cependant, cet aspect de l'art d'Erckmann-Chatrian, surtout cette technique de la description, réussit ainsi à produire certains effets psychologiques sur le lecteur le plus humble: l'exaltation de l'âme devant ce qui est vaste et élevé, la fascination et l'inquiétude devant ce qui est profond et mystérieux.

*
* *

Ayant ainsi analysé les composantes principales de l'art

d'Erckmann-Chatrian et montré qu'il s'intègre à la tradition populaire, il est légitime de se demander ce que vaut cet art en tant qu'art populaire, ensuite en tant qu'art tout court.

En parlant de ce que Corneille visait à faire pour la noblesse: lui donner une image fière et noble, donc flatteuse d'elle-même, nous avons avancé l'idée qu'Erckmann-Chatrian avait fait la même chose pour le peuple.

Cette idée nous semble être au coeur même de l'art populaire d'Erckmann-Chatrian et lui donner sa justification. Il ne suffit pas, en effet, de montrer que par leurs sujets, thèmes, technique narrative, langue et style, les Contes et romans sont compris du peuple, il faut encore que ces récits répondent à un besoin plus profond chez le lecteur. Il faut que celui-ci, au contact de cette lecture, monte dans sa propre estime. Comment l'oeuvre de ceux que nous appelons les Réalistes aurait-elle pu accomplir pareille fonction? Tout d'abord, elle ne rend même pas toujours fidèlement compte de la réalité extérieure du monde populaire. Ensuite, le peuple ne se reconnaît pas dans ces descriptions qui ramènent inlassablement l'attention sur ce qu'il y a de plus bas en lui. Ce ne sont pas tant les scènes de sa misère physique, matérielle, de sa vie quotidienne, qui lui répugnent, car elles ne sont souvent et malheureusement que trop vraies. Ce sont les scènes qui insistent avec complaisance sur ses vices: sa prétendue ladrerie, son âpreté au gain, qui le révoltent, car il a meilleure opinion de lui-même. Encore, le peuple est convaincu que la méchanceté et la férocité

qu'on lui attribue, ne sont chez lui qu'une forme de défense et de protestation légitime contre les exploiters de toute sorte. Le peuple a sa fierté et son amour-propre. Quoi qu'il en soit, reconnaissons du moins que les tableaux que les Réalistes et Naturalistes font de la vie populaire accusent trop souvent un déséquilibre en faveur de ce qui est bas, vil sordide. C'est André Wurmser qui résume le mieux la question en ces mots qui expliquent en même temps pourquoi nos auteurs racontent leurs histoires à la première personne:

C'est par optimisme autant que par réalisme qu'Erckmann écrit la plupart de ses contes, de ses nouvelles et tous ses "Romans nationaux" à la première personne. Il sait bien que le lecteur s'identifie toujours, étant son semblable, au narrateur qui dit "je". Nul ne pouvant vivre sans sa propre estime, "je" est toujours un brave homme. Nous voyons ici à quel point la forme même du roman répond à la pensée du romancier: par la plume d'Erckmann, les braves gens parlent aux braves gens. L'emploi presque constant de la première personne répond à la fraternisation que recherchait Erckmann entre ce public populaire pour qui il écrivait avec tant de simplicité et tant de soin, et ses personnages hommes du peuple, eux aussi, modestes, mais expérimentés.⁴⁵

Voilà en quoi l'art populaire d'Erckmann-Chatrian est valable et efficace en tant qu'art populaire. C'est l'expression de ce que le peuple porte de meilleur en lui. Sans doute, cet optimisme foncier, cette tendance à idéaliser personnages et situations, poussent-ils nos conteurs à nous présenter les masses laborieuses comme meilleures qu'elles ne sont en réalité. Mais cette attitude, est-elle moralement ou artistiquement moins justifiée et honnête que celle des Naturalistes qui dépeignent

⁴⁵"Introduction" à Maître Gaspard Fix, p. 52.

ces mêmes masses comme généralement plus mauvaises qu'elles ne sont? Enfin, à étudier les conditions économiques et sociales qui étaient celles de deux régions géographiques comme l'Alsace et la Beauce au XIXème siècle, et leur représentation dans deux oeuvres aussi différentes que Le Joueur de clarinette et La Terre, il nous semble qu'Erckmann-Chatrion péchaient beaucoup moins par optimisme que Zola par pessimisme. Et la remarque s'applique à d'autres oeuvres encore des trois auteurs. Loin de nous l'idée de vouloir opposer l'oeuvre d'Erckmann-Chatrion à celle de Zola ou de conclure à une supériorité quelconque de la première sur la deuxième. Nous prétendons tout simplement qu'à la lumière des exigences et aspirations d'un public populaire, les Contes et romans sont plus efficaces et satisfaisants que tant d'autres tentatives littéraires du XIXème siècle.

*
* *

Mais est-il possible, à la suite de ces considérations et des conclusions auxquelles nous sommes arrivé, de juger une oeuvre comme celle des deux conteurs à la lumière des critères traditionnels de la grande littérature?

D'emblée, une remarque s'impose. Par tempérament aussi bien que par conviction, Erckmann-Chatrion se refusent à adhérer à des doctrines littéraires et artistiques qui auraient

pu leur assurer une place dans un des courants majeurs de la littérature du XIX^{ème} siècle. Ils étaient tout autant opposés au Réalisme après que celui-ci eut poussé ses théories à l'extrême, qu'à l'esthétisme pur ou l'Art pour l'art, incarné davantage par la poésie du Parnasse que par le roman. Ils renoncent donc

... à trotter menu dans le petit chemin vicinal du réalisme. Que les autres se crottent tant que bon leur semblera, cela ne nous regarde pas le moins du monde. Nous sommes idéalistes et nous leur prouveront qu'ils ne sont que des imbéciles. L'art crée. Il s'agit par conséquent de créer.⁴⁶

Ensuite, ils n'ont que sarcasmes pour

les sculpteurs d'allumettes, les ciseleurs de pois chiches, enlumineurs d'ailes de mouches et autres farceurs de même famille, adonnés au culte du genre petit.⁴⁷

Pour avoir refusé d'adhérer à l'esthétique ou aux esthétiques du moment, Erckmann-Chatrion se condamnaient-ils à n'avoir pas d'esthétique du tout? Nous avons déjà laissé entendre qu'ils avaient leur propre esthétique ou, pour reprendre la définition que le dictionnaire Robert donne de ce mot, leur "conception particulière du beau." Dans leur cas, l'emploi de ce mot est d'autant plus justifié qu'il désigne encore et tout d'abord la "science du sentiment et spécialement la science du beau dans la nature et dans l'art." (Robert) Or, pour

Erckmann-Chatrion, l'art est avant tout affaire de sentiment
⁴⁶Lettre de Chatrion à Erckmann, sans lieu ni date, citée par Schoumacker, p. 110.

⁴⁷Lettre de Chatrion à ses frères du 7 avril 1860, citée par Schoumacker, p. 111.

comme le montrent si bien leurs répugnances à l'égard du Réalisme à qui ils reprochent de manquer de générosité et d'enthousiasme.

Inversons encore le jugement de Romy de Gourmont pour nous convaincre que l'oeuvre de nos auteurs correspond effectivement à une esthétique. Ce critique si fin dira de l'écrivain que

... sa seule excuse est d'être original; il doit dire des choses non encore dites et les dire en une forme non encore formulée. Il doit créer sa propre esthétique et nous devons admettre autant d'esthétiques qu'il y a d'esprits originaux et les juger d'après ce qu'elles sont et non d'après ce qu'elles ne sont pas.

Seulement, la critique traditionnelle est loin d'épouser ce point de vue. Pour elle, Erckmann-Chatrian sont par trop difficiles à classer, à placer dans une histoire de la littérature qui, habituellement, aime ranger les auteurs par écoles, par genres, par catégories, afin de pouvoir les comparer et juger leur mérite à la lumière de normes solidement établies.

Lamartine fut sans doute le premier à reconnaître l'originalité de nos auteurs. Et il ne trouva pas de termes assez éloquents et élogieux pour rendre compte de cette découverte:

Un phénomène, c'est-à-dire un nouveau genre de beauté en littérature, inventé comme par accident, sorti du néant, ne répondant à rien de ce qui a été conçu jusqu'ici, n'ayant été ni prédit, ni annoncé, ni vanté d'avance, mais né de soi-même, comme un instinct irréfléchi, et s'emparant de l'attention comme par une force de la nature, vient de se produire inopinément

⁴⁸ Livre des masques, (Paris: Mercure de France, 1896),
p. 13.

parmi nous. Nouveauté et vérité sont les noms de ce chef-d'oeuvre, ce sont deux beaux noms. Le genre littéraire vieillissait, il va rajeunir!

Il est indiscutable que les Contes et romans représentent une manifestation originale dans la deuxième moitié du XIXème siècle. A quelle autre oeuvre, en effet, saurait-on la comparer, à quelle tradition la rattacher?

Ensuite, parmi les prédécesseurs célèbres ou obscurs d'Erckmann-Chatrian, qui avait raconté sous une forme romancée et avec la même ferveur un siècle entier de l'histoire du peuple?

Qui, enfin, au XIXème siècle a su créer un outil aussi simple et original que la forme dans laquelle Erckmann-Chatrian relatent cette même épopée?

Mais l'originalité ne saurait à elle seule constituer toute l'esthétique d'un auteur. Le genre de beauté chez nos auteurs qui satisfait aussi bien le peuple que des lecteurs plus difficiles réside avant tout dans l'art du récit:

Raconter l'histoire, raconter une histoire, faire un récit, narrer est un art très particulier. Il y faut une merveilleuse naïveté, celle de l'enfance et celle du peuple, qui sont les deux publics auxquels est destiné tout récit. Erckmann-Chatrian est un auteur qui possédait cette naïveté, c'est-à-dire cette forme de génie.

Mais comme il n'est pas donné à tout le monde de savoir s'identifier au peuple au point d'en comprendre et même d'en partager la naïveté, et, par conséquent, de savourer un récit

⁴⁹Op. cit. dans Témoignages et documents, p. 271.

⁵⁰Jean Cassou "Le Génie du conte," Saisons d'Alsace, p. 167.

simple, tout lecteur peut, à l'occasion, redevenir enfant et regarder le monde à travers les yeux de l'enfance. C'est à cet effort de l'imagination que les Contes et romans nous convient.

Une fois entrés dans cette oeuvre, ce qui nous captive et nous charme, c'est la grande vérité des descriptions dont les détails "idéalisés" finissent par se graver d'une manière indélébile dans notre mémoire. Erckmann-Chatrion, à leurs meilleurs moments, sont comme Balzac d'authentiques "visionnaires du réel." Mais cette vérité ne tient pas qu'au sujet, elle tient encore à la faculté qu'ont les auteurs de pouvoir ressusciter la poésie des choses:

Nous respirons le fumet du gibier, le parfum de la soupe, l'odeur du pain chaud, de tous ces aliments simples qui n'auront plus jamais le goût qu'ils avaient, ⁵¹et dont peut-être personne après nous n'aura plus la nostalgie.

De même, elle embrasse les émotions et sentiments que les auteurs font éprouver à leurs personnages. Il faut reconnaître qu'à ce point de vue ils trouvent toujours le ton juste, surtout lorsqu'il s'agit de présenter certaines émotions élémentaires chez l'homme: la tristesse si ce n'est le désespoir du mobilisé au moment de quitter son foyer, sa famille, pour aller à la guerre; la rage aveugle et incontrôlée qui s'empare du guerrier au milieu du combat; l'amertume de la défaite; la haine sourde et rentrée du paysan pour l'occupant qui vient réquisitionner son bétail; le mal du pays encore, de celui qui a été expulsé.

⁵¹Jean-Jacques Pauvert "Pourquoi je réédite...", n. 142.

Ainsi donc, les Contes et romans s'adressent aussi bien à notre sens de la réalité, de la beauté, qu'à nos sentiments. Les traditions pédagogiques, littéraires et artistiques, auxquelles l'homme éduqué du XXème siècle doit sa formation, ont quelque peu contribué à refouler en lui des sentiments et des émotions qui ne lui semblent pas suffisamment dignes et nobles et dont il fait facilement l'apanage du peuple. Pourtant, ce sont ces sentiments et ces émotions que la lecture d'Erckmann-Chatrian arrive à réveiller de nouveau en nous. Jean-Jacques Pauvert, André Wurmser, Pierre Mac Orlan, Marcel Schneider, Jean Cassou, Alfred Kern et d'autres encore, n'éprouvent aucun scrupule, aucune fausse honte, à avouer qu'ils sont extrêmement sensibles à cet aspect des Contes et romans. La lecture d'Erckmann-Chatrian arrive donc à réveiller en nous une sentimentalité de bon aloi sans laquelle l'homme n'est qu'intelligence froide et raison.

Pour ceux qui acceptent assez volontiers ce que cette esthétique a de valable, mais qui voudraient limiter le rôle de nos conteurs à celui d'écrivains régionalistes, ajoutons encore ceci. Malgré leur insistance sur ce qu'on pourrait appeler les choses alsaciennes et lorraines, nos auteurs arrivent à donner à leur région une valeur exemplaire. En effet, en dépit des différences qui peuvent exister d'une province à l'autre, il y a tout de même, en ce qui concerne l'ensemble du territoire français, certains facteurs d'unité et d'uniformité qui transcendent

de loin les particularismes locaux. Nous n'en voudrions pour exemple que le régime de la petite propriété en vigueur depuis la Révolution et qui fait qu'un viticulteur du Midi pourra très bien comprendre un viticulteur alsacien et, par conséquent, partager en imagination ses problèmes et préoccupations. C'est bien là un des mérites de l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian, d'avoir réduit ses personnages à leur vraie dimension, qui est, tout d'abord, sociale.

Bien sûr, les facteurs géographiques et historiques ont leur importance. Cependant, comme le montre si bien André Wurmser, Erckmann-Chatrian ne sont pas de simples "écrivains régionalistes," parce qu'ils se refusent à vouloir expliquer l'homme par sa simple appartenance à une région donnée.⁵² L'homme s'explique encore et surtout par la place qu'il occupe dans la société et que cette société occupe dans le pays. Il se comprend par ses origines sociales, par l'éducation qu'il a reçue ou pu se donner, enfin, par la profession qu'il exerce. Et c'est en décrivant cet homme, qu'Erckmann-Chatrian, au moyen de leur technique narrative et langue adaptée aux connaissances du peuple, dépassent le rôle d'écrivains régionalistes, dans lequel la tradition voudrait les cantonner, pour devenir d'authentiques écrivains du peuple et même des écrivains au sens le plus français du terme, c'est-à-dire, des artistes.

Et si l'on est amené à les examiner à la lumière des critères qui s'élaborent actuellement à la faveur d'études des

⁵²"Introduction" à Maître Gaspard Fix, p. 23.

problèmes relatifs à la littérature comparée et à la littérature de masse, Erckmann-Chatrian en viennent à occuper une place encore plus importante dans l'histoire de notre littérature.

Depuis quelques années déjà, aux Etats-Unis, en France, et dans d'autres pays, on se pose des questions sur la nature du phénomène littéraire. Ce qui est en cause, c'est cette tradition qui consiste à toujours vouloir nous présenter la littérature comme une anthologie d'oeuvres "majeures" ou "mineures," "immortelles" ou "transitoires," dans laquelle il peut y avoir des reclassements, mais jamais de changements fondamentaux.

Se fondant sur deux idées de base, Robert Escarpit montre la faiblesse de cette conception traditionnelle de la grande littérature.⁵³

La première, est qu'un phénomène littéraire n'a pas nécessairement le même contenu et la même forme dans des contextes nationaux ou historiques différents.

La seconde, est que l'idée même de "grande littérature" n'est pas aussi claire qu'on veut bien le penser. L'oeuvre importante n'est pas forcément celle que sanctionnent certains critères esthétiques, d'ailleurs éminemment variables, mais bien "celle qui a le plus de rayonnement, qui est la plus riche en échanges humains de tous ordres."⁵⁴

Sans vouloir entrer dans le détail de cette discussion, que Robert Escarpit ne fait qu'amorcer, on peut aisément imaginer

⁵³"De la littérature comparée aux problèmes de la littérature de masse," Etudes françaises, vol. 2, no 3 (Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, octobre 1966).

⁵⁴Ibid., p. 350.

les possibilités auxquelles se prête l'étude des Contes et romans à partir du moment où l'on accepte une telle perspective. Et l'idée est en train de faire du chemin.

De plus, nous savons qu'il est de nos jours beaucoup question d'une sociologie de la littérature.⁵⁵ Et nous sommes convaincus que si une des idées principales qui conditionnent la nouvelle attitude qui en découle, à savoir que l'acte littéraire est un acte de communication d'un type particulier, devait être mieux comprise, alors le cas Erckmann-Chatrion se présenterait, comme au siècle passé, sous un jour entièrement neuf. Erckmann-Chatrion ont su établir, il y a cent ans maintenant, cette communication avec les masses avec un succès dont l'ampleur les a sans doute desservis auprès de la critique traditionnelle et conservatrice. Cependant, quelles que soient les techniques de communication⁵⁶ qu'Erckmann-Chatrion aient pressenties ou même employées, nous préférons voir en eux deux hommes que leur intérêt, sans doute, mais surtout leurs idéal et convictions ont poussés à se faire de vrais écrivains du peuple.

⁵⁵Voir Robert Escarpit, Sociologie de la littérature, Coll. "Que sais-je" no 777 (Paris: P.U.F., 1964).
Lucien Goldmann, Pour une sociologie du roman, Coll. "Idées" no 93 (Paris: Gallimard, 1966).
Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature?

⁵⁶Sur cette question, voir "Culture supérieure et culture de masse," Communications no 5 (Paris: Le Seuil, 1965).

CONCLUSION

Au départ de cette étude nous avons expliqué que la réédition des Contes et romans (1962-63) intervenait à un moment où la conjoncture s'avérait particulièrement favorable à une telle entreprise: regain d'intérêt pour les choses de la province avec ses manifestations littéraires et artistiques; curiosité nouvelle pour notre passé tant physique que moral si bien illustré dans ces oeuvres, véritables documents dans leur genre; interrogation sur les sources de la démocratie pour laquelle Erckmann-Chatrrian se sont tellement dépensés au XIXème siècle.

En énonçant ces trois raisons pour lesquelles les romans d'Erckmann-Chatrrian méritaient de nouveau notre attention, nous n'anticipions pas pour autant sur cette conclusion, car l'intérêt principal des Contes et romans nous semblait être ailleurs.

Cette réédition qui a pu surprendre ceux pour qui Erckmann-Chatrrian ne représentent plus qu'un souvenir nébuleux, nous a incité à nous pencher sur la question de la popularité de leur oeuvre au cours de la deuxième moitié du XIXème siècle. Cette popularité ne le cède alors qu'à celle d'un Zola. Elle est particulièrement vive sous le Second Empire où être républicain voulait dire quelque chose, et après la défaite de

1870 qui entraîna la perte de l'Alsace-Lorraine. Ce dernier événement expliquera surtout sa vogue à l'étranger.

Devant cette réputation internationale, nous nous sommes étonné de ce que la critique, les manuels d'histoire littéraire et le public lettré en aient été amenés à négliger les Contes et romans au profit d'oeuvres souvent moins intéressantes. Et nous avons laissé supposer que cette désaffection tenait tout d'abord au fait que les deux auteurs s'adressaient avant tout au peuple; ensuite, au fait qu'ils étaient déjà des écrivains "engagés" avant la lettre. Ces considérations nous amenaient ainsi à poser comme thèse cette double fonction d'écrivains du peuple et d'écrivains engagés, ce qui dans le cas d'Erckmann-Chatrion revenait d'ailleurs au même.

Cette double fonction soulevait, tout naturellement, la question de leur origine et formation populaires, de même que celle de leur formation intellectuelle et morale.

Concernant la première, nous avons tour à tour étudié leur ascendance familiale et sociale qui fait d'eux des représentants de la petite bourgeoisie, selon eux, partie intégrante du peuple; l'influence populaire de la maison familiale ainsi que de Phalsbourg et Soldatenthal; celle de quelques types humains qui, chacun à sa façon, représentent le petit peuple, par exemple: le père Erckmann, le capitaine Fleurentin, le rabbin Heymann, le grand-père Weiss; enfin, celle des contes et légendes de leur petit pays natal qui se montrera surtout

dans la forme de leur art.

Concernant la deuxième, nous avons passé en revue les différents facteurs qui contribuèrent à cette formation: l'ascendant du père Erckmann: républicain, jacobin et voltairien; l'importance du cabinet littéraire où Emile Erckmann puisa l'essentiel de ses connaissances; le prestige des "vieux de la vieille"; l'empreinte laissée sur lui par son passage au collège communal où il rencontrera Perrot qui le présentera à Chatrian et guidera leurs premiers pas dans la carrière littéraire; l'événement que constitua pour eux la Révolution de février 1848 qui leur fit reconnaître leur vocation républicaine; enfin, leur expérience de collaborateurs au Républicain alsacien.

Cette double formation populaire et intellectuelle se traduira chez les deux hommes, désormais associés, par la propagation, tout d'abord au moyen du théâtre, puis du conte et roman, d'un idéal populaire qui prend trois aspects différents: un aspect éducatif et culturel, un autre humain, un dernier républicain. Sans jamais perdre de son attrait, ce triple idéal passera cependant par une période d'incertitude due essentiellement aux désillusions provoquées par la guerre de 1870 et la perte des deux provinces de l'Est.

Dans la première partie de ce triptyque Erckmann-Chatrian insistent avant tout sur la nécessité de faire bénéficier le peuple d'un enseignement de base que dispenserait l'école primaire et qui satisferait aux besoins d'une formation à la fois pratique, civique et morale. Après s'être livrés à une

enquête serrée sur la situation matérielle et morale du système d'enseignement en vigueur à leur époque, et sur la condition des enseignants, les deux auteurs se feront les champions de l'école primaire obligatoire, gratuite et laïque déjà prévue sous la Révolution. Cet enseignement trouve son prolongement logique dans le concept d'une culture populaire qui devrait permettre à toute personne issue du peuple de poursuivre son éducation, le plus souvent par ses propres moyens. Le grand obstacle à cette éducation autodidacte est l'absence de livres écrits pour le peuple. D'où une série de suggestions particulièrement originales mais pratiques qui aboutiront à l'élaboration du concept d'une authentique culture populaire autrement intéressante que celle préconisée par d'autres auteurs de l'époque.

Dans la deuxième partie de leur triptyque, l'idéal humain, les auteurs développent l'idéal d'un genre de vie essentiellement provincial dont le petit "pays" serait comme la condition, et ayant pour cadre la petite ville dont le prototype est Phalsbourg. Cet idéal est nécessairement plus affectif qu'intellectuel, car il s'inspire d'une expérience vécue et non imaginée. Il repose d'autre part sur une multitudes d'éléments qui représentent autant de valeurs à préserver sinon à acquérir: la petite propriété foncière et immobilière, garantie d'indépendance économique, sociale et morale; l'importance d'un bon métier; le concept de l'honnête homme que distinguent la bonté, la tolérance, la probité intellectuelle et morale, et

le bon sens; la simplicité des mœurs et du genre de vie;
le culte du travail bien fait, source de fierté; la beauté de
la religion bien comprise.

Dans la dernière partie de ce triptyque, Erckmann-Chatrian traitent un sujet qui leur tient plus spécialement à coeur: La République, régime auquel aboutit toute société éduquée, et qui sert de cadre à l'idéal humain. Ce troisième idéal repose sur la devise primitive de liberté, égalité, fraternité. La liberté est sauvegardée par une armée du peuple prête à défendre le territoire national qui est désormais sa propriété, et par le jeu d'élections libres. L'égalité est la possibilité pour chacun de bénéficier du fruit de son travail, d'acquérir de la propriété et d'accéder aux emplois les plus élevés suivant sa capacité et ses mérites. Quant à la fraternité, c'est l'union de petit peuple et de la petite bourgeoisie qui, à l'origine, firent la Révolution. L'un ne saurait se passer de l'autre, car si la petite et moyenne bourgeoisie représentent la tête du corps social, l'autre en symbolise les membres. Ce qu'il s'agit d'éviter, c'est que les deux ne se combattent, car l'aristocratie traditionnelle, la haute bourgeoisie ou aristocratie nouvelle, et le césarisme en profiteraient inévitablement. Mais Erckmann-Chatrian font déboucher cet idéal sur quelque chose de plus grand: la République à l'échelle du continent européen qu'ils appellent de tous leurs vœux.

Cet idéal populaire, les auteurs l'illustreront dans leurs Contes et romans au moyen de trois veines successives:

fantastique , populaire, historique et patriotique.

En s'exprimant tout d'abord dans la veine fantastique, ils sacrifient à une mode littéraire, comptant ainsi arriver au plus vite à la renommée. Quoique l'oeuvre écrite dans cette veine ne reflète pas encore vraiment leur idéal populaire, elle n'en est pas moins déjà populaire en ce qu'elle traite de superstitions et croyances profondément enracinées dans le peuple; ensuite, elle s'exerce dans un cadre précis, celui des petites agglomérations du pays natal des auteurs que ceux-ci affublent de noms germaniques pour faire croire qu'ils écrivent dans la tradition d'Hoffmann. Pourtant, ils se distinguent du maître allemand par leur insistance sur les détails de la vie quotidienne et populaire dans laquelle le fantastique entre comme par effraction pour n'en devenir que plus saisissant. Pour la même raison ils se distingueront de Poe dont le fantastique est surtout psychologique.

La description de scènes et tableaux de la vie populaire est désormais leur spécialité. Ceux-ci sont empreints de pittoresque et baignent dans une atmosphère de joie de vivre reflétant ainsi assez fidèlement leur idéal humain. Tous seront des copies assez fidèles de la vie dans les petites agglomérations de la région phalsbourgeoise, et feront revivre sous nos yeux le petit peuple de la même région. Cette oeuvre dans le veine strictement populaire des auteurs peut frapper par son caractère souvent idyllique, elle n'en est pas moins valable

par la vérité des détails physiques et du ton général dans laquelle elle est écrite.

La troisième veine se manifestera dans le même cadre intime et populaire. Seulement, elle nous montrera le peuple participant à l'Histoire, soit à titre collectif, soit à titre individuel à travers des représentants privilégiés. Erckmann-Chatrian créent ainsi de grandes fresques qui nous dépeignent le peuple faisant la Révolution de 1789, de même que celle de 1848, participant malgré lui à l'aventure napoléonienne, souffrant successivement des fautes de l'oncle et du neveu, et connaissant la plus amère des défaites, celle de 1870, et ses conséquences.

L'art de raconter ainsi la vie du peuple, en temps de paix comme en temps de guerre, Erckmann-Chatrian le découvrirent peu à peu, après avoir successivement participé aux mouvements romantique et réaliste sans pourtant s'être jamais entièrement intégrés à ceux-ci. Leur formule définitive sera la fusion harmonieuse entre le réalisme, que leur imposent leur expérience et leur exigence de vérité, et l'idéalisme, que leur dictent leur attitude foncièrement optimiste et leur croyance dans les vertus du peuple. Pour rendre l'art résultant de cette fusion accessible aux masses, ils auront recours à la forme du récit populaire, au conte, qu'ils appellent quelquefois roman. Celle-là fera appel à toutes les ressources traditionnelles du récit oral. Cependant, loin de représenter une solution de facilité, cette forme reposera sur une langue simple mais extrêmement

juste et appropriée aux circonstances et à la psychologie des personnages. Malgré une grande impression d'aisance, elle est extrêmement travaillée et investie des qualités de la peinture flamande et hollandaise ou encore de celles d'un Greuze. Elle aura même des qualités artistiques requises par l'esthétique la plus exigeante; mais elle devrait surtout satisfaire le genre de critique qui, depuis quelques années, s'efforce de juger la valeur d'une oeuvre à sa résonance humaine.

La conclusion générale qui s'impose malgré tout, est que cet art, illustré par les Contes et romans, ne saurait vraiment se comparer à l'art littéraire traditionnel avec lequel il n'entend d'ailleurs nullement rivaliser. C'est un art qui peut être très bien compris et goûté par le peuple sans pour autant flatter les faiblesses les plus évidentes de celui-ci; c'est une esthétique qui vise à satisfaire un certain sens et besoin du beau qui existe dans ce même peuple.

Si les critères de l'art et de l'esthétique traditionnels, qui restent l'apanage d'une minorité, d'une élite, ne s'appliquent pas à l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian, en quoi résident alors l'intérêt et la valeur des Contes et romans pour un lecteur du XXème siècle?

Tout d'abord, comme le laissait entendre notre introduction, ceux-ci représentent indiscutablement un ensemble de documents historiques et sociologiques des plus passionnants sur une région particulièrement importante de la France. Cette région se trouve également placée au coeur de cette Europe qui

est encore en pleine gestation. C'est en elle que l'esprit européen, particulièrement cher à Erckmann-Chatrian, souffle avec le plus de vigueur.

Ensuite, cette oeuvre constitue un dossier des plus précieux sur la célèbre question scolaire qui, du XIXème au XXème siècle, ne cessa d'animer et d'envenimer la vie politique, sociale et religieuse, non seulement d'une région, mais de la France tout entière. Par là elle atteint aux dimensions d'une oeuvre vraiment nationale. En même temps, loin de représenter un simple tableau de la situation scolaire, elle suggère des solutions pratiques dont certaines ont été adoptées par Jules Ferry et au moment de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et dont d'autres conservent toute leur importance dans l'état actuel des choses.

Enfin, et c'est en cela que nous semble résider l'essentiel, cette oeuvre représente une des tentatives les plus originales et valables, étant donné son succès auprès du peuple, qui aient été faites au XIXème siècle pour trouver une solution au problème toujours actuel de la culture populaire. En effet, le principal mérite d'Erckmann-Chatrian est d'avoir pressenti le dilemme dans lequel notre civilisation risque de se laisser enfermer: préserver contre vents et marées la notion traditionnelle de culture qui est celle d'une minorité, ou risquer de se laisser déborder par cette nouvelle "culture" en voie d'élaboration, et qui est un phénomène de masse. En se mettant au service du peuple, en se voulant des écrivains du peuple, Erckmann-Chatrian ont au moins essayé une conciliation entre la "grande littérature" et la littérature de masse dont la nécessité s'impose désormais avec la dernière urgence.

BIBLIOGRAPHIE

I Sources primaires

- A Erckmann, Emile - Chatrian, Alexandre. Contes et romans nationaux et populaires, 14 vols. Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1962-1963. (Les chiffres romains renvoient aux différents volumes de cette édition). Titres compris dans cette réédition:

Ami (L') Fritz (V)
Amoureux (Les) de Catherine (V)
Années (Les) de collège de maître Nablott (IX)
Annette et Jean-Claude (XII)
Araignée (L') crabe (XIII)
Banni (Le) (XIII)
Blanc (Le) et le Noir (VII)
Blocus (Le) (VII)
Bohémiens (Les) (VII)
Bohémiens (Les) sous la Révolution (VI)
Bon (Le) vieux temps (X)
Bouc (Le) d'Israël (III)
Bourgmestre (Le) en bouteille (VII)
Brigadier (Le) Frédéric (XII)
Cabaliste (Le) Hans Weinland (VII)
Campagne (Une) en Kabylie (X)
Capitaine (Le) Rochart (VI)
Chanson (La) de la tonne (VII)
Chef (Un) de chantier à l'isthme de Suez (IX)
Citoyen (Le) Schneider (VI)
Combat (Le) de coqs (XIII)
Combat (Le) d'ours (III)
Comète (La) (VII)

Confidences d'un joueur de clarinette (III)
Conscrit (Le) de 1813 (IV)
Cocuillage (Le) de l'oncle Bernard (VII)
Crispinus ou l'histoire interrompue (XIII)
Deux (Les) frères (XI)
Dis-Moi! quel est ton pays! (XIII)
Education (L') d'un féodal (IX)
Entre deux vins (V)
Esquisse (L') mystérieuse (XIII)
Exilé (L') (XII)
Fiancés (Les) de Grindewald (XIII)
Grand-père (Le) Lebiare (XII)
Gretchen (XII)
Guerre (La) (VI)
Hans Storkus (XIII)
Héritage (L') de l'oncle Christian (III)
Histoire d'un homme du peuple (IX)
Histoire d'un paysan (1789-1815)
 1ère partie, 1789, Les Etats généraux (I)
 2ème partie, 1792, La Patrie en danger (I)
 3ème partie, 1793, L'An I de la République (II)
 4ème partie, 1794-1795 Le Citoyen Bonaparte (II)
Histoire d'un sous-maître (X)
Histoire du plébiscite racontée par un des 7.000.000 oui (XI)
Hugues-le-Loup (III)
Illustre (L') docteur Mathéus (III)
Invasion (L') (VIII)
Inventeur (L') (VII)
Juif (Le) polonais (V)
Lettre d'un électeur à son député (X)
Lois (XIII)
Lunette (La) de Hans Schnaps (XIII)
Madame Thérèse (VI)
Maison (La) forestière (V)
Maître Daniel Rock (VII)

Maître Gaspard Fix (X)
Messire Tempus (VII)
Mon Illustre ami Selsam (VII)
Montre (La) du doyen (XIII)
Myrtille (III)
Nuit (Une) dans les bois (III)
Oeil (L') invisible (VII)
Orateurs (Les) de mon village (XI)
Papiers (Les) de Madame Jeannette (XII)
Passage (Le) des Russes (VIII)
Pâté (Le) de lapin (XII)
Pêche (La) miraculeuse (VII)
Pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu (VI)
Récit (Le) du père Jérôme (XII)
Reine (La) des abeilles (III)
Rêve (Le) d'Aloïus (III)
Rêve (Le) de mon cousin Elof (XIII)
Requiem (Le) du corbeau (VII)
Sacrifice (Le) d'Abraham (XIII)
Science et génie (XIII)
Sentinelle (La) perdue, 1796 (VI)
Talion (Le) (VII)
Taverne (La) du Jambon de Mayence (V)
Tisserand (Le) de la Steinbach (VII)
Trésor (Le) du vieux seigneur (VII)
Tresse (La) noire (VII)
Trois (Les) âmes (XIII)
Trois (Les) amoureux de la grand-mère (XII)
Trompette (Le) des hussards bleus (XII)
Veillée (Une) au village (X)
Vieux (Les) de la vieille (XIII)
Vieux (Le) tailleur (XII)
Violon (Le) du rendu (VII)
Vision (La) de M. Nicolas Poirier (XII)
Voleuse (Le) d'enfants (VII)
Waterloo (IV)

- B Titres non compris dans la réédition ci-dessus (Les oeuvres précédées d'un astérisque sont des adaptations dramatiques des Contes et romans par Chatrian et des collaborateurs souvent anonymes):

- *Alsace, drame en cinq actes et huit tableaux. Le Raincy: l'auteur, 1881.
Alsace (L') en 1814. Strasbourg: Imprimerie de G. Silbermann, 1850.
- *Ami (L') Fritz, comédie en cinq actes. Paris: Hetzel, 1877.
Art (L') et les grands idéalistes. Paris: Hetzel, 1885.
"Fiancée (La) du Wideck," Curiosités d'Alsace (1863), pp. 40-43.
- *Fou (Le) Chopine, opéra-comique en un acte. Paris: Hetzel, 1883.
- Georges, drame en cinq actes et deux tableaux. Saint-Nicolas-du-Port: Imprimerie de Pierre Trenel, 1848.
Intérêt (L') des paysans, lettre d'un cultivateur aux paysans de France. Paris: Imprimerie Debons, 1876.
- *Juif (Le) polonais, drame en trois actes et cinq tableaux. Paris: Hetzel, 1869.
"Montagnards (Les) des Vosges," drame en quatre actes en prose, MS. Phalsbourg, 8 mars, 1848.
Quelques mots sur l'esprit humain. Paris: Hetzel, 1880.
- *Rantzeu (Les), comédie en quatre actes. Paris: Hetzel, 1880.
- *Taverne (La) des Trabans, opéra-comique en trois actes. Paris: C. Lévy, 1882.

C Oeuvres d'Erckmann seul:

- Alsaciens et Vosgiens d'autrefois: La Première campagne du grand-père Jacques, L'Oncle Jean, Kaleb et Khora, La Mère Hulot. Paris: Hetzel, 1895.
- Erignards (Les) des Vosges, il y a soixante ans. Paris: Imprimerie de Prêve, [1855].
- On Recrutement militaire. Saint-Nicolas-du-Port: Imprimerie de P. Trenel, 1844.
- Fables alsaciennes et vogesiennes. Paris: Hetzel, 1895.
- Un inédit d'Emile Erckmann. Erckmann et Chatrian par Erckmann seul. Réponse d'Erckmann à l'article du Figaro du 19 août 1889. Metz, 1932.

"Souvenirs d'Emile Erckmann," Revue de Paris, 29ème année, no 5 (15 mai 1922), pp. 253-281.

II Sources secondaires

A Ouvrages cités:

- Abry, Emile; Crouzet, Paul; Audic, Charles, Histoire illustrée de la littérature française. Paris: Didier, 1942.
- Barrès, Maurice. Colette Baudouche: histoire d'une jeune fille de Metz, nouvelle édition augmentée de quelques pages inédites. Paris: Plon, 1953.
- _____. Les Déracinés. Paris: Plon, 1954.
- Béguin, Albert. L'Ame romantique et le rêve. Paris: José Corti, 1939.
- Benoit-Guyod, Georges. La Vie et l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian. Contes et romans, XIV.
- Benoit, J.P. J.F. Oberlin. Strasbourg: Oberlin, 1955.
- Beuchat, Charles. Histoire du naturalisme français, tome second. Paris: Corrèa, 1949.
- Blanc, Louis. Histoire de la révolution française. Paris: Langlois et Leclerc, 1847-1862.
- Bolshaja Sovetskaja Entsiklopedia, 2ème édition. Moscou, 1957.
- British Museum general catalogue of printed books, vol. 68, 1960.
- Bruno (Mme Alfred Fouillée). Le Tour de France par deux enfants. Paris: Belin, 1877.
- Cadot, Michel. La Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856). Paris: Fayard, 1967.
- Castex, Pierre-Georges. Anthologie du conte fantastique. Paris: José Corti, 1963.
- _____. Le Conte fantastique en France de Nodier à Maupassant. Paris: José Corti, 1951.
- Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale, auteurs, tome XLVII, 1911.
- Catalogue of books represented by Library of Congress cards, vol. 45, 1943.
- Chamisso, Adelbert von. Gessamelte Werken. Gütersloh: Siebert Mohn Verlag, 1964.
- Champfleury [Jules Husson]. Le Réalisme. Paris: Lévy, 1857.

Cobban, Alfred. A History of modern France, vol. II, 1799-1945. Penguin Books, 1961.

Des Granges, Charles-Marc. Histoire de la littérature française. Paris: Hatier, 1946.

Dictionnaire de l'Académie française, éd. 1835.

Dumesnil, René. Le Réalisme in Histoire de la littérature française, ed. J. Calvet. Paris: J. De Gigord, 1936.

Duveau, Georges. 1848, Coll. "Idées" No 66. Paris: Gallimard, 1965.

_____. Histoire du peuple français de 1848 à nos jours, sous la direction de L.-H. Parias. Paris: Nouvelle librairie française, Ed. Sant'Andréa, 1961.

Eliot, George. Daniel Deronda. Montreal: Dawson, 1876.

Escarpit, Robert. Sociologie de la littérature, Coll. "Que sais-je?" no 777. Paris: Presses universitaires de France, 1964.

Evans, David Owen. Social Romanticism in France. Oxford: The Clarendon Press, 1951.

Flaubert, Gustave. Oeuvres complètes, Correspondance, nouvelle édition augmentée, sixième série (1869-1872), vol 6. Paris: Conard, 1926.

Fourastié, Françoise et Jean. Les Ecrivains témoins du peuple, Coll. "J'ai lu." Paris: Ditis, 1964.

Fourier, Charles. Oeuvres complètes, ed. S. Debout Gleszkiewicz, 6 vols. Paris: Anthropes, 1967.

Gérard, Claude. La Lorraine. Grenoble: Arthaud, 1965.

Goldmann, Lucien. Pour une sociologie du roman, Coll. "Idées" no 93. Paris: Gallimard, 1966.

Gougenheim, G. Michéa, R. Rivenc, P. Sauvageot, A. L'Elaboration du français élémentaire. Paris: Didier, 1956.

Gourmont, Rémy de. Livre des masques. Paris: Mercure de France, 1896.

Hartung, Henri. Pour une éducation permanente, Coll. "Sciences et techniques humaines." Paris: Fayard, 1966.

Henriot, Emile. Neuf siècles de littérature française des origines à nos jours. Paris: Delagrave, 1958.

Hertzog, E. Jean Frédéric Oberlin. Strasbourg: Oberlin, 1946.

Hingley, Ronald. Les Ecrivains russes et la société, trad. de Jean Cathelin. Paris: Hachette, 1966.

Hinzelin, Emile. Erckmann-Chatrian, étude biographique et littéraire. Paris: Ferenczi, 1922.

Hoffmann, E.T.A. Contes fantastiques, traduction nouvelle de X. Marnier. Paris: Charpentier, 1843.

Hugo, Victor. Oeuvres complètes. William Shakespeare, Deuxième partie, Livre V. Les Esprits et les masses, VII. Paris: Albin Michel, 1937.

Jarbinet, Georges. Les Mystères de Paris d'Eugène Sue. Paris: Société française d'éditions littéraires et techniques, 1932.

Jasinski, René. Histoire de la littérature française, tome second. Paris: Nizet, 1966.

Laffont-Pompiani. Dictionnaire des oeuvres de tous les temps et de tous les pays. Paris: Société d'éditions de dictionnaires et encyclopédies, 1952-1954.

Laffont, Robert. La Révolution régionaliste. Paris: Gallimard, 1967.

Lagarde, André, Michard, Laurent. XIXème siècle, Coll. "Textes et littérature." Paris: Bordas, 1961.

Lamartine, Alphonse de. Cours familial de littérature, tome XXIII, CXXVème et CXXVIème entretiens. Paris: l'auteur, 1867.

_____. Geneviève. Paris: Lévy, 1851.

_____. Le Tailleur de pierres de Saint-Point. Paris: Lecon, Furne, Pagnerre, 1851.

Larousse, Pierre. Grand dictionnaire universel du XIXème siècle. Paris: Librairie classique Larousse et Boyer, 1866-1876.

Lindon, Raymond. Initiation aux problèmes politiques et électoraux, Coll. "Education civique." Paris: Flammarion, 1966.

Littré, Emile. Dictionnaire de la langue française. Paris: Librairie Hachette, 1885-1886.

Livet, Georges. L'Alsace enchantée. Grenoble: Arthaud, 1966.

Mendès-France, Pierre. La République moderne, Coll. "Idées" no 18. Paris: Gallimard, 1962.

Michelet, Jules. Le Peuple. Paris: Hachette-Paulin, 1846.

_____. Révolution française, 10 vols. Paris: Calmann-Lévy, [1907-1908].

Mignet, François. Histoire de la révolution française depuis 1789 jusqu'en 1814. Paris: Firmin-Didot, 1883.

Moreau, Pierre. Le Romantisme in Histoire de la littérature française, ed. J. Calvet. Paris: F. De Gigord, 1932.

Mornet, Daniel. Les Origines intellectuelles de la révolution française (1715-1787). Paris: Armand Colin, 1932.

Parménie, A. et Bonnier de la Chapelle, C. Histoire d'un éditeur et de ses auteurs, F.-J. Hetzel (Stahl). Paris: Albin Michel, 1953.

Proulx, Alfred C. Aspects épiques des Rougon-Macquart. La Haye-Paris: Mouton, 1966.

Quesnay, François. Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole, 1760.

Ragon, Maurice. Les Ecrivains du peuple, Coll. "Germinal." Paris: Vigneau, 1947.

Renan, Ernest. L'Avenir de la science in Oeuvres complètes, tome III. Paris: Calmann-Lévy, 1947.

Ribadeau Dumas, François. Les Pouvoirs extraordinaires du Comte de Cagliostro. Grenoble: Arthaud, [1967].

Robert, Paul. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Paris: Société du nouveau Littré, 1957-1964.

Rovan, Joseph. Une Idée neuve: La démocratie. Paris: Le Seuil, 1961.

Sand, George. François le Champi. Bruxelles: Méline, Cans, 1848.

Sartre, Jean-Paul. Qu'est-ce que la littérature?, Coll. "Idées" no 58. Paris: Gallimard, 1948.

Schneider, Marcel. Histoires fantastiques d'aujourd'hui. Tournai: Casterman, 1965.

_____. La Littérature fantastique en France. Paris: Fayard, 1964.

Schoumacker, Louis. Eckmann-Chatrian: étude biographique et critique d'après des documents inédits. Paris: Les Belles Lettres, 1933.

Soboul, Albert. Histoire de la Révolution française, vol. II, Coll. "Idées" no 46. Paris: Gallimard, 1962.

Thiers, Adolphe. Histoire de la révolution française. Paris: Furne, 1854.

_____. Histoire du Consulat et de l'Empire, faisant suite à l'Histoire de la révolution française. Paris: Paulin, 1845-1874.

Turgot, Anne-Robert-Jacques, baron de l'Aulne. Réflexions sur la formation et la distribution des richesses, 1766.

Van Tieghen, Philippe. Petite histoire des grandes doctrines littéraires en France. Paris: Presses universitaires de France, 1960.

Wimmer, Karl. Spracheigentümlichkeiten des modernsten Französisch erwiesen an Erckmann-Chatrion, Inaugural Dissertation. Heidelberg, 1900.

Zola, Emile. Les Romanciers naturalistes. Paris: Fasquelle, 1923.

_____. Les Rougon-Macquart, Coll. "La Pléiade," II. Paris: Gallimard, 1961.

_____. Mes Haines. Paris: Fasquelle, 1907.

B Articles cités:

Barrès, Maurice. "Erckmann-Chatrion," L'Echo de Paris (3 septembre 1922); aussi dans Témoignages et documents. Contes et romans, XIV, pp. 309-310.

Benoit-Guyod, Georges. "Les Débuts d'Erckmann-Chatrion," La Revue des deux mondes, no 11 et 12 (1er et 15 juin 1949), pp. 477-492; 709-721.

Bopp, Marie-Joseph. "Un Romancier inconnu: Jules Erckmann à Strasbourg," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 223-231.

Breuillac, Marcel. "Hoffmann en France," Revue d'histoire littéraire de la France (1906-1907).

Cassou, Jean. "Le Génie du conte," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 167-168; aussi dans Témoignages et documents. Contes et romans, XIV, pp. 311-313.

Champfleury. "Manifeste réaliste," Le Messager de l'Assemblée nationale (25 et 26 février 1851).

Chapsal, Madeleine. "Les Frères siamois," L'Express, no 602 (27 novembre 1962).

"Culture supérieure et culture de masse," Communications, no 5 (1965).

Eckstein. "Ein Besuch bei Erckmann-Chatrion," Daheim, 2ème année, no 5 (30 octobre 1869).

"Erckmann-Chatrion," Le Figaro (19 août, 9 et 11 novembre 1876).

"Erckmann-Chatrion," Le Gaulois (6, 8, 13, 14 et 19 septembre 1876).

Escarpit, Robert. "De la littérature comparée aux problèmes de la littérature de masse," Études françaises, vol. 2, no 3 (octobre 1966), pp. 349-358.

Gaulmier, Jean. "Notre Élément qui est le peuple," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 199-206; aussi dans Témoignages et documents. Contes et romans, XIV, pp. 316-326.

Goncourt, Edmond de. "Préface" aux Frères Zemganno. Paris: Charpentier, 1879.

_____. et Jules. "Préface" à Germinie Lacerteux. Paris: Fasquelle, 1864.

Hatzfeld, Henri. "Erckmann-Chatrian et la culture populaire," Esprit, vol. 3 no 320 (septembre 1963), pp. 320-331.

Huisman, Georges. "Erckmann-Chatrian, d'après des documents inédits," Revue de France (mai 1922), pp. 770-788.

Iakushkin, M. "Erckmann-Chatrian," Russkaja Literatura, no 1 (1965).

Kniffke, Frédéric. "La Place de l'artisan dans l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian," Artisans et ouvriers d'Alsace. Publications de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, tome IX. Strasbourg: Istra, 1966.

Messenger (Le) boîteux (almanach annuel). Strasbourg.

Pauvert, Jean-Jacques. "Avant-propos de l'éditeur." Contes et romans, I, pp. vii-viii.

_____. "Pourquoi je réédite Erckmann-Chatrian," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 137-144; aussi dans Témoignages et documents. Contes et romans, XIV, pp. 5-10; et Ecrivains lorrains, Coll. "Erckmann-Chatrian." Verdun: Marchal, 1964, pp. 31-37.

Schamber, René. "A travers l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian," Ecrivains lorrains, Coll. "Erckmann-Chatrian." Verdun: Marchal, 1964, pp. 38-51.

_____. "Souvenirs de guerre à l'ombre d'Erckmann-Chatrian," Ecrivains lorrains, Coll. "Erckmann-Chatrian." Verdun: Marchal, 1964, pp. 52-57.

Schneider, Marcel. "A la découverte des contes fantastiques d'Erckmann-Chatrian," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 169-174.

Weiss, Henri. "Emile Erckmann et Alexandre Chatrian," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 149-166; aussi dans Témoignages et documents. Contes et romans, XIV, pp. 343-357.

Wurmser, André. "Erckmann-Chatrian, écrivain alsacien," Analyse de l'Alsace, Coll. "Les Essais de la nouvelle critique." (1955).

_____. "Introduction" à Madame Thérèse. Paris: Editions du Club des amis du livre progressiste, 1959.

_____. "Introduction" à Maître Gaspard Fix, Coll. "Les classiques du peuple." Paris: Editions sociales, 1963.

_____. "Lettre à Antoine Fischer sur la sérénité, la polémique et Erckmann-Chatrian," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 191-198; aussi dans Témoignages et documents. Contes et romans, XIV, pp. 359-369.

Zakharina, V. "Erckmann-Chatrian," Russkaia Literatura, no 2 (1964).

III A Ouvrages consultés:

Barbey D'Aurevilly, Jules-Amédée. Les Oeuvres et les hommes, IV, les Romanciers. Genève: Slatkine reprints, 1968.

Claretie, Jules. Erckmann-Chatrian. Paris: Quantin, 1883.

Guide littéraire de France. Paris: Hachette, 1964.

Guth, Paul. Histoire de la littérature française, tome II: Des orages romantiques à la Grande Guerre. Paris: Fayard, 1967.

Hoffmann, E.T.A. Contes fantastiques complets, Coll. "L'Age d'or," 3 vols. Paris: Flammarion, 1964.

Laffont-Bompiani. Dictionnaire biographique des auteurs. Paris: Société d'éditions de dictionnaires et encyclopédies, 1956.

Saintsbury, George. A History of the French novel, vol. II, 1800-1900. London: Macmillan, 1919.

Vernois, Paul. Le Roman rustique de George Sand à Ramuz. Paris: Nizet, 1962.

B Articles consultés:

Ahnne, Paul. "Les Illustrateurs alsaciens d'Erckmann-Chatrian," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 175-186.

Appel, Pierre. "Préface" à La Vie et l'oeuvre d'Erckmann-Chatrian. Contes et romans, XIV.

Benoit-Guyod, Georges. "Chatrian dramaturge," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 211-222.

_____. "L'Histoire dans les Romans nationaux d'Erckmann-Chatrian," Annuaire-Bulletin de la Société d'histoire de France, années 1948-1949 (1950).

Billy, André. "Erckmann est mort depuis cinquante ans," Le Figaro littéraire (19 mars 1949).

Fischer, Antoine. "Redécouverte d'Erckmann-Chatrian," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 131-133.

Guyard, Marius-François. "Erckmann vu par Lamartine," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 207-209.

Kern, Alfred. "Mes Deux Erckmann-Chatrian," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 187-190; aussi dans Témoignages et documents. Contes et romans, XIV, pp. 327-331.

Lienhart, R. "Visite à Erckmann," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 232-235.

Mac Orlan, Pierre. "Histoire et humanité," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 145-147.

_____. "Merci, Erckmann-Chatrian," Le Figaro littéraire (10 novembre 1963); aussi dans Témoignages et documents. Contes et romans, XIV, pp. 333-336.

Robach, Georges. "Le Musée Erckmann-Chatrian à Phalsbourg," Saisons d'Alsace, no 6 (1963), pp. 237-241.

Schneider, Marcel. "Découvrons Erckmann-Chatrian," Arts (28 novembre 1962); aussi dans Témoignages et documents. Contes et romans, XIV, pp. 337-341.